UNIVERSITY OF ARIZONA
39001003907345

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/trenteansdeparis0000alph_z6s7

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

TRENTE ANS DE PARIS

* 1888 *

SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES

* 1888 *

LIBRAIRIE DE FRANCE

PARIS

ALPHONSE
DAUDET

TRENTE ANS DE PARIS

—

SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES

XII

LIBRAIRIE
DE
FRANCE
PARIS

60 francs

TRENTE ANS DE PARIS

A TRAVERS MA VIE ET MES LIVRES

PQ
2216
A2
1921
v.12

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

TRENTE ANS DE PARIS

A TRAVERS MA VIE ET MES LIVRES

1888

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110
—
1930

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

1929
V.12

L'ARRIVÉE

Quel voyage! Rien qu'en y pensant trente ans après, je sens encore mes jambes serrées dans un carcan de glace et je suis pris de crampes d'estomac. Deux jours en wagon de troisième classe, sous un mince habillement d'été et par un froid! J'avais seize ans, je venais de loin, du fin fond du Languedoc où j'étais pion, pour me donner à la littérature. Ma place payée, il me restait en poche juste quarante sous ; mais pourquoi m'en serais-je inquiété? j'étais si riche d'espérances! J'en oubliais d'avoir faim; malgré les séductions de la pâtisserie et des sandwichs qui s'étalaient aux buffets des gares, je ne voulais pas lâcher ma pièce blanche soigneusement cachée dans une de mes poches. Vers la fin du voyage pourtant, quand notre train, en geignant et nous ballottant d'un côté à l'autre, nous emportait à travers les tristes plaines de la Champagne, je fus bien près de me trouver mal. Mes compagnons de route, des matelots qui passaient leur temps à chanter, me tendirent une gourde. Les braves gens! Qu'elles étaient belles, leurs rudes chansons, — et bonne, leur eau-de-vie rèche, pour quelqu'un qui n'avait pas mangé pendant deux fois vingt-quatre heures!

Cela me sauvait et me ranimait, la lassitude me disposait au sommeil; je m'assoupis, — mais avec des réveils périodiques aux arrêts du train et des rechutes de somnolences lorsqu'on se remettait en marche...

Un bruit de roues qui sonne sur des plaques de fonte, une gigantesque voûte de verre, inondée de lumière, des portes qui claquent, des

chariots à bagages qui roulent, une foule inquiète, affairée, des employés de la douane, — Paris!

Mon frère m'attendait sur le perron. Garçon pratique malgré sa jeunesse, pénétré du sentiment de ses devoirs d'aîné, il s'était pourvu d'une charrette à bras, et d'un commissionnaire

— Nous allons charger ton bagage.

Il était joli, le bagage! Une pauvre petite mallette garnie de clous, avec des rapiéçures, et pesant plus que son contenu. Nous nous mîmes en route vers le quartier latin le long des quais déserts, par les rues endormies, marchant derrière notre charreton que poussait le commissionnaire. Il faisait à peine jour ; nous rencontrions seulement des ouvriers aux figures bleuies par le froid ou des porteurs de journaux en train de glisser adroitement sous les portes des maisons les feuilles du matin. Les becs de gaz s'éteignaient; les rues, la Seine et ses ponts, tout m'apparaissait ténébreux à travers le brouillard matinal. Telle fut mon entrée dans Paris; serré contre mon frère, le cœur angoissé, j'éprouvais une terreur involontaire, et nous suivions toujours la charrette.

— Si tu n'es pas trop pressé de voir notre appartement, allons déjeuner d'abord, me dit Ernest.

— Oh! oui, mangeons.

Littéralement je mourais.

Hélas! la crèmerie, une crèmerie de la rue Corneille, n'était pas encore ouverte; il nous fallut attendre longtemps, en nous promenant aux environs, pour nous réchauffer, et tout autour de l'Odéon, qui m'imposait avec son vaste toit, son portique et son air de temple.

Enfin les volets s'écartèrent ; un garçon à moitié endormi nous fit entrer, traînant avec bruit ses pantoufles lâches et grommelant comme les hommes d'écurie qu'on réveille aux stations de poste pour atteler le relai. Ce déjeuner au point du jour ne s'effacera jamais de ma mémoire : il me suffit de fermer les yeux pour revoir la petite salle aux murs blancs et nus, avec ses portemanteaux plantés dans le crépi, le comptoir chargé de serviettes enfilées dans des ronds, les tables de marbre sans nappes, mais reluisantes de propreté ; des verres, des salières et de tout petits carafons remplis d'un vin où il n'y avait pas trace de jus de raisin, mais qui me parut excellent tel quel, se trouvaient déjà en place.

— *Trois de café!* commanda de sa propre autorité le garçon en nous

voyant. Comme à cette heure matinale il n'y avait personne d'autre que lui dans la salle et à la cuisine, il se répondit « boum ! » à lui-même, et nous apporta « *trois de café* », c'est-à-dire pour trois sous d'un café savoureux, balsamique, raisonnablement édulcoré, qui disparut bien vite en même temps que deux petits pains servis dans une corbeille en tresse.

Nous commandâmes ensuite une omelette ; car pour une côtelette il était encore trop tôt.

— Une omelette pour deux, boum ! mugit le garçon.

— Bien cuite ! cria mon frère.

Je m'inclinais avec attendrissement devant l'aplomb et les grandes manières de ce sybarite de frère ; et au dessert, les yeux dans les yeux, les coudes sur la table, que de projets, de confidences n'échangions-nous pas, assis devant une assiette de raisins secs et de noisettes ! L'homme qui a mangé devient meilleur. Adieu mélancolie, inquiétudes ; ce simple déjeuner m'avait grisé tout aussi bien que du champagne.

Nous sortîmes bras dessus bras dessous, en parlant très fort. Il faisait enfin grand jour. Paris me souriait par tous ses magasins ouverts ; l'Odéon lui-même prenait pour me saluer un air affable, et les blanches reines de marbre du jardin du Luxembourg, que j'apercevais à travers la grille, au milieu des arbres dépouillés, semblaient me faire gracieusement signe de la tête et me souhaiter la bienvenue.

Mon frère était riche. Il remplissait les fonctions de secrétaire auprès d'un vieux monsieur qui lui dictait ses mémoires, au prix de 75 francs par mois. Il nous fallait vivre avec ces 75 francs en attendant que la gloire me vînt ; partager cette petite chambre au cinquième, rue de Tournon, à l'hôtel du Sénat, presque un grenier, mais qui me paraissait superbe. Un grenier parisien ! Rien que de voir ces mots *Hôtel du Sénat* éclater en grosses lettres sur l'enseigne, cela flattait mon amour-propre et me donnait des éblouissements. En face de l'hôtel, de l'autre côté de la rue, il y a une maison datant du siècle dernier, avec un fronton et deux figures couchées, qui font toujours mine de vouloir tomber du haut du mur dans la rue.

— Voilà où demeure Ricord, me dit mon frère, le fameux Ricord, le médecin de l'empereur.

L'*Hôtel du Sénat*, le médecin de l'empereur, ces grands mots chatouillaient ma vanité, me charmaient. Oh ! les premières impressions de Paris.

Les grands restaurants du boulevard Saint-Michel, les nouvelles constructions du boulevard Saint-Germain et de la rue des Écoles n'avaient pas encore chassé du Quartier la jeunesse studieuse, et, malgré son nom pompeux, notre hôtel de la rue de Tournon ne se piquait guère alors de la gravité sénatoriale.

Il y avait là toute une colonie d'étudiants, horde venue du midi de la Gascogne, braves garçons un peu glorieux, suffisants et réjouis, grands amateurs de chopes et de palabres, remplissant l'escalier et le corridor du bruit de leurs puissantes voix de basse. Ils passaient leur temps à causer de tout et à discuter sans trêve. Nous les rencontrions rarement, seulement le dimanche, et encore accidentellement, c'est-à dire quand notre bourse nous permettait le luxe d'un dîner à table d'hôte.

C'est là que je vis Gambetta. Il était déjà l'homme que nous avons connu et admiré. Heureux de vivre, heureux de parler, ce loquace Romain, greffé sur une souche gauloise, s'étourdissait lui-même du cliquetis de ses discours, faisait trembler les vitres aux éclats de sa tonitruante éloquence, et finissait le plus souvent par de bruyants éclats de rire. Il régnait déjà sur la foule de ses camarades. Dans le quartier, c'était un personnage, d'autant plus qu'il recevait de Cahors 300 francs par mois — somme énorme pour un étudiant de ces temps reculés. Nous nous sommes liés depuis. Mais je n'étais encore qu'un provincial arrivé la veille et à peine dégrossi. Je me bornais du bout de la table à le contempler, avec beaucoup d'admiration et sans l'ombre d'envie.

Lui et ses amis s'occupaient avec ardeur de politique; au quartier latin ils faisaient déjà le siège des Tuileries, tandis que mes goûts, mon ambition se tournaient vers d'autres conquêtes. La littérature, c'était l'unique but de mes rêves. Soutenu par la confiance illimitée de la jeunesse, pauvre et radieux, je passai toute cette année dans mon grenier à faire des vers. C'est une histoire commune et touchante. Paris les compte par centaines les pauvres jeunes diables ayant pour toute fortune quelques rimes; mais je ne pense pas que personne ait jamais commencé sa carrière dans un dénûment plus complet que moi.

A l'exception de mon frère, je ne connaissais personne. Myope, gauche et timide, quand je me glissais hors de ma mansarde, je faisais invariablement le tour de l'Odéon, je me promenais sous ses galeries, ivre de frayeur et de joie à l'idée que j'y rencontrerais des hommes

de lettres. Près de la boutique de Mme Gaut, par exemple. Mme Gaut, déjà vieille, mais des yeux étonnants, brillants et noirs, permettait de parcourir les livres nouveaux exposés sur son étalage, à la condition de n'en pas couper les feuilles.

Je la vois causant avec le grand romancier Barbey d'Aurevilly : elle, tricotant un bas; l'auteur d'*Une vieille maîtresse*, le poing sur la hanche, « à la Mérovingienne », le coin de son manteau de roulier, doublé de beau velours noir, rejeté en arrière, pour que chacun puisse se convaincre de la somptuosité de ce vêtement, modeste en apparence.

Quelqu'un s'approche, c'est Vallès. Le futur membre de la Commune passait presque tous les jours devant chez Mme Gaut en revenant du cabinet de « la mère Morel », où il avait l'habitude d'aller dès le matin travailler et lire. Bilieux, moqueur, éloquent, toujours revêtu de la même mauvaise redingote, il parlait d'une voix rude et métallique dans sa sombre physionomie d'Auvergnat qu'enveloppait une barbe dure, en brosse, atteignant presque les sourcils; cette voix me rendait nerveux. Il venait d'écrire l'*Argent*, sorte de pamphlet dédié à Mirès et orné en guise de vignette d'un dessin représentant une pièce de cent sous; et en attendant de devenir l'associé de Mirès, il s'était fait l'inséparable du vieux critique Gustave Planche. L'Aristarque de la *Revue des Deux-Mondes* était alors un gros vieillard à l'air dur, un Philoctète enflé, traînant la jambe et clochant du pied. Un jour j'eus l'audace de les épier à travers une fenêtre du café de la rue Taranne, en me haussant jusqu'à la vitre et en la frottant avec mes doigts; c'était le café voisin de la maison aujourd'hui démolie où Diderot a demeuré quarante ans. Ils étaient assis en face l'un de l'autre; Vallès gesticulait avec animation, Planche était en train d'absorber verre à verre un carafon d'eau-de-vie.

Et Cressot! le débonnaire, l'excentrique Cressot, que Vallès a immortalisé depuis dans ses *Réfractaires*, il me serait difficile de l'oublier. Je l'ai aperçu bien souvent au Quartier, se glissant le long des murs, promenant sa face triste et souffreteuse et son long corps de squelette drapé dans un manteau court.

Cressot était l'auteur d'*Antonia*, poème. De quoi vivait ce pauvre Gringoire? Personne ne le savait. Un beau jour, un ami de province lui laissa par testament une petite rente: ce jour-là Cressot mangea et en mourut.

Une autre physionomie de cette époque est gravée dans ma mémoire,

celle de Jules de la Madelène, un des meilleurs *poetae minores* de notre littérature en prose, l'auteur trop peu connu de créations qui excellent par une beauté de lignes véritablement antique : les *Ames en peine* et le *Marquis de Saffras*. Des manières aristocratiques, une tête blonde rappelant le Christ du Tintoret, des traits fins et un peu maladifs, des yeux pleins de tristesse et pleurant le soleil de la Provence, son pays. On se racontait son histoire à l'oreille ; — celle d'un enthousiaste et d'un vaillant de bonne race. En juin 1848, blessé sur les barricades, on l'avait laissé pour mort dans les rangs des insurgés. Ramassé sur le pavé par un bourgeois, il restait caché chez son sauveur, dont la famille le soignait, le remettait sur pied. Une fois guéri, il épousait la fille de la maison.

Rencontrer des hommes célèbres, échanger avec eux par hasard quelques mots, il n'en faut pas plus pour enflammer l'ambition. « Et moi aussi j'arriverai ! » se dit-on avec confiance.

De quel entrain je grimpais alors mes cinq étages, — surtout quand j'étais parvenu à faire l'achat d'une bougie qui me permettait de travailler toute la nuit, d'élaborer, sous sa flamme courte, vers, ébauches de drames, se succédant à la file sur les feuilles de papier blanc. L'audace me mettait des ailes ; je voyais l'avenir s'ouvrir tout grand devant moi, j'oubliais mon indigence, j'oubliais mes privations, comme dans cette veillée de Noël, où j'enfilais des rimes avec emportement, tandis qu'en bas les étudiants festinaient à grand bruit et que la voix de Gambetta grondant sous les voûtes de l'escalier, répercutée par les murs du corridor, faisait vibrer ma fenêtre gelée.

Mais, dans la rue, mes anciennes frayeurs reprenaient le dessus. L'Odéon, en particulier, me frappait de crainte ; il me paraissait tout le long de l'année aussi froid, aussi imposant et inaccessible que le jour de mon arrivée. Odéon, — Mecque de mes aspirations, but de mes vœux intimes, que de fois j'ai renouvelé mes timides et secrètes tentatives pour franchir le seuil auguste de la petite porte basse par où entrent tes artistes ! Que de fois j'ai regardé passer à travers cette porte Tisserant, dans toute sa gloire, les épaules courbées sous son manteau, avec un air pataud et débonnaire imité de Frédérick Lemaître ! Après lui, bras dessus, bras dessous avec Flaubert, et lui ressemblant comme un frère, Louis Bouilhet, l'auteur de *Madame de Montarcy*, et souvent le comte d'Osmoy, aujourd'hui député. Ils écrivaient alors à eux trois une grande pièce fantastique qui n'a jamais vu les planches.

Derrière eux venait, les suivant, un groupe composé de quatre ou cinq géants, aux façons militaires, tous Normands, tous taillés sur le même patron de cuirassier, avec des moustaches blondes. C'était la cohorte des Rouennais, les lieutenants de Bouilhet, qui applaudissaient à la baguette aux premières représentations.

Puis Amédée Rolland, Jean Duboys, Bataille, trio plus jeune, entreprenant, hardi, cherchant à se glisser, lui aussi, par la petite porte, comme la queue du vaste manteau de Tisserant.

Tous trois sont morts comme Bouilhet au début même de leur carrière littéraire, et c'est pourquoi les galeries de l'Odéon, quand je m'y promène au crépuscule, me semblent aujourd'hui peuplées d'ombres amies.

Cependant, ayant achevé un petit volume de poésies, je fis le tour des éditeurs; je frappai à la porte de Michel Lévy, de Hachette; où n'allai-je pas? Je me faufilai dans toutes les grandes librairies, vastes comme des cathédrales, où mes bottines criaient terriblement et malgré les tapis faisaient un bruit affreux. Des employés à mines bureaucratiques m'examinaient d'un air important et froid.

— Je voudrais voir M. Lévy... pour affaire de manuscrit.

— Très bien, monsieur ; veuillez me dire votre nom.

Et ce nom dit, l'employé, méthodiquement, approchait ses lèvres de l'un des orifices du porte-voix; puis appliquant son oreille contre l'autre :

— M. Lévy n'est pas à la maison.

M. Lévy n'était jamais à la maison, ni M. Hachette; personne n'était à la maison, toujours grâce à cet insolent porte-voix.

Il y avait encore, sur le boulevard des Italiens, la Librairie Nouvelle. Là, pas de porte-voix, pas d'ordre administratif, au contraire. L'éditeur Jacotet, qui lançait alors ses petits volumes à un franc, une idée de lui, était un petit homme court, ressemblant à Balzac, mais sans le front de Balzac, toujours en mouvement, accablé d'affaires et de dîners, agitant continuellement dans sa tête quelque projet colossal, et brûlant l'or dans ses poches. Ce tourbillon le conduisit en deux ans à la banqueroute, et il alla fonder, de l'autre côté des Alpes, le journal *l'Italie*. Mais aussi son magasin servait de salon à l'élite intellectuelle des boulevards; on pouvait y voir Noriac, qui venait de publier son 101e *Régiment*, Scholl tout fier de son succès de *Denise*, Adolphe Gaiffe, Aubryet. Tous ces habitués du boulevard, irréprochablement mis, causant

d'argent et de femmes, me rendirent confus quand je vis ma personne se refléter mêlée aux leurs dans les carreaux de la vitrine, avec mes cheveux longs comme ceux d'un *pifferaro*, mon petit chapeau de Provence. Quant à Jacotet, il me donnait constamment rendez-vous pour trois heures de l'après-midi à la Maison d'Or.

— Nous y causerons, disait-il, et nous signerons notre traité sur le coin d'une table.

Quel farceur! C'était à peine si je savais où la trouver, sa «Maison d'Or»! Mon frère seul m'encourageait un peu quand je rentrais désespéré chez nous.

Un soir pourtant je rapportai une grande nouvelle et une grande joie! Le *Spectateur*, un journal légitimiste, acceptait de mettre mes talents à l'épreuve en qualité de chroniqueur. On imagine facilement avec quel amour, avec quel soin j'écrivis ma première chronique; même avec la préoccupation calligraphique du travail! Je la porte à la rédaction, on la lit, elle plaît, on envoie l'article à la composition. J'attends, respirant à peine, l'apparition du numéro. Allons, bon! Paris est sens dessus dessous, des Italiens ont tiré sur l'empereur.

Nous sommes en pleine terreur, on poursuit des journaux, on a supprimé le *Spectateur!* La bombe d'Orsini avait foudroyé ma chronique.

Je ne me tuai pas, mais je songeai au suicide.

Et cependant le ciel prenait en pitié ma misère. L'éditeur, que j'avais vainement cherché, se trouvait tout à coup sous ma main, le libraire Tardieu, dans la rue de Tournon, à ma porte. Il était lui-même homme de lettres, et quelques-unes de ses œuvres avaient eu du succès: *Mignon*, *Pour une épingle*, compositions de l'ordre sentimental, écrites d'une encre couleur de rose. Je fis sa connaissance par hasard, un beau soir que je flânais près de notre hôtel et qu'il était venu s'asseoir sur le devant de son magasin. Il édita mes *Amoureuses*.

Le titre attirait, et l'extérieur élégant du volume. Quelques journaux parlèrent de mon ouvrage et de moi. Ma timidité s'envola. J'allais vaillamment sous les galeries de l'Odéon voir comment marchait la vente de mon livre... et même j'osai, au bout de quelques jours, adresser la parole à Jules Vallès! J'avais paru.

VILLEMESSANT (1)

Je vais quelquefois — quand mon besoin personnel et le hasard de mes courses coïncident — me faire rogner la barbe ou tailler les cheveux chez Lespès. Un coin curieux et bien parisien, cette grande boutique de barbier, tenant tout l'angle de la maison Frascati, entre la rue Vivienne et le boulevard Montmartre! Comme clients, le *Tout Paris*, c'est-à-dire cet infiniment petit morceau de Paris qui mène son train entre le Gymnase et l'Opéra, Notre-Dame-de-Lorette et la Bourse, et s'imagine exister seul : des coulissiers, des comédiens, des journalistes; sans compter la légion agitée, affairée, des bons boulevardiers qui ne font rien. Vingt ou trente garçons en permanence frisent et rasent tout cela.

Surveillant tout, l'œil aux rasoirs et aux pots de pommade, çà et là, rôde le patron, Lespès, petit homme alerte que la fortune faite (car il est très riche) aurait pu engraisser, mais que certaine ambition déçue entretient dans un état de fièvre convenable. C'est dans cette maison vraiment prédestinée, qu'il y a vingt ans, à l'entre-sol même où Lespès fait la barbe, le *Figaro* avait ses bureaux. Voici le couloir, les abonnements, la caisse et, derrière une grille en fil de fer, l'œil rond et le bec du père Legendre, toujours irrité, rarement aimable, comme un perroquet qui serait caissier. Voici la salle de rédaction (*Le public*

(1) Écrit en 1879.

n'entre pas! sur les vitres dépolies de la porte) ; quelques chaises, une grande table avec un immense tapis vert. Je vois encore tout cela distinctement et je me vois moi-même timide, assis dans un coin, serrant sous le bras mon premier article paternellement roulé et ficelé. Villemessant n'était pas rentré, on m'avait dit d'attendre : j'attendais.

Ils étaient ce jour-là une demi-douzaine autour de la table verte, en train de dépouiller les journaux, d'écrire. On riait, on causait, on grillait des cigarettes; la cuisine infernale se faisait gaiement. Parmi eux, un petit homme à figure rouge, sous des cheveux tout blancs, relevés, qui lui donnaient un air de Riquet à la Houppe. C'était M. Paul d'Ivoy, le chroniqueur célèbre, enlevé au *Courrier de Paris* à prix d'or, Paul d'Ivoy, enfin, dont les appointements fabuleux (ils étaient fabuleux pour l'époque, mais le paraîtraient moins maintenant) faisaient l'envie et l'admiration des brasseries littéraires. Il écrivait en souriant comme un homme content de lui-même ; les carrés de papier allaient se noircissant sous sa plume; moi, je regardais écrire et sourire M. Paul d'Ivoy.

Tout à coup un bruit de pas lourds, une voix joyeusement éraillée : Villemessant! Les plumes grincent, les rires cessent, les cigarettes se dissimulent, Paul d'Ivoy seul relève la tête et, familièrement, ose contempler le dieu. VILLEMESSANT : « Très bien, mes enfants, je vois qu'on est en train... (*A Paul d'Ivoy*, d'un air bon garçon) : Êtes-vous content de votre chronique?» — PAUL D'IVOY : « Je la crois réussie.» — VILLEMESSANT : « Allons, tant mieux ; ça se trouve parfaitement, comme ce sera votre dernière...» — PAUL D'IVOY *(tout pâle)* : « Ma dernière?» — VILLEMESSANT : « Parfaitement! je ne plaisante pas... votre copie est assommante... il n'y a qu'un cri sur le boulevard... voilà assez longtemps que vous nous embêtez.» Paul d'Ivoy s'était levé : « Mais, monsieur, notre traité? — Notre traité? elle est bien bonne! Essayez de plaider, ce sera drôle : je donnerai lecture de vos articles en plein tribunal, et nous verrons s'il y a un traité qui me force à fourrer dans mon journal de pareilles niaiseries!» Villemessant était homme à faire comme il le disait, et Paul d'Ivoy ne plaida point. Mais c'est égal, cette façon de secouer sa rédaction par la fenêtre, comme un vieux tapis, me donna froid dans le dos, à moi naïf. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre avec mon malheureux manuscrit ridiculement roulé. C'est une impression sur laquelle je n'ai jamais pu revenir. J'ai vu souvent Villemessant depuis, toujours il s'est montré

fort aimable, et toujours j'ai ressenti en le voyant le frisson de désagréable terreur que dut ressentir le petit Poucet à sa rencontre avec l'ogre.

Ajoutons pour être juste que, plus tard, à la mort de ce même Paul d'Ivoy si brutalement exécuté, ce fut Villemessant — ogre doublé d'un saint Vincent de Paul — qui voulut se charger de la pension de ses enfants.

« Est-il bon ? est-il méchant ? » On est embarrassé pour répondre, et la comédie de Diderot semble écrite à son intention. Bon ? il l'est, certainement ! Méchant aussi, suivant le jour et l'heure ; et un peintre pourrait, sans mentir d'une ligne ni d'un ton, faire de lui deux portraits : l'un paternel, l'autre cruel ; l'un tout en noir, l'autre tout en rose, qui ne se ressembleraient pas entre eux et pourtant ressembleraient au modèle.

A vouloir raconter sur cette singulière dualité les anecdotes caractéristiques, on n'aurait vraiment que l'embarras du choix.

Avant la guerre, j'avais fait la connaissance d'un brave homme, père de famille, employé au bureau central des postes, dans la rue Jean-Jacques Rousseau. Au moment de la Commune, cet homme resta à Paris. Avait-il au fin fond du cœur quelque faiblesse pour l'insurrection ? Je n'en jurerais pas. S'était-il dit qu'après tout, les lettres continuant d'arriver à Paris, il fallait quelqu'un pour les classer, les distribuer ? C'est possible encore. Peut-être aussi qu'avec une femme, de grandes filles, un déplacement subit ne lui était pas facile. Paris s'est trouvé à cette époque contenir pas mal de pauvres diables dans une situation pareille, barricadiers par la force des choses, insurgés sans savoir pourquoi. Toujours est-il que si, malgré les ordres de M. Thiers, mon ami resta à son bureau, derrière sa grille, triant ses lettres au bruit de la bataille comme si de rien n'était, il ne voulut accepter de la Commune ni avancement, ni augmentation. La Commune vaincue, il ne s'en vit pas moins — heureux d'échapper aux conseils de guerre — jeté sans ressources sur le pavé, destitué à la veille d'obtenir sa retraite. Dès lors une existence lamentable et comique commença pour lui. Il n'avait pas osé annoncer à sa famille son renvoi de l'administration ; tous les matins ses filles lui préparaient la chemise frais empesée (il faut qu'un employé soit propre !), lui faisaient soigneusement, joyeusement, comme autrefois, son nœud de cravate et l'embrassaient sur la porte, à l'heure réglementaire, s'imaginant qu'il allait à son bureau. Le bureau ? Ah ! il était loin, le bureau, frais l'été, bien chauffé l'hiver, où les heures coulaient si paisibles. Il fallait maintenant battre Paris, sous la pluie,

à travers la neige, cherchant un emploi qu'on ne trouvait jamais, et rentrer le soir, la mort dans l'âme, mentir, inventer des histoires sur un sous-chef qui n'existait pas, sur un garçon de bureau fantastique, tout en se donnant un petit air gai. (Je me suis servi du pauvre homme pour le type du père Joyeuse dans mon roman du *Nabab;* en quête d'une place, lui aussi, mentant à ses filles). Je le rencontrais quelquefois, c'était navrant. Sa détresse me décida à aller trouver Villemessant. Villemessant, pensais-je, lui trouvera bien un petit coin au *Figaro*, dans l'administration. Impossible : toutes les places étaient prises. Et puis un communard, pensez donc! le beau tapage si on avait découvert que Villemessant employait dans ses bureaux un communard! Pourtant, l'histoire des petites filles, des chemises blanches, des nœuds de cravate, avaient, paraît-il, attendri l'excellent ogre.

— Une idée! dit-il, combien gagnait par mois votre protégé?

— Deux cents francs.

— Eh bien! je vous remettrai pour lui deux cents francs par mois jusqu'à ce qu'il ait trouvé une place. Il aura toujours l'air d'aller à son bureau, ses filles lui feront toujours ses nœuds de cravate... — Et, pour conclusion à son discours, l'éternel : « Elle sera bien bonne! »

Elle fut bien bonne en effet : trois mois durant, le bonhomme toucha sa petite rente. Au bout de trois mois, ayant trouvé enfin une place, il économisa tant et tant, et se serra si fort le ventre, qu'un beau matin il m'arriva avec les six cents francs et une belle lettre de remerciements pour M. de Villemessant, dont je lui avais révélé le nom, et que, malgré le dissentiment politique, il appelait noblement son bienfaiteur. Je portai le tout à Villemessant :

— Elle est bien bonne! Mais je l'avais donné, cet argent!... il veut me le rendre... C'est la première fois que ça m'arrive. Et un communard, encore, elle est bien bonne!

C'étaient des exclamations, des rires, un enthousiasme! Villemessant s'en renversait dans son fauteuil. Mais voici qui va achever de vous peindre l'homme : joyeux, ravi, et de la bonne action qu'il avait faite, et du plaisir bien naturel qu'on éprouve — si sceptique soit-on — à ne pas se sentir dupe et à ne pas avoir obligé un ingrat, Villemessant, tout en causant, s'amusait à manier les six cents francs et à les ranger en six petites piles sur la table. Tout à coup, se retournant vers moi :

— Eh! dites donc, Daudet, il manque cent sous à notre compte!

Il manquait cent sous en effet, une malheureuse piécette en or

oubliée dans un pli de doublure. Au plus beau de l'enthousiasme, l'homme pratique apparaissait.

Tel est cet homme compliqué, très réfléchi, très malin au fond sous une apparence de bonhomie et de prime-saut, à faire croire que Toulouse est proche voisine de Blois et que les tourelles de Chambord se mirent dans un des bras de la Garonne.

Dans la vie privée et même publique, Villemessant a érigé la familiarité en principe, vis-à-vis des autres, bien entendu ! car il exige volontiers le respect dès qu'il s'agit de lui-même. Au lendemain d'un de ces échos au picrate qu'il avait coutume d'introduire dans le journal, au dernier moment, quand les presses roulent, Villemessant est mandé à la présidence du Corps législatif. (Ceci se passait sous l'Empire). Il s'agissait, je ne crois pas me tromper, du fameux « Morny est dans l'affaire », dont les vieux boulevardiers doivent se souvenir. Le duc était très fâché ou feignait de l'être, mais le garçon de Blois ne se démonta point :

— Comment ! monsieur le duc, ce n'est donc pas pour me décorer que vous m'avez fait appeler ?... Ce garde de Paris avec son pli cacheté, son casque, peut se vanter de m'en avoir donné une d'émotion... mes rédacteurs illuminent déjà... Cette fois, par exemple, elle est bien bonne !... — Puis vite une histoire, une anecdote, un mot bien fin, bien parisien, enveloppé d'un gros rire ; avec cela des airs pénétrés, une joie intime et visible de dire : « Monsieur le duc ! » et le grief était oublié.

Ailleurs, chez Persigny, par exemple, la familiarité réussissait moins; et Villemessant vit certain jour, dans la froide atmosphère officielle, ses plus tourbillonnantes bouffonneries geler en l'air, et retomber raides. Mais Morny, lui, pardonnait tout ; cet homme raffolait de Villemessant, et grâce à sa souveraine protection le *Figaro* pouvait se permettre mille frasques. Aussi, quel respect, quelle vénération pour le président; je vis le moment où on allait lui construire une petite chapelle dans l'épaisseur des murs du bureau de rédaction, comme au génie protecteur du lieu, comme à un dieu Lare. — Ce qui n'empêcha pas le *Figaro* de publier un matin, en belle place, à propos du théâtre de M. de Saint-Rémy (c'est le pseudonyme que prenait le duc pour faire de la littérature), un article d'Henri Rochefort, corrodant comme une éprouvette d'acide, pénétrant et désagréable comme un cent d'aiguilles oublié sur un fauteuil.

— Pourquoi ce monsieur Rochefort m'en veut-il ? Je ne lui ai

jamais rien fait! disait le duc avec la vanité naïve à laquelle n'échappent point les plus délurés hommes d'État, quand ils ont trempé le doigt dans l'encre; et Villemessant, prenant des mines désolées, s'écriait :

— C'est épouvantable!... Avec moi, un pareil article n'aurait jamais passé... vous me voyez désolé... Mais, ce jour-là, précisément, je ne suis pas allé au journal... les gredins en ont profité... je n'ai pas revu les épreuves.

Le duc pensa ce qu'il voulut de l'excuse; mais le numéro faisait du bruit. On se le montrait, on se l'arrachait. Villemessant n'en désirait pas davantage.

Villemessant, on le voit d'après cela (et c'est ce qui fait au fond l'unité de cette nature en apparence diverse et contradictoire) est avant tout, par-dessus tout, l'homme de son journal. Après les tâtonnements du début, des bordées tirées çà et là un peu au hasard dans l'existence, des pointes poussées à tous les coins de la rose des vents, une fois la voie trouvée, il s'est fixé et a filé droit. Son journal est devenu sa vie.

L'homme et l'œuvre se ressemblent; et jamais personne, on peut le dire, ne fut plus exactement taillé à la mesure de son destin. D'une activité étonnante, vivant, remuant, déplaçant une quantité d'air énorme, sobre avec cela, comme on l'était jadis, ce qui étonne les gens d'aujourd'hui; ne buvant pas, ne fumant pas, ne craignant ni le bruit, ni les coups, ni les aventures ; peu scrupuleux au fond, toujours prêt à jeter les préjugés par-dessus bord, et n'ayant jamais eu de foi politique bien profonde, mais aimant à faire parade d'un légitimisme assez platonique et d'un certain respect qu'il suppose bien portés, Villemessant était le capitaine qu'il fallait pour commander ce hardi corsaire, qui vingt ans durant, sous pavillon du Roy semé de fleurs de lys, a fait la course un peu pour son compte.

Il est tyrannique, capricieux; mais allez au fond, et toujours l'intérêt du journal vous donnera le pourquoi de sa tyrannie et de son caprice. Nous sommes en l'an de grâce 1858, au *Café des Variétés*, ou au *Café Véron*, sur les onze heures, un jeudi. Le *Figaro* vient de paraître, Villemessant déjeune. Il cause, essaie des anecdotes qu'il mettra dans le prochain numéro, si elles font rire, qu'il oubliera si elles font four. Il écoute, interroge : — « Que pensez-vous de l'article d'un tel? — Charmant! — Du talent, n'est-ce pas? — Énormément de talent! » Villemessant monte au journal radieux : « Où est *un tel?* Faites-moi venir *un tel!*... énormément de talent!... il n'y a que lui!...

tout Paris parle de son article ! » Et voilà *un tel* félicité, choyé, augmenté. Quatre jours après, à la même table, le même convive déclare l'article du même *un tel* ennuyeux, et Villemessant se dresse encore, non plus radieux, mais furieux, non plus pour l'augmenter, mais pour lui régler son compte. C'est sans doute à la suite d'une de ces consultations entre poire et fromage que se produisit la scène entre Villemessant et Paul d'Ivoy, qui scandalisa si fort ma candeur première.

Qu'importe un rédacteur à Villemessant ! Celui-ci parti, un autre se retrouve ; et le dernier venu est toujours le meilleur. Selon lui, tout homme a *son article dans le ventre*, il ne s'agit que de le faire sortir. Monselet avait brodé là-dessus une ravissante légende : Villemessant rencontre un ramoneur dans la rue ; il l'amène au *Figaro*, le débarbouille, l'assied devant du papier et lui dit : « Écris ! » Le ramoneur écrit, et l'article se trouve charmant. C'est ainsi que le Tout Paris, illustre ou obscur, qui tient une plume, a traversé le *Figaro*. C'est ainsi que de braves garçons — voyant se renouveler en leur faveur l'histoire du quatrain de Saint-Aulaire, — ont eu, pour une heureuse trouvaille de quinze lignes, leur quart d'heure de célébrité. Après, le miracle ne se renouvelant plus, on les déclarait vidés, et vidés par Villemessant. J'ai connu un Paris rempli ainsi de gens vidés. Époque de candeur où l'on était vidé pour quinze lignes !

Non pas que Villemessant méprise la littérature, au contraire ! Peu lettré lui-même, il a pour les gens qui écrivent bien, qui *tiennent leur langue* (c'est son terme), un respect de paysan pour le latin de son curé. Mais il se rend compte instinctivement, et non sans raison, que ce sont là choses de gros livres et d'académie. A des galettes de ce poids et de cette taille, il préfère pour sa boutique le fin feuilleté parisien. Il disait un jour à Jouvin devant moi, avec la cynique franchise que sa rondeur fait pardonner :

— Vous soignez vos articles, ils sont d'un lettré, chacun le constate, remarquables, savants, admirablement écrits, je les publie. Eh bien ! dans mon journal, personne ne les lit.

— Personne ne les lit ? par exemple !

— Voulez-vous faire un pari ? Daudet est là et sera témoin. J'imprimerai le mot de Cambronne au beau milieu d'un de vos morceaux les plus soignés, et j'ai perdu si quelqu'un s'aperçoit de la chose !

Mon impartialité de témoin m'oblige à dire que Jouvin ne voulut pas parier.

PREMIER HABIT

Comment l'avais-je eu, cet habit? Quel tailleur des temps primitifs, quel inespéré Monsieur Dimanche, s'était, sur la foi de fantastiques promesses, décidé à me l'apporter un matin, tout flambant neuf et artistement épinglé dans un carré de lustrine verte? Il me serait bien difficile de le dire. De l'honnête tailleur, je ne me rappelle rien — tant de tailleurs depuis ont traversé ma carrière! — rien, si ce n'est, dans un lumineux brouillard, un front pensif avec de grosses moustaches. L'habit, par exemple, est là, devant mes yeux. Son image, après vingt ans, reste encore gravée dans ma mémoire comme sur l'impérissable airain. Quel collet, jeunes gens, et quels revers! Quels pans, surtout, taillés en bec de flûte! Mon frère, homme d'expérience, avait dit : — « Il faut un habit quand on veut faire son chemin dans le monde! » Et le cher ami comptait beaucoup sur cette défroque pour ma gloire et mon avenir.

C'est Augustine Brohan qui en eut l'étrenne, de ce premier habit. Voici dans quelles circonstances dignes de passer à la postérité :

Mon volume venait d'éclore, virginal et frais dans sa couverture rose. Quelques journaux avaient parlé de mes rimes. L'*Officiel* lui-même avait imprimé mon nom. J'étais poète, non plus en chambre, mais édité, lancé, s'étalant aux vitrines. Je m'étonnais que la foule ne se retournât pas lorsque mes dix-huit ans vaguaient par les rues. Je sentais positivement sur mon front la pression douce d'une couronne en papier faite d'articles découpés.

On me proposa un jour de me faire inviter aux soirées d'Augustine. — Qui, On ? — On, parbleu ! Vous le voyez d'ici : l'éternel On qui ressemble à tout le monde, l'homme aimable, providentiel, qui, sans rien être par lui-même, sans être bien connu nulle part, va partout, vous conduit partout, ami d'un jour, ami d'une heure, dont personne ne sait le nom, un type essentiellement parisien.

Si j'acceptai, vous pouvez le croire ! Être invité chez Augustine, Augustine, l'illustre comédienne, Augustine, le rire aux dents blanches de Molière, avec quelque chose du sourire plus modernement poétique de Musset ; — car, si elle jouait les soubrettes au Théâtre-Français, Musset avait écrit sa comédie de *Louison* chez elle ; — Augustine Brohan, enfin, dont Paris célébrait l'esprit, citait les mots, et qui déjà portait au chapeau, non encore trempée dans l'encre, mais toute prête et taillée d'un fin canif, la plume d'oiseau bleu couleur du temps dont elle devait signer les *Lettres de Suzanne*.

— Chançard, me dit mon frère en m'aidant à passer l'habit, maintenant ta fortune est faite.

Neuf heures sonnaient, je partis.

Augustine Brohan habitait alors rue Lord-Byron, tout en haut des Champs-Élysées, un de ces coquets hôtels dont les pauvres petits provinciaux à l'imagination poétique rêvent d'après les romanciers. Une grille, un jardinet, un perron de quatre marches sous une marquise, des fleurs plein l'antichambre, et tout de suite le salon, un salon vert très éclairé, que je revois si bien...

Comment je montai le perron, comment j'entrai, comment je me présentai, je l'ignore. Un domestique annonça mon nom, mais ce nom, bredouillé d'ailleurs, ne produisit aucun effet sur l'assemblée. Je me rappelle seulement une voix de femme qui disait : « Tant mieux, un danseur ! » Il paraît qu'on en manquait. Quelle entrée pour un lyrique !

Terrifié, humilié, je me dissimulai dans la foule. Dire mon effarement !... Au bout d'un instant, autre aventure : mes longs cheveux, mon œil boudeur et sombre provoquaient la curiosité publique. J'entendais chuchoter autour de moi : « —Qui est-ce ?... regardez donc... » et l'on riait. Enfin quelqu'un dit :

— C'est le prince valaque !

— Le prince valaque ?... ah ! oui, très bien...

Il faut croire que, ce soir-là, on attendait un prince valaque. J'étais classé, on me laissa tranquille. Mais c'est égal, vous ne sauriez croire

combien, pendant toute la soirée, ma couronne usurpée me pesa. D'abord danseur, puis prince valaque. Ces gens-là ne voyaient donc pas ma lyre ?

Heureusement pour moi, une nouvelle soudaine et colportée de bouche en bouche d'un bout à l'autre du salon vint faire oublier à la fois et le petit danseur et le prince valaque. Le mariage était alors fort à la mode parmi le personnel féminin de la comédie, et c'est aux mercredis d'Augustine Brohan, où se réunissait, autour des jolies sociétaires ou pensionnaires des Français, la fine fleur du journalisme officiel, de la banque et de la haute administration impériale, que s'ébauchaient la plupart de ces unions romanesques. Mlle Fix, la fine comédienne aux longs yeux hébraïques, allait épouser un grand financier et mourir en couches; Mlle Figeac, catholique et romanesque, rêvait déjà de faire bénir solennellement par un prêtre ses futurs magasins du boulevard Haussmann, comme on fait d'un vaisseau prêt à prendre la mer ; Émilie Dubois, la blonde Émilie elle-même, bien que vouée par sa frêle beauté au rôle perpétuel d'ingénue, avait des visions de fleurs d'oranger sous le châle protecteur de madame sa mère; quant à Madeleine Brohan, la belle et majestueuse sœur d'Augustine, elle ne se mariait pas, elle! mais était en train de se démarier et de donner à Mario Uchard les loisirs et les matériaux pour écrire les quatre actes de la *Fiammina*. Aussi, quelle explosion dans ce milieu chargé d'électricité maritale, lorsque ce bruit se répandit : « Gustave Fould vient d'épouser Valérie. » Gustave Fould, le fils du ministre ; Valérie, la charmante actrice!... Maintenant, tout cela est bien loin. Après des fuites en Angleterre, des lettres aux journaux, des brochures, une guerre à la Mirabeau contre un père aussi inexorable que l'*ami des hommes*, après le plus romanesque des romans couronné d'un dénouement des plus bourgeois, Gustave Fould, suivant l'exemple de Mario Uchard, a écrit la *Comtesse Romani* et mis éloquemment ses infortunes au théâtre, Mlle Valérie oublie son nom de Mme Fould pour signer du pseudonyme de Gustave Haller des volumes intitulés: *Vertu*, avec une belle image sur couverture bleu tendre. Grandes passions en train de s'apaiser dans un bain de littérature. Mais le scandale, l'émotion étaient ce soir-là dans le salon vert d'Augustine. Les hommes, les officiels, hochaient la tête et arrondissaient la bouche en O pour dire : — « C'est grave!... très grave! » On entendait ces mots : « Tout s'en va... plus de respect... L'empereur devrait intervenir... droits

sacrés... autorité paternelle.» Les femmes, elles, prenaient hautement et gaiement le parti des deux amoureux qui venaient de filer à Londres. «— Tiens, s'ils se plaisent!... Pourquoi le père ne consent-il pas?... Il est ministre, et puis après?... Depuis la Révolution, Dieu merci, il n'y a plus ni Bastille, ni Fort-l'Évêque!» Imaginez tout le monde parlant à la fois, et, sur le brouhaha, comme une broderie, le rire étincelant d'Augustine, petite, grasse, d'autant plus joyeuse, avec des yeux à fleur de tête, de jolis yeux myopes, étonnés et brillants.

Enfin l'émotion se calma et les quadrilles commencèrent. Je dansai, il le fallut! Je dansai même assez mal, pour un prince valaque. Le quadrille fini, je m'immobilisai, sottement bridé par ma myopie, trop peu hardi pour arborer le lorgnon, trop poète pour porter lunettes, et craignant toujours au moindre mouvement de me luxer le genou à l'angle d'un meuble ou de planter mon nez dans l'entre-deux d'un corsage. Bientôt la faim, la soif s'en mêlèrent; mais pour un empire, je n'aurais osé m'approcher du buffet avec tout le monde. Je guettais le moment où il serait vide. En attendant, je me mêlai au groupe des politiqueurs, gardant un air grave, et feignant de dédaigner les félicités du petit salon d'où m'arrivait, avec un bruit de rires et de petites cuillers remuées dans la porcelaine, une fine odeur de thé fumant, de vins d'Espagne et de gâteaux. Enfin, quand on revient danser, je me décide. Me voilà entré, je suis seul...

Un éblouissement, ce buffet! c'était sous la flamme des bougies, avec ses verres, ses flacons, une pyramide en cristal, blanche, éblouissante, fraîche à la vue, de la neige au soleil. Je prends un verre, frêle comme une fleur; j'ai bien soin de ne pas serrer par crainte d'en briser la tige. Que verser dedans? Allons! du courage, puisque personne ne me voit. J'atteins un flacon en tâtonnant, sans choisir. Ce doit être du kirsch, on dirait du diamant liquide. Va donc pour un petit verre de kirsch; j'aime son parfum qui me fait rêver de grands bois, son parfum amer et un peu sauvage. Et me voilà versant goutte à goutte en gourmet, la claire liqueur. Je hausse le verre, j'allonge les lèvres. Horreur! De l'eau pure, quelle grimace? Soudain retentit un double éclat de rire : un habit noir, une robe rose que je n'ai pas aperçus, en train de flirter dans un coin, et que ma méprise amuse. Je veux replacer le verre ; mais je suis troublé, ma main tremble, ma manche accroche je ne sais quoi. Un verre tombe, deux, trois verres! Je me retourne, mes basques s'en mêlent, et la blanche pyramide roule par

terre avec les scintillations, le bruit d'ouragan, les éclats sans nombre d'un iceberg qui s'écroulerait.

La maîtresse de maison accourt au vacarme. Heureusement, elle est aussi myope que le prince valaque, et celui-ci peut s'évader du buffet sans être aperçu. C'est égal! ma soirée est gâtée. Ce massacre de petits verres et de carafons me pèse comme un crime. Je ne songe plus qu'à m'en aller. Mais la maman Dubois, éblouie par ma principauté, s'accroche à moi, ne veut pas que je parte sans avoir fait danser sa fille, comment donc! ses deux filles. Je m'excuse tant bien que mal, je m'échappe, je vais sortir, lorsqu'un grand vieux au sourire fin, tête d'évêque et de diplomate, m'arrête au passage. C'est le docteur Ricord, avec qui j'ai échangé quelques mots tout à l'heure et qui me croit Valaque, comme les autres. « Mais, prince, puisque vous habitez l'hôtel du Sénat et que nous sommes tout à fait voisins, attendez-moi. J'ai une place pour vous dans ma voiture. » Je voudrais bien, mais je suis venu sans pardessus. Que dirait Ricord d'un prince valaque privé de fourrures et grelottant dans son habit? Évadons-nous vite, rentrons à pied, par la neige, par le brouillard, plutôt que de laisser voir notre misère. Toujours myope et plus troublé que jamais, je gagne la porte et me glisse au dehors, non sans m'empêtrer dans les tentures. « Monsieur ne prend pas son pardessus? » me crie un valet de pied.

Me voilà, à deux heures du matin, loin de chez moi, lâché par les rues, affamé, gelé, et la queue du diable dans ma poche. Tout à coup la faim m'inspira, une illumination me vint : « Si j'allais aux halles! » On m'avait souvent parlé des halles et d'un certain Gaidras, ouvert toute la nuit, chez lequel on mangeait pour trois sous des soupes aux choux succulentes. Parbleu, oui, j'irai aux halles. Je m'attablerai là comme un vagabond, un rôdeur de nuit. Mes fiertés sont passées. Le vent glace, j'ai l'estomac creux : « Mon royaume pour un cheval, » disait l'autre; moi, je dis tout en trottinant : « Ma principauté, ma principauté valaque pour une bonne soupe dans un endroit chaud! »

C'était un vrai bouge par l'aspect, cet établissement de Gaidras qui s'enfonçait poisseux et misérablement éclairé sous les piliers des vieilles halles. Bien souvent depuis, quand le noctambulisme était à la mode, nous avons passé là des nuits entières, entre futurs grands hommes, coudes sur la table, fumant et causant littérature. Mais la première fois, je l'avoue, je faillis reculer malgré la faim, devant ces

murs noirs, cette fumée, ces gens attablés, ronflant le dos au mur ou lapant leur soupe comme des chiens, ces casquettes de don Juan du ruisseau, ces énormes feutres blancs des forts de la halle, et la blouse saine et rugueuse du maraîcher près des guenilles grasses du rôdeur de barrière. J'entrai pourtant, et je dois dire que, tout de suite, mon habit noir trouva de la compagnie. Ils ne sont pas rares à Paris, passé minuit, les habits noirs sans pardessus l'hiver, et qui ont faim de trois sous de soupe aux choux! Soupe aux choux exquise d'ailleurs ; odorante comme un jardin et fumante comme un cratère. J'en repris deux fois, quoique cette habitude, inspirée par une salutaire défiance, d'attacher fourchettes et cuillers à la table avec une chaînette, me gênat un peu. Je payai, et le cœur raffermi par cette solide pâtée, je repris la route du quartier latin.

On se figure ma rentrée, la rentrée du poète remontant au trot la rue de Tournon, le col de son habit relevé, voyant danser devant ses yeux, que la fatigue ensommeille, les ombres élégantes d'une soirée mondaine mêlées aux silhouettes affamées de la Halle, et cognant, pour en détacher la neige, ses bottines contre la borne de l'hôtel du Sénat, tandis qu'en face les lanternes blanches d'un coupé illuminent la façade d'un vieil hôtel, et que le cocher du docteur Ricord demande: «Porte, s'il vous plaît!» La vie de Paris est faite de ces contrastes.

— Soirée perdue! me dit mon frère le lendemain matin. Tu as passé pour un prince valaque, et tu n'as pas lancé ton volume. Mais rien n'est encore désespéré. Tu te rattraperas à la visite de digestion, — la digestion d'un verre d'eau, quelle ironie! Il fallut bien deux mois pour me décider à cette visite. Un jour, pourtant, je pris mon parti. En dehors de ses mercredis officiels, Augustine Brohan donnait le dimanche des matinées plus intimes. Je m'y rendis résolument.

A Paris, une matinée qui se respecte ne saurait décemment commencer avant trois ou même quatre heures de l'après-midi. Moi, naïf, prenant au sérieux ce mot de matinée, je me présentai à une heure précise, croyant d'ailleurs être en retard.

— Comme tu viens de bonne heure, monsieur, me dit un garçonnet de cinq ou six ans, blondin, en veston de velours et en pantalon brodé, qui se promenait à travers le jardin verdissant, sur un grand cheval mécanique. Ce jeune homme m'impressionna. Je saluai les cheveux blonds, le cheval, le velours, les broderies, et, trop timide pour rebrousser chemin, je montai. Madame achevant de s'habiller, je dus attendre,

tout seul, une demi-heure. Enfin, madame arrive, cligne des yeux, reconnaît son prince valaque, et pour dire quelque chose, commence : Vous n'êtes donc pas à la Marche, mon prince ?» A la Marche, moi qui n'avais jamais vu ni courses ni jockeys !

A la fin, cela me fit honte, une bouffée subite me monta du cœur au cerveau ; et puis ce clair soleil, ces odeurs de jardin au printemps entrant par la fenêtre ouverte, l'absence de solennité, cette petite femme souriante et bonne, mille choses me donnaient courage, et j'ouvris mon cœur, je dis tout, j'avouai tout en une fois : comme quoi je n'étais ni Valaque, ni prince, mais simple poète, et l'aventure de mon verre de kirsch, et mon souper aux halles, et mon lamentable retour, et mes peurs de province, et ma myopie, et mes espérances, tout cela relevé par l'accent de chez nous. Augustine Brohan riait comme une folle. Tout à coup, on sonne :

— Bon ! mes cuirassiers, dit-elle.

— Quels cuirassiers ?

— Deux cuirassiers qu'on m'envoie du camp de Châlons et qui ont, paraît-il, d'étonnantes dispositions pour jouer la comédie.

Je voulais partir.

— Non pas, restez ; nous allons répéter le *Lait d'ânesse*, et c'est vous qui serez le critique influent. Là, près de moi, sur ce divan !

Deux grands diables entrent, timides, sanglés, cramoisis (l'un d'eux, je crois bien, joue la comédie quelque part aujourd'hui). On dispose un paravent, je m'installe et la représentation commence.

— Ils ne vont pas trop mal, me disait Augustine Brohan à mi-voix, mais quelles bottes !... Monsieur le critique, flairez-vous les bottes ?

Cette intimité avec la plus spirituelle comédienne de Paris me ravissait au septième ciel. Je me renversais sur le divan, hochant la tête, souriant d'un air entendu. Mon habit en craquait de joie.

Le moindre de ces détails me paraît énorme encore aujourd'hui. Voyez pourtant ce que c'est que l'optique : j'avais raconté à Sarcey l'histoire comique de mes débuts dans le monde. Sarcey, un jour, la répéta à Augustine Brohan. Eh bien ! cette ingrate Augustine — que depuis trente ans je n'ai d'ailleurs pas revue — jura sincèrement ne connaître de moi que mes livres. Elle avait tout oublié ! mais là, tout de ce qui a tenu tant de place dans ma vie, les verres cassés, le prince valaque, la répétition du *Lait d'ânesse*, et les bottes des cuirassiers !

LES SALONS LITTÉRAIRES (1)

Je ne crois pas qu'il en reste un seul aujourd'hui. Nous avons d'autres salons, plus dans le mouvement, comme on dit: des salons politiques, ceux de Mme Edmond Adam, de Mme d'Haussonville, tout blancs ou tout rouges, où l'on fait des préfets, où l'on défait des ministres, où dans les grands jours parfois apparaissent MM. les princes ou Gambetta. Puis les salons où l'on s'amuse — pour ne pas dire où l'on essaie de s'amuser. Souvenirs et regrets! on y soupe, on y joue, on y renouvelle Compiègne tant qu'on peut: jolies serres, fragile abri sous le cristal duquel s'épanouit dans tout son éclat puéril la fleur sans parfum de la vie purement extérieure et mondaine. Mais le vrai salon littéraire, le salon où, autour d'une Muse avenante et mûre, des gens de lettres ou se croyant tels s'assemblent une fois par semaine pour dire de petits vers, en trempant de petits gâteaux secs dans un petit thé, ce salon, par exemple, a bien définitivement disparu. Sans être vieux, j'en ai encore connu quelques-uns de ces bleus salons d'Arthénice, relégués aujourd'hui en province, plus démodés que la guitare, le vague à l'âme et les quatrains d'album.

Soufflons sur nos souvenirs d'il y a vingt ans. *Pft! pft! pft!* La poussière s'élève en fin nuage, et dans ce nuage, distinctement, comme

(1) Écrit en 1879 pour le *Nouveau-Temps*, de Saint-Pétersbourg.

pour une apparition de fée, se dessine et prend corps l'aimable silhouette de cette bonne Mme Ancelot. Mme Ancelot habitait alors la rue Sainte-Guillaume, courte rue de province, oubliée par Haussmann au cœur de Paris, où l'herbe pousse entre les pavés, où jamais ne retentit un roulement de voiture, où de hautes maisons, trop hautes pour leurs trois étages, ne laissent tomber qu'un jour lointain et froid. Le vieil hôtel silencieux, avec les volets de ses balcons toujours clos, sa grande porte jamais ouverte, avait l'air endormi depuis des siècles sous la baguette d'un enchanteur. Et l'intérieur répondait aux promesses de la façade: un corridor tout blanc, un escalier sombre et sonore, de hauts plafonds, de larges fenêtres surmontées de peintures en trumeau. Cela fané, pâlissant, ayant l'air vraiment de ne plus vivre, et au milieu, bien dans son cadre, Mme Ancelot tout en blanc, rondelette et ridée comme une petite pomme rose, telle enfin qu'on se figure les fées des contes, qui ne peuvent mourir, mais qui vieillissent pendant des mille ans. Mme Ancelot aimait les oiseaux, toujours comme les bonnes fées. Autour du salon, couvrant les murs, s'entassaient des cages gazouillantes comme à la devanture des oiseliers du quai. Mais ces oiseaux eux-mêmes paraissaient chanter des vieux airs. — A la place d'honneur, sous un beau jour et bien en vue, s'inclinait à l'angle voulu un grand portrait du baron Gérard, représentant la Muse du logis coiffée à l'enfant, en costume à la mode de la Restauration, souriant du sourire d'alors, et posée de trois quarts pour mieux montrer, dans un geste de fuite à la Galathée, un bout d'épaule merveilleusement blanc et rond. Quarante ans après le portrait, au moment dont nous parlons, Mme Ancelot se décolletait encore, seulement, il faut bien le dire, ce n'étaient plus les blanches et rondes épaules peintes jadis par le baron Gérard. Mais qu'importe à la bonne dame ? Elle s'imagine encore en 1858 être la belle Mme Ancelot de l'an 1823, quand Paris applaudissait sa jolie pièce de *Marie ou les trois époques*. Rien d'ailleurs ne vient l'avertir; tout se fane et vieillit autour d'elle, en même temps qu'elle: les roses des tapis, les rubans des tentures, les êtres et les souvenirs; et tandis que le siècle avance, cette vie arrêtée, cet intérieur d'un autre âge, immobiles comme un bateau à l'ancre, s'enfoncent silencieusement dans le passé.

Un simple mot romprait le charme. Mais qui le prononcera ce mot sacrilège, qui osera dire : « Nous vieillissons ! » Les habitués moins que d'autres, car eux aussi sont de l'époque, eux aussi s'imaginent

ne pas vieillir. Voici M. Patin, l'illustre M. Patin, professeur en Sorbonne, faisant le jeune homme là, près de la fenêtre, dans le coin de gauche. C'est un petit homme tout blanc, mais si galamment frisotté, et frétillant avec discrétion comme il convient à un universitaire du premier empire. Puis Viennet, le fabuliste voltairien, long et sec comme le héron de ses maigres fables. Le dieu du salon, dieu entouré, admiré, choyé, était Alfred de Vigny, grand poète, mais poète d'une autre époque, — singulier et suranné avec son air d'archange et ses cheveux blancs éplorés, trop longs pour sa petite taille. Alfred de Vigny en mourant légua à Mme Ancelot sa perruche. La perruche prit place au milieu du salon, sur un perchoir verni. Les vieux habitués la bourraient de friandises; c'était la perruche de Vigny! Quelques railleurs l'avaient surnommée Éloa, à cause de son grand nez et de son œil mystique. Mais ceci est postérieur; à l'époque où je fus présenté chez Mme Ancelot, le poète vivait encore, et la perruche ne mêlait pas son petit cri vieilllot et grêle au formidable gazouillis qui, par manière de protestation, j'imagine, s'élevait de toutes les cages, quand M. Viennet essayait de dire quelques vers.

Parfois, le salon se rajeunissait. On y voyait ces jours-là Lachaud, le célèbre avocat, avec la fille de Mme Ancelot qu'il avait épousée : elle, un peu triste, lui gras et glabre avec une belle tête de Romain, de jurisprudent du Bas-Empire. Des poètes : Octave Lacroix, l'auteur de la *Chanson d'avril*, de *l'Amour et son train*, joué au Théâtre-Français; il m'impressionnait fort, quoique assez bénin d'apparence, étant secrétaire de Sainte-Beuve. Emmanuel des Essarts venait là amené par son père, écrivain distingué, bibliothécaire à Sainte-Geneviève. Emmanuel des Essarts était alors un tout jeune homme, débutant à peine, et portant encore, autant qu'il m'en souvient, la palme verte des normaliens à sa boutonnière. Il occupe maintenant la chaire de littérature à la Faculté de Clermont, ce qui ne l'empêche pas, bon an mal an, de publier un ou deux volumes où sont de beaux vers. Charmant professeur, comme vous voyez, avec un brin de myrte à la toque. — Puis des dames, des dames poètes comme Mme Anaïs Ségalas et, de temps en temps, une jeune Muse nouvellement découverte, à l'œil plein d'azur, aux boucles d'or fin, dans l'attitude un peu démodée des Delphine Gay et des Élisa Mercœur. Ainsi apparut un beau jour la blonde Jenny Sabatier, de son vrai nom Tirecuir, ce qui est bien prosaïque pour une Muse. Moi aussi, on me demandait des vers comme aux

autres, mais il paraît que j'étais timide et que ma voix s'en ressentait. — «Plus haut! me disait toujours Mme Ancelot, plus haut, M. de La Rochejacquelein n'entend pas!» Ils étaient comme cela une demi-douzaine, d'une surdité de pots étrusques, n'entendant jamais, l'air attentif pourtant et la main gauche arrondie en cornet autour de l'oreille. Gustave Nadaud, lui, se faisait entendre. Trapu, le nez en l'air, la face large, épanouie, affectant une rusticité bonhomme qui avait son piquant dans ce milieu endormi, l'auteur des *Deux gendarmes* se mettait au piano, chantait fort, tapait dur, réveillait tout. Aussi quel succès! Nous en étions tous jaloux. — Quelquefois encore, une comédienne ambitieuse de se lancer venait réciter quelques vers. Encore une tradition de la maison : Rachel avait récité des stances dans le salon de Mme Ancelot ; un tableau placé près de la cheminée attestait le fait. On continuait donc à réciter des stances, seulement ce n'était plus Rachel. Ce tableau n'était pas le seul; on en découvrait dans tous les coins, tous de la main de Mme Ancelot, qui ne dédaignait pas de manier le pinceau à ses heures, et tous consacrés à son salon, destinés à perpétuer le souvenir de quelque grand événement de ce monde minuscule. Les curieux pourront en trouver les reproductions (faites, ô ironie! par E. Benassit, le plus cruellement sceptique des peintres) dans une manière d'autobiographie : *Mon salon*, par Mme Ancelot, chez Dentu. Chaque fidèle a là-dedans sa figurine, et je crois que la mienne s'y trouve, un peu dans le fond.

Ce personnel quelque peu hétérogène se réunissait ainsi chaque mardi rue Saint-Guillaume. On arrivait tard, et voici pourquoi : Rue du Cherche-Midi, à deux pas, planté là tout exprès comme une protestation permanente, existait un salon rival, le salon de Mme Mélanie Waldor. Les deux Muses avaient été autrefois liées ; Mme Ancelot avait même un peu lancé Mélanie. Puis un jour, Mélanie s'était dégagée, avait dressé autel contre autel : l'aventure de Mme du Deffand avec Mlle de Lespinasse. Mélanie Waldor écrivait ; on a connu d'elle des romans, des vers, une pièce : *la Tirelire de Jeannette!* Alfred de Musset, dans un jour de cruelle humeur, a fait sur elle des vers terribles et superbes, mélange pimenté d'Arétin et de Juvénal, qui porteront à défaut de mieux le nom de la Muse à la postérité, sur les ailes des publications clandestines. Qu'avait donc fait Mme Waldor à l'enfant terrible? Je me la rappelle bien, tout en velours, avec des cheveux noirs, des cheveux de corbeau centenaire qui s'obstine à ne pas blanchir,

déroulée sur son divan, défaillante et alanguie, avec des attitudes de cœur brisé. Mais l'œil s'allumait, la bouche devenait vipère aussitôt que l'on parlait d'*Elle*. Elle! c'est-à-dire l'autre, l'ennemie, la bonne vieille Mme Ancelot. C'était entre les deux une guerre à mort. Mme Waldor avait exprès choisi le même jour, et sur les onze heures, quand on voulait s'esquiver pour sauter en face, de froids regards vous clouaient à la porte. Il fallait rester, jouer de la langue, blasonner le père Ancelot, s'exercer à de petites anecdoctes scandaleuses. En face, on se rattrapait en racontant sur l'influence politique de Mme Waldor mille légendes mystérieuses.

Que de temps perdu, que d'heures gaspillées à ces petits riens venimeux ou niais, dans cette atmosphère de petits vers moisis et de petites calomnies sentant le rance, sur ces Parnasses en carton où aucune source ne court, où aucun oiseau ne chante, où le laurier poétique a la couleur du rond de cuir vert d'un chef de bureau! Et dire que je les ai gravis, moi aussi, ces Parnasses! Il faut tout voir dans sa jeunesse! Cela dura tant que dura mon habit.

Pauvre cher habit, quels étroits corridors n'a-t-il pas à cette époque frôlés de ses pans, quelles rampes d'escalier n'a-t-il pas fait reluire de ses manches? Je me souviens l'avoir promené encore dans le salon de Mme la comtesse Chodsko. La comtesse avait pour mari un bon vieux savant qu'on voyait peu et qui ne comptait guère. Elle avait dû être fort belle ; c'était maintenant une grande femme droite et sèche, à l'air dominateur et presque méchant. Murger, disait-on, très impressionné d'elle, l'avait peinte dans sa *Madame Olympe*. Murger, en effet, avait un moment entrepris un voyage dans le grand monde, et c'est ce grand monde-là que, naïvement, il avait découvert. Grand monde logé vraiment à l'étroit et un peu trop haut, rue de Tournon, au troisième, dans trois petites pièces froides et pauvres dont les fenêtres donnaient sur la cour. On y venait cependant et la société n'y était point vulgaire. — Je connus là, pour la première fois, Philarète Chasles, génie inquiet, plume nerveuse, de la race des Saint-Simon et des Michelet, dont les étonnants *Mémoires*, batailleurs, endiablés, faits d'attaques et de parades, et comme remplis, du premier chapitre au dernier, d'un bruit continu de fleurets engagés et d'épées froissées, paraissent aujourd'hui et passent presque inaperçus au milieu d'un Paris trop indifférent à tout ce qui n'est pas peinture ou politique. Foncièrement homme de lettres, mais toute sa vie tourmenté comme Balzac par des appétits

de large existence et de dandysme, il vécut bibliothécaire à la porte même de l'Académie qui, on ne sait pourquoi, ne voulut jamais de lui, et mourut du choléra à Venise.

J'y rencontrai aussi Pierre Véron, Philibert Audebrand, et un couple curieux, très curieux à la fois et très sympathique, que je vous demande la permission de vous montrer. Nous sommes dans le salon, asseyons-nous et regardons: la porte s'ouvre, entrent Philoxène Boyer et sa femme. Philoxène Boyer! encore un de ces fils étranges, terreur et châtiment des familles, productions de hasard qu'aucun atavisme n'explique, graines apportées on ne sait d'où, sur l'aile des vents, par-dessus les mers, et qui un beau jour avec leur feuillage, exotiquement découpé, et leurs fleurs d'une violence de couleur bizarre, viennent s'épanouir en plein carré de choux, en plein potager bourgeois! Fils de Boyer, l'homme de France qui, en son temps, savait le plus de grec : né entre deux pages d'un lexique, n'ayant, tout enfant, connu en fait de promenade et de jardin que le docte jardin des racines grecques, nourri de grec, huilé de grec, Philoxène avec son nom grec semblait positivement destiné à se voir inscrit sur le marbre, à côté des Egger et des Estienne, dans le panthéon des hellénisants. Mais le père Boyer comptait sans Balzac. Philoxène, comme tous les écoliers d'alors, avait Balzac dans son pupitre; si bien qu'ayant hérité cent mille francs de sa mère, il n'eut rien de plus pressé que de venir à Paris manger les cent mille francs comme on les mange dans Balzac. Le projet fut mis à exécution de la façon la plus régulière: bouquets offerts, bouts de gants baisés, duchesses conquises, filles aux yeux d'or achetées, rien ne manque, le tout couronné par une orgie folle d'après celle de la *Peau de chagrin*. La peau de chagrin, c'est-à-dire les cent mille francs, avait duré six mois juste. Le fils de l'helléniste s'était prodigieusement amusé. La poche à sec et le cerveau plein de rimes, il déclara vouloir désormais exercer l'état de poète. Mais il était écrit que, jusqu'à sa mort, Philoxène serait une *victime du livre*. Balzac quitté, il rencontra Shakespeare; Balzac ne lui avait mangé que ses écus, Shakespeare lui mangea sa vie! Un matin, peut-être à la suite d'un rêve, Philoxène se réveilla absolument épris de l'œuvre de Shakespeare. Et comme cet homme volontaire et frêle, d'humeur doucement violente, ne savait rien faire à demi, dès ce matin il se voua à Shakespeare corps et âme! Étudier Shakespeare, le savoir par cœur, depuis ses sonnets les plus obscurs jusqu'à ses pièces les plus contestées, n'était rien, et la chose ne prit

que quelques mois. Mais Philoxène prétendait mieux: voulant écrire un livre sur Shakespeare, un livre complet, définitif, monument en un mot digne du dieu, il conçut l'invraisemblable projet de lire auparavant, pour en extraire la quintessence, tout (mais là tout, sans excepter le moindre article ni le plus mince document), tout ce qui depuis deux cents ans jusqu'à nos jours aurait été publié sur Shakespeare. Amoncellement d'in-folio poudreux, suffisant pour bâtir une Babel : et la Babel, hélas! fut bientôt dans la tête de Philoxène. Je l'ai vu chez lui, ne s'appartenant plus, de tous côtés débordé par Shakespeare. Cinq mille, dix mille volumes sur Shakespeare, de tous formats, en toutes langues, montant jusqu'au plafond, obstruant les fenêtres, écrasant les tables, envahissant les fauteuils, entassés, croulants, dévorant l'air et la lumière, et au milieu, Philoxène, qui prenait des notes pendant que ses marmots braillaient. Car il s'était marié, sans trop savoir, et avait eu des enfants, entre deux lectures. Surexcité par son idée fixe, se parlant tout seul, le regard à l'horizon, perdu dans le rêve, il marchait à travers Paris comme un aveugle. Sa femme, douce créature, un peu attristée, le suivait partout, lui servait d'Antigone. On les rencontrait au café de la Régence, toujours ensemble. Elle lui faisait son absinthe, avec soin, une absinthe claire, à peine teintée d'opale verte, car l'enthousiaste poète n'avait pas besoin d'excitants. On la voyait encore au premier rang aux conférences que Philoxène faisait dans la salle du quai Malaquais, toujours sur Shakespeare. Parfois le mot ne venait pas, — pénible spectacle! — l'orateur cherchait, se crispait en vain. Chacun sentait que dans cette tête encombrée, les idées, les phrases se bousculaient sans pouvoir sortir, comme une foule affolée devant une porte, dans un incendie. La femme, devinant le mot, soufflait doucement, maternellement. La phrase sortait, s'envolait; et c'étaient alors, au milieu de cette cruelle improvisation, de cette gesticulation frénétique, de vifs éclairs, des poussées éloquentes. Il y avait un vrai poète au fond de ce doux possédé. Philoxène a fini tristement, travaillant à d'obscurs travaux pour vivre et s'acheter des livres, rêvant toujours de sa grande étude sans pouvoir l'écrire jamais. Car il voulait tout lire sur Shakespeare; et chaque jour paraissaient en Allemagne, en Angleterre, des travaux qui le distançaient et le forçaient à remettre au lendemain sa première ligne. Il est mort laissant pour tout bagage deux petits actes écrits en collaboration avec Théodore de Banville, un *Polichinelle* inachevé, d'allure assez originale et retapé depuis par des faiseurs,

et un volume de vers recueillis et publiés par les soins de ses amis. On avait obtenu un petit bureau de poste pour sa veuve. Après avoir longtemps pleuré son poète, la bonne et simple femme s'est, il y a deux ans, remariée. Devinez avec qui ? Avec le facteur.

N'ai-je pas eu raison d'attirer votre attention sur Philoxène et sur sa femme ? Pour moi, je ne saurais les oublier, et je les vois encore discrets et timides, à l'angle du petit salon ; lui, agité de nerveux soubresauts, elle, serrant les genoux, étonnée ; tandis que Pagans, nouvellement arrivé du pays des cédrats, chante ses chansons espagnoles ; que Mme la comtesse Chodsko sert un thé grêle et clair — vrai thé d'exilé ! — à de superbes Polonaises, aux cheveux lourds, tordus par masses sur la nuque, ardents, couleur d'épis brûlés ; et que le bon vieux père Chodsko, à minuit sonnant, avec la régularité d'un coucou, apparaît, un bougeoir à la main, sur la porte, promène sur la société un regard circulaire, baragouine d'un fort accent slave un : « Bonjour, moussiou » à des gens qu'on lui présente et qu'il ne connaît pas, puis disparaît, mécaniquement, dans les plis d'une portière.

Le désir de promener mon habit m'entraînait plus loin quelquefois, là-bas, à l'autre bout de Paris, de l'autre côté de la Seine. On suivait les quais très longtemps, respirant de fauves odeurs, écoutant les lions rugir à travers la grille du Jardin des Plantes ; on passait un pont, on contemplait à la lueur du gaz ou sous le clair de lune les frontons fantasques et le clocheton bizarrement ajouré des ruines de l'hôtel de Lavalette ; puis on arrivait à l'Arsenal, au vieil Arsenal aujourd'hui bibliothèque, avec sa longue grille, son perron, sa porte du temps de Vauban, où sont sculptées des bombardes, à l'Arsenal rempli encore du souvenir de Charles Nodier. Nodier n'était plus là : le petit salon vert si célèbre d'où est parti le romantisme, qui a vu Musset, Hugo et George Sand pleurer aux aventures du chien de Brisquet, le petit salon vert, plus célèbre, et plus justement, que le salon bleu d'Arthénice, était occupé maintenant par M. Eugène Loudun. L'esprit de révolution, le libre esprit ne flottait plus dans ses rideaux. Après les champions romantiques, des ouvriers poètes, des rimeurs chrétiens s'étaient glissés dans ce huitième château du roi de Bohême. Des vieux romantiques, un seul restait, fidèle au poste sans faiblir, ferme et droit dans sa redingote comme un reître huguenot sous son armure.

C'était Amédée Pommier, un merveilleux artisan en mots et en rimes, l'ami des Dondey et des Pétrus Borel, l'auteur de l'*Enfer*,

de *Crâneries et dettes de cœur*, beaux livres aux titres flamboyants, régal des lettrés, effroi des académies, et pleins de vers bruyants et colorés comme une volière d'oiseaux des tropiques.

Amédée Pommier était pauvre et digne. Il vivait enfermé, gagnant sa vie à faire pour la librairie Hachette des traductions qu'il ne signait pas. Un détail curieux : c'est en collaboration avec Amédée Pommier que Balzac, toujours tourmenté de l'idée d'écrire une grande comédie classique, avait entrepris *Orgon*, cinq actes en vers, faisant suite à *Tartufe*.

Dans ce salon vert de l'Arsenal, je connus encore M. Henri de Bornier. Il disait souvent de petites pièces de vers fort spirituelles, une entre autres, dont le souvenir me reste et qui, à chaque couplet, se terminait par ce refrain : — « Eh ! eh ! je ne suis pas si bête ! » Pas si bête, en effet, M. de Bornier, puisqu'il a fait la *Fille de Roland*, un grand succès au Théâtre-Français, et qui mènera son auteur à l'Académie. — Il y avait grand branle-bas à certains soirs, on apportait des paravents, on alignait chaises et fauteuils, et on combinait des charades. J'ai figuré là dans des charades, je l'avoue ! et je me vois encore sur un marché turc, en Circassienne, revêtu de longs voiles blancs. J'avais Mme de Bornier pour compagne d'esclavage. M. de Bornier, en turban et en fustanelle, faisait une manière de sultan et nous achetait. Quant au marchand d'esclaves, c'était, ne vous en déplaise, ni plus ni moins que M. L..., sénateur, ancien ministre, fort en vue alors, et condamné depuis pour des inconséquences financières. La chute de l'Empire nous ménageait bien des surprises ; et cette grande route parisienne a parfois de singuliers tournants !

MON TAMBOURINAIRE

J'étais chez moi, un matin, encore couché, on frappe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un homme avec une grande caisse !

Je crois à quelque colis arrivé du chemin de fer ; mais, au lieu du facteur attendu, m'apparaît dans le jour jaune de novembre, un petit homme avec le chapeau rond et la veste courte des bergers provençaux. Des yeux très noirs, inquiets et doux, la tête à la fois naïve et obstinée, et, perdu à moitié sous d'épaisses moustaches, un accent parfumé d'ail, invraisemblablement méridional. L'homme me dit : « Ze suis Buisson ! » et me tend une lettre sur l'enveloppe de laquelle je reconnais tout de suite la belle petite écriture régulière et calme du poète Frédéric Mistral. Sa lettre était courte.

« Je t'envoie l'ami Buisson, il est *tambourinaire* et vient se montrer à Paris, pilote-le. »

Piloter un tambourinaire ! Ces méridionaux ne doutent de rien. La lettre lue, je me retournai vers Buisson.

— Ainsi, vous êtes tambourinaire ?

— Oui, monsieur Daudet, le plus fort de tous, vous allez voir !

Et il alla chercher ses instruments que, par discrétion, il avait laissés avant d'entrer, sur le palier, derrière la porte ; une petite boîte carrée et plate, avec un grand cylindre voilé de serge verte, en tout pareil pour les dimensions et la forme aux monumentaux tourniquets que les marchands de plaisir trimbalent à travers les rues. La petite boîte plate

contenait le galoubet, la naïve flûte rustique qui fait tu... tu... tandis que le tambourin fait pan... pan! Le cylindre voilé était le tambourin lui-même. Quel tambourin, mes amis! les larmes m'en vinrent aux yeux lorsque je le vis déballé: un authentique tambourin du siècle de Louis XIV, attendrissant et comique à la fois dans son énormité, grondant comme un vieillard pour peu qu'un bout de doigt l'effleure, en fin noyer agrémenté de légères sculptures, poli, aminci, léger, sonore, et comme assoupli sous la patine du temps. Sérieux comme un pape, Buisson accroche son tambourin au bras gauche, prend le galoubet entre trois doigts de sa main gauche (vous avez vu la pose et l'instrument dessinés dans quelque gravure du dix-huitième siècle ou sur un fond d'assiette de Vieux-Moustier), et, maniant de la main droite la petite baguette à bout d'ivoire, il agace le gros tambour qui de son timbre frissonnant, de son bourdonnement continu de cigale, marque le rythme et fait la basse sous le gazouillement aigu et vif du galoubet. Tu... tu! pan... pan! Paris était loin, l'hiver aussi. Tu... tu! pan... pan! Tu... tu!... Un clair soleil, de chauds parfums remplissaient ma chambre. Je me sentais transporté en Provence, là-bas, au bord de la mer bleue, à l'ombre des peupliers du Rhône; des aubades, des sérénades retentissaient sous les fenêtres, on chantait Noël, on dansait les Olivettes, et je voyais la farandole se dérouler sous les platanes feuillus des places villageoises, dans la poudre blanche des grandes routes, sur la lavande des collines brûlées, disparaissant pour reparaître, de plus en plus emportée et folle, tandis que le tambourinaire suit lentement, d'un pas égal, bien sûr que la danse ne laissera pas la musique en route, solennel et grave, et boitant un peu avec un mouvement du genou qui repousse à chaque pas l'instrument devant lui.

Tant de choses dans un air de tambourin! Oui, et bien d'autres encore que vous n'auriez peut-être pas vues, mais que moi, certes, je voyais. L'imagination provençale est ainsi faite; elle est d'amadou, s'enflamme vite, même à sept heures du matin, et Mistral avait eu raison de compter sur mon enthousiasme. Buisson, lui aussi, s'exaltait. Il me racontait ses luttes, ses efforts, et comme quoi il avait arrêté à moitié pente galoubet et tambourin roulant vers l'abîme.

Des barbares, paraît-il, voulaient perfectionner le galoubet, lui ajouter deux trous... un galoubet à cinq trous, quel sacrilège! Lui s'en tenait religieusement au galoubet à trois trous, au galoubet des ancêtres, sans craindre personne néanmoins pour l'onctueux des liés, la vivacité

des variations et des trilles. « Cé m'est vénu, disait-il d'un air modeste et vaguement inspiré, avec cet accent particulier qui rendrait comique la plus touchante des oraisons funèbres, cé m'est vénu dé nuit, une fois que z'étais assis sous un olivier en écoutant çanter un rossignou... et ze me pensais : Comment, Buisson, l'oiseau du bon Dieu çante comme ça, et ce qu'il fait avec un seul trou, toi, avec trois trous, tu ne le saurais faire ? » Un petit peu bête, la phrase ! Mais, ce jour-là, elle me parut charmante.

Un bon méridional ne jouit pleinement de son émotion que s'il la fait partager à d'autres. J'admirais Buisson : il fallait qu'on l'admirât. Me voilà donc lancé à travers Paris, promenant mon tambourinaire, le présentant comme un phénomène, recrutant des amis, organisant une soirée chez moi. Buisson joua, raconta ses luttes, dit encore : « Cé m'est vénu... » Décidément il affectionnait cette phrase, et mes amis firent semblant de s'en retourner émerveillés.

Ceci n'était que le premier pas. J'avais une pièce en répétition au théâtre de l'Ambigu, une pièce provençale ! Je parlai de Buisson, de son tambourin, de son galoubet, à Hostein, alors directeur, vous devinez avec quelle éloquence ! Huit jours durant je le chauffai. A la fin il me dit :

— Si nous mettions votre tambourinaire dans la pièce ? Il manque un clou, ça pourrait peut-être servir à accrocher le succès.

Je suis sûr que le Provençal n'en dormit point. Le lendemain, nous montions tous trois en fiacre, lui, le tambourin et moi ; et à midi pour le quart, comme s'expriment les bulletins de répétitions, nous débarquions, au milieu d'un groupe de flâneurs, ameutés par l'étrangeté de l'engin, devant la petite porte honteuse et basse qui, dans les théâtres les plus luxueux, sert d'entrée peu triomphale aux auteurs, aux artistes et aux employés de la maison.

« Bon Dieu, qu'il fait noir ! » soupirait le Provençal, tandis que nous suivions le long couloir humide et venteux comme le sont tous les couloirs de théâtres. « Bon Dieu, qu'il fait froid et qu'il fait noir ! » Le tambourin semblait du même avis et se cognait à tous les coudes du couloir, à toutes les marches de l'escalier en tire-bouchon, avec des vibrations, des grondements formidables. Enfin, clopin-clopant, nous arrivons sur la scène. On était en répétition. Horrible à voir, le théâtre ainsi, dans le secret de sa basse toilette, sans l'agitation, sans la vie, sans le fard et l'illumination du soir : des gens affairés, marchant d'un bruit

mou et parlant bas, ombres tristes au bord du Styx, ou mineurs au fond d'une mine. Une odeur de moisi et de gaz en fuite. Hommes et choses, gens qui vont et viennent, et décors fantastiquement mêlés, tout couleur de cendre à la lumière avare et rare de lampions et de becs de gaz voilés comme des lampes Davy; et pour rendre l'ombre plus lourde, l'impression de souterrain plus exacte, de temps en temps, là-haut, au deuxième, troisième étage, dans la salle noire, une porte de loge qui s'ouvre, et comme l'orifice éloigné d'un puits, laisse tomber un peu de jour extérieur. Ce spectacle, nouveau pour lui, démonta un peu mon compatriote. Mais le gaillard se remit vite, et se laissa placer courageusement, tout seul dans l'ombre, au fin fond de la scène, sur un tonneau qu'on lui avait préparé. Avec son tambourin, cela faisait deux tonneaux l'un sur l'autre. Vainement je protestai, vainement je dis : « En Provence, les tambourinaires jouent en marchant, et votre tonneau n'est pas possible »; Hostein m'assura que mon tambourinaire était un ménétrier, et que le ménétrier ne se concevait pas autrement que sur un tonneau au théâtre. Va pour le tonneau! Buisson, d'ailleurs, toujours plein de confiance, grimpé déjà et se piétant pour trouver le bon équilibre, me disait : « Ça fait rien! » Nous le laissons donc la flûte au bec, la baguette en main, derrière une forêt vierge de décors, de portants, de poulies et de cordages, et nous nous installons, directeur, auteurs et acteurs, sur le devant de la scène, le plus loin possible, pour juger de l'effet.

— Cé m'est vénu, soupirait Buisson dans l'ombre, cé m'est vénu dé nuit, sous un olivier, une fois que z'écoutais çanter le rossignou...

— C'est bon! c'est bon! joue-nous quelque chose, m'écriai-je, agacé déjà par sa phrase.

— Tu... tu... Pan... pan...

— Chut! il commence.

— Nous allons juger de l'effet!

Quel effet, grand Dieu, produisit sur le sceptique auditoire cette rustique musiquette, chevrotante et grêle comme un bruit d'insecte, qui bourdonnait là-bas dans un coin! je voyais les acteurs narquois, toujours réjouis par état de l'insuccès d'un camarade, plisser ironiquement leurs lèvres glabres; le pompier, sous son bec de gaz, se tordait de rire; le souffleur lui-même, tiré de son ordinaire somnolence par l'étrangeté de l'événement, se soulevait sur les deux mains, passait la tête hors de sa boîte, et avait l'air ainsi d'une tortue gigantesque.

Cependant Buisson, ayant fini de jouer, reprenait sa phrase, qu'apparemment il trouvait jolie :

— ... Comment, l'oiseau du bon Dieu çante comme ça, et ce qu'il fait avec un seul trou, toi, avec trois trous, tu ne le saurais faire!

— Qu'est-ce qu'il nous chante, votre homme, avec son histoire de trous? disait Hostein.

Alors j'essayai d'expliquer le fin de la chose, l'importance des trois trous au lieu de cinq, l'originalité qu'il y avait à jouer tout seul des deux instruments. « Le fait est qu'à deux, observa Marie Laurent, ce serait plus commode ».

J'essayai, pour appuyer mon raisonnement, d'esquisser un pas de farandole sur les planches. Rien n'y fit, et je commençai à me rendre compte vaguement de la vérité cruelle, que pour faire partager aux autres ce que le tambourin et ses vieux airs naïfs évoquaient en moi d'impressions, de souvenirs poétiques, il aurait fallu que le musicien apportât en même temps dans Paris un haut de colline, un pan de ciel bleu, un peu de l'atmosphère provençale. « Allons, les enfants, enchaînons, enchaînons! » Et, sans plus s'occuper du tambourinaire, la répétition continua. Buisson ne bougeait point et demeurait à son poste, certain de son succès, croyant de bonne foi faire déjà partie de la pièce. Après le premier acte, un remords me prit de le laisser là-bas sur ce tonneau, où sa silhouette se détachait vaguement.

— Allons, Buisson, descends vite!

— Est-ce qu'on va signer?

Le malheureux croyait à un effet formidable, et me montrait un papier timbré, un traité préparé d'avance avec une prudence toute paysanne.

— Non, pas aujourd'hui... on t'écrira... mais prends garde, sapristi! ton tambourin se heurte partout et fait un vacarme!...

J'avais honte du tambourin maintenant, je craignais que quelqu'un ne l'entendît, et quelle joie, quel soulagement, quand je l'eus remis en fiacre! je n'osai pas revenir au théâtre de huit jours.

Quelque temps après, Buisson revint me voir.

— Eh bé, ce traité?...

— Ce traité?... Ah oui!... ce traité... Eh bien, Hostein hésite, il ne comprend pas...

— C'est un imbécile!

Au ton amer et dur dont le doux musicien prononça ces mots,

je me rendis compte de toute l'étendue de mon crime. Grisé par mon enthousiasme, mes éloges, envolé, détraqué, perdu, le tambourinaire provençal se prenait sérieusement pour un grand homme, et comptait — ne le lui avais-je pas dit, hélas ! — que Paris lui réservait des triomphes ? Allez donc arrêter un tambourin roulant ainsi à grand fracas, à travers les rochers et les fourrés d'épines, sur la pente de l'illusion ! Je n'essayai point, c'eût été folie et peine perdue.

Buisson, d'ailleurs, avait maintenant d'autres admirateurs, et des plus illustres : Félicien David, et Théophile Gautier, à qui Mistral avait écrit en même temps qu'à moi. Ames de poètes et de rêveurs facilement séduites, promptes à s'abstraire, l'auteur du voyage en Orient et le musicien du pays des roses n'avaient pas eu de peine à faire, par l'imagination, un paysage autour des mélodies rustiques du tambourin.

L'un, tandis que rossignolait le galoubet, croyait revoir les grèves de sa Durance natale et les terrasses croulantes de ses coteaux de Cadenet; l'autre laissait son rêve aller plus loin, et trouvait dans le battement monotone et sourd du tambourin je ne sais quel ressouvenir plein de saveur des nuits à la Corne-d'Or et des *derboukas* arabes.

Tous deux s'étaient pris d'un vif et subit caprice pour le talent réel, quoique dépaysé, de Buisson. Ce furent, pendant quinze jours, des réclames insensées ; tous les journaux parlaient du tambourin, les illustrés publiaient son image, fièrement campé, l'œil vainqueur, le fifre léger entre les doigts, le tambourin en bandoulière. Buisson, ivre de gloire, achetait les journaux par douzaines, et les envoyait dans son pays.

De temps en temps, il venait me voir et me racontait ses triomphes : un punch dans un atelier d'artistes, des soirées dans le monde, au faubourg Saint-Germain (il en avait plein la bouche, de son faubourg *de Séïnt-Germéïn!*) où le gaillard rendait rêveuses les douairières coiffées à l'oiseau, en répétant effrontément sa fameuse phrase : « Cé m'est vénu dé nuit, sous un olivier, en écoutant çanter le rossignou... »

En attendant, comme il s'agissait de ne pas se rouiller, et de conserver, malgré les mille distractions de la vie d'artiste, le moelleux du doigté et la pureté de l'embouchure, notre Provençal ingénu imagina de répéter ses aubades et ses farandoles, le soir, en plein Paris, au cinquième de l'hôtel garni qu'il occupait au quartier Bréda. — Tu... tu ! — Pan... pan ! — Tout le quartier s'émeut de ces grondements insolites. On s'ameute, on porte plainte, Buisson n'en continue que

de plus belle, répandant à tour de bras et l'harmonie et l'insomnie, et la concierge, de guerre lasse, lui refuse un soir sa clef.

Buisson, se drapant dans sa dignité d'artiste, plaida en justice de paix et gagna. La loi française, dure aux musiciens, et qui exile tout le long de l'an les cors de chasse dans les caves, ne leur permettant qu'au mardi-gras — un jour sur trois cent soixante-cinq — de faire résonner leurs fanfares de cuivre à l'air libre, la loi française, paraît-il, n'avait pas prévu le tambourin.

A partir de cette victoire, Buisson ne douta plus de rien. Un dimanche matin, je reçois une carte: il devait, l'après-midi, se faire entendre à la salle du Châtelet, dans un grand concert. Le devoir, l'amitié commandaient: j'allai donc l'entendre, non sans me sentir comme attristé par quelques secrets pressentiments.

Salle superbe, comble du parterre aux cintres ; décidément nos réclames avaient porté. Tout à coup la toile se lève, émotion générale, grand silence. Moi, je pousse un cri de stupeur. Au milieu de l'immense scène, faite pour que six cents figurants puissent y manœuvrer à l'aise, Buisson, avec son tambourin, un habit étriqué et des gants qui le faisaient ressembler à ces insectes à pattes jaunes que Granville, dans ses fantaisies, dessine s'acharnant sur de fantastiques instruments, Buisson tout seul se présentait. Je le voyais, à la lorgnette, agiter ses longs bras, faire voltiger ses élytres; il jouait, évidemment, le malheureux, tapait à tour de bras, soufflait de toutes ses forces; mais, dans la salle, aucun bruit perceptible n'arrivait. C'était trop loin, tout était mangé par la scène. Tel un grillon de boulanger chanterait sa sérénade au beau milieu du Champ de Mars! Et pas moyen de faire compter les trous à cette distance, pas moyen de dire : « Cé m'est vénu.... » ni de parler de l'oiseau du bon Dieu!

J'étais rouge de honte; je voyais autour de moi des gens ahuris, j'entendais murmurer : « Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie ? » Les portes des loges claquaient, la salle se vidait peu à peu; cependant, comme c'était un public poli, on ne siffla point, et on laissa le tambourinaire achever son air dans la solitude.

Je l'attendais à la sortie pour le consoler. Ah bien ouiche! Il croyait avoir obtenu un succès énorme, il était plus radieux que jamais. « Z'attends Colonne pour signer », fit-il en me montrant un gros papier maculé de timbres. Cette fois, par exemple, je n'y pus tenir; je pris à

deux mains mon courage, et dis brutalement, tout d'une haleine, ce que je pensais :

— Buisson, nous nous sommes tous trompés en voulant faire comprendre à Paris la grâce de ton gros tambour et la mélodie de ton fifre. Je me suis trompé; Gautier, David se sont trompés, et, par ricochet, tu te trompes. Non, tu n'es pas un rossignol...

— Cé m'est vénu... interrompit Buisson.

— Oui! ça t'est venu, je le sais, mais tu n'es pas un rossignol. Le rossignol, lui, chante partout, ses chansons sont de tous les pays, et dans tous les pays ses chansons se font comprendre. Toi, tu n'es qu'une pauvre cigale, — dont le refrain monotone et sec va bien aux pâles oliviers, aux pins pleurant la résine en larmes d'or, au vif azur, au grand soleil, aux coteaux pierreux de Provence, — mais une cigale ridicule, lamentable, sous ce ciel gris, dans le vent et la pluie, avec ses longues ailes mouillées. Retourne donc là-bas, rapporte là-bas ton tambourin, joue des aubades, des sérénades, fais danser les belles filles en farandoles, conduis en marche triomphale les vainqueurs aux jeux de taureaux : là-bas, tu es un poète, un artiste; ici, tu serais un saltimbanque incompris.

Il ne répondit rien ; mais, dans son regard visionnaire, dans son œil de doux têtu, je pus lire : « Toi, tu es un jaloux! »

A quelques jours de là, mon homme, fier comme Artaban, vint m'annoncer que Colonne — encore un imbécile, comme Hostein! — n'avait pas voulu signer ; mais qu'il se présentait une autre affaire, merveilleuse, celle-là : un engagement dans un café-concert, à cent vingt francs par soirée, signé d'avance. En effet, il avait le papier. Ah! le bon papier!... J'ai appris la vérité depuis.

Je ne sais quel directeur en déroute, entraîné, aveuglé, dans le courant bourbeux de la faillite, avait imaginé de s'accrocher à cette cassante branche de saule qui s'appelait la musiquette de Buisson. Sûr de ne pas payer, il signa tout ce qu'on voulut. Mais le Provençal ne prévoyait pas de si loin: il avait un papier timbré, et ce papier timbré suffisait à sa joie. De plus, comme c'était un café-concert, il avait fallu un costume. « Ils m'ont mis en troubadour de l'ancien temps, » me disait-il avec un gracieux sourire, » mais, comme je suis très bien fait, ça ne me va pas mal, vous verrez! » Je vis en effet.

Dans un de ces cafés chantants des alentours de la porte Saint-

Denis, si fort en vogue aux dernières années de l'Empire, — avec le clinquant de son ornementation baroque moitié chinoise, moitié persane, dont les peinturlures et les ors étaient rendus plus cruels à l'œil par l'exagération des becs de gaz et des girandoles, ses loges d'avant-scène grillées et fermées où venaient se cacher certains soirs, pour applaudir les tours de reins et les coups de gueule de quelque excentrique diva, des duchesses et des ambassadrices, sa mer de têtes et de bocks nivelée, comme les flots en temps de brouillard, par la fumée des pipes et la vapeur des haleines, ses garçons qui courent, ses consommateurs qui crient, son chef d'orchestre, cravaté de blanc, impassible et digne, soulevant ou calmant d'un geste à la Neptune la tempête de cinquante cuivres ; — entre une romance d'un sentimentalisme bête, bêlée par une assez jolie fille aux yeux de mouton, et une églogue au poivre de Cayenne, cyniquement hurlée par une sorte de Thérésa aux bras rouges, sur la scène où bâillaient, assises en rond, attendant leur tour de chanter, une demi-douzaine de dames en blanc, décolletées et minaudières, apparut soudain un personnage que de ma vie je n'oublierai. C'était Buisson, le galoubet aux doigts, le tambourin sur le genou gauche, en costume de troubadour, ainsi qu'il me l'avait promis. Mais quel troubadour! un justaucorps (figurez-vous ça!) mi-partie vert-pomme et bleu, une cuisse rouge, l'autre jaune, le tout collant à faire frémir; toque à créneaux; souliers relevés à la poulaine ; et avec cela des moustaches, ces belles moustaches trop longues et trop noires, auxquelles il n'avait pu se décider à renoncer, retombant sur le menton comme une cascade de cirage!

Séduit vraisemblablement par le goût exquis de ce costume, le public accueillit le musicien d'un long murmure approbateur et mon troubadour souriait d'aise, était heureux, voyant devant lui, cet auditoire sympathique et sentant dans son dos le regard de flamme des belles dames assises en rond qui l'admiraient. Par exemple, ce fut autre chose quand la musique commença. Les tutu, les panpan ne pouvaient séduire ces oreilles blasées, comme un gosier l'est par l'alcool, et brûlées au vitriol du répertoire de l'endroit. Et puis on n'était pas, comme au Châtelet, en compagnie distinguée et discrète : « Assez!... Assez!... Qu'on l'enlève!... — As-tu fini, lapin savant?... » Vainement Buisson essaya d'ouvrir la bouche et de dire : « Cé m'est vénu... » les banquettes se soulevèrent, il fallut baisser le rideau, et le troubadour vert, bleu, rouge et jaune, disparut dans la tempête des sifflets, comme

un pauvre ara déplumé et tourbillonnant, qu'emporte un coup de vent sous les tropiques.

Buisson, le croiriez-vous, s'entêta. Une illusion pousse vite et est longue à déraciner dans une cervelle provençale. Quinze soirs de suite il revint, toujours sifflé, jamais payé, jusqu'au moment où, sur les portes travaillées à jour du concert, un clerc d'huissier vint afficher la déclaration de faillite.

Alors commença la dégringolade. De boui-boui en boui-boui, de beuglant en beuglant, toujours croyant à des triomphes, toujours poursuivant sa chimère d'engagement sur papier timbré, le tambourinaire roula jusqu'aux guinguettes de banlieue, où l'on joue au cachet, accompagné d'un piano édenté pour tout orchestre, à la plus grande joie d'un public de canotiers éreintés et gris et de calicots en villégiature du dimanche.

Un soir — l'hiver finissait à peine et le printemps n'était pas venu — je traversais les Champs-Elysées. Un concert en plein vent, plus pressé que les autres, avait suspendu ses lanternes dans les arbres encore sans feuilles. Il bruinait un peu, c'était triste. J'entendis un Tu... Tu !... Pan... pan !... Encore lui ! Je l'aperçus à travers la claire-voie, tambourinant un air de Provence devant une demi-douzaine d'auditeurs venus sans doute avec des billets de faveur et s'abritant sous des parapluies. Je n'osai pas entrer; c'était ma faute, après tout, cela ! C'était la faute de mon imprudent enthousiasme. Pauvre Buisson ! Pauvre cigale mouillée !!!

PREMIÈRE PIÈCE

Oh! qu'il y a longtemps de-cela. J'étais loin, bien loin de Paris, en pleine joie, en pleine lumière, tout au bout de l'Algérie, dans la vallée du Chéliff, un beau jour de février 1862. Une plaine de trente lieues que borde à droite et à gauche une double ligne de montagnes, transparentes dans le brouillard d'or et violettes comme l'améthyste. Des lenstiques, des palmiers nains, des torrents à sec dont le lit caillouteux est encombré de lauriers roses; de loin en loin un caravansérail, un village arabe, sur la hauteur quelque marabout, peint à la chaux, éblouissant, pareil à un gros dé coiffé d'une moitié d'orange; et çà et là, dans l'étendue blanche de soleil, de mouvantes taches sombres qui sont des troupeaux, et que l'on prendrait, n'était le bleu profond et immaculé du ciel, pour les ombres portées de grands nuages en marche. Nous avions chassé toute la matinée; puis, la chaleur de l'après-midi se trouvant trop forte, mon ami le bachaga Boualem avait fait dresser la tente. Un des pans relevés portait sur des piquets et formait marquise; tout l'horizon entrait par là. Devant, les chevaux entravés baissaient la tête, immobiles ; les grands lévriers dormaient couchés en rond ; à plat ventre dans le sable, au milieu de ses petits pots, notre cafetier préparait le moka sur un maigre feu de ramilles sèches dont la fumée mince montait droit ; et nous roulions de grosses cigarettes sans rien nous dire, Boualem-Ben-Cherifa, ses amis Si-Sliman, Sid'Omar, l'aga des Ataf et moi, étendus sur des divans, dans l'ombre

de la tente blanche que le soleil extérieur faisait blonde, découpant en transparence sur la toile le croissant symbolique et l'empreinte de la main sanglante, ornements obligés de toutes les demeures arabes.

Une après-midi délicieuse et qui aurait dû ne jamais finir! Une de ces heures d'or qui se détachent encore après vingt-quatre ans, lumineuses comme au premier jour, sur le fond grisaille de la vie. Et voyez combien illogique et perverse est notre triste nature humaine. Aujourd'hui encore, je ne saurais songer à cette sieste sous la tente, sans regret et sans nostalgie, mais, là-bas, il faut bien que je l'avoue, là-bas je regrettais Paris.

Oui! je regrettais Paris, que ma santé fort compromise par cinq ans de noviciat littéraire m'avait obligé de quitter brusquement, je regrettais Paris pour les choses aimées que j'y laissais pour ses brumes et pour son gaz, pour ses journaux, ses livres nouveaux, pour les discussions au café, le soir, ou sous le péristyle des théâtres, pour cette belle fièvre d'art et ce perpétuel enthousiasme, qui ne m'apparaissaient alors que par leurs côtés sincères; je le regrettais surtout pour ma pièce, — ma première pièce! — dont la réception au théâtre de l'Odéon m'avait été annoncée le jour même de mon départ. Certes, le paysage que je contemplais était beau, et son cadre d'une singulière poésie ; mais j'aurais échangé volontiers l'Algérie et l'Atlas, Boualem et ses amis, le bleu du ciel, le blanc des marabouts et le rose des lauriers-roses, contre la grise colonnade de l'Odéon, et le petit couloir de l'entrée des artistes, et le cabinet de Constant, le concierge homme de goût, tout tapissé d'autographes de comédiens et de portraits de comédiennes en costumes. Eh, quoi! j'étais là subitement en Algérie, à mener l'existence d'un grand seigneur des temps héroïques, quand j'aurais pu passer triomphant, avec l'allure hypocritement modeste de l'auteur nouveau qu'on va jouer, dans ces corridors rébarbatifs qui m'avaient vu tremblant et timide! Je m'acoquinais à la société des chefs arabes, pittoresques sans doute, mais de conversation insuffisante, quand le souffleur, les machinistes et le directeur, et le régisseur, et toute la tribu innombrable des comédiennes trop plâtrées et des comédiens à menton bleu s'occupaient de mon œuvre! Je respirais l'arome pénétrant et frais des bois d'orangers baisés par la brise, quand il ne tenait qu'à moi de délecter mes narines à l'odeur de moisi et de renfermé, particulièrement suave, qu'exhalent les murs de théâtres! Et la cérémonie de la lecture aux acteurs, la carafe et le verre d'eau, le manuscrit brillant

sous la lampe ? Et les répétitions, au foyer d'abord, autour de la haute cheminée, puis sur la scène, la scène aux profondeurs insondables, mystérieuse, tout encombrée de charpentes et de décors en face de la salle vide, sonore comme un caveau et glaciale à voir, avec son grand lustre voilé, et ses loges, et ses avant-scènes, ses fauteuils recouverts de housses en lustrine grise ? Après, ce serait la première représentation, la façade du théâtre versant sur la place l'éclat joyeux de ses cordons de gaz, les voitures qui arrivent, la foule au contrôle, l'attente anxieuse dans un café, en face, tout seul avec un fidèle ami, et le grand coup d'émotion frappant sur le cœur comme sur un timbre, à l'heure où les silhouettes en habit noir, très animées, se détachant sur la glace sans tain du foyer, annoncent que la toile tombe, et qu'au milieu des applaudissements ou des huées le nom de l'auteur vient d'être proclamé. — « Allons ! dit l'ami, du courage ; il faut maintenant voir comment les choses se sont passées, remercier les acteurs, serrer la main aux camarades qui attendent impatiemment au café Tabourey, dans la petite salle... » — Et voilà le rêve que je faisais tout éveillé, sous la tente, dans l'assoupissante chaleur d'un beau mois d'hiver africain, tandis qu'au lointain, parmi les feux obliques du soleil descendu, un puits — blanc tout à l'heure — se colorait en rose et qu'on entendait pour seul bruit, dans le grand silence de la plaine, le tintement d'une clochette et les appels mélancoliques des bergers.

Rien d'ailleurs ne venait troubler ma rêverie. Mes hôtes savaient bien, à eux quatre, vingt mots de français ; moi, à peine dix mots d'arabe. Le compagnon qui m'avait amené et qui me servait ordinairement d'interprète (un Espagnol, marchand de grains, dont j'avais fait la connaissance à Milianah) n'était pas là, s'obstinant à poursuivre la chasse ; de sorte que nous fumions nos grosses cigarettes en silence, tout en buvant des gorgées de noir café maure dans les miscroscopiques petites tasses que supporte un coquetier en filigrane d'argent.

Tout à coup, un grand brouhaha : les chiens aboient, les serviteurs courent, un long diable de spahi en burnous rouge arrête son cheval, net des quatre pieds, devant la tente : — « Sidi Daoudi ? »

C'était une dépêche venue de Paris, et qui me suivait ainsi à la piste de douar en douar, depuis Milanah. Elle contenait ces simples mots : — « Pièce jouée hier, grand succès, Rousseil et Tisserant magnifiques. »

Je la lus et la relus, cette bienheureuse dépêche, vingt fois, cent fois,

comme on fait d'une lettre d'amour. Songez! ma première pièce... Voyant mes mains trembler d'émotion, et le bonheur luire dans mes yeux, les agas me souriaient et se parlaient entre eux en arabe. Le plus savant fit même appel à toute sa science pour me dire : « France... nouvelles... famille?... » Eh! non, ce n'étaient pas des nouvelles de ma famille qui me faisaient battre ainsi le cœur délicieusement. Et ne pouvant m'habituer à cette idée de n'avoir personne à qui faire part de ma joie, je me mis en tête d'expliquer, avec les quatre mots d'arabe que je savais et les vingt mots de français que je les supposais savoir, ce qu'est un théâtre, et l'importance d'une première représentation parisienne, à l'aga des Ataf, à Sid'Omar, à Si-Sliman, à Boualem Ben-Cherifa. Travail ardu, comme bien l'on pense! Je cherchais des comparaisons, je multipliais les gestes, je brandissais la pelure bleue de la dépêche en disant : Karagueuz! Karagueuz! comme si mon attendrissant petit acte, fait pour toucher les cœurs et tirer les larmes vertueuses, avait eu quelque rapport avec les effroyables atellanes où se complaît le monstrueux polichinelle turc; comme si l'on pouvait sans blasphème comparer le classique Odéon aux repaires clandestins de la haute ville maure, dans lesquels, chaque soir, malgré les défenses de la police, les bons musulmans vont se délecter au spectacle des lubriques prouesses de leur héros favori!

Ce sont là mirages du pays d'Afrique. A Paris, la désillusion m'attendait. Car je retournai à Paris, j'y retournai tout de suite, et plus tôt que la prudence et la Faculté n'auraient voulu. Mais que m'importaient la brume et la neige que j'allais chercher, que m'importait le tiède azur que je laissais là-bas, en arrière? Voir ma pièce, il n'y avait plus que cela... Embarqué! débarqué! je brûle Marseille, et me voilà en wagon, grelottant avec ivresse. J'arrivai à Paris, le soir, vers les six heures, il faisait nuit. Je ne dînai pas : « Cocher, à l'Odéon! » O jeunesse!

Le rideau allait se lever quand je m'établis dans ma stalle. La salle avait un air étrange; c'était le mardi-gras, on dansait toute la nuit à Bullier, et pas mal d'étudiants et d'étudiantes étaient venus passer deux heures au théâtre en costume de bal masqué. Il y avait des chicards, des folies, des polichinelles, des pierrettes et des pierrots. — « Dur, très dur, pensais-je dans mon coin, de faire pleurer des polichinelles! » Ils pleurèrent pourtant, ils pleurèrent si fort, que les paillettes de leurs bosses où la lumière s'accrochait semblaient autant de larmes brillantes. J'avais à ma droite une folie dont l'émotion à toute

minute faisait frémir le bonnet à grelots, et à ma gauche une pierrette, grosse dondon au cœur sensible, comique à voir dans son attendrissement, avec deux grosses sources qui jaillissaient de ses gros yeux et dégringolaient en double sillon dans la farine de ses joues. Décidément, la dépêche ne m'avait pas menti : mon petit acte obtenait un succès énorme. Pendant ce temps-là, moi, l'auteur, j'aurais voulu être à cent pieds sous terre. La pièce que ces braves gens applaudissaient, je la trouvais infâme, odieuse. O misère! c'était là ce que j'avais rêvé, ce gros homme qui, pour paraître paterne et vertueux, s'était fait la tête de Béranger! J'étais injuste, bien entendu : Tisserant et Rousseil, tous deux artistes de grande valeur, jouaient aussi bien qu'on peut jouer, et leur talent n'était pas pour peu de chose dans mon succès. Mais la désillusion était trop forte, la différence trop grande entre ce que j'avais cru écrire et ce qui se montrait maintenant, avec toutes ses rides visibles, tous ses trous éclairés au jour sans pitié de la rampe; et je souffrais réellement de voir mon idéal ainsi empaillé. Malgré l'émotion, malgré les bravos, je me sentais pris d'un indicible sentiment de honte et de gêne. Des bouffées chaudes, d'ardentes rougeurs me passaient sur les joues. Il me semblait que tout ce public de carnaval se raillait de mo , devait me connaître. Suant, souffrant, perdant la tête, je doublais les gestes des acteurs. J'aurais voulu les faire marcher plus vite, parler plus vite, brûler phrases et planches pour que mon supplice fût plus vite fini. Quel soulagement, la toile tombée, et que je m'enfuis vite, rasant les murs, le collet relevé, honteux et furtif comme un voleur!

HENRI ROCHEFORT

Vers 1859, je fis connaissance d'un bon garçon, petit employé aux bureaux de l'Hôtel de Ville. Il s'appelait Henri Rochefort, mais ce nom, alors, ne disait rien. Rochefort vivait d'une vie modeste et très rangée, habitant avec ses parents la vieille rue des Deux-Boules, à portée de son travail, dans ce grouillant quartier Saint-Denis, tout envahi par le commerce et l'article Paris, avec ses maisons à boutiques, du haut en bas bariolées d'enseignes, les échantillons étalés, les cadres accrochés au coin des portes : *Plumes et fleurs*, *bijoux en faux*, *fafiots et paillons*, *perles soufflées*; des métiers à tous les étages, un bruit continu de travail tombant des fenêtres dans la rue; des camions qu'on charge, des paquets qu'on ficelle, des commis courant plume sur l'oreille; une ouvrière en sarrau qui passe, gardant des rognures d'or dans les cheveux; et, de loin en loin, quelque riche hôtel transformé en magasins de dépôt, dont le blason et les sculptures reportent votre pensée à deux siècles et font rêver de valets enrichis, de financiers cousus d'or, du comte de Horn, du régent, de Law, du Mississipi, du Système, de l'époque enfin où, dans ces rues aujourd'hui commerçantes et bourgeoises, montaient et descendaient d'heure en heure les plus invraisemblables fortunes, au flux de fièvre et d'or sortant avec une impassibilité de marée de cette étroite fente puante, toute voisine, qui s'appelle encore la rue Quincampoix! Mon ami Rochefort était un peu comme sa rue et faisait bon marché de son passé. On le savait noble, fils d'un comte ;

il semblait ignorer cela, se laissant appeler Rochefort tout court ; et cette simplicité américaine ne laissait pas de m'impressionner, moi tout frais débarqué de notre vaniteux Midi légitimiste.

M. de Rochefort le père appartenait à cette génération des hommes jeunes en 1830 dont la révolution de juillet était venue barrer l'avenir et interrompre la carrière. Génération particulièrement aimable et spirituelle, conservant comme un parfum d'ancien régime dans l'atmosphère du règne de Louis-Philippe, boudant la royauté nouvelle sans bouder la France cependant, attachée à la branche aînée, mais sachant trop bien que toute restauration était impossible avant longtemps pour que son loyalisme sceptique et désintéressé affichât jamais la sombre humeur du fanatique ou du sectaire. Tandis que les uns s'amusaient à bombarder les Tuileries à coups de bouchons de champagne, ou protestaient contre la platitude des mœurs bourgeoises en descendant à grand fracas, parmi les cris des masques et le vacarme des grelots, le pavé légendaire de la Courtille , d'autres, moins écervelés ou plus pauvres, essayaient de se créer par le travail des ressources qu'ils ne pouvaient plus espérer de la bonne grâce d'une royauté. Ainsi fit M. de Lauzanne, que nous avons vu passer naguère encore souriant et vert, toujours portant beau malgré son grand âge, toujours gentilhomme malgré son métier de vaudevilliste et le surnom de père Lauzanne que la familiarité affectueuse de ses confrères lui avait donné ; ainsi dut faire le père de Rochefort, très lancé en son temps parmi la bruyante jeunesse royaliste et ami particulier de l'ex-garde du corps *Choca*. Courant volontiers les coulisses, Rochefort, le père, comme Lauzanne, une fois la mauvaise saison venue, se rappela le chemin du théâtre et y retourna, mais pour en vivre. Tout amateur renferme en soi un auteur, et la pente est facile entre applaudir des pièces et essayer d'en écrire. M. de Rochefort-Luçay écrivit donc des pièces et se fit vaudevilliste.

Ces détails n'étaient pas inutiles, parce qu'ils peuvent servir à nous donner une idée de ce que fut l'enfance de Rochefort. Enfance curieuse, caractéristique, bien parisienne, tout entière écoulée entre le lycée et ce monde des théâtres, plus patriarcal qu'on ne pense, ces cafés d'auteurs et d'acteurs où son père l'amenait le dimanche, et où l'on entend, au lieu des brindisi orgiaques rêvés par les provinciaux, le bruit sec des dés jetés sur la table du jacquet ou des dominos qu'on remue. Rochefort fut donc le collégien, fils d'artiste ou d'homme de lettres,

dont nous avons tous connu le type, initié dès l'enfance aux secrets de coulisses, appelant les acteurs célèbres par leur nom, au courant des pièces nouvelles, donnant en cachette des billets de spectacle à son pion et acquérant ainsi le privilège d'élucubrer impunément au fond du pupitre, entre un lézard apprivoisé et une pipe, un tas de chefs-d'œuvre dramatiques ou autres qu'on va porter, les jours de sortie, le képi sur l'œil et le cœur battant à faire sauter les boutons de la tunique, dans les boîtes de journaux jamais ouvertes et chez les narquois portiers de théâtre. La destinée de ces collégiens-là est toute réglée : à vingt ans, ils entrent dans une administration quelconque, ministère ou bureaux de la ville, et continuent à faire de la littérature souterraine au fond d'un pupitre, en se cachant de leurs chefs comme ils se cachaient de leurs professeurs. Rochefort n'avait pas échappé au sort commun. Après avoir tâté de la haute littérature et envoyé infructueusement à tous les concours poétiques de France je ne sais combien de sonnets et d'odes, il usait, lorsque je le connus, les plumes et le papier de la municipalité parisienne à écrire de petits comptes rendus de théâtre pour le *Charivari*, qui renouvelait sa rédaction et essayait de s'infuser un sang plus jeune.

Bien que je ne pusse deviner ce que serait un jour Rochefort, sa physionomie d'abord m'intéressa. Ce n'était évidemment pas celle de quelqu'un fait pour s'accommoder longtemps de cette existence d'employé, réglée par le va-et-vient des heures de bureau comme au tic-tac exaspérant d'un coucou de la Forêt-Noire. Vous connaissez cette tête étrange, telle alors qu'elle est restée depuis, ces cheveux en flamme de punch sur un front trop vaste, à la fois boîte à migraine et réservoir d'enthousiasme, ces yeux noirs et creux luisant dans l'ombre, ce nez sec et droit, cette bouche amère, enfin toute cette face allongée par une barbiche en pointe de toupie et qui fait songer invinciblement à un don Quichotte sceptique ou à un Méphistophélès qui serait doux. Très maigre, il portait un diable d'habit noir trop serré et avait l'habitude de tenir toujours les deux mains fourrées dans les poches de son pantalon. Déplorable habitude qui le faisait paraître plus maigre encore qu'il n'était, accentuant terriblement l'anguleux des coudes et l'étroitesse des épaules. Il était généreux et bon camarade, capable des plus grands dévouements et, sous une apparence de froideur, nerveux et facilement irritable. Il eut un jour, à la suite de je ne sais plus quel article, une affaire avec le directeur du journal *le Gaulois*. *Le Gaulois*

d'alors (car le titre d'un journal en France a plus d'incarnations que Bouddha et passe dans plus de mains que la fiancée du roi de Garbe), *le Gaulois* d'alors était une de ces éphémères feuilles de choux comme il en pousse entre les pavés aux alentours des cafés de théâtres et des brasseries littéraires. Son directeur, petit homme court, joyeux, spirituel, rose et rond, s'appelait Delvaille, autant que je me rappelle, et signait Delbrecht trouvant sans doute ce nom plus joli. Delvaille ou Delbrecht, comme il vous plaira, avait provoqué Rochefort. Rochefort aurait souhaité le pistolet, non qu'il fût un tireur bien terrible, seulement il avait quelquefois gagné des macarons dans les foires ; quant à l'épée, ni de près ni de loin il ne se souvenait d'en avoir jamais vu. Delvaille, en sa qualité d'offensé, avait le choix des armes et prit l'épée. — « C'est bon, dit Rochefort, je me battrai à l'épée. » On fit la répétition du duel dans la chambre de Pierre Véron. Rochefort consentait bien à être tué, mais il ne voulait pas paraître ridicule. Véron avait donc fait venir un grand diable de sergent-major aux zouaves, coupé en deux depuis à Solferino, et fort expert en fait de saluts, d'attitudes et de belles manières à la mode dans les salles d'armes de casernes : — « Après vous... — Je n'en ferai rien. — Par obéissance. — Faites, monsieur. » Au bout de dix minutes d'escrime, Rochefort en eût remontré, pour la grâce, au plus moustachu la Ramée. Les deux champions se rencontrèrent le lendemain, entre Paris et Versailles, dans ces délicieux bois de Chaville que nous connaissions bien, y allant souvent le dimanche, pour des passe-temps moins guerriers. Il tombait ce jour-là une petite pluie fine et froide qui faisait des bulles sur l'étang et voilait d'un léger brouillard le cirque vert des collines, la pente d'un champ labouré et les rouges éboulements d'une sablonnière. Les combattants mirent chemise bas, malgré la pluie, et, sans la gravité de la circonstance, on eût été tenté de rire en voyant face à face ce petit homme, gras et blanc, sous un gilet de flanelle liséré de bleu à l'entournure des manches, tombant en garde correctement comme sur la planche, et Rochefort, long, sec, jaune, macabre et cuirassé d'os au point de faire douter qu'il y eût sur lui place pour une piqûre d'épée. Malheureusement, il avait dans la nuit oublié toutes les belles leçons du sergent-major, tenait son arme comme un cierge, poussait comme un sourd, se découvrait. Dès la première passe, il reçut un coup droit qui glissa sur le plat des côtes. L'épée avait piqué, mais si peu ! Ce fut sa première affaire.

Je n'étonnerai personne en disant que, dès cette époque, Rochefort avait de l'esprit; mais c'était une sorte d'esprit en dedans, d'essence particulière, consistant surtout en mots coupants longtemps ruminés, en associations d'idées stupéfiantes d'imprévu, en cocasseries monumentales, en plaisanteries froides et féroces, qu'il lâchait, les dents serrées, avec la voix de Cham, dans le rire silencieux de Bas-de-Cuir. Par malheur, cet esprit restait gelé, inutile. C'étaient là choses bonnes à dire, pour rire un peu entre copains; mais les écrire, les imprimer, se ruer à travers la littérature en aussi furieuses cabrioles, voilà ce qui paraissait impossible. Rochefort s'ignorait; ce fut un hasard, un accident, comme presque toujours, qui vint le révéler à lui-même. Il avait pour ami, pour inséparable compagnon, un assez singulier fantoche dont le nom évoquera certainement un sourire chez ceux de mon âge qui se rappelleront l'avoir connu. On l'appelait Léon Rossignol. Vrai type du fils de septuagénaire; on peut dire qu'il était né vieux. Long et pâle comme une salade qui file dans une cave, à dix-huit ans il prisait avec frénésie, toussait, crachait et s'appuyait d'un air digne sur des cannes de bon papa. Pétri d'éléments difficilement conciliables, ou plutôt ayant en lui quelque chose de détraqué, ce brave garçon, chose étonnante! avait horreur des coups et l'amour des querelles. Insolent et poltron comme Panurge, il était homme à provoquer sans motif un carabinier dans la rue, sauf — si le carabinier prenait mal la plaisanterie — à se précipiter sur les genoux et à demander grâce avec des exagérations d'humilité telles que l'insulté ne savait vraiment plus s'il fallait rire ou se fâcher. Un grand enfant en somme, faible et maladif, que Rochefort aimait pour son bagout canaille, spirituellement faubourien, et qu'il sauva plus d'une fois des conséquences qu'auraient pu avoir pour son dos certaines farces par trop hasardées. Rossignol, comme Rochefort, était employé à l'Hôtel de Ville. Il y perchait au dernier étage, sous les combles, dans un bureau perdu au bout d'un labyrinthe d'escaliers étroits et de corridors, et là, préposé au matériel, il distribuait gravement, selon les demandes, le papier, les plumes, les crayons, les grattoirs, les coupe-papiers, les presse-papiers, les carrés de gomme, les fioles de sandaraque, les encres bleues, les encres rouges, les sables dorés, les calendriers à images, que sais-je encore, les mille fournitures inutiles dont aiment à s'entourer les plumitifs désœuvrés des grandes administrations, et qui sont comme les fleurs de la bureaucratie. Rossignol, naturellement, avait, lui aussi,

des ambitions littéraires. Mettre son nom sur quelque chose d'imprimé était son rêve, et nous nous amusions, Pierre Véron, Rochefort et moi, à lui brocher des bouts d'articles, à lui improviser des quatrains, qu'il portait bien vite, tout glorieux, au *Tintamarre*. Singuliers effets de l'irresponsabilité : Rochefort, empêtré dans l'imitation et la convention quand il écrivait pour lui-même, devenait original et personnel dès qu'il écrivait sous la signature de Rossignol. Il était libre alors, il ne sentait pas l'œil irrité de l'Institut suivant sur le papier les contorsions peu académiques de sa pensée et de son style. Et c'était plaisir de voir s'égayer ce libre esprit, très froid, très nerveux, étonnant d'audace et de familiarité, avec une façon bien à lui de sentir les choses de la vie parisienne et d'en prendre texte pour toute sorte de bouffonneries patiemment et cruellement combinées, au milieu desquelles la phrase garde le sérieux d'un clown entre deux grimaces, se contentant de cligner de l'œil une fois l'alinéa fini.

« Mais c'est charmant, neuf, original, cela vous ressemble, pourquoi n'écririez-vous pas ainsi pour votre compte ? — Vous avez peut-être raison, il faudra que j'essaie. » La manière de Rochefort était trouvée, l'Empire n'avait plus qu'à bien se tenir.

On a dit que c'était de l'Arnal écrit et que Rochefort n'avait fait que mettre en alinéas les dialogues de Duvert et Lauzanne. Nous ne nions pas l'influence. Évidemment des manières de voir et des façons de dire, certains procédés — tournés en formule — de dialoguer la phrase et de faire cabrioler la pensée, qui, pendant les interminables parties de dominos du boulevard du Temple, avaient fait impression dans sa cervelle de collégien, ne lui ont pas été inutiles plus tard. Mais ce sont là des imitations inconscientes auxquelles personne n'échappe. Il n'est pas défendu, en littérature, de ramasser une arme rouillée ; l'important est de savoir aiguiser la lame et d'en reforger la poignée à la mesure de sa main.

Rochefort débuta dans le *Nain jaune*, que rédigeait Aurélien Scholl. Qui ne connaît Scholl ? Pour peu que vous ayez, ces derniers trente ans, tâté du boulevard parisien ou visité ses annexes, vous avez certainement remarqué, soit devant le pavillon de Tortoni, soit sous les tilleuls de Bade et les palmiers de Monte-Carlo, cette physionomie éminemment parisienne et boulevardière. Par l'accent toujours gai, le ton net et clair, l'éclat brillant et coupant du style, Scholl — au milieu de Paris envahi par le patois des parlementaires et le niais cailletage

des reporters — est demeuré un des derniers, on pourrait presque dire le dernier petit journaliste. Le petit journaliste, dans le sens donné à ce mot, est un journaliste qui se croit obligé d'être en même temps un écrivain; le grand journaliste s'en dispense. Comme tant d'autres, en ces derniers temps si troublés, Scholl, peu à peu, sans penser à mal, s'est engagé dans la mêlée politique. Il est en pleine bataille maintenant, et c'est plaisir de voir ce petit-fils de Rivarol, devenu républicain, diriger contre les ennemis de la République les flèches d'or frottées d'un peu de curare à la pointe, empruntées à l'arsenal réactionnaire des *Actes des apôtres*. Mais, à l'époque du *Nain jaune*, la politique chômait, et Scholl, pas plus que Rochefort d'ailleurs, ne songeait guère à la République. Il se contentait d'être un des sceptiques les plus aimables et des railleurs les plus spirituels de Paris. Très amoureux du *paroistre*, en sa qualité de Bordelais, il soutenait, — ce qui par ce temps de sainte bohème ne laissait pas que d'avoir un petit fumet de paradoxe, — il soutenait que l'homme de lettres a le devoir de payer son bottier, et qu'on peut être spirituel avec des gants frais et du linge propre. Conséquent avec ses principes, il avait tout des élégants d'alors, même le monocle incrusté dans l'œil, qu'il garde encore; il déjeunait chez Bignon et donnait aux Parisiens le spectacle vraiment nouveau d'un simple chroniqueur partageant quotidiennement l'œuf à la coque et la côtelette avec le duc de Grammont-Caderousse, le roi de la gomme du moment. Le *Nain jaune* fut la seule concurrence sérieuse qu'ait jamais rencontrée Villemessant. Admirablement servi par ses relations mondaines, Scholl était arrivé en quelques mois à faire de son journal le moniteur de la haute vie et des clubs, l'arbitre des élégances parisiennes; mais, au bout d'un an, il se dégoûta, il valait mieux que ce métier; il était trop écrivain, trop journaliste pour rester longtemps directeur.

Au *Nain jaune*, le succès de Rochefort fut rapide ; au *Figaro*, qui se hâta de l'enrôler, il fut plus éclatant encore. Les Parisiens, toujours frondeurs et depuis longtemps déshabitués d'indépendance, prenaient goût à ces pamphlets, qui se mettaient à tutoyer tout haut, d'un ton de gouaillerie railleuse, toute sorte de choses officielles et solennelles que jusqu'alors les plus hardis osaient à peine railler tout bas. Rochefort est lancé, il a des duels — plus heureux que celui au bord de l'étang de Chaville; il joue gros jeu, vit largement, remplit Paris du bruit de son nom, et reste malgré tout, malgré l'enivrement des succès d'un soir ou d'une heure, le Rochefort que j'avais connu à l'Hôtel de Ville, toujours

serviable et bon, toujours modeste, toujours inquiet du prochain article, craignant toujours d'avoir vidé son sac, épuisé la veine et de ne pouvoir continuer.

Villemessant, volontiers despotique avec ses rédacteurs, avait pour celui-ci une sorte d'admiration craintive. Ce masque railleur et froid, ce tempérament volontaire et fantasque l'étonnaient. Le fait est que ce Rochefort avait d'étranges entêtements et de singuliers caprices. J'ai raconté ailleurs l'effet de son article sur le théâtre de M. de Saint-Rémy, et avec quelle familiarité gamine il régla son compte à ce malheureux volume présidentiel et ducal que tous les Dangeau, tous les Jules Lecomte de la chronique enguirlandaient des plus flatteuses périodes. Paris s'égaya de l'audace, Morny fut touché et en appela. Avec une candeur d'auteur vexé, bien faite pour étonner, de la part d'un homme d'esprit, il envoya ses œuvres dramatiques à Jouvin, comptant que Jouvin aurait plus de goût que Rochefort et ferait, dans le *Figaro*, un article réparatoire.

Jouvin accepta le volume, ne fit pas l'article, et l'infortuné duc dut garder sur le cœur la prose amère que lui avait fait avaler Rochefort. Alors il se passa une chose extravagante, invraisemblable au premier abord, et malgré tout profondément humaine. Morny, ce Morny adulé, tout-puissant, se prit subitement, pour l'homme qui n'avait pas craint de le railler, d'une sorte d'affection craintive et rancunière. Il aurait voulu le voir, le connaître, s'expliquer avec lui, comme deux amis, dans un coin. On s'ingéniait dans l'entourage pour prouver que Rochefort ne possédait ni esprit ni style, et que son jugement n'était d'aucun poids. Des flatteurs (un vice-empereur en a toujours !) allaient sur les quais, collectionnant de petits vaudevilles, péchés de jeunesse de Rochefort, les analysaient, les épluchaient et soutenaient par mille raisons probantes que ceux de M. de Saint-Rémy valaient mieux. On inventait à Rochefort des crimes imaginaires. Un Prudhomme fanatique arriva un jour tout courant, rouge d'indignation, les yeux hors de la tête : « Vous savez, Rochefort, ce fameux Rochefort qui fait tant le rigide, eh bien ! savez-vous ce qu'on a découvert sur lui ? Il a été boursier de l'empire ! » Fallait-il avoir l'âme noire, ayant été à huit ans boursier de l'Empire, pour trouver mauvaises, à trente, les pièces de monsieur le duc ! Un peu plus et l'on aurait demandé compte à Rochefort des opinions politiques de sa nourrice ! Vains efforts, révélations inutiles. Morny, pareil à un amoureux qu'on dédaigne, ne s'enfonçait

que davantage dans l'idée fixe de se faire aimer de Rochefort. Le caprice tournait en toquade, toquade d'autant plus obsédante que Rochefort, averti de la chose, mettait une sorte de coquetterie comique à ne pas vouloir connaître le duc. Je vois encore, à la première représentation de la *Belle Hélène*, Morny arrêtant Villemessant dans le couloir. « Cette fois, par exemple, vous allez me présenter Rochefort! — Monsieur le duc!... Oui, monsieur le duc!... Nous causions précisément il n'y a pas une seconde... » Et Villemessant courait après Rochefort, mais Rochefort avait disparu. Alors l'idée vint d'inventer une combinaison, de machiner une sorte de complot pour mettre le duc et Rochefort en présence. On savait celui-ci grand bibelotier (n'a-t-il pas publié les *Petits Mystères de l'Hôtel des Ventes?*) et zélé amateur de tableaux. Le duc possédait une curieuse galerie. On amènerait Rochefort visiter la galerie, le duc se trouverait là comme par hasard, et la présentation serait faite. Jour est pris, un ami se charge d'entraîner Rochefort, le duc attend dans sa galerie; il attend une heure, deux heures, en tête à tête avec ses Rembrandt et ses Hobbema, et, cette fois encore, le monstre désiré ne vient pas.

Tant que vécut le duc (par un simple effet du hasard, sans doute, car je ne pense pas que cette amitié à distance et si peu payée de retour soit allée jusqu'à protéger l'ingrat pamphlétaire contre les foudres de la justice), tant que vécut le duc, Rochefort ne fut que relativement traqué. Mais, Morny disparu, les persécutions commencèrent. Aiguillonné, Rochefort redoubla d'insolence et d'audace. Les amendes tombèrent dru comme grêle, la prison succéda aux amendes. Bientôt la censure s'en mêla. La censure, avec son palais de dégustateur à principes, trouva que tout ce qu'écrivait Rochefort avait un arrière-goût politique. Le *Figaro* fut menacé dans son existence, et Rochefort dut quitter le journal. Là-dessus, il fonde la *Lanterne*, démasque ses sabords et hisse hardiment le pavillon de corsaire. Ce fut encore Villemessant, Villemessant le conservateur, le Villemessant des gourdins réunis, qui nolisa ce brûlot. La censure et Villemessant rendirent en cette circonstance un singulier service à la conservation et à l'Empire. On sait l'histoire de la *Lanterne*, son succès foudroyant, le petit papier couleur de feu dans toutes les mains, les trottoirs, les fiacres, les wagons tout brillants d'étincelles rouges, le gouvernement affolé, l'esclandre, le procès, la suppression et — résultat prévu et inévitable — Rochefort député de Paris.

Rochefort, là encore, resta le même; il porta sur les bancs de la Chambre, à la tribune, la familiarité insultante de ses pamphlets, et jusqu'au bout il se refusa à traiter l'Empire en adversaire sérieux. Vous rappelez-vous le scandale? Un orateur du gouvernement, parlant de haut, avec le dédain qu'un parlementaire formaliste et gourmé peut avoir pour un simple journaliste, avait à son occasion prononcé le mot de ridicule. Pâle, les dents serrées, Rochefort se lève de son banc et, cinglant au visage le souverain par-dessus la tête de ses ministres : « J'ai pu être ridicule quelquefois, mais on ne m'a jamais rencontré en costume d'arracheur de dents, avec un aigle sur l'épaule et un morceau de lard dans mon chapeau! » M. Schneider présidait ce jour-là. Je me rappelle l'effarement de sa bonne et grosse figure. Et me figurant à sa place la fine tête à moustaches, ironique et froide, du duc de Morny, je me disais : « Quel dommage qu'il ne soit point là, il aurait enfin réalisé son caprice et fait la connaissance de Rochefort. »

Depuis, je n'ai plus entrevu Rochefort que deux fois : la première, à l'enterrement de Victor Noir, porté dans un fiacre, évanoui, épuisé par une lutte de deux heures soutenue à côté de Delescluze contre une foule affolée, deux cent mille hommes désarmés qui, avec des enfants, des femmes, voulaient à toute force ramener le cadavre à Paris où le canon les attendait, marcher à une tuerie certaine. Puis, une autre fois encore, pendant la guerre, dans le tohu-bohu de la bataille de Buzenval, dans le piétinement des bataillons, les coups sourds du canon des forts, le roulement des voitures d'ambulance, au milieu de la fièvre, de la fumée, des évêques paradant à cheval dans un costume de mascarade, de braves bourgeois qui allaient se faire tuer, pleins de confiance au plan Trochu, au milieu de l'héroïque, au milieu du grotesque, au milieu de ce drame inoubliable, pétri, comme ceux de Shakespeare, de sublime et de comique, qui s'appelle le siège de Paris. C'était sur la route du mont Valérien : du froid, de la boue, les arbres dépouillés frissonnant tristement sur le ciel brumeux. Mon ami passait en voiture, toujours pâle et vert derrière la vitre, toujours, comme au temps lointain de l'Hôtel de Ville, boutonné dans un étroit habit noir. Je lui criai à travers l'orage : « Bonjour, Rochefort! » Je ne l'ai plus revu depuis (1).

(1) Ce portrait de Rochefort a paru en Russie, dans le *Nouveau-Temps*, en 1879.

HENRY MONNIER

Je me vois dans ma mansarde de jeunesse, en hiver, avec du givre aux vitres et une cheminée à la prussienne sans feu. Assis devant une petite table en bois blanc, je travaille, j'aligne des vers, les jambes enveloppées d'une couverture de voyage. Quelqu'un frappe. — « Entrez ! » et dans l'ouverture de la porte se dresse une assez fantasque apparition. Figurez-vous un ventre, un faux-col, une face de bourgeois rougeaud et rasé, et un nez romain chaussé de lunettes. Cérémonieusement, le personnage salue et me dit : « Je suis Henry Monnier. »

Henry Monnier, une gloire alors ! A la fois comédien, écrivain, dessinateur; on se le montrait passant dans les rues, et M. de Balzac, le grand observateur, l'estimait fort pour ses qualités d'observation. Observation singulière, il faut le dire, et qui ne ressemble pas à l'observation de tout le monde. Bien des écrivains, en effet, se sont acquis rentes et renom à railler les travers ou les infirmités des autres. Monnier, lui, n'est pas allé bien loin chercher son modèle : il s'est planté devant son miroir, s'est écouté penser et parler, et, se trouvant énormément ridicule, il a conçu cette cruelle incarnation, cette prodigieuse satire du bourgeois français qui s'appelle Joseph Prudhomme. Car Monnier. c'est Joseph Purdhomme, et Joseph Prudhomme c'est Monnier. Tout leur est commun, de la guêtre blanche à la cravate à trente-six tours. Même jabot de dindon qui se gonfle, même air de solennité bouffonne, même regard dominateur et rond dans le cercle d'or des lunettes,

mêmes invraisemblables apophtegmes prononcés d'une voix de vieux vautour enchifrené. — « Si je pouvais seulement sortir de ma peau une heure ou deux, dit Fantasio à son ami Spark, si je pouvais être ce monsieur qui passe ! » Monnier, qui n'avait que de lointains rapports avec Fantasio, n'a jamais désiré être le monsieur qui passe; possédant à un plus haut degré que personne la singulière faculté du dédoublement, il sortait de sa peau quelquefois pour s'amuser de lui-même et rire de sa propre tournure; mais il réintégrait bien vite la chère peau, la précieuse enveloppe, et cet impitoyable ironiste, ce cruel railleur, cet Attila de la sottise bourgeoise, se retrouvait, dans la vie privée, le plus naïvement sot des bourgeois.

Entre autres préoccupations, dignes vraiment de Joseph Prudhomme, Henry Monnier était possédé d'une idée fixe, commune d'ailleurs à tous les magistrats de province qui rimaillent des impromptus, et à tous les anciens colonels qui emploient les loisirs de leur retraite à traduire Horace : il voulait enfourcher Pégase, chausser les brodequins de Thalie, se baisser, au risque de faire craquer ses bretelles, pour recueillir dans le creux de sa main un peu du flot pur d'Hippocrène ; il rêvait laurier vert, succès académiques, pièce jouée au Théâtre-Français. Déjà — quelqu'un s'en souvient-il encore ? — il avait fait représenter sur la scène de l'Odéon une pièce en trois actes et en vers, s'il vous plaît ! comme disent les affiches : *Peintres et Bourgeois*, avec la collaboration d'un jeune homme, commis voyageur, je crois, et fort expert dans l'art de tourner les rimes. L'Odéon, c'est bien ; mais les Français, la maison de Molière ! Et pendant vingt ans, Henry Monnier rôda autour de l'illustre maison, au café de la Régence, au café Minerve, partout où allaient les sociétaires, toujours digne et bien tenu, rasé de près comme un père noble, avec l'air capable et content de soi d'un raisonneur de comédie.

Le brave homme avait lu mes vers, il comptait sur moi pour l'aider à réaliser son rêve, et c'est pour me proposer de travailler ensemble qu'il venait de gravir, en s'essoufflant un peu, les marches nombreuses et raides de mon logis de la rue de Tournon. Vous pensez si je me trouvai flatté, et si j'acceptai l'offre avec joie !

Dès le lendemain, j'étais chez lui; il habitait rue Ventadour, dans une vieille maison de bourgeoise apparence, un petit appartement d'aspect très caractéristique qui sentait à la fois l'acteur économe, minutieux et rangé, et le vieux garçon à marier. Tout y luisait, meubles

et carreau. Au pied de chaque siège, de petits tapis ronds avec une bordure de drap rouge soigneusement découpée en dents de loups. Quatre crachoirs : un dans chaque coin. Sur la cheminée étaient deux soucoupes contenant chacune quelques pincées de tabac très sec. Monnier y puisait, mais n'en offrait pas.

Cet intérieur, d'abord, me produisit une impression d'avarice. J'ai appris depuis que ces dehors parcimonieux cachaient au fond une vie très dure. Monnier était sans fortune; de temps en temps seulement une représentation, un bout d'article, la vente de quelques croquis venaient augmenter, et pas de beaucoup, ses minces revenus. Aussi avait-il peu à peu pris l'habitude de dîner tous les jours en ville. On l'invitait volontiers. Lui payait son écot en racontant, en jouant plutôt — car sa charge n'avait rien d'improvisé — des histoires salées au dessert. C'était quelque dialogue bien scandaleux, avec imitation des deux voix; ou bien son héros favori, Monsieur Prudhomme, promenant son ventre et son imperturbable solennité au travers des aventures les plus scabreuses. Tout cela sans rire, le bourgeois qu'avait en lui Henry Monnier se révoltait secrètement contre ce rôle de bouffon. Et puis, des exigences despotiques : un somme d'un quart d'heure, par exemple, après le repas, en si haut lieu que ce fût; et des jalousies, des bouderies, des colères de vieux perroquet à qui l'on vole son os de côtelette, si par hasard il arrivait que quelqu'un autre que lui prît la parole à table et risquât de l'éclipser. On voulut à un moment lui faire obtenir une pension : c'eût été pour lui la fortune; mais en cette circonstance ses joyeusetés d'après-dîner portèrent malheur au pauvre homme. Malassis en avait publié le recueil en Belgique, un exemplaire passa la frontière, la pudeur ministérielle s'en déclara offensée, et du coup la pension promise s'envola. Ne pas confondre avec les *Bas-fonds de Paris*, qui pourraient sembler par comparaison des récits faits pour les jeunes filles, bien que, cependant, la publication n'en ait été autorisée que par tolérance spéciale, à un nombre d'exemplaires assez restreint et à un prix assez élevé pour que le volume ne puisse en aucun cas exercer ses ravages au delà des frontières excommuniées du monde des bibliophiles.

Tel est l'homme double — *homo duplex* — qui me faisait l'honneur de vouloir associer sa littérature à la mienne. Fantaisiste comme je l'étais à vingt ans, avec le bouffon j'aurais encore pu m'entendre ; mais, par malheur, c'était le bourgeois Prudhomme, et le bourgeois

Prudhomme seul, qui prétendait collaborer avec moi. Après quelques séances, je ne revins plus. Henry Monnier sans doute ne me regretta guère, et de mon premier rêve de gloire il ne me reste que le souvenir de ce comique vieillard, au milieu de son intérieur propret et pauvre, fumant à petits coups de petites pipes, assis dans le fauteuil de cuir où on l'a trouvé mort un matin, il y a quinze ans!

LA FIN D'UN PITRE ET DE LA BOHÈME DE MURGER

Sur mes dix-huit ans, je connus un personnage assez singulier, qui m'apparaît à distance comme la vivante incarnation d'un monde à part, au langage spécial, aux mœurs étranges, monde aujourd'hui disparu et presque oublié, mais qui tint grande place un moment dans le Paris de l'Empire. Je veux parler de cette bande tzigane, irréguliers de l'art, révoltés de la philosophie et des lettres, fantaisistes de toutes les fantaisies, insolemment campée en face du Louvre et de l'Institut, et que Henri Murger, non sans embellir, sans en poétiser quelque peu le souvenir, a célébrée sous le nom de Bohème. Nous appellerons Desroches ce personnage. Je l'avais rencontré dans un bal du quartier Latin, avec des amis, un soir d'été. Rentré chez moi très tard, — ma petite chambre de la rue de Tournon, — je dormais à poings serrés le lendemain matin, quand aux pieds de mon lit se dressa un monsieur en habit noir, habit étriqué, de ce noir étrange que savent seuls se procurer les policiers et les croque-morts.

— Je viens de la part de M. Desroches.

— M. Desroches? Quel M. Desroches? fis-je en me frottant les yeux, car mes souvenirs, ce matin-là, s'obstinaient à se réveiller beaucoup plus tard que ma personne.

— M. Desroches du *Figaro ;* vous avez passé hier la soirée ensemble ; il est au poste, et se réclame de vous.

— M. Desroches... oui... parfaitement... il se réclame... eh bien, qu'on le lâche!

— Pardon, ce serait trente sous!
— Trente sous!... Pourquoi?
— C'est l'usage...

Je donnai les trente sous. L'habit noir s'en alla, et je demeurai assis sur mon lit, rêvant à moitié et ne comprenant pas bien par suite de quelles aventures bizarres je me trouvais amené, — nouveau frère de la Merci, — à racheter, moyennant un franc cinquante, un rédacteur du *Figaro* des griffes non des Turcs, mais de la police.

Mes réflexions ne furent pas longues. Cinq minutes après, Desroches, délivré de ses fers, entrait en souriant dans ma chambre :

— Mille excuses, mon cher confrère, tout ceci est la faute des *Raisins muscats*... oui! les *Raisins muscats*, mon premier article, paru hier au *Figaro*. Sacrés Raisins muscats! vous comprenez, j'avais touché l'argent... mon premier argent... ça m'a monté à la tête... Nous avons roulé tout le quartier en vous quittant... par exemple, à la fin, mes souvenirs se troublent... j'ai pourtant la sensation vague d'un coup de pied reçu quelque part... Puis, je me suis trouvé au poste... une nuit charmante!... on m'avait d'abord fourré dans le fond, vous savez... le trou noir : ça puait!... mais j'ai fait rire ces messieurs... ils ont bien voulu me prendre avec eux dans le corps de garde... nous avons causé, joué aux cartes... il a fallu que je leur lise les *Raisins muscats*, un succès!... Étonnant, le goût des sergents de ville...

Jugez de ma stupéfaction et de l'effet produit sur ma naïve et provinciale jeunesse par la révélation de ces extravagantes mœurs littéraires! Et le confrère qui me racontait ainsi ses aventures était un petit homme tout rond, brossé, rasé, affectant des façons polies, et dont les guêtres blanches, la redingote de coupe bourgeoise faisaient le plus parfait contraste avec des gestes endiablés et les grimaces de sa figure de pitre. Il m'étonnait, m'effrayait, s'en rendait compte, et prenait plaisir évidemment à exagérer en mon honneur le cynisme de ses paradoxes.

— Vous me plaisez, dit-il en me quittant; venez donc me voir dimanche prochain dans l'après-midi... j'habite un coin ravissant, près du château des Brouillards, sur les buttes, du côté qui regarde Saint-Ouen, vous savez bien, la vigne de Gérard de Nerval!... Je vous présenterai à ma femme; elle en vaut la peine... Justement, j'ai reçu une barrique de vin nouveau; nous boirons à la tasse, comme chez les gros marchands de Bercy, et nous dormirons dans la cave... Et puis,

un ami à moi, un dominicain défroqué d'avant-hier, doit venir me lire un drame en cinq actes. Vous l'entendrez : sujet superbe ; on s'y viole tout le temps... voilà qui est entendu. La vigne de Gérard de Nerval, n'oubliez pas l'adresse !

Tout se vérifia de ce que Desroches m'avait promis. Nous bûmes à même le vin nouveau, et, le soir, le soi-disant dominicain nous lut son drame. Dominicain ou non, c'était un grand et superbe Breton, à larges épaules taillées pour le froc, avec quelque chose du prédicateur dans l'arrondissement de la voix et des gestes. Il s'est fait depuis un nom dans les lettres. Son drame ne m'étonna point. Il est vrai de dire que, après une après-midi passée à la vigne de Gérard de Nerval, dans ce que Desroches appelait son intérieur, l'étonnement n'était point facile.

Avant de gravir les buttes, j'avais voulu relire les pages exquises que Gérard, l'amoureux de *Sylvie* dans ses *Promenades et Souvenirs*, consacre à la description de cette pente septentrionale de Montmartre, coin de campagne enclos dans Paris, et d'autant plus précieux et cher : « ... Il nous reste un certain nombre de coteaux ceints d'épaisses haies vertes que l'épine-vinette décore tour à tour de ses fleurs violettes et de ses baies pourprées... Il y a là des moulins, des cabarets et des tonnelles, des élysées champêtres et des ruelles silencieuses... on rencontre même une vigne, la dernière du cru célèbre de Montmartre, qui luttait, du temps des Romains, avec Argenteuil et Suresnes. Chaque année, cet humble coteau perd une rangée de ses ceps rabougris qui tombe dans une carrière. Il y a dix ans, j'aurais pu l'acquérir au prix de dix mille francs... j'aurais fait faire dans cette vigne une construction si légère ! une petite villa dans le goût de Pompéi, avec un impluvium et une cella... »

C'est dans ce rêve grec d'un poète qu'habitait mon ami Desroches. C'est là, antithèse effroyable ! que, par un clair été bleu, sous un berceau de sureaux en fleurs où bourdonnaient des vols d'abeilles, il me présenta un monstre androgyne en costume de charretier : blouse bleue, cotte de velours, bonnet rayé de rouge sur l'oreille, le fouet en travers des épaules :

— M. Alphonse Daudet... Mme Desroches !

Car ce monstre était réellement sa femme, sa légitime femme, toujours dans ce costume, qui lui plaisait, et qui, certes, allait on ne peut mieux à sa figure, à sa voix mâle. Fumant, crachant, jurant, ayant

de l'homme tous les vices, elle menait à grands coups de fouet la maisonnée, son époux d'abord, fort dompté, et puis deux maigres filles, ses filles! à tournure étrange et garçonnière, dont les treize et quinze ans mûris trop tôt et montés en graine promettaient tout ce que les quarante de madame leur mère tenaient. Ça valait la peine, en effet, comme il l'avait dit, de connaître cet intérieur-là...

Desroches était pourtant le fils d'un riche et régulier marchand parisien, fabricant de bijoux, je crois. Son père l'avait maudit plusieurs fois et lui servait une petite rente. L'exemple n'est pas rare, en France, de ces enragés, sortes de fléaux de Dieu, apparaissant tout à coup dans les familles, pour troubler la quiétude, remettre en circulation les pièces d'or accumulées, punir enfin la bourgeoisie dans ce qu'elle peut avoir de trop égoïstement bourgeois. Et j'en ai connu plus d'un de ces canards couvés par des poules, qui, aussitôt éclos, courent à la mare. La mare, c'est l'art, ce sont les lettres, le métier ouvert à tous sans patente ni diplôme. Desroches, au sortir du collège, avait donc pataugé dans l'art, dans tous les arts. Il avait commencé par la peinture, et le passage dans les ateliers de ce cynique à froid, régulier, boutonné, gardant, au milieu des plus échevelées fantaisies, le stigmate indélébile, la marque bourgeoise d'origine, était demeuré légendaire. La peinture n'ayant pas voulu de lui, Desroches s'était rué sur la littérature. Il venait de faire les *Raisins muscats*, — inspirés peut-être par sa vigne, — les Raisins muscats, cent lignes, un article! Vainement, depuis, essaya-t-il d'en faire un autre; jamais il ne put retrouver la veine, et atteignit quarante ans, ayant pour œuvres complètes les *Raisins muscats!*

La conversation, les fusées de l'ami Desroches m'amusaient; seulement, son intérieur ne me plaisait guère. Je ne retournai plus à Montmartre, mais je passais l'eau quelquefois, le soir, pour aller le voir rue des Martyrs, à la brasserie. La brasserie des Martyrs, si calme maintenant, et où les merciers de la rue font leur partie de dames, représentait alors une puissance en littérature. La brasserie rendait des arrêts, on était célèbre par la brasserie; et, dans le grand silence de l'Empire, Paris se retournait au bruit que faisaient là, tous les soirs, quatre-vingts ou cent bons garçons, en fumant des pipes, en vidant des chopes. On les appelait bohèmes, et ils ne s'en fâchaient point. Le *Figaro*, celui d'alors, non politique et paraissant une fois par semaine seulement, était le plus souvent leur tribune.

Il fallait voir la brasserie, — nous disions la Brasserie tout court, comme les Romains disaient la Ville en parlant de Rome, — il fallait voir la brasserie, le soir, sur les onze heures, dans le brouhaha de toutes les voix, dans la fumée de toutes les pipes!

Murger y trônait, à la table du milieu ; Murger, l'Homère de ce monde découvert par lui, et que sa fantaisie a quelque peu coloré en rose. Décoré, désormais célèbre, publiant ses romans à la *Revue des Deux-Mondes*, il n'en revenait pas moins à la brasserie, pour s'y retremper, disait-il, et aussi pour recevoir les hommages des braves gens qu'il avaient peints. On me le montra : une tête grasse et triste, les yeux rougis, la barbe rare, indices du médiocre sang parisien. Il habitait Marlotte, près de la forêt de Fontainebleau ; toujours un fusil sur l'épaule, feignant de chasser, mais courant après la santé plus qu'après les perdrix ou les lièvres. Son séjour dans le village avait attiré là toute une colonie parisienne, hommes et femmes, fleurs de bitume et de brasserie, d'un singulier effet sous les grands chênes ; Marlotte s'en ressent encore. Dix ans après la mort de Murger, — mort, comme on sait, à l'hôpital Dubois, — je me trouvais là avec quelques amis, chez la mère Antony, cabaret célèbre! Un vieux paysan buvait près de nous, un paysan à la Balzac, terreux et tanné. Une vieille vint le chercher, en guenilles, coiffée d'un madras rouge. Elle l'appela mange-tout, ivrogne; lui, voulut la faire trinquer.

— Votre femme n'est pas douce! dit quelqu'un lorsqu'elle fut partie.

— Ce n'est pas ma femme, c'est ma maîtresse! répondit le vieux paysan.

Il aurait fallu entendre de quel ton! Évidemment, le bonhomme connaissait Murger et ses amis, et menait la vie de bohème à sa manière.

Rentrons à la brasserie. A mesure que mes yeux s'habituaient au picotement de la fumée, je voyais à droite et à gauche, de tous les coins, dans le brouillard, émerger des têtes fameuses.

Chaque grand homme avait sa table, qui devenait le noyau, le centre de tout un clan d'admirateurs.

Pierre Dupont, vieux à quarante-cinq ans, gras et voûté, et son bel œil de bœuf de labour visible à peine sous des paupières alourdies, essayait, coudes sur table, de chanter quelques-unes de ces chansons politiques ou rustiques au rythme d'or, toutes frémissantes des beaux rêves de 48, toutes résonnantes des mille bruits de métiers de la Croix-

Rousse, tout embaumées des mille parfums des vallées lyonnaises. La voix n'y était plus; brûlée par l'alcool, elle ressemblait à un râle.

«Il te faut les champs, mon pauvre Pierre!» lui disait Gustave Mathieu, le chantre des *Bons vins*, du *Coq Gaulois* et des *Hirondelles*. De bonne souche de bourgeois nivernais, celui-ci avait navigué dans sa jeunesse, et gardait de ses voyages le goût très vif de l'air pur et des vastes horizons. Il trouvait cela autour de sa petite maison de Bois-le-Roi, et ne venait guère à la brasserie que pour la traverser, cambré, souriant, l'air d'un Henri IV, et, en toute saison, un bouquet de fleurs des champs à la boutonnière.

Dupont est mort à Lyon, dans la noire cité industrielle, assez misérablement. Sain et sec comme un cep de vigne, Mathieu lui a longtemps survécu. Il y a seulement quelques années, après une courte maladie, ses amis l'ont conduit au petit cimetière de Bois-le-Roi, cimetière qu'une simple haie sépare des champs, vrai cimetière de poète où l'on dort sous les roses, à l'ombre des chênes.

Le premier soir où je vis Gustave Mathieu, un grand diable roux et maigre, aux airs fendeurs de capitan, était assis près de lui, imitant sa voix, copiant ses gestes ; Fernand Desnoyers, un original qui fit *Bras-Noir*, pantomime en vers! De l'autre côté de la table, quelqu'un discutait avec Dupont ; c'était Reyer, crispé, rageur, qui notait les airs trouvés sans art par le poète, Reyer, l'auteur futur de la *Statue*, de *Sigurd* et de tant d'autres belles œuvres.

Que de souvenirs évoque en moi ce seul nom, la Brasserie ; que de physionomies pour la première fois aperçues là, au reflet des chopes, dans la fumée!

Citons au hasard dans le grand nombre des disparus, parmi les rares qui survivent. Voici Monselet, prosateur délicat, fin poète; souriant, frisé, grassouillet, M. de Cupidon ressemble à un abbé galant, d'ancien régime; on cherche à son dos le petit manteau, envolé comme une paire d'ailes. Champfleury, alors chef d'école, père du réalisme, et confondant dans le même furieux amour la musique de Wagner, les vieilles faïences et la pantomime. La faïence, à la fin, l'a emporté : Champfleury, au comble de ses vœux, est aujourd'hui conservateur du musée céramique de Sèvres.

Voici Castagnary, en gilet à grands revers, à la Robespierre, taillé dans le velours d'un vieux fauteuil. Maître clerc chez un avoué, il s'est échappé de l'étude, pour venir réciter les *Châtiments* de Victor

Hugo dans toute leur saveur de fruit défendu. On l'entoure, on l'acclame; mais le voilà parti, cherchant Courbet, il lui faut Courbet, il a besoin de causer avec Courbet pour sa « Philosophie de l'art au Salon de 1857 ». Sans renoncer à l'art, et tout en continuant à écrire d'une plume allègre plus d'une page remarquable sur nos Salons annuels, le finaud Saintongeois, toujours souriant d'un sourire narquois derrière ses moustaches tombantes, s'est laissé peu à peu glisser dans la politique. Conseiller municipal, puis directeur du *Siècle*, au conseil d'État aujourd'hui, il ne déclame plus de vers et ne porte plus de gilet rouge.

Voici Charles Baudelaire, un grand poète tourmenté en art par le besoin de l'inexploré, en philosophie par la terreur de l'inconnu. Victor Hugo a dit de lui qu'il a inventé un frisson nouveau. Et personne, en effet, n'a fait parler comme lui l'âme des choses ; personne n'a rapporté de plus loin ces fleurs du mal, éclatantes et bizarres comme des fleurs tropicales qui poussent gonflées de poison, dans les mystérieuses profondeurs de l'âme humaine. Patient et délicat artiste, très préoccupé de la phrase et du mot, par une cruelle ironie du sort, Baudelaire est mort aphasique, gardant intacte son intelligence, ainsi que l'exprimait douloureusement la plainte de son œil noir, mais ne trouvant plus pour traduire ses pensées que le même juron confus, mécaniquement répété. Correct et froid, d'un esprit coupant comme l'acier anglais, d'une politesse paradoxale, à la brasserie il étonnait les habitués en buvant des liqueurs d'Outre-Manche en compagnie de Constantin Guys le dessinateur ou de l'éditeur Malassis.

Un éditeur comme on n'en fait guère, celui-là : spirituel et curieusement lettré, il mangeait royalement une belle fortune de province à imprimer les gens qui lui plaisaient. Mort aussi, mort en souriant, peu fortuné, mais sans une plainte. Et je ne songe pas sans émotion à cette tête narquoise et pâle, allongée par les deux pointes d'une barbe rousse, un Méphistophélès du temps des Valois.

Alphonse Duchesne et Delvau m'apparaissent aussi dans un coin de la brasserie, deux encore! Singulier destin que celui de cette génération si tôt fauchée, où l'on ne dépasse pas quarante ans! Delvau, Parisien curieux de Paris, l'admirant dans ses fleurs, l'aimant dans ses verrues, fils de Mercier et de Rétif de la Bretonne, dont les petits livres très soignés, pleins de menus faits et d'observations pittoresques, sont devenus le régal des gourmets et la joie des bibliophiles. Alphonse Duchesne, alors tout échauffé de sa grande querelle avec Francisque

Sarcey qui, plantant le drapeau des Normaliens en face du drapeau des Bohèmes, venait de débuter en littérature par un article batailleur : *les Mélancoliques de brasserie.*

C'est à la brasserie qu'Alphonse Duchesne et Delvau écrivaient ces « Lettres de Junius » qu'un commissionnaire mystérieux remettait au *Figaro* toutes les semaines, et qui bouleversèrent Paris. Villemessant ne jurait plus que par ce mystérieux Junius. C'était évidemment un grand personnage. Tout l'indiquait : l'allure des lettres, leur ton cassant et gentilhomme, un parfum de noblesse et de vieux faubourg. Aussi quelle fureur, le jour où le masque tomba, et quand on apprit que ces pages aristocratiques étaient écrites au jour le jour, par deux bohèmes besogneux, sur une table de cabaret! Pauvre Delvau! pauvre Duchesne! Villemessant ne leur a jamais pardonné.

J'en passe, car il faudrait tout un volume pour décrire la brasserie table par table. Voici la table des penseurs : ils ne disent rien, ceux-là, ils n'écrivent pas, ils pensent. On les admire de confiance, on les dit profonds comme des puits, et le fait est qu'on peut le croire, à les voir engloutir des bocks. Crânes dénudés, barbes en cascade, un parfum de gros tabac, de soupe aux choux et de philosophie.

Plus loin, des vareuses, des bérets, des cris d'animaux, des charges, des calembours; ce sont des artistes, des sculpteurs, des peintres. Au milieu d'eux, une tête fine et douce, Alexandre Leclerc, dont les Prussiens ont détruit les fresques fantasques qui couvraient les murs du cabaret du Moulin-de-Pierre, à Châtilllon.

Celui-là, on le trouva pendu, un jour; pendu assis et tirant sur la corde, au milieu d'un fouillis de tombes, tout en haut du Père-Lachaise, à l'endroit d'où Balzac montre Paris immense à Rastignac. Dans mes souvenirs de la brasserie, Alexandre Leclerc est toujours joyeux, il chante des chansons picardes; et ces airs de pays, ces couplets rustiques répandent autour de sa table, dans l'air saturé de tabac, je ne sais quelle poésie pénétrante de blés et de plaines.

Et les femmes que j'oubliais, car il y a là des femmes, d'anciens modèles, de belles personnes un peu fanées. Têtes singulières et noms étranges, sobriquets qui sentent le mauvais lieu, particules prétentieuses : Titine de Barancy et Louise Coup-de-Couteau. Types irréguliers, singulièrement affinés, ayant passé de main en main, et de chacune de leurs mille liaisons ayant gardé comme un frottis d'érudition artistique. Elles ont des opinions sur tout, se déclarant, selon

l'amoureux du jour, réalistes ou fantaisistes, catholiques ou athées. C'est attendrissant et ridicule.

Quelques nouvelles, toutes jeunes, admises par le redoutable aréopage; la plupart vieillies sur place et ayant conquis par ancienneté une sorte d'autorité incontestée. Et puis les veuves, les anciennes d'auteurs ou d'artistes connus, en train de faire l'éducation de quelque débutant arrivé la veille de sa province. Tout cela roulant, fumant des cigarettes qui poussent leur petite spirale bleue dans le brouillard gris des pipes et des haleines.

Les bocks roulent, les garçons courent, les discussions s'échauffent ; ce sont des cris, des bras levés, des crinières qu'on secoue, et au milieu, criant pour deux, gesticulant pour quatre, debout sur une table, ayant l'air de nager parmi un océan de têtes, Desroches, qui conduit et domine de sa voix de pitre le grand vacarme de la foire. Il est bien ainsi, l'air inspiré, la chemise ouverte, la cravate débridée, flottante, un vrai bâtard du neveu de Rameau!

Il vient là tous les soirs s'étourdir, se griser de paroles et de bière, nouer des collaborations, raconter des projets de livres, se mentir à lui-même et oublier que la maison est devenue odieuse, le travail assis impossible, et qu'il ne serait même plus capable de recommencer les *Raisins muscats*. Sans doute il y avait à la brasserie de nobles esprits, des préoccupations sérieuses ; et parfois un beau vers, un paradoxe éloquent, rafraîchissait l'atmosphère comme un courant d'air pur dissipant la fumée des pipes. Mais pour quelques hommes de talent, que de Desroches! Pour quelques instants de belle fièvre, que d'heures maussades et perdues!

Puis quelle tristesse le lendemain, quels réveils amers dans le découragement de la nausée, quel dégoût d'une telle vie sans la force d'en changer! Voyez Desroches ; il ne rit plus, sa grimace se détend, il vient de penser aux enfants qui grandissent, à la femme qui vieillit et de plus en plus s'encanaille, au fouet, au bonnet, à la blouse, au costume de charretier, original jadis, un soir de bal, quand on le mit pour la première fois, maintenant nauséabond.

Quand ces idées noires le prenaient, Desroches disparaissait, s'en allait en province, traînant après lui son étrange famille.

Marchand de montres, comédien à Odessa, recors à Bruxelles, compère d'un escamoteur, quels étranges métiers n'a-t-il pas faits? Puis il revenait fatigué bien vite, dégoûté, même de cela.

Un jour, au bois de Boulogne, il voulut se pendre, mais des gardiens le décrochèrent. On le blagua à la brasserie, il parlait lui-même de son aventure avec un petit rire faux. Quelque temps après, décidé à en finir, il se précipita dans une des épouvantables carrières, abîmes de calcaire et de glaise comme il y en a autour des fortifications de Paris. Il passa la nuit là, les côtes broyées, les poignets et les cuisses brisées. Il vivait encore quand on l'en retira.

« Allons, bon ! dit-il, on va m'appeler l'homme qui se rate toujours. »

Ce furent ses dernières paroles. Il eut soixante jours d'agonie, puis mourut. Je ne l'oublierai jamais.

L'ILE DES MOINEAUX

RENCONTRE SUR LA SEINE

A cette époque, je n'avais pas encore de rhumatismes, et, six mois de l'année, je travaillais dans mon bateau. C'était à dix lieues en amont de Paris, sur un joli coin de Seine, une Seine de province, champêtre et neuve, envahie de roseaux, d'iris, de nénufars, charriant de ces paquets d'herbages, de racines où les bergeronnettes fatiguées de voler s'abandonnent au fil de l'eau. Sur les pentes de chaque rive, des blés, des carrés de vigne; çà et là quelques îles vertes, l'*île des Paveurs*, l'*île des Moineaux*, toute petite, vrai bouquet de ronces et de branches folles, dont j'avais fait mon escale de prédilection. Je poussais ma yole entre les roseaux, et lorsque avait cessé le bruissement soyeux des longues cannes, mon mur bien refermé sur moi, un petit port aux eaux claires, arrondi dans l'ombre d'un vieux saule, me servait de cabinet de travail, avec deux avirons en croix pour pupitre. J'aimais cette odeur de rivière, ce frôlement des insectes dans les roseaux, le murmure des longues feuilles qui frissonnent, toute cette agitation mystérieuse, infinie, que le silence de l'homme éveille dans la nature. Ce qu'il fait d'heureux, ce silence! ce qu'il rassure d'êtres! Mon île était plus peuplée que Paris. J'entendais des furetages sous l'herbe, des poursuites

d'oiseaux, des ébrouements de plumes mouillées. On ne se gênait pas avec moi, on me prenait pour un vieux saule. Les demoiselles noires me filaient sous le nez, les chevesnes m'éclaboussaient de leurs bonds lumineux; jusque sous l'aviron des hirondelles venaient boire.

Un jour, en pénétrant dans mon île, je trouve ma solitude envahie par une barbe blonde et un chapeau de paille. Je ne vois que cela d'abord, une barbe blonde sous un chapeau de paille. L'intrus ne pêche pas; il est allongé dans son bateau, ses avirons croisés comme les miens. Il travaille, lui aussi, il travaille chez moi!... A première vue, nous eûmes l'un et l'autre la même grimace. Pourtant on se salua. Il fallait bien: l'ombre du saule était courte et nos deux bateaux se touchaient. Comme il ne paraissait pas disposé à s'en aller, je m'installai sans rien dire; mais ce chapeau à barbe si près de moi dérangeait mon travail. Je le gênais probablement aussi. L'inaction nous fit parler. Ma yole s'appelait l'*Arlésienne*, et le nom de Georges Bizet nous mit tout de suite en rapport.

— Vous connaissez Bizet!... Par hasard, seriez-vous artiste?

La barbe sourit et répondit modestement:

— Monsieur, je suis dans la musique.

En général, les gens de lettres ont la musique en horreur. On connaît l'opinion de Gautier sur «le plus désagréable de tous les bruits»; Leconte de Lisle, Banville, la partagent. Dès qu'on ouvre un piano, Goncourt fronce le nez. Zola se souvient vaguement d'avoir joué quelque chose dans sa jeunesse; il ne sait plus bien ce que c'était. Le bon Flaubert, lui, se prétendait grand musicien; mais c'était pour plaire à Tourguéneff qui, dans le fond, n'a jamais aimé que la musique qu'on faisait chez les Viardot. Moi, je les aime toutes, en toqué, la savante, la naïve, celle de Beethoven, Glück et Chopin, Massenet et Saint-Saëns, la bamboula, le *Faust* de Gounod et celui de Berlioz, les chants populaires, les orgues ambulants, le tambourin, même les cloches. Musique qui danse et musique qui rêve, toutes me parlent, me donnent une sensation. La mélopée wagnérienne me prend, me roule, m'hypnotise comme la mer, et les coups d'archet en zigzag des Tziganes m'ont empêché de voir l'Exposition. Chaque fois que ces damnés violons m'accrochaient au passage, impossible d'aller plus loin. Il fallait rester là jusqu'au soir devant un verre de vin de Hongrie, la gorge serrée, les yeux fous, tout le corps secoué au battement nerveux du tympanon.

Ce musicien tombant dans mon île m'acheva. Il s'appelait Léon

Pillaut. De l'esprit, des idées, une jolie cervelle; nous nous convînmes tout de suite. Revenus à peu près des mêmes choses, nos paradoxes faisaient cause commune. Dès ce jour, mon île fut à lui autant qu'à moi; et comme son bateau, une norvégienne sans quille, roulait affreusement, il prit l'habitude de venir causer musique sur le mien. Son livre : *Instruments et musiciens*, qui l'a fait nommer professeur au Conservatoire, lui fredonnait déjà dans la tête, et il me le racontait. Nous l'avons vécu ensemble, ce livre.

Je retrouve l'intimité de nos bavardages entre ses lignes comme je voyais papilloter la Seine entre mes roseaux. Pillaut me disait sur son art des choses absolument neuves. Musicien de talent, élevé à la campagne, son oreille affinée a retenu et noté toutes les sonorités de la nature; il entend comme un paysagiste voit. Pour lui, chaque bruit d'ailes a son frisson particulier. Les bourdonnements confus d'insectes, le cliquetis des feuilles d'automne, le «rigolage» des ruisseaux sur les cailloux, le vent, la pluie, le lointain des voix, des trains en marche, des roues criant aux ornières, toute cette vie champêtre, vous la trouverez dans son livre. Et bien d'autres choses encore, des critiques ingénieuses, une aimable érudition de fantaisiste, la biographie poétique de l'orchestre et de tous ses instruments, depuis la viole d'amour jusqu'aux trompettes Sax, racontée pour la première fois. Nous causions de cela sous notre saule, ou dans quelque auberge du bord de l'eau, en buvant du vin blanc boueux de l'année, en écrasant un hareng au coin d'une assiette ébréchée, au milieu des carriers et des gens de marine ; nous en causions en tirant l'aviron, en courant la Seine et l'imprévu des petites rivières confluentes.

Oh! nos promenades sur l'Orge, jolie, moirée, toute noire d'ombre, embroussaillée de lianes odorantes comme un ruisseau d'Océanie! On allait devant soi, sans savoir. Par moment on passait entre des pelouses mondaines où traînait la queue d'un paon blanc, des robes claires faisant bouquet. Un tableau de Nittis. Au fond, le château, tout pimpant de sa flore de keepsake, plongeait sous les hauts ombrages opulents, brodés de roulades sonores, d'un gazouillis d'oiseaux de riches. Plus loin, nous retrouvions les fleurs sauvages de notre île, les ramures folles, les saules grisonnants et tordus, ou bien quelque vieux moulin, haut comme un château fort, avec sa passerelle verdie, ses grands murs irrégulièrement percés et sur le toit chargé de pigeons, de pintades, un frisson continu d'ailes que la grosse mécanique

semblait mettre en mouvement... Et le retour au fil de l'eau, en chantant de vieux airs de nature! Des cris de paon sonnaient sur les pelouses vides; au milieu d'un pré, on voyait la petite voiture du berger qui ramassait au loin ses bêtes pour le parcage. Nous dérangions le martin-pêcheur, l'oiseau bleu des petites rivières ; on se courbait à l'entrée de l'Orge, pour passer sous l'arche basse du pont, et tout à coup la Seine, apparue dans les brumes du crépuscule, nous donnait l'impression de la pleine mer.

Parmi tant de charmants vagabondages, un surtout m'est resté, un déjeuner d'automne dans une auberge du bord de l'eau. Je revois ce matin frileux, la Seine lourde, triste, la campagne belle de silence, les fonds rouillés d'un petit brouillard pénétrant qui nous faisait relever le collet de nos paletots. L'auberge était un peu au-dessus de l'écluse du Coudray, un ancien relais de coche où les messieurs de Corbeil viennent faire la fête le dimanche, mais qui, dans la mauvaise saison, n'est fréquentée que par les gens de l'écluse, les équipes des chalands et des remorqueurs. En ce moment, le pot-au-feu fumait pour le passage de la *chaîne*. Dieu! la bonne bouffée de chaud, dès en entrant. «Et avec le bœuf, messieurs?... Ça vous irait-il, une tanche à la casserole?» Elle était exquise, cette tanche servie sur un gros plat de terre, dans un petit salon dont le papier avait un bon air de goguette bourgeoise. Le repas fini, la pipe allumée, on se mit à parler de Mozart. C'était bien une causerie d'automne. Dehors, sur la terrasse de l'auberge, je voyais, à travers les tonnelles défeuillées, une balançoire peinte en vert, un jeu de tonneau, les disques d'un tir à l'arbalète, tout cela grelottant au vent froid de la Seine, dans la tristesse attendrissante des lieux de plaisir abandonnés. «Tiens!... une épinette!» dit mon compagnon soulevant la housse poudreuse d'une longue table chargée d'assiettes. Il tâte l'instrument, en tire quelques notes fêlées, chevrotantes, et, jusqu'au jour tombant, nous nous sommes délicieusement grisés avec du Mozart...

TOURGUÉNEFF

C'était il y a dix ou douze ans chez Gustave Flaubert, rue Murillo. Des petites pièces coquettes, habillées d'algérienne, ouvertes sur le parc Monceau, le jardin aristocratique et correct qui tendait aux fenêtres des stores de verdure. On se réunissait là chaque dimanche, cinq ou six, toujours les mêmes, dans une exquise intimité. Huis clos pour les comparses et les fâcheux.

Un dimanche que je venais à l'ordinaire retrouver le vieux Maître et les amis, Flaubert m'empoigne dès la porte :

— Vous ne connaissez pas Tourguéneff ? Il est là.

Et sans attendre ma réponse, il me pousse dans le salon. Du divan où il s'allongeait, un grand vieux à barbe de neige se dressa en me voyant entrer, déroulant sur le tas des coussins les anneaux de son corps de boa aux yeux étonnés, énormes.

Nous autres Français, nous vivons dans une ignorance extraordinaire de toute littérature étrangère. Notre esprit est aussi casanier que nos membres, et, par horreur des voyages, nous ne lisons pas plus que nous ne colonisons, dès qu'on nous dépayse. Par hasard, je savais à fond l'œuvre de Tourguéneff. J'avais lu avec une grande émotion les *Mémoires d'un Seigneur russe*, et ce livre, rencontré, m'avait conduit à l'intimité des autres. Nous étions liés sans nous connaître, par l'amour des blés, des sous-bois, de la nature, une compréhension jumelle de son enveloppement.

En général, les descriptifs n'ont que des yeux et se contentent de peindre. Tourguéneff a l'odorat et l'ouïe. Tous ses sens ont des portes ouvertes les uns sur les autres. Il est plein d'odeurs de campagne, de bruits d'eaux, de limpidités de ciel, et se laisse bercer, sans parti pris d'école, par l'orchestre de ses sensations.

Cette musique-là n'arrive pas à toutes les oreilles. Les citadins, assourdis dès l'enfance par le mugissement des grandes villes, ne la percevront jamais; ils n'entendront pas les voix qui parlent dans le faux silence des bois, quand la nature se croit seule, et que l'homme, qui se tait, s'est fait oublier. Vous souvenez-vous d'une chute d'avirons au fond d'un canot, que vous avez entendue quelque part sur un lac de Fenimore Cooper? La barque est à des lieues, on ne la voit point; mais les bois sont agrandis par ce bruit lointain vibrant sur l'eau dormante, et nous avons senti le frisson de la solitude.

Ce sont les steppes de Russie qui ont épanoui les sens et le cœur de Tourguéneff. On devient bon à écouter la nature, et ceux qui l'aiment ne se désintéressent pas des hommes. De là cette douceur apitoyée, triste comme un chant de moujik, qui sanglote au fond des livres du romancier slave. C'est le soupir humain dont parle la chanson créole, cette soupape qui empêche le monde d'étouffer : «Si pas té gagné, soupi n'en mouné, mouné t'a touffé.» Et ce soupir, sans cesse répété, fait des *Mémoires d'un Seigneur russe* comme une autre *Case de l'oncle Tom*, moins la déclamation et les cris.

Je savais tout cela quand je rencontrai Tourguéneff. Depuis longtemps il trônait dans mon Olympe, sur une chaise d'ivoire, au rang de mes dieux. Mais, loin de soupçonner sa présence à Paris, je ne m'étais jamais demandé s'il était mort ou vivant. On devine donc mon étonnement quand je me trouvai tout d'un coup en face de lui dans un salon parisien, au troisième étage sur le parc Monceau.

Je lui contai gaiement la chose et lui exprimai mon admiration. Je lui dis que je l'avais lu dans les bois de Sénart. Là j'avais retrouvé son âme, et les doux souvenirs du paysage et de ses livres étaient si bien mêlés pour moi, que telle de ses nouvelles m'était restée dans la pensée sous la couleur d'un petit champ de bruyère rose, déjà fané par l'automne.

Tourguéneff n'en revenait pas.

— Comment, vous m'avez lu?

Et il me donna des détails sur le peu de vente de ses livres, l'obscurité de son nom en France. Hetzel l'imprimait comme par charité.

Sa popularité n'avait pas passé la frontière. Il souffrait de vivre inconnu d'un pays qui lui était cher, confessait ses déboires un peu tristement, mais sans rancœur. Au contraire, nos désastres de 1870 l'avaient attaché davantage à la France. Il ne pouvait plus la quitter. Avant la guerre, il passait ses étés à Bade, maintenant il n'irait plus là-bas, se contenterait de Bougival et des bords de la Seine.

Justement, ce dimanche-là, il n'y avait personne chez Flaubert et notre tête-à-tête se prolongea. Je questionnai l'écrivain sur sa méthode de travail et m'étonnai qu'il ne fît pas lui-même ses traductions, car il parlait un français très pur, avec un soupçon de lenteur, à cause de la subtilité de son esprit.

Il m'avoua que l'Académie et son dictionnaire le gelaient. Il le feuilletait dans le tremblement, ce formidable dictionnaire, comme un code où seraient formulés la loi des mots et les châtiments des hardiesses. Il sortait de ses recherches la conscience bourrelée de scrupules littéraires qui tuaient sa veine, et le dégoûtaient d'oser. Je me souviens que dans une nouvelle qu'il écrivait alors, il n'avait pas cru pouvoir risquer « ses yeux pâles » par peur des Quarante et de leur définition de l'épithète.

Ce n'était pas la première fois que je me heurtais à ces inquiétudes ; je les avais déjà trouvées chez mon ami Mistral, fasciné lui aussi par la coupole de l'Institut, le monument macaronique qui décore en médaillon circulaire la couverture des éditions Didot.

A ce sujet, je dis à Tourguéneff ce que j'avais sur le cœur, que la langue française n'est pas une langue morte, à écrire avec un dictionnaires d'expressions définitives classées comme dans un Gradus. Pour moi, je la sentais frémissante de vie et houleuse, un beau fleuve roulant à pleins bords. Le fleuve ramasse bien des scories en route, on y jette tout; mais, laissez couler, il fera son tri lui-même.

Là-dessus, comme la journée s'avançait, Tourguéneff dit qu'il allait chercher « ces dames » au concert Pasdeloup, et je descendis avec lui. J'étais enchanté d'apprendre qu'il aimait la musique. En France, les gens de lettres l'ont généralement en horreur, la peinture a tout envahi. Théophile Gautier, Saint-Victor, Hugo, Banville, Goncourt, Zola, Leconte de l'Isle, tous musicophobes. A ma connaissance, je suis le premier qui ai confessé tout haut mon ignorance des couleurs et ma passion des notes; cela tient sans doute à mon tempérament méridional et à ma myopie, un sens s'est développé au détriment de l'autre.

Chez Tourguéneff, le goût musical était une éducation parisienne. Il l'avait pris dans le milieu où il vivait.

Ce milieu, c'était une intimité de trente ans avec Mme Viardot, Viardot la grande chanteuse, Viardot-Garcia, la sœur de la Malibran. Isolé et garçon, Tourguéneff habitait depuis des années dans l'hôtel de la famille, 50, rue de Douai. « Ces dames » dont il m'avait parlé chez Flaubert étaient Mme Viardot et ses filles qu'il aimait comme ses propres enfants. C'est dans cette demeure hospitalière que je vins le visiter.

L'hôtel était meublé avec un luxe raffiné, un grand souci d'art et de sensations confortables. En traversant le rez-de-chaussée, j'aperçus, dans une ouverture de porte, une galerie de tableaux. Des voix fraîches, des voix de jeunes filles perçaient les tentures. Elles alternaient avec le contralto passionné d'*Orphée* qui remplissait l'escalier, montait avec moi.

En haut, au troisième, un petit appartement calfeutré, capitonné, encombré comme un boudoir. Tourguéneff avait emprunté à ses amis leurs goûts d'art : la musique à la femme, la peinture au mari.

Il était couché sur un sofa.

Je m'assis près de lui. Et tout de suite on reprit la conversation de l'autre jour.

Il avait été frappé de mes observations et promit d'apporter au prochain dimanche de Flaubert une nouvelle que l'on traduirait sous ses yeux. Puis il me parla d'un livre qu'il voulait faire, *les Terres vierges*, une sombre peinture des couches nouvelles qui grouillent dans les profondeurs de la Russie, l'histoire de ces pauvres « simplifiés » qu'un malentendu navrant pousse dans les bras du peuple. Le peuple ne les comprend pas, les raille et les repousse. Et tandis qu'il me parlait, je songeais qu'en effet la Russie est bien une terre vierge, une terre molle encore, où le moindre pas marque sa trace, une terre où tout est neuf, à faire, à explorer. Chez nous, au contraire, il n'y a plus une allée déserte, un sentier que la foule n'ait piétiné ; et, pour ne parler que du roman, l'ombre de Balzac est au bout de toutes ses avenues.

A partir de cette entrevue nos rapports devinrent fréquents. Entre tous les moments passés ensemble, j'ai le souvenir d'une après-midi de printemps, d'un dimanche de la rue Murillo, qui m'est resté dans l'esprit, unique, lumineux. On parlait de Gœthe, et Tourguéneff nous avait dit : « Vous ne le connaissez pas. » Le dimanche suivant, il

nous apporta *Prométhée* et le *Satyre*, ce conte voltairien, révolté, impie, élargi en poème dramatique. Le parc Monceau nous envoyait ses cris d'enfants, son clair soleil, la fraîcheur de ses verdures arrosées, et nous quatre, Goncourt, Zola, Flaubert et moi, émus de cette improvisation grandiose, nous écoutions le génie traduit par le génie. Cet homme qui tremblait la plume à la main avait, debout, toutes les audaces du poète, ce n'était pas la traduction menteuse qui fige et qui pétrifie, Gœthe vivait et nous parlait.

Souvent aussi Tourguéneff venait me trouver au fond du Marais, dans le vieil hôtel Henri II que j'habitais alors. Il s'amusait du spectacle étrange de cette cour d'honneur, de cette royale demeure à pignons, à moucharabies, encombrée par les petites industries du négoce parisien, fabricants de toupies, d'eau de seltz et de dragées. Un jour qu'il entrait, colossal, au bras de Flaubert, mon petit garçon me dit tout bas : « C'est donc des géants ! » Oh ! oui, géants, bons géants, larges cerveaux, grands cœurs en proportion de l'encolure. Il y avait un lien, une affinité de naïve bonté entre ces deux natures géniales. C'était George Sand qui les avait mariés. Flaubert, hâbleur, frondeur, Don Quichotte, avec sa voix de trompette aux gardes, la puissante ironie de son observation, ses allures de Normand de la conquête, était bien la moitié virile de ce mariage d'âmes ; mais qui donc dans cet autre colosse aux sourcils d'étoupe, aux méplats immenses, aurait deviné la femme, cette femme à délicatesses aiguës que Tourguéneff a peinte dans ses livres, cette Russe nerveuse, alanguie, passionnée, endormie comme une Orientale, tragique comme une force en révolte ? Tant il est vrai que dans le brouhaha de la grande fabrique humaine les âmes se trompent souvent d'enveloppes, âmes d'hommes dans des corps femmelins, âmes de femmes dans des carcasses de cyclopes.

C'est à cette époque qu'on eut l'idée d'une réunion mensuelle où les amis se rencontreraient autour d'une bonne table ; cela s'appela « le dîner Flaubert », ou « le dîner des auteurs sifflés ». Flaubert en était pour l'échec de son *Candidat*, Zola avec *Bouton de Rose*, Goncourt avec *Henriette Maréchal*, moi pour mon *Arlésienne*. Girardin voulut se glisser dans notre bande ; ce n'était pas un littérateur, on l'élimina. Quant à Tourguéneff, il nous donna sa parole qu'il avait été sifflé en Russie, et, comme c'était très loin, on n'y alla pas voir.

Rien de délicieux comme ces dîners d'amis, où l'on cause sans gêne, l'esprit éveillé, les coudes sur la nappe. En gens d'expérience, nous

étions tous gourmands. Par exemple, autant de gourmandises que de tempéraments, de recettes que de provinces. Il fallait à Flaubert des beurres de Normandie et des canards rouennais à l'étouffade ; Edmond de Goncourt, raffiné, exotique, réclamait des confitures de gingembre ; Zola, les oursins et les coquillages ; Tourguéneff dégustait son caviar. Ah! nous n'étions pas faciles à nourrir, et les restaurants de Paris doivent se souvenir de nous. On en changeait souvent. Tantôt c'était chez Adolphe et Pelé, derrière l'Opéra, tantôt place de l'Opéra-Comique ; puis chez Voisin, dont la cave apaisait toutes les exigences, réconciliait les appétits.

On s'attablait à sept heures, à deux heures on n'avait pas fini. Flaubert et Zola dînaient en manches de chemise, Tourguéneff s'allongeait sur le divan; on mettait les garçons à la porte, — précaution bien inutile, car le « gueuloir » de Flaubert s'entendait du haut en bas de la maison, — et l'on causait littérature. Nous avions toujours un de nos livres qui venait de paraître. C'étaient la *Tentation de Saint Antoine* et les *Trois Contes* de Flaubert, la *Fille Élisa* de Goncourt, l'*Abbé Mouret* de Zola; Tourguéneff apportait les *Reliques vivantes* et les *Terres Vierges*, moi *Fromont*, *Jack*. On se parlait à cœur ouvert, sans flatterie, sans complicité d'admiration mutuelle.

J'ai là sous les yeux une lettre de Tourguéneff d'une grande écriture étrangère ancienne, une écriture de manuscrit, que je transcris tout entière, car elle donne bien le ton de sincérité de nos rapports :

« Lundi, 24 mai 77.

« Mon cher ami,

« Si je ne vous ai parlé jusqu'à présent de votre livre, c'est que je voulais le faire longuement et ne pas me contenter de quelques phrases banales. Je remets tout cela à notre entrevue, qui aura lieu bientôt, je l'espère, car voilà Flaubert qui revient un de ces jours, et nos dîners recommenceront.

« Je me borne à dire une chose : le *Nabab* est le livre le plus remarquable et le plus inégal que vous ayez fait. Si *Fromont et Risler* est représenté par une ligne droite — le *Nabab* doit être figuré ainsi : , et les sommets des zigzags ne peuvent être atteints que par un *talent de premier ordre*.

« Je vous demande pardon de m'expliquer si géométriquement.

« J'ai eu une très longue et très violente attaque de goutte. Je ne suis sorti pour la première fois qu'hier — et j'ai les jambes et les genoux d'un homme de quatre-vingt-dix ans. Je crains bien d'être devenu ce que les Anglais nomment un *confirmed invalid.*

« Mille amitiés à Mme Daudet; je vous serre cordialement la main.

« Votre Ivan Tourguéneff.

Quand on en avait fini avec les livres et les préoccupations du jour, la causerie s'élargissait, on revenait aux thèses, aux idées toujours présentes, on parlait de l'amour et de la mort.

Le Russe, sur son divan, se taisait.

— Et vous, Tourguéneff?

— Oh! moi, la mort, je n'y pense pas. Chez nous, personne ne se la figure bien, cela reste lointain, enveloppé... le brouillard slave...

Ce mot-là en disait long sur la nature de sa race et son propre génie. Le brouillard slave flotte sur toute son œuvre, l'estompe, la fait trembler, et sa conversation, elle aussi, en était comme noyée. Ce qu'il nous disait commençait toujours péniblement, indécis; puis tout à coup le nuage se dissipait, traversé d'un trait de lumière, d'un mot décisif. Il nous décrivait sa Russie; non pas la Russie de la Bérésina, historique et convenue, mais une Russie d'été, de blés, de fleurs couvées sous les giboulées, la Petite Russie, pleine d'éclosions d'herbes, de rumeurs d'abeilles. Aussi, comme il faut bien loger quelque part, encadrer d'un paysage connu les histoires exotiques qu'on nous conte, la vie russe m'est apparue à travers ses récits comme une existence châtelaine, dans un domaine algérien entouré de gourbis.

Tourguéneff nous parlait du paysan russe, de son alcoolisme profond, de son engourdissement de conscience, de son ignorance de la liberté. Ou bien c'était quelque page plus fraîche, un coin d'idylle, le souvenir d'une petite meunière rencontrée en terre de chasse dont il était resté quelque temps amoureux.

— Que veux-tu que je te donne? lui demandait-il toujours.

Et la belle fille, en rougissant :

— Tu m'apporteras un savon de la ville, pour que je me parfume les mains, et que tu les embrasses comme tu fais aux dames.

Après l'amour et la mort, on causait des maladies, de l'esclavage du corps traîné comme un boulet. Tristes aveux d'hommes qui ont passé la quarantaine ! Pour moi, que les rhumatismes ne rongeaient pas encore, je me moquais de mes amis, de ce pauvre Tourguéneff, que la goutte torturait, et qui venait clopin-clopant à nos dîners. Depuis, j'en ai rabattu.

Hélas ! la mort dont on parlait toujours arriva. Elle nous prit Flaubert. Il était l'âme, le lien. Lui disparu, la vie changea, et l'on ne se rencontra plus que de loin en loin, personne ne se sentant le courage de reprendre les réunions interrompues par le deuil.

Après des mois, Tourguéneff essaya de nous réunir. La place de Flaubert devait rester marquée à notre table, mais sa grosse voix et son grand rire nous manquaient trop, ce n'était plus les dîners d'autrefois. Depuis j'ai retrouvé le romancier russe à une soirée chez Mme Adam. Il avait amené le grand-duc Constantin qui, traversant Paris, désirait voir quelques célébrités du jour, un musée Tussaud attablé et vivant. Tourguéneff était triste et malade. Cruelle goutte ! Elle le couchait à plat pour des semaines, et il demandait aux amis de le visiter.

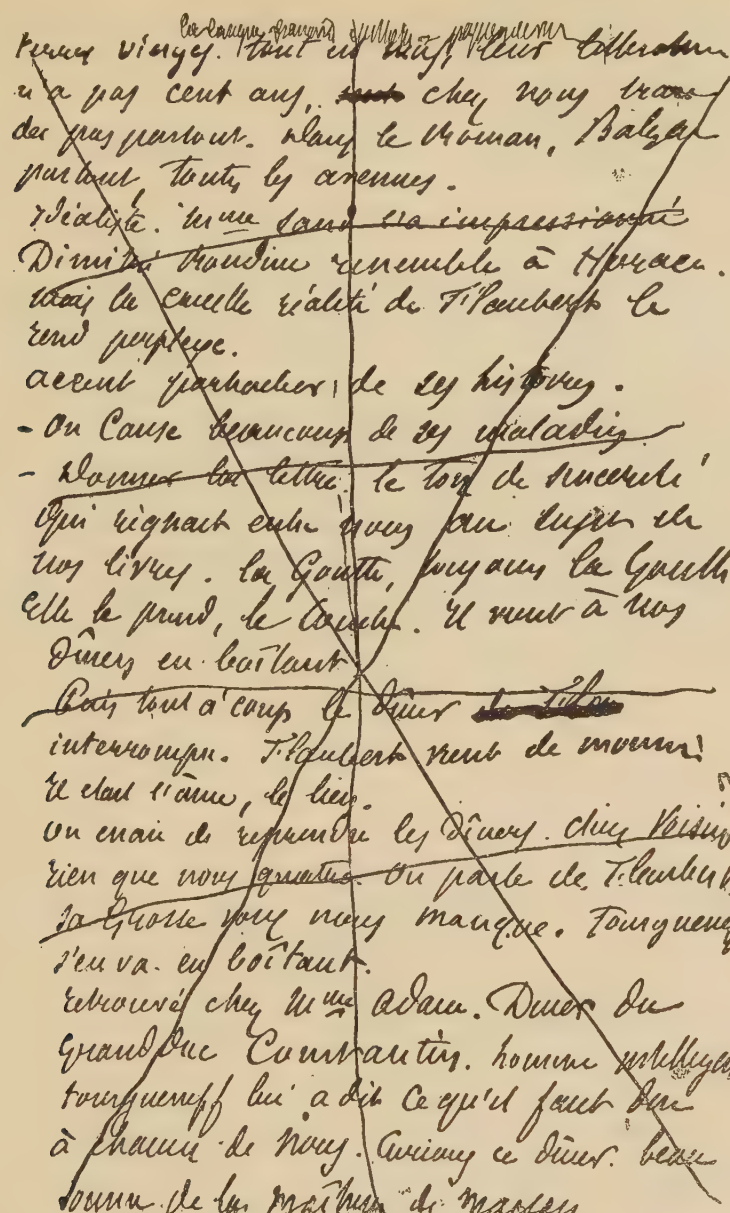
Il y a deux mois que je l'ai vu pour la dernière fois. Toujours la maison pleine de fleurs, toujours les voix claires au bas des marches, toujours l'ami là-haut sur son divan : mais combien affaibli et changé ! Une angine de poitrine le tenait et il souffrait encore d'une horrible blessure, l'extraction d'un kyste. N'ayant pas été chloroformé, il me conta l'opération avec une parfaite lucidité de souvenir. D'abord ç'avait été la sensation circulaire d'un fruit qu'on pèle, puis la douleur aiguë du tranchant dans le vif. Et il ajouta :

— J'analysais ma souffrance, pour vous la conter à un de nos dîners, pensant que cela vous intéresserait.

Comme il pouvait encore un peu marcher, il descendit l'escalier, pour me conduire à la porte. En bas, on entra dans la galerie de tableaux et il me montra des œuvres de ses peintres nationaux : une halte de Cosaques, une houle de blés, des paysages de la Russie chaude, celle qu'il a décrite.

Le vieux Viardot était là un peu souffrant. A côté Garcia chantait, et Tourguéneff, enveloppé des arts qu'il aimait, souriait en me disant adieu.

Un mois plus tard j'ai appris que Viardot était mort et Tourguéneff agonisant. Je ne puis croire à cette agonie. Il doit y avoir pour les



NOTE SUR TOURGUÉNEFF, FAC-SIMILÉ D'UNE PAGE DES "PETITS CAHIERS".

belles et souveraines intelligences, tant qu'elles n'ont pas tout dit, un sursis de vie. Le temps et la douceur de Bougival nous rendront Tourguéneff, mais ce sera fini pour lui de ces réunions intimes où il était si heureux de venir.

Ah! Le dîner de Flaubert. Nous l'avons recommencé l'autre jour : nous n'étions plus que trois (1).

Pendant que je corrige l'épreuve de cet article paru il y a quelques années, on m'apporte un livre de « souvenirs » où Tourguéneff, du fond de la tombe, m'éreinte de la belle manière. Comme écrivain, je suis au-dessous de tout; comme homme, le dernier des hommes. Et mes amis le savent bien, et ils en racontent de belles sur mon compte!... De quels amis parle Tourguéneff, et comment restaient-ils mes amis puisqu'ils me connaissaient si bien ? Lui-même, le bon Slave, qui l'obligeait à cette grimace amicale avec moi ? Je le vois dans ma maison, à ma table, doux, affectueux, embrassant mes enfants. J'ai de lui des lettres cordiales, exquises. Et voilà ce qu'il y avait sous ce bon sourire... Mon Dieu, que la vie est donc singulière et qu'il est joli ce joli mot de la langue grecque : EIRÔNEIA (2).

(1) Écrit en 1880 pour le *Century Magazine* de New-York.

(2) Voir à l'appendice.

APPENDICE

APPENDICE

Les paroles attribuées à Ivan Tourguéneff ont-elles été prononcées? Il est permis d'en douter.

Il faut savoir, en effet, qu'il ne s'agit pas d'authentiques Mémoires de *Tourguéneff, mais d'un recueil de Souvenirs* sur *Tourguéneff* (1), *dans lequel le célèbre écrivain russe est mis en scène et parle à la guise du signataire.*

La protestation qui accompagne la lettre suivante adressée à M. Alphonse Daudet, tout en faisant justice du procédé, précise le motif (?) de basse vengeance qui aurait incité l'auteur à mettre dans la bouche de Tourguéneff des propos inventés de toute pièce et qualifiés de « racontars de portière » par M. Halperine-Kaminski (2).

(1) *Isaac Pavlovsky. Souvenirs sur Tourguéneff. Paris. A. Savine,* 1887.

(2) *Ivan Tourguéneff d'après sa correspondance avec ses amis français. Fasquelle,* 1901, *page* 17. — *Revenant sur cet incident, page* 192, *au sujet du post-scriptum ajouté par Daudet à son article concernant Tourguéneff, M. Halperine-Kaminski s'exprime ainsi :*

« Ce *post-scriptum* souleva au moment de sa publication (en 1888) de longs commentaires, « une vive discussion, non seulement dans la presse française et russe, mais dans tous les pays « où Tourguéneff et Daudet comptent de nombreux amis et admirateurs. Les Russes étaient « étonnés de ce que l'auteur du *Nabab* ait pu ajouter foi à de soi-disant révélations d'un inconnu « qui cherchait une notoriété peu enviable en calomniant le grand écrivain russe. Cette calomnie « était d'autant plus odieuse qu'elle était l'œuvre d'un des nombreux protégés de Tourguéneff « et qu'elle se produisait au moment où le calomnié ne pouvait plus la démasquer . . . . . .

. . . . . .

« Quelle raison aurait donc pu avoir Tourguéneff pour jouer ce rôle hypocrite ? »

26 Janvier 1887.

26, *rue Cambon.*

MONSIEUR DAUDET,

J'ai adressé cette révélation à l'*Intransigeant*, à la *Justice* et au *Figaro* et ce soir je la donne encore au *Soleil*. Il y a aussi deux protestations de la part d'un groupe de russes qui seront adressées ce soir à l'*Intransigeant* et à la *Justice*. Une a été également remise dans les mains de M. Paul Alexis au *Cri du Peuple*, mais je ne sais pas pourquoi n'a pas encore vu le jour.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon estime la plus profonde.

P. GRIGORIEFF.

21 Janvier 1887.

26, *rue Cambon.*

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

A propos de l'incident regrettable Daudet-Tourguéneff j'ai à faire une révélation tant à M. Daudet en particulier qu'au public en général.

C'est pour moi un devoir de conscience.

Vers le commencement de 1887 nous étions, M. de Sidoratsky, littérateur russe fort distingué, rédacteur en chef de la *Pensée Libre*, et moi, attablé dans un grand café quand M. Isaac Pavlovsky, israélite, correspondant de *Novoé Vrjémia* sous le pseudonyme Iakowlew y entra et s'assit à notre table en nous tendant la main.

Nous parlions littérature à ce moment et la conversation tomba sur l'école française moderne : Goncourt, Zola, Daudet, Maupassant et autres.

— A tous ces messieurs, interrompit M. Pavlovsky, je préfère M. Rosny de beaucoup ! (C'est d'ailleurs ce qu'il a dit plus tard dans sa correspondance nº 4.128 de *Novoé Vrjémia*.) Tous ces romanciers ont un défaut énorme de mépriser leurs héros ! C'est un de leurs principaux défauts et puis Zola pue la littérature...

Se rappelant l'allégation contenue dans la correspondance de M. Pavlovsky (1), je lui répondis :

— Est-ce que M. Rosny est un de vos compatriotes, par hasard, que vous le portez ainsi aux nues plus haut que les maîtres dont la réputation est établie? Et ne serait-ce pas que vous avez quelque grief contre ces derniers?

— Oh, non, dit-il, car si je voulais me venger... je m'y prendrais tout autrement... et d'une façon plus habile et portant à coup sûr. Vous verrez un jour !

— Quoi donc? l'interpellai-je.

— C'est bien simple : dans mes *Souvenirs sur Tourguéneff*, je mets dans la bouche de celui-ci quelques mots qui feront éternellement souffrir ces messieurs ; car alors,

(1) Dans Novoé Vrjémia, nº 3692, 11 Juin 1886 il dit : « ce n'est pas Drumont qui a fait la « France Juive » ; c'est le résultat d'un travail collectif de l'école moderne française ; cet ouvrage est né dans le salon de Daudet ; celui-ci y a collaboré. »

je les attaque dans leurs sentiments les plus saints et les plus profonds... de pareilles blessures ne se cicatrisent, ne se guérissent jamais... surtout chez les artistes... et voilà !

— Mais Tourguéneff vous a-t-il jamais rien dit de pareil? répondis-je, car je fréquente moi-même Tourguéneff en ma qualité de poète russe et je ne lui avais jamais entendu dire que du bien de ces littérateurs français dont il s'honorait d'être l'ami.

— Oh, non, c'est une idée à moi ! dit Pavlovsky.

— Ce serait fort mal cela et votre invention ne tiendrait pas debout... on vous demanderait ce que vous aviez répliqué à Tourguéneff lorsqu'il était censé vous dire cela et que répondriez-vous alors?

— Oh, je ferai faire cet aveu par Tourguéneff non à moi-même, mais à une tierce personne... à un ami à moi...

Alors, outré :

— Que cela ne vous arrive jamais, m'écriai-je, entendez-vous, monsieur, car rappelez-vous le bien, je ne permettrai jamais que l'on calomnie les sentiments et que l'on salisse la mémoire de Tourguéneff qui m'a honoré du titre d'ami !

— Mais je plaisante, s'excusa M. Pavlovsky.

Depuis je ne me suis plus occupé de M. Pavlovsky et je ne l'ai plus revu. Absorbé par mes poésies russes et mes traductions françaises de Koralenko, j'étais depuis longtemps en dehors du mouvement littéraire de ces derniers temps et j'ignorai malheureusement l'apparition des *Souvenirs sur Tourguéneff*.

Je viens de lire dans le *Figaro* le post-scriptum navré dont Daudet a fait suivre l'article qu'il consacre à notre vénéré compatriote et la note jointe par la rédaction.

C'est ainsi que j'ai appris que M. Pavlovsky a mis à exécution son indigne projet.

Je m'empresse donc, monsieur, de rétablir la vérité, aussi bien pour faire disparaître l'ombre de mécontentement qui passe dans le cœur de M. Alphonse Daudet sur l'amitié de son feu ami, que pour réhabiliter la mémoire de notre « bon géant russe ».

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon estime la plus profonde.

P. Grigorieff.

P.-S. — L'adresse de M. de Sidoratsky est : 50, rue Mozart, Paris.

TRENTE ANS DE PARIS

(PAGES RETROUVÉES)

LA
CHRONIQUE RIMÉE

LA CHRONIQUE RIMÉE

La France n'étant pas guérie
de son ridicule engoûment
pour les faiseurs de *causerie*,
ma foi, tant pis ! décidément
j'entre dans cette confrérie,
avec un bon appointement.
Muse de la niaiserie
et des riens dits élégamment
je t'invoque, c'est le moment.
Voilà trop longtemps que je trime
à courir après le succès
sans un duel et sans un procès,
comme un simple écrivain français
épris d'un mot, fou d'une rime.
C'était bon quand je commençais ;
aujourd'hui je vois que l'excès
de littérature est un crime ;
donc je vais aux salles d'escrime
et j'apprends du Chamfort par cœur,
désirant passer chroniqueur
puisque la chronique fait prime.

A ce métier-là, Dieu merci!
on est vite riche. Je compte
avoir, comme Jules Lecomte, (1)
maison de campagne à Passy
tout au plus dans six mois d'ici.
A mes dîners hebdomadaires
tout Paris élégant viendra;
certains jours, Thierry (2) m'enverra
la fleur de ses sociétaires,
d'autres jours, j'aurai l'opéra.
Scholl (3) fera des mots, on rira ;
nous serons tous célibataires
et Roqueplan (4) découpera.
Puis j'irai, comme Henri de Pène, (5)
dans quelques salons très cossus,
où des laquais prennent la peine
de vous ôter vos pardessus.
Là, si la danse m'indispose,
je m'assieds, je prends un bouillon
et quelques notes au crayon
sur la façon dont monsieur chose
a su mener le cotillon.

J'aurai de belles redingotes,
un landau comme du Terrail; (6)
à Vincenne, en grand attirail
j'irai promener des cocottes.
De plus, le cheval et le jeu
me semblant très hygiéniques,
bien que m'y connaissant très peu
j'espère, à force de chroniques
sur « *Étincelle* » et sur « *Duc Job* »
entrer d'emblée au *Jockey-Clob*.

(1) Critique influent de la fin de l'Empire.
(2) Administrateur du Théâtre français.
(3) Célèbre chroniqueur
(4) Administrateur de l'Opéra.
(5) Fondateur du journal *le Gaulois*.
(6) Ponson du Terrail, auteur de *Rocambole*.

Pourquoi serais-je plus modeste ?
Dans Paris, à l'heure qu'il est,
on arrive à tout quand on plaît
et je fais trop bien le couplet
pour qu'en six mois... Voyez le reste
dans la fable du Pot au lait.

Tous nos députés sont aux anges
d'être enfin de retour chez eux.
Favre (1) prépare ses vendanges,
Darimon met son bled en granges,
en chantant des vers de Brizeux :
Lubonis (2) mange des oranges
et Keller du jambon aux œufs.

***

L'Académie en est jalouse.
Par les barreaux de sa prison,
rêvant d'air libre et de pelouse,
elle regarde à l'horizon.
— « Oh ! comme ils sont heureux ! dit-elle,
« tous ces députés imposants,
« de n'en avoir que pour six ans !... »
le fait est, la pauvre immortelle !
qu'un peu d'air lui ferait grand bien ;
et sa gloire n'y perdrait rien,
si, pour cause d'épidémie,
un bref Napoléonien
licenciait l'Académie.

***

A propos de cette momie,
vous a-t-on dit que son doyen

(1) Jules Favre.
(2) Député très connu à l'époque.

avait fait une *Franciade?*
je tiens de Mme Waldor (1)
que c'est plus long que l'*Iliade*,
mais je n'ai pu la lire encor;
bien que cette aimable dryade
m'assure que ce soit très fort,
en conscience, il faut d'abord
que j'achève la *Henriade!!!*

La concorde est moins que jamais
au camp des auteurs dramatiques;
ce n'est plus avec les critiques
qu'on se chamaille désormais;
nous sommes en guerre civile!
il faut voir quels regards affreux,
quand ils se rencontrent en ville,
ces messieurs se lancent entre eux.

***

Marc-Michel (2) ne sort plus sans arme;
D'Ennery, que Labiche alarme,
s'est mis, de peur d'un mauvais coup,
la croix de sa mère à son cou.
Siraudin (3) se tient sur ses gardes;
je l'ai vu passer aujourd'hui
ayant de forts couplets sur lui.
Dugué porte des hallebardes
avec des casques à cimiers,
comme dans *France de Simiers*,
Paul Féval, (4) ancien militaire,
enseigne à son ami Bourgeois
le fameux coup de Lagardère,

(1) Mélanie Waldor, femme écrivain pensionnée par l'Empire.
(2) Auteur dramatique.
(3) Confiseur et vaudevilliste.
(4) Auteur du *Bossu*.

qui fit tant courir le bourgeois.
Léon Laya, vaudevilliste,
emprunte à Séjour (1) un poison.
Augier fait garder sa maison
par Giboyer, ce journaliste
qui tire si bien le chausson.

***

Dimanche, après une séance
où ces messieurs ont affecté
de mettre toujours de côté
le bien dire et la bienséance,
j'apprends que la Société
a fusillé son comité.

***

La Savoie est scandalisée,
je m'en moque! Largesse et los
à la croisade, — organisée
contre le Savoyard Buloz! (2)
c'est d'Aurevilly qui la mène;
Dieu le veult! — Le brave Normand,
dans un nouvel engagement,
s'est signalé cette semaine.

***

Le pauvre Buloz, effrayé,
a prié Mars de le défendre
contre l'homme au manteau rayé;
Mars a juré de le pourfendre!
mais Barbey l'attend, radieux :
— ce Normand ne craint pas les dieux!

(1) Victor Séjour, auteur dramatique.
(2) Fondateur de la Revue des Deux Mondes.

Univ. of Arizona Library

L'autre jour, au bois de Boulogne,
on a distribué des prix
à ces pauvres chiens bien surpris;
c'était une rude besogne!
la plupart bâillaient sans vergogne,
quelques-uns étaient attendris.

***

On leur a fait de la musique
aussi longtemps qu'on a voulu;
de Quatrefages (1) leur a lu
un petit traité de physique
qui ne leur a pas trop déplu;
puis, leurs couronnes sur la tête,
ils sont rentrés chez leurs papas,
les accessits — la queue en bas,
les grands prix — la queue en trompette.

Un carlin, qui n'avait rien eu,
voulait se noyer : — pauvre bête! —
mais les autres l'ont retenu.

Les temps sont durs, les livres rares;
on trouve encore dans les gares
des romans de Louis Énault
pour la Flandre et pour le Hainaut;
du Capendu pour la banlieue,
et du Ponson pour les gandins;
mais tous ces romans anodins,
à couverture rose ou bleue,
c'est du papier peint, — ce n'est pas
du livre, pour les délicats.

***

Eux, ce qu'ils appellent le livre
c'est ce qui pense et qui fait vivre;

(1) Naturaliste distingué.

c'est *Madelon*, c'est *Tristia*,
c'est un roman dont je suis ivre,
nommé le *Comte Kostia*. (1)

15 mai. — Dernière dépêche.
la subvention Carvalho (2)
vient — dit-on — de tomber dans l'eau.
— Compliments à qui la repêche!

II

Étrange faveur que les vôtres,
seigneur Public! — Chaque matin
il vous faut un nouveau pantin,
écuyer, dompteur ou catin,
que vous brisez comme les autres,
en vous disant : — « C'est le destin! »
Ah! vilain enfant que vous êtes,
quelle rage de nouveauté
vous fait casser vos amusettes
avec tant de facilité?

***

Hier Crockett (3) tenait la corde,
Il ne la tient plus aujourd'hui;
Saint-Victor (4) dit du mal de lui,
et Paris sans miséricorde
pour cette gloire d'Albion,
a mis sur sa boîte à lion
« bon pour l'Alcazar de Lyon. »
Un autre Crockett le remplace;
celui-ci c'est un gentleman
qui voyage en première classe

(1) Roman de Victor Cherbuliez.
(2) Directeur de l'Opéra-Comique, puis, après l'Empire, du Vaudeville où il fit représénter *l'Arlésienne* en 1872.
(3) Acrobate connu.
(4) Paul de Saint-Victor, critique.

sous le pseudonyme d'Hermann. (1)
Tout passe, tout casse, tout lasse;
à l'heure où paraît cet *écho*
Hermann est déjà rococo.
L'homme du jour, c'est le turco.

***

Dans leur petite veste bleue
brodée en jaune par devant,
il faut voir ces fils du levant
courir Paris et la banlieue,
le pied leste et le nez au vent.
On les entoure, on leur fait fête :
— « Bon turco, puissant marabout,
« ce cigare est-il de ton goût ? »
Les bons turcos acceptent tout
avec une grâce parfaite;
quand ce sont des londrès surtout
ils les fument par le gros bout
en remerciant le prophète.

***

En somme, ils ont un grand succès,
dont la chansonnette s'empare.
Le bourgeois les mène aux Français,
la canaille — chez Brisebarre
et, grâce à leur chaud coloris,
les demoiselles de Paris
toujours éprises de l'étrange,
leur apprennent au plus bas prix
à dire « je t'aime » et « cher ange. »

Voilà la vogue ! et puis, demain
le turco passera la main
à... *Bertron, candidat humain.* (2)

(1) Prestidigitateur.
(2) Candidat fantaisiste d'extrême gauche.

Qui veut une grande nouvelle,
quelque chose d'étourdissant ?
Voyons ! Jouvin, Villemessant, (1)
Bourdin, creusez-vous la cervelle,
Cherchez !... je vous le donne en cent.

C'est frais, c'est vierge, intéressant
et j'en puis garantir la source.

***

— C'est une débâcle à la Bourse ?
— Non ! — c'est la prise de Puebla ?
— Bien plus étonnant que cela.
— S'agit-il de la Prusse ? — holà !!
— Ou de Schneider ? (2) — et la morale ?
— Ou de ce poème charmant ?...
— Assez ! ce n'est pas le moment
de faire de la pastorale ;
nommons Havin ou Grandguillot,
nous lirons les vers de Veuillot
après la crise électorale.

***

— Est-ce le livre de Renan ?
— On l'annonce depuis un an,
ma nouvelle est beaucoup plus fraîche.
— Est-ce Weiss (3) quittant le *Courrier*,
ou Mahias, ce jeune guerrier,
montant à son tour sur la brèche
pour cueillir son petit laurier
comme Thiers et comme Berryer ?
Est-ce une anecdote historique ?
un bon mot d'Halévy (Léon) ?
est-ce la paix en Amérique ?
la fermeture du Lyrique ?

(1) Fondateur du Figaro.
(2) Chanteuse d'opérette.
(3) Critique distingué.

la clôture de l'Odéon ?
— Ni ça, ni ça ! voici la chose.

***

On vient d'élever dans Paris
un monument de marbre rose
à l'usage des beaux esprits.
La façade en est large et belle ;
tout autour, des mâts pavoisés,
plus hauts que la Sainte-Chapelle,
sont coquettement disposés...
ce nouveau monument s'appelle :
le théâtre des refusés.

***

Il est au centre de la ville
et toute la ville y viendra.
A tour de rôle, on y jouera
le gros drame, le vaudeville
la comédie et l'opéra,
rien de Sardou, rien de Clairville.

Trois directeurs pour essayer :
Beaumont, Duponchel et Royer,
un régisseur : Lem. de Neuville.

***

Une pièce de Champfleury
sera le morceau d'ouverture.
S'il faut en croire le jury,
c'est un drame très attendri
et d'une puissante facture.
En dépit de la signature,
Beaumont pleurait quand il l'a lu ;
et pourtant, — comme c'est nature !
les Français n'en ont pas voulu.

***

Avec cette œuvre grandiose,
ce soir-là seront exposés
au théâtre de marbre rose,
deux jolis tableautins en prose
que Montigny m'a refusés.
Après quoi, gare le déluge!
jour et nuit, les pièces pleuvront ;
et devant Paris, le grand juge,
vingt chefs-d'œuvre défileront
ayant tous un R sur le front.

Voilà ma chronique finie!
et pourtant je n'ai pas parlé
de ce pauvre homme de génie
qui pleure son ange envolé;
c'est qu'à des sujets de la sorte
je n'ose toucher qu'en tremblant
avec mes rimes de fer-blanc :

celle qui fut Elvire est morte!... (1)

III

Si tu veux que Paris s'occupe
de notre chronique aujourd'hui,
danse gentiment devant lui,
ma muse, et trousse un peu ta jupe.
Mets toutes tes grâces à l'air,
ton pied mignon, ta fine taille,
ta dent blanche et ton rire clair ;
Pars! sois vive comme l'éclair,
légère comme un brin de paille.

(1) Madame Charles, veuve du physicien.

***

C'est que les temps sont durs pour nous,
ma chère, il faut bien nous le dire ;
Paris n'est pas en train de rire,
il lit les journaux à trois sous,
et ma pauvre petite lyre
est dans les troisièmes dessous.
Ni l'historiette immorale
sur la Z et sur son amant,
ni l'anecdote théâtrale,
ni le gros sel, ni le piment
n'ont de succès pour le moment ;
c'est la chronique électorale
qu'on veut lire exclusivement.
Mais, n'importe ! joyeuse muse,
rions, chantons, faisons les fous,
peut-être encore trouverons-nous
des gens que ta chanson amuse...

Le capitaine Limayrac,
officier de petite taille,
venait de rentrer au bivouac
et buvait un verre de rack
pour se remettre un peu du trac
qu'il avait eu dans la bataille,
quand devant lui, parut soudain
le capitaine Girardin.

***

Ces deux adversaires farouches
se trouvant seuls pour un moment,
loin des sots et des gobe-mouches,
s'abordèrent effrontément
avec un sourire charmant.

GIRARDIN

Bonjour, Paulin.

LIMAYRAC

Bonjour, Émile.

GIRARDIN

J'ai peut-être été trop malin,
Vous ne m'en voulez pas, Paulin ?

LIMAYRAC

Non, vous n'avez été qu'habile,
je ne vous en veux pas, Émile.
(Avec un sourire modeste.)
Moi-même j'ai cogné plus dur
qu'un zouave sur un Kabyle,
et vous m'en voulez, j'en suis sûr ?

GIRARDIN

Moi, vous en vouloir ?... pas si bête !...
de quoi s'en voudrait-on d'abord ?
chacun souffle dans sa trompette,
Le tout est s'y souffler très fort.

LIMAYRAC

Là-dessus nous sommes d'accord;
mais je n'aime pas qu'on se jette
ses écrits passés à la tête;
nous l'avons fait, c'est un grand tort.

GIRARDIN, *cyniquement*,

Bah !... toute arme est bonne à la guerre,
même l'arme la plus vulgaire.

LIMAYRAC

Moi, je trouve ça très vilain.

GIRARDIN *(très familier)*.

Mais voyez donc le gros Paulin
qui fait sa petite maîtresse !

LIMAYRAC *(très digne).*

Et la dignité de la presse ?

GIRARDIN

Ulysse Pic en aura soin.

LIMAYRAC

Émile, vous allez trop loin.

GIRARDIN

C'est vrai ; nous n'avons pas besoin
de faire des frais de salive
dont le public n'est pas témoin ;
(Il lui tend la main.)
topez-là, j'ai la plume vive,
mais retenez, mon cher Paulin,
qu'au fond je vous aime tout plein.

LIMAYRAC

J'ai le mot dur, le trait facile,
mais au fond vous savez le cas
que je fais de tous nos débats
(Il lui tend la main.)
Donc topez-là, mon cher Émile,
et surtout ne m'épargnez pas.

GIRARDIN

Vous pouvez y compter, ma belle,
moi-même je compte sur vous...
mais j'entends Rouy qui m'appelle,
c'est l'heure d'en venir aux coups.
Paulin ?

LIMAYRAC

Émile ?

GIRARDIN

Embrassons-nous.
(Ils s'embrassent.)

LIMAYRAC *(à voix basse)*.

Et pour quand la fin de la guerre ?

GIRARDIN *(même ton)*.

Dam ! mon ami, vous comprenez
que cela ne tardera guère ;
un de ces jours nos abonnés
finiront par nous rire au nez.

LIMAYRAC

La chose me paraît certaine,
et dans ce cas... ?

GIRARDIN

Nous retournons
à quelque ancienne turlutaine ;
pour moi, je vire mes canons
contre la presse ultramontaine.

LIMAYRAC

Topez-là, brave capitaine,
je vois que nous nous comprenons.

L'autre soir, au Jardin-Mabille,
le *Siècle*, — ce gros sensuel, —
a, sous l'œil des sergents de ville,
donné son dîner annuel.

Majestueux comme un prophète,
solennel comme un échevin,
monsieur le directeur Havin,
frais, luisant, la barbe bien faite,
était le héros de la fête.

Je crois qu'on chercherait en vain
quelqu'un qui porte mieux le vin
que cet admirable écrivain.

Ce qu'il a bu, c'est incroyable !...
par malheur, — et voilà le diable ! —
il n'a pas aussi bien parlé :

Son discours était pitoyable,
Biéville s'en est régalé.

***

Au gloria, Labédollière,
le farceur et le boute-en-train,
a chanté sur l'air des drin-drin
une chanson très cavalière,
et quand revenait le refrain,
sur la table avec sa cuillère.
Plée imitait le tambourin.
Puis Jourdan a dit un quatrain
qui n'a fait rire que Biéville.
C'est au milieu de tout ce train
que le personnel de Mabille
— des cocottes, des cocodès,
et quelques bourgeois de Rodès
égarés dans la grande ville —
est entré comme un ouragan,
juste après les vers de Jourdan.

***

Il a fallu quitter la table ;
c'est cruel quand on l'aime tant !
d'Auriac n'était pas content ;
Ravin disait : « c'est regrettable ! »
Tixier disait : « c'est embêtant ! »

***

Aucun n'a résisté pourtant,
ces drôlesses sont si gentilles !

le malheur veut qu'en s'écartant
pour laisser la place aux quadrilles,
le *Siècle*, un peu trop excité,
ne s'est pas assez écarté,
c'est tant pis pour sa dignité!...

***

A Mabille, les soirs d'été,
la chair de l'homme n'est pas forte;
et je crois, le diable m'emporte!
qu'ils ont tous dansé le cancan,
mais on ne cite que Jourdan
qui se soit fait mettre à la porte.

A paru dans le *Figaro* des 17 Mai et 11 Juin 1863 sous la signature Jean Froissart.

LE PETIT
CHAPERON ROUGE A PARIS

LE PETIT CHAPERON ROUGE A PARIS

Messieurs du grand format

Il était une fois un petit Chaperon Rouge qui voulait aller à Paris. — Depuis les contes de Perrault, chacun sait que les chaperons rouges sont de singuliers petits êtres sans raison, ni cervelle, ni esprit de conduite, ni quoi que ce soit de sérieux ; qui aiment par-dessus tout les fleurs, les papillons, les chemins de traverse, et qui n'ont pas d'opinions politiques... — Et alors, comme j'avais l'honneur de vous le dire, ce petit Chaperon Rouge voulait aller à Paris. Pensez que sa famille fit tout au monde pour le détourner d'un projet pareil ; mais le drôle ne voulut rien entendre et, de guerre lasse, ses gens le laissèrent aller. Son père lui dit : « Soyez sérieux ! » sa mère lui dit : « Ne sois pas malade ! » Sur quoi, le petit Chaperon Rouge partit d'un pied léger, emportant pour tout bagage sa galette et son pot de beurre dans le fond d'un méchant panier.

Les premiers jours que le Chaperon Rouge passa dans Paris furent des jours de liesse et de bombance. Bon fils, bon prince et bon vivant, il sut en rien de temps s'entourer d'un tas de petits amis qui voulurent bien l'aider à croquer sa galette. Tant que la galette dura, tout alla pour le mieux ; mais quand cette coquine de galette fut à sa fin et le pot de beurre aussi, le Chaperon Rouge, n'ayant plus de quoi manger, se trouva dans un embarras fort grand. Quelques braves gens, auxquels il soumit son cas, lui conseillèrent d'entrer dans une administration ;

mais les administrations, n'étant point faites pour des vagabonds pareils, lui rirent positivement au nez. Le Chaperon Rouge se fâcha, les appela « pimbêches » et chercha un autre moyen de se tirer d'affaire. Comme il en était là, le journaliste Gustave Claudin, superbement allongé dans une voiture découverte, passa près de lui, frais comme l'œil et le cigare aux dents. « Par ma foi ! se dit le petit Chaperon Rouge, voilà le métier qui me convient ; allons vite nous faire journaliste ; » et là-dessus, il alla bravement frapper à la porte des grands journaux de Paris.

***

Il entra d'abord dans une belle maison du quai Voltaire, monta trois marches au fond de la cour, et s'arrêtant devant une porte vitrée, fit d'un doigt dégagé : « Toc ! toc ! »

« — Qui va là ? »

« — C'est moi, le petit Chaperon Rouge ; je viens voir M. Turgan et le prier de me prendre avec lui dans son journal.

« — M. Turgan est au bois.

« — Fort bien, ne le dérangez pas, dit le petit Chaperon Rouge, je reviendrai. Veuillez seulement l'avertir que je tiens à écrire dans son journal. »

Il revint le lendemain.

« — Toc ! toc !

« — Qui va là ?

« — C'est moi, le petit Chaperon Rouge; je viens voir M. Turgan et le prier de...

« — M. Turgan est aux courses.

« — Fort bien, ne le dérangez pas, dit le petit Chaperon Rouge, je reviendrai ; surtout, n'oubliez pas de lui dire que je tiens beaucoup à écrire dans son journal. »

Le lendemain, il revint encore : — « Toc ! toc ! » — Va te promener ! M. Turgan était aux eaux.

Le petit Chaperon Rouge ne perdit pas courage et revint plusieurs jours de suite, — toujours avec le même insuccès. M. Turgan fut tour à tour au bain, à la campagne, au jeu de paume, à la salle d'armes, à Chantilly, à Vincennes, à Enghien, AVEC DU MONDE, etc... A la fin, honteux d'avoir si longtemps fait le pied de grue dans la cour du *Moniteur*, — car on ne le recevait même pas dans l'antichambre, le petit

Chaperon Rouge envoya M. Turgan aux cinq cents diables et s'en alla tout net faire ses offres de service au *Constitutionnel*.

***

« — Toc! toc!» fit le petit Chaperon Rouge, en arrivant à l'hôtel de la rue de Valois.

Or, justement ce jour-là, le *Constitutionnel* était en train de s'expliquer avec ses actionnaires, et je vous prie de croire qu'il avait autre chose à faire que de répondre aux toc! toc! du Chaperon Rouge.

Voyant cela, le petit Chaperon Rouge tourna résolument la bobinette et entra sans plus de façon.

D'abord il trouva dans l'antichambre une douzaine de garçons de bureau faisant avec ferveur le coup de poing au nom de MM. d'Anchald, Saint-Priest et Chevalier. Chaperon Rouge se faufila entre leurs jambes, attrapa quelques bourrades et gagna comme il put les salons de la direction. Dans ces salons, encombrés de rédacteurs et d'actionnaires, c'était un tumulte, une mêlée, une bagarre de tous les diables; on se rossait un peu moins qu'à l'antichambre, mais on s'engueulait beaucoup plus.

Chaperon Rouge, en entrant, salua avec la plus grande politesse : « Bonjour, tout le monde, cria-t-il bien fort; je suis le petit Chaperon Rouge; je désirerais parler à M. le directeur.»

Un monsieur de fort bonne mine vint à lui, les bras ouverts :

« — Qu'y a-t-il pour votre service? mon garçon.»

Le Chaperon-Rouge s'inclina jusqu'à terre : — « Monsieur le directeur, dit-il, je viens...» Mais un autre monsieur, de fort bonne mine aussi, le tira par la manche, et lui dit avec douceur : « — Si c'est au directeur que vous avez à faire, mon petit ami, tournez-vous de mon côté.»

Le Chaperon Rouge s'inclina plus bas que terre devant le nouveau venu et recommença son boniment : — « Monsieur le directeur, dit-il, je viens...» Ici, un troisième monsieur, d'aussi bonne mine que les deux premiers, l'interrompit fort en colère : — « Ça, monsieur le Chaperon Rouge, de qui vous moquez-vous ici? Il n'y a de directeur que moi dans la maison, et je le ferai bien voir!»

Là-dessus, tous les autres directeurs qui étaient dans la salle de réclamer; on s'échauffe, on s'injurie, on se bouscule, on se bourre,

et le petit Chaperon Rouge s'esquiva prudemment, fort étonné de rencontrer tant de directeurs rue de Valois quand il en avait rencontré si peu au quai Voltaire.

***

Dans la rue, Chaperon Rouge, pour se consoler, fit une gambade et s'en alla flâner du côté de la rue Montmartre, où sont les bureaux de M. de Girardin.

Comme il approchait de cette délicieuse résidence, il trouva tout le quartier en révolution. — « De quoi s'agit-il ? » demanda le petit Chaperon Rouge, qui était fort curieux.

On lui répondit qu'il s'agissait d'un rédacteur de *La Presse* que M. de Girardin venait de flanquer par la fenêtre.

Il demanda alors comment se nommait ce rédacteur et quel crime il avait commis pour s'attirer un châtiment pareil. On lui répondit que ce rédacteur se nommait Mahias, qu'il n'avait rien commis du tout et que sa mort affligeait les honnêtes gens.

Le petit Chaperon Rouge, effrayé de ce qu'il venait d'entendre, avait presque envie de rebrousser chemin, mais il réfléchit que la place du pauvre Mahias était peut-être bonne à prendre, et cette pensée le retint. Pour lors, il allait franchir le seuil du terrible journal, quand, patatras ! un grand bruit se fit sur sa tête, et une nouvelle victime de la brutalité d'Émile vint tomber à ses côtés et s'aplatir sur le trottoir.

« — Ah ! mon Dieu ! » fit le petit Chaperon Rouge. Et tremblant de tout son corps, il s'approcha du malheureux qu'on venait d'arranger de la sorte. » — Hélas ! monsieur, lui dit-il, voyant qu'il respirait encore, que puis-je faire pour vous ? »

L'infortuné rédacteur répondit d'une voix mourante : « — Je m'appelle Henri d'Audigier... Pareil accident m'est arrivé chez Delamarre... Qu'on me mette dans l'omnibus de Passy ; le conducteur me connaît et me ramènera chez nous. » Disant cela, il s'évanouit.

***

Le petit Chaperon Rouge était, ma foi ! très embarrassé avec son d'Audigier sur les bras, mais une âme compatissante se trouva là fort à propos pour le tirer de peine. « — Confiez-moi M. d'Audigier,

dit cette âme compatissante en s'approchant ; je vais le faire transporter chez moi ; il trouvera là des soins affectueux, une maison bien tenue et de nombreux rédacteurs de journaux, tels que Villemot, Jacques Reynaud et d'autres, victimes comme lui des vivacités directoriales. »

« — Eh ! quoi, reprit le petit Chaperon Rouge scandalisé, ce Girardin n'est donc pas le seul directeur qui traite ses rédacteurs aussi cavalièrement.

« — Parbleu ! non, répondit l'âme compatissante, M. de Villemessant les traite fort légèrement aussi.

« — Ah ! fort bien, dit le petit Chaperon Rouge... Villemessant !.. Je me souviendrai de ce nom, et j'aurai grand soin de n'avoir jamais affaire avec ce directeur.

« — Et vous ferez sagement, répondit l'âme compatissante. D'ailleurs, s'il vous arrivait jamais quelque accident, venez à la maison, vous serez reçu à bras ouverts. Je me nomme Léonce Dupont ; c'est moi qui dirige la maison de santé de la rue Bergère, *La Nation*, si vous aimez mieux. » Et l'âme compatissante s'éloigna avec son d'Audigier.

***

« — Décidément, se dit le petit Chaperon Rouge, ce Girardin est un mauvais coucheur ; je n'irai pas chez lui. » Sur quoi, il tourna le dos à la rue Montmartre et fit route vers la maison Nefftzer.

Il trouva là toute la rédaction du *Temps* en train de fumer des pipes de porcelaine peinte, devant une longue table chargée de moos et de Revues germaniques.

« — Bonjour, monsieur Nefftzer, bonjour, monsieur Schérer, dit le petit Chaperon Rouge, qui entra comme un coup de vent ; j'ai grand désir de me faire journaliste, voulez-vous me prendre avec vous ?

« — Aimez-vous la bière ? » lui dit M. Nefftzer.

Le Chaperon Rouge ouvrit de grands yeux.

« — Ya ! aimez-fous la pière ? » dit à son tour M. Schérer.

Le petit Chaperon Rouge, ne sachant pas où ils en voulaient venir, répondit qu'à l'occasion il buvait volontiers un verre de bière anglaise.

« — De bière anglaise ! » cria M. Nefftzer.

« — Te pière anclaice ! » vociféra M. Schérer.

« — Pourtant, se hâta de dire le petit Chaperon Rouge, je trouve que la bière de Munich vaut cent fois mieux.

« — Voilà qui est bien, reprit M. Nefftzer un peu radouci ; mais êtes-vous capable d'avaler sans prendre haleine six grandes chopes de bière de Munich ? Ceci, prenez-y garde, est le *sine qua non* de votre admission parmi nous.

« — J'essaierai ! » répondit le petit Chaperon Rouge, qui avait toutes les audaces. Aussitôt, on apporta six grandes chopes pleines jusqu'aux bords et on les mit en bataille sur la table de rédaction. Le petit Chaperon Rouge, qui avait soif, but la première chope d'un seul trait.

M. Nefftzer parut satisfait.

La seconde, par exemple, passa plus difficilement.

M. Schérer fit la grimace.

A la troisième chope, le petit Chaperon Rouge demanda grâce et s'arrêta à moitié chemin.

« — Allez-vous-en ! » lui dit M. Nefftzer.

« — Ya ! allez-fous-en ! » lui dit M. Schérer.

Et le petit Chaperon Rouge s'en alla.

***

En sortant de cette brasserie, le petit Chaperon Rouge eut l'heureuse inspiration de se présenter aux bureaux du journal *La France*, et, jour de Dieu ! l'accueil qu'il reçut par là le vengea bien des froideurs de la maison Nefftzer.

M. de La Guéronnière, qui ne l'avait jamais vu, l'accueillit cependant avec une grâce, une bonté, une chaleur de cœur vraiment incroyables. Il lui fit mille bonnes manières, lui donna de petites tapes sur la joue, l'appela : « Mon cher ami, » et finalement mit tout le journal à sa disposition.

« — Ah ! monsieur le vicomte, monsieur le vicomte !. . » disait le petit Chaperon Rouge ; et il en était rouge de plaisir. Restait à fixer la position de ce nouveau rédacteur, et c'est ce qu'on allait faire, quand un haut personnage entra dans le salon du directeur. M. le vicomte courut au-devant de lui, pendant que le petit Chaperon Rouge, très discret de son naturel, se fourrait sous la table pour être moins gênant. Il ne sortit de là qu'au départ du haut personnage. Alors, seulement, il s'approcha de son directeur, et d'un petit air soumis le pria de lui indiquer son emploi dans le journal.

M. de La Guéronnière, qui avait complètement oublié le petit Chaperon Rouge, le regarda du haut en bas, lui demanda ce qu'il faisait dans son salon, et finalement lui tourna le dos en l'appelant : « Mon brave... »

J'ai négligé de vous dire que ce petit Chaperon Rouge était un grand philosophe. Il le prouva bien en cette circonstance.

« — Bah ! se dit-il après un moment de stupeur, les gros bonnets ont la mémoire courte ! » Et il se remit bravement en route.

***

A la *Gazette de France*, le Chaperon Rouge trouva dans les bureaux un jeune homme habillé de noir qui corrigeait des épreuves en mangeant un petit pain de seigle.

« — Monsieur, lui dit-il, je suis un malheureux Chaperon Rouge qui n'ai ni galette, ni pot de beurre, ni rien de ce qu'il me faut. Faites-moi, je vous prie, une place dans votre journal ; le premier coin venu me sera bon.

« — Mon cher petit Chaperon Rouge, répondit en souriant le jeune homme au pain de seigle, je te plains de tout mon cœur, mais tu choisis bien mal ton endroit en venant t'adresser à nous. Nous sommes ici dedans quelques jeunes gens, munis d'un excellent appétit, et la pauvre *Gazette* a déjà beaucoup de peine à nourrir tant de monde. Pourquoi diable veux-tu que nous nous embarrassions d'une bouche de plus ?...

« — Voilà qui est bien raisonné ! » dit le petit Chaperon Rouge. Et, sans ajouter un mot, il alla à l'*Opinion nationale*, qui loge, comme on sait, sous le même toit que la *Gazette*.

L'excellent M. Sauvestre, qui se trouvait là, lui fit fumer des cigares et l'engagea beaucoup à revenir après les événements de Pologne.

***

— « Hélas ! je le vois bien, se dit avec douleur le petit Chaperon Rouge, je ne serai jamais journaliste ! » Et pour tenter une dernière fois la fortune, il s'en fut cogner à la porte du *Nord*.

« — Toc ! toc ! » fit-il d'un doigt timide et déjà sans conviction. Aussitôt la porte s'ouvrit toute grande, si grande que le petit Chaperon

Rouge n'osait plus entrer ; — tant le malheur nous rend craintifs!

« — Je suis le petit Chaperon Rouge!... » disait-il sans bouger de place. Alors une voix du ciel lui répondit : « Entrez, entrez, petit Chaperon Rouge! » et M. de Poggenpohl lui-même vint le prendre par la main.

En deux mots, le Chaperon Rouge expliqua l'objet de sa visite.

« — Monsieur, lui dit le directeur avec une politesse exquise, *Le Nord* sera fier de vous compter au nombre de ses rédacteurs. Dès aujourd'hui vous faites partie de la maison. » Là-dessus on le présenta à l'administrateur, au gérant, au sous-gérant, au directeur littéraire, au sous-directeur, aux employés, aux protes, au concierge ; puis on lui fit visiter l'imprimerie, les bureaux de rédaction, les salons des directeurs ; de là, on l'introduisit dans son cabinet de travail ; on lui donna une papeterie toute neuve, de beaux encriers en porcelaine, des grattoirs merveilleux et un garçon de bureau moscovite qui s'appelait « Yvan ».

Or, tandis qu'on était en train de tout lui faire voir.

— Je voudrais bien voir le caissier, dit très ingénieusement le petit Chaperon Rouge.

A ces mots, le directeur le regarda d'un œil méchant : « — Monsieur, lui dit-il, dès aujourd'hui vous ne faites plus partie de la maison. »

Et le petit Chaperon Rouge se trouva encore une fois dans la rue.

***

Comme il se désolait beaucoup, un passant d'humeur joyeuse s'approcha et lui frappa sur l'épaule. — Pourquoi pleures-tu, mon fils ?

« — Je pleure, dit l'enfant, parce que j'ai mangé ma galette et que je n'ai pas les moyens d'en acheter d'autres... Ah! monsieur! (et il soupirait) les Chaperons Rouges sont bien malheureux par le temps qui court.

« — Écoute! fit alors le passant, si tu veux, je vais te faire gagner autant de galettes que tu pourras en croquer.

« — Comment cela ? mon Dieu!

« — Oh! bien simplement. Tu n'auras qu'à te promener dans Paris de droite à gauche et selon ton caprice, à cueillir un joli mot par ci, une anecdote par là, fourrer tout cela dans ton panier et m'apporter

ton panier, dès que tu l'auras rempli. Chaque fois que tu viendras me trouver avec ta corbeille pleine, je te promets une belle galette toute chaude, — aussi vrai que je m'appelle Villemessant.

« — Villemessant! cria le Chaperon Rouge épouvanté, vous êtes ce Villemessant qui flanque ses rédacteurs par la fenêtre à la façon de Girardin... Serviteur! Gardez vos galettes. »

« Rassure-toi, mon fils, lui répondit en riant le directeur du *Figaro*, si tu tombes de mes fenêtres, tu ne tomberas pas de bien haut. Mes bureaux étaient au troisième étage, par pitié pour mes rédacteurs je viens de m'installer au rez-de-chaussée.

« — Par ma foi! dit le petit Chaperon Rouge, voilà qui me réconcilie avec vous ; et, si vous me le permettez, je vais de ce pas me mettre en campagne. Quand mon panier sera plein je reviendrai vous voir, aussi vrai que je m'appelle le Chaperon Rouge. »

A paru dans le *Figaro* du 25 Octobre 1863, sous la signature JEAN FROISSART.

HISTOIRE D'UN CHIEN QUI N'AVAIT JAMAIS VU PARIS

HISTOIRE D'UN CHIEN

QUI N'AVAIT JAMAIS VU PARIS

I

J'ai fait connaissance, il y a quelques mois, d'un chien de ferme, nommé Trapp, qui ne manquait pas d'un certain esprit d'observation et de quelque justesse d'idées. Nous nous rencontrâmes pour la première fois à la barrière de l'Étoile, un soir de printemps ; — j'allais faire un tour au bois ; — Trapp, de son côté, faisait son entrée à Paris ; — je marchais la tête basse, en comptant les pavés de la route, — une de mes distractions favorites ; — Trapp trottait fièrement, la queue troussée comme un panache, — les oreilles tendues comme une peau de tambour basque, — les yeux brillants comme des escarboucles.

Je n'ai point l'habitude de faire attention à tous les chiens que je rencontre, — lorsqu'ils ne prennent point garde à ma personne ; — mais Trapp m'intéressa tout de suite par son air intelligent et son allure provinciale. Il fit deux ou trois fois le tour de l'Arc de Triomphe, — admirant les sculptures de Rude, sur lesquelles la lune distribuait des rayons de la façon la plus intelligente du monde ; — hochant la tête, — avec des allures de critique influent, et poussant d'intervalle en intervalle des petits aboiements de réjouissance. — Son inspection terminée, — et sans se soucier davantage de la sentinelle, — il passa majestueusement sous le gigantesque portique, avec des façons de triomphateur carthaginois à vous faire mourir de rire. Je m'approchai

de lui — le chapeau à la main, et je cherchai à entrer en conversation avec une personne aussi intelligente. Trapp n'y fit pas la moindre difficulté, et, quelques minutes après, nous parcourions les boulevards — en causant comme deux vieux amis.

Nota. — Il serait trop long de vous exposer ici le procédé que j'emploie pour causer avec les bêtes ; — contentez-vous de savoir que le procédé existe, — et que je suis obligé d'y avoir recours plus souvent que je ne le voudrais.

Trapp m'apprit, — en quelques aboiements, qu'il s'était échappé d'une ferme en Bourgogne, parce qu'il avait assez de la vie des champs et qu'il venait à Paris pour chercher fortune. Il possédait dans la capitale quelques amis, — à la tête de belles positions, — et qui pourraient lui venir en aide. — Il me nomma entre autres le chien de M. Alphonse Karr, — pour lequel il avait une lettre de recommandation. — Ici je me vis forcé de l'interrompre et de lui apprendre que le chien de M. Karr n'était plus à Paris. — A cette révélation, Trapp fit une affreuse grimace, mais, prenant résolument son parti, il s'essuya le mufle, et nous causâmes d'autre chose.

Trapp avait de l'esprit ; — et, quoiqu'il sentit beaucoup trop la province, je passai avec lui une délicieuse soirée. — A chaque instant il m'accablait de questions plus drôlatiques l'une que l'autre ; ce qui m'amusait beaucoup, c'est que Trapp, voyant les choses à son point de vue de chien, croyait que Paris tout entier avait été bâti, disposé, arrangé pour la plus grande commodité de la race canine.

Ainsi, mon ami s'arrêta deux ou trois fois dans les petites guérites du boulevard, et je ne pus lui persuader qu'elles n'étaient point destinées aux chiens de la capitale. — Comment voulez-vous, me disait-il, comment voulez-vous qu'il n'en soit pas ainsi ? Oui, je soutiens que ces guérites nous étaient primitivement réservées, mais que les hommes ont fini par prendre exemple sur nous, et qu'alors ils les ont accaparées.

Je n'osai rien lui répondre, — parce que j'étais à peu près de son avis ; — il me fit aussi quelques réflexions à la suite de la première, — pour me prouver que les hommes prenaient aux chiens plusieurs de leurs coutumes ; j'allais lui rebiffer avec indignation, mais d'un geste de museau, Trapp me coupa la parole.

Il me montra sur la porte d'un café du boulevard, un monsieur fort bien, accroupi sur une tasse de café pleine jusqu'aux bords, — et lapant quelques gorgées, — tout à fait à la mode canine, — de

peur de tacher son pantalon blanc. Trapp me montra d'un autre côté un confrère à lui, qui buvait tranquillement dans un ruisseau.

— Comparez, me dit-il, — en remuant la queue, en signe d'allégresse.

Je comparai et je me tus.

Un peu plus loin, nous rencontrâmes devant le café Riche, une dizaine de panamas faisant cercle autour d'une belle dame à la royale envergure ; — ces messieurs se disputaient bruyamment le bras de la dame,— avec de gros éclats de rire,— et de petits mots glissés à l'oreille de la donzelle.— Enfin l'un d'eux l'emporta,— c'était le plus laid, — et les autres se retirèrent en rechignant ;— le vainqueur et sa conquête disparurent bravement au milieu de la foule réunie autour d'eux.

Trapp cligna de l'œil en me regardant, et poussa un aboiement — ricané à la Méphisto. Moi je rougis et baissai la tête.

Un moment après, il s'écria avec enthousiasme: — Décidément Paris est une grande et belle ville, Paris est la reine du monde, — et je ne la quitterai jamais plus de ma vie.

— Trapp, mon ami, lui répondis-je, ce que vous dites là est purement très beau, et c'est tout juste avec cette exclamation que Nadaud a fait une de ses plus jolies romances :

Paris, la ville enchanteresse,
Qui nous prend toutes, etc.

Mais pourriez-vous m'expliquer la cause de votre enthousiasme, mon ami Trapp ?

Trapp éternua trois fois, et me répondit : Figurez-vous bien, mon cher, que j'arrive d'un pays — où l'on m'accablait de coups à la moindre escapade, — où je vivais dans une basse-cour entre les poules et les dindons, — où je couchais sur du fumier — dans l'éternelle côte à côte de Maritornes et de valets de ferme — qui m'arrachaient tous les poils pour me caresser.

— Vous m'intéressez, Trapp, continuez, je vous prie.

— Ici, au contraire, regardez l'existence qui m'attend. — Voyez-vous là-bas ce beau monsieur avec des longues vrilles derrière ses bottes — et une badine à la main; — il est en train de se rafraîchir à la porte d'un café ; regardez! il a trois chiens avec lui, étendus tous

trois sur de bonnes chaises à ses côtés ; — voyez comme il les caresse! Tenez! il leur donne du sucre dans le creux de sa main, un, deux, trois morceaux. — Dieu! que ces chiens-là ont du bonheur... — Tout en causant, Trapp considérait ce groupe d'un œil d'envie ; lorsqu'un des chiens, qui probablement avait assez de sucre comme cela, refusa le morceau que son maître lui tendait. Le maître insista ; — le chien s'entêta. — Une fois, deux fois, tu n'en veux pas ; et vli! et vlan! un coup de pied, un coup de cravache. —La pauvre bête s'en alla rouler avec sa chaise à l'extrémité du trottoir.

Je regardai Trapp ; — il ne sourcilla pas et se contenta de dire gravement : — Le chien était dans son tort ; — pourquoi refusait-il le sucre? — Décidément, ce coquin de Trapp n'avait pas de principes. Mais une des choses qui l'émurent et le charmèrent surtout dans cette promenade, ce fut la rencontre d'une levrette trottinant à la suite d'une *brédaline*. A vrai dire, la levrette était ravissante ; — un minois chiffonné, quelque chose de crâne, de tapageur et de spirituel en diable.

— Mon Dieu! la ravissante créature, grommelait le pauvre Trapp...

Et il s'en alla rôder autour de la jeune personne.

Trapp était un beau chien — qui comptait de nombreux succès de ferme, — mais il était loin d'être élégant ; — sa barbe n'était point faite, — son poil très négligé — et couvert de boue et de poussière.

La levrette le regarda avec impertinence et lui répondit par un grognement dédaigneux qui signifiait : — Espèce de sagouin! si t'allais laver tes pattes.

Elle tenait cette phrase de sa maîtresse. Trapp voulut insister, mais il reçut pour tout profit un coup d'ombrelle sur le museau, et il revint vers moi les larmes aux yeux :

— Oh! me dit-il avec expression, j'ai le cœur brisé!

Je le consolai de mon mieux : — Écoutez, Trapp, — il vous faut chercher une position; — entrez chez un bon maître,—cela vous sera facile avec votre tournure et votre esprit. — Une fois établi, allez trouver votre levrette, et je vous réponds du succès : — les levrettes de Bréda ne résistent jamais à ces sortes de choses.

Trapp me regarda fixement, puis il aboya avec enthousiasme.

— Dans quinze jours, ici, à la même place, me dit-il ensuite ; — j'y serai, et je vous raconterai ce que j'aurai fait.

Ceci dit, il disparut comme un trait.

II

Chez un homme de lettres.

Quinze jours après la disparition de mon ami Trapp, je me rendis au rendez-vous qu'il m'avait fixé en fuyant, et je le trouvai devant le café Riche, nonchalamment assis sur son train de derrière, avec un maintien de grand seigneur au repos.

— Bonjour Trapp.

Il leva la tête, et frétilla de la queue en signe de joie :

—« Allons! me dis-je, il me reconnait; tant pis! c'est qu'il n'est pas heureux.» Je m'assis sur une des chaises alignées le long des boulevards; Trapp vint se placer entre mes jambes, souffla bruyamment, comme un banquier qui fume un *trabucos*, et commença le récit de ses aventures : « Depuis que nous nous sommes quittés, me dit-il d'un petit ton chagrin, j'ai déjà fait deux maîtres : un homme de lettres et un journaliste. L'homme de lettres m'a gardé douze jours, le journaliste trois ; — comme vous voyez la chose n'a pas été longue. Au surplus, je n'en suis pas fâché ; — j'en avais par-dessus le museau, et vous le comprendrez facilement. Figurez-vous mon cher...

— Trapp, mon ami, je vous permets de me tutoyer, si cela vous amuse...

— Figure-toi, mon cher, que, le soir de notre rencontre, je passais en courant dans la rue Le Peletier, quand je tombe dans les jambes d'un monsieur, qui, pour être plus vrai, tomba dans les miennes. C'était un grand gaillard, barbu, large en épaules, haut en couleur, et faisant aller ses bras comme des ailes de moulin à eau. Il me plut, je ne sais pourquoi ; — je lui convins, comme de juste ; — il me caressa le dos, me donna deux ou trois petites tapes sur le mufle, et me fit signe de le suivre; ainsi je fis, et nous arrivâmes dans une grande maison de la Chaussée d'Antin, — à un quatrième étage au-dessus de l'entresol. L'appartement se composait de deux pièces : — la première convenablement meublée, la seconde un vrai taudis. — Mon gaillard habitait la seconde. Je t'ai déjà dit qu'il était homme de lettres, — et je t'avouerai que, d'après ce que j'en ai vu, c'est un métier fort agréable. Mon maître se levait tous les matins vers dix ou onze heures; et nous

allions déjeuner ensemble chez un certain *Pavard*, où se donnent rendez-vous les artistes et les gens de plume. Je devins en une matinée le Benjamin de la maison ; — j'avais mon couvert mis à toutes les tables. — M. Pavard m'avait en grande affection ; mais il tenait mon maître en méchante estime. Il nous faisait crédit cependant, et je vais te dire pourquoi :

— Parle vite, Trapp, parle vite.

— Mon maître était ce qu'on appelle un homme d'esprit ; entre nous, je ne sais trop comment, car il n'est jamais parvenu à me faire sourire. Son esprit consistait à couper aux mots la queue et les oreilles, à raconter de sang-froid les sottises les plus étranges. et à se moquer de tout le monde, et de lui le premier. — On venait de tous côtés chez *Pavard* pour l'entendre débiter ses sornettes, et le maître du lieu lui devait de nombreuses pratiques souvent renouvelées. Voilà comment nous avions crédit dans la maison. Mon maître avait environ trente-huit ans, il avait fait autrefois une petite comédie en vers, intitulée : «*Qui payera les violons?* — un des succès d'il y a quinze ans ; — mais depuis cette époque il n'avait plus rien produit, ce qui le désolait fort, mais ne le faisait pas travailler davantage. Tous les matins, avant de se coucher, il tirait de sa bibliothèque un exemplaire de son œuvre de jeunesse et se mettait à la lire d'un bout à l'autre avec des intonations charmantes. Malheureuse comédie ! J'ai fini par la savoir par cœur, et je me chargerais d'en aboyer toutes les tirades aussi bien que le premier acteur venu.

Nous étions invités quelquefois à déjeuner chez le fameux *Dinocheau*, un autre marchand de vin du quartier ; mais mon maître ne s'y plaisait point, parce qu'il y trouvait des gaillards capables de lui répondre et de le *rouler*. J'ai vu là un certain chanoine nommé *Monselet*, qui fait quatorze repas par jour ; — *Armand Barthet*, qui vient de traduire les odes d'Horace et les a dédiées à M. Dinocheau aîné ; — un excellent homme qui répond au nom de *Guichardet*, et qui croit toujours qu'on l'appelle pour l'inviter à déjeuner. — J'y ai vu aussi presque tous les rédacteurs de la petite presse et quelques bons jeunes gens, — provinciaux comme moi, — amenés par le désir d'offrir quelque chose à des hommes d'esprit.

Après déjeuner, nous allions prendre le café à un certain divan — qui eut jadis une réputation littéraire, mais où l'on parle de tout autre chose que de littérature. — Mon maître refaisait des mots,

bâillait affreusement, et dormait sur un divan jusqu'à cinq heures, le moment de l'absinthe ou du madère — qu'on allait se faire offrir par une *petite vieille* quelconque rencontrée sur les boulevards. — Je te ferai remarquai, mon cher Piccolo, — que tous ces messieurs, — mon maître en tête, — parlaient une espèce de jargon incompréhensible dont on ne trouve la clef nulle part. — Sais-tu ce que signifie, par exemple : « Elle est trop forte, elle est trop bleue, celle-là ? » — Comprends-tu qu'on appelle un ami : « *Mon bonhomme* ou *ma petite vieille ?* » — Vois-tu quelque nécessité à entrelarder toutes les phrases de grands mots prétentieux comme « *palingénésique* ou *sardanapalesque ?* »

— Trapp, mon garçon, interrompis-je, ne causons pas politique, je t'en supplie, et continue ton récit.

Trapp continua : — « L'absinthe ingurgitée, nous songions au dîner. Dame ! c'était le plus difficile ; — mon maître n'avait pas toujours trois francs dans sa poche ou un ami sous la main ; — il nous est même arrivé de dîner avec vingt-cinq centimes, employés comme suit :

Un cigare, 25 c. ; — Cure-dent, 0 c. ; — Faux frais, 0 c.

Ne trouves-tu pas que cette existence était par trop dénuée d'os à la moelle et d'agrément ? — Après dîner, nous retournions au divan, où l'on faisait un violent domino jusqu'à minuit. — A minuit, *Massa* me renvoyait à la case et s'en allait courir, je ne sais où, jusqu'au matin. Voilà quelle était notre vie. Malgré mes goûts aventureux, je la trouvais par trop incertaine et débraillée. — Ce qui me chagrinait le plus, — c'était de voir que tous les hommes de plume n'étaient point comme mon maître, et que, — sans sortir du monde littéraire, — j'aurais pu tomber chez des gens rangés et d'une conduite exemplaire. Ainsi nous visitions quelquefois Henri Monnier et Jules Janin, — deux hommes qui se tutoient et qui se détestent, — et je revenais de ces visites — le cœur navré de me retrouver dans notre taudis. Jules Janin habite à Passy une adorable villa où il donne d'excellents dîners, — avec des causeries littéraires au dessert. — Quant à Henri Monnier, il perche dans un charmant petit local de la rue Ventadour, — où règne l'ordre le plus parfait et le plus scrupuleux. — Tout est propre, luisant, rangé : des armoires partout. Un véritable intérieur hollandais. Sur la porte, une plaque en cuivre flamboie comme un soleil : H. MONNIER. — Parlez-moi de ça, au moins ; — on n'a pas honte d'avouer de tels seigneurs. De ces maisons, — mon maître sortait, — le cœur rongé par l'envie ; — et, pour se consoler, il arrachait les poils gris de sa barbe et s'en

allait en criant par-dessus les toits : — « Vive la jeunesse ! A bas les goîtreux et les rachitiques ! » C'était sa consolation aux jours d'angoisses pécuniaires.

Ne va pas cependant t'imaginer, — ô naïf Piccolo, — que tous les littérateurs laborieux et gagnant de l'argent soient pour cela rachitiques et goîtreux. — J'ai visité, — dans son appartement de la rue de Tournon, — un certain monsieur Octave Feuillet, dont la cervelle est une vraie mine d'or, et qui mène, — en tête à tête avec une charmante jeune femme, — l'existence la plus paisiblement bourgeoise qui se puisse voir. — A côté de lui habite aussi monsieur de Saint-Germain, — un romancier plein de talent, — à ce qu'on m'a dit, — et qui n'en est pas moins un excellent père de famille. — Je te citerai encore M. Ernest Serret, M. Scribe, et tant d'autres honnêtes gens de plume, — qui vivent comme de paisibles rentiers.

Un beau matin, mon maître, criblé de dettes et acculé d'une terrible façon dans l'impasse du désespoir, — prit sa plume et son courage à deux mains et composa, en une journée et une nuit, une nouvelle intitulée : *les Pistolets de Clairette ;* — c'était charmant. Notre travail terminé, nous nous mîmes en quête de le placer quelque part, dans un terrain sûr et productif... Mon maître me pria de l'accompagner, et nous voilà en route. — Ah ! Piccolo ! que de courses, que de démarches, que de cauchemars ! J'ai couru toutes les revues du grand et du petit format : la *Revue des Deux-Mondes*, dans la rue Saint-Benoît ; — la *Revue contemporaine*, dans la rue Mazarine ; — la *Revue européenne*, sur le quai Voltaire ; la *Revue française*, dans la rue du Pont-de-Lodi ; la *Revue des races latines ;* la *Revue internationale*, etc., etc. A la *Revue des Deux-Mondes*, — on ne me laissa pas entrer, — sous prétexte que l'on ne recevait pas les chiens ; — mais on ne reçut pas davantage le manuscrit de mon maître. — M. Mazade, que nous voyions au divan, — dit pis que pendre à M. Buloz de notre moralité et nous appela *Bohémiens ;* tout cela parce que nous sommes plus forts que lui aux dominos. — Et d'une.

A la *Revue européenne*, — on nous pria d'attendre que le directeur fût visible, — et l'on nous laissa pendant une heure et demie sans nous adresser la parole ; mon maître était visiblement contrarié. — Je vis là, assis dans un coin — et muet comme un élève de l'abbé de l'Épée, — M. Théophile Gautier, en contemplation devant une grosse mouche qui tambourinait des ailes sur les vitres. Après une heure et demie

d'attente, le directeur, M. Lacaussade, nous reçut dans son cabinet; — il accueillit notre demande, fut plein d'attentions pour nous et nous engagea à repasser dans dix-huit mois, parce qu'on avait de la copie jusqu'à cette époque. — Et de deux!

A la *Revue contemporaine*, nous ne vîmes en entrant que la barbe blonde de l'éditeur, M. Sartorius ; — mais mon maître, — à l'aspect de cette barbe, — se retira précipitamment.

A la *Revue française* où nous avions de nombreux amis, on nous reçut à bras ouverts ; — on alluma un *bishoff* monstre, et mon maître oublia dans l'alcool l'objet de sa visite. Ces messieurs causèrent théologie, — et nous nous retirâmes enchantés. — Et de quatre!

Décidément, les *Pistolets de Clairette* risquaient de nous rester en portefeuille. — En attendant, les protêts pleuvaient comme la grêle ; — nous devions à tout le monde, et personne ne nous devait rien. — Heureusement, vers la même époque, nous rencontrâmes l'éditeur de la *Librairie japonaise*, qui nous proposa des romans à traduire. Mon maître, — aussi fort que moi dans cette belle langue, — accepta cette offre sans hésiter, — troqua, à la même librairie, les *Pistolets de Clairette* contre une grammaire japonaise et se mit à l'œuvre.

Tous les soirs il me débitait des choses étranges et incompréhensibles. — Vingt-quatre heures de plus et j'en serais mort. Mais je ne voulus pas mourir. Un beau matin je m'évadai secrètement, — par l'escalier de service, — résumant en deux mots mon opinion sur les hommes de lettres comme le mien :

Trop de japonais, pas assez de biftecks!

III

Chez un journaliste

Son histoire achevée, Trapp sortit deux pans d'une belle langue rouge avec laquelle il s'essuya les babines, à la façon de plus d'un honnête homme de ma connaissance. Il semblait prendre beaucoup de plaisir à cet exercice.

— Trapp, lui dis-je à mon tour, votre récit est plein d'agrément; mais vous avez oublié de me parler de vos amours. Et la petite levrette, hein! mauvais sujet?

Trapp rougit et poussa un grognement égrillard et de mauvaise compagnie que j'avais déjà entendu autre part, avec cela un sourire d'une inconcevable fatuité illumina sa belle physionomie de chien; mais, quoiqu'il eût envie de parler, il fut assez — j'allais dire galant homme — pour ne pas ouvrir la bouche sur ses succès. Comme vous voyez, c'était du dernier bon genre.

— Très bien, lui dis-je, très bien! vous ne voulez pas compromettre personne, et vous avez raison; mais laissez-moi vous faire observer que ce silence est bien plus scélérat qu'un récit circonstancié de vos aventures galantes. C'est égal, comme on autorise dans le monde cette façon d'être indiscret, brisons là, et racontez-moi la suite votre odyssée?

Trapp continua :

— En quittant mon homme de lettres, je me demandai où je pourrais diriger mes pattes, lorsqu'il me revint à l'esprit qu'un ami de mon maître m'avait fait un soir des propositions pour entrer à son service, et du même pas je me rendis chez lui. Il habitait quelque part dans la rue du Faubourg-Montmartre une maison de bonne mine, et son appartement était meublé avec beaucoup de luxe, sinon de goût. J'aboyai trois fois pour me faire reconnaître, et mon homme vint m'ouvrir, en costume léger. Je le surprenais au lit, en train de lire tous les journaux du matin et de préparer soigneusement l'article qu'il allait avoir l'air d'improviser au bureau de son journal... J'ai oublié de te dire qu'il était attaché à la rédaction du *Serpenteau*, une de vos grandes feuilles quotidiennes. Il accueillit avec empressement l'offre de mes services, et, tout en s'habillant pour se rendre à ses occupations du jour, il me donna quelques renseignements sur la profession de journaliste et les bénéfices qu'elle rapporte.

Ah! Piccolo de mon âme! quel adorable métier que celui-là et quelle puissance il vous donne! Il n'y a pas à dire, vois-tu, le journaliste est le roi de l'époque; lui seul peut emboucher à sa guise le cornet à piston de la réclame, un instrument qui a la propriété de faire frétiller les montagnes et de bâtir des palais splendides, sans le secours de maçons et d'architectes, tout à fait dans le genre de la lyre d'Amphitryon...

— Prononcez Amphion... On voit bien que ton éducation a été faite par un homme de lettres, mon pauvre Trapp; mais continue.

Trapp reprit, sans avoir l'air vexé :

— Mon nouveau maître me parla de son métier avec enthousiasme :

— Vois-tu Trapp, me disait-il, rien ne nous résiste, à nous autres ; nous avons les plus beaux porte-plumes de Paris, les plus beaux encriers de Paris, les plus belles femmes de Paris. Tout le monde nous flatte, nous cajole ; nous sommes les hommes du moment, les vrais fils de cette époque, que nous dominons de toute la tête ; personne ne nie notre omnipotence, personne n'essaye de lutter avec elle. Tiens, un exemple, Trapp :

Quasimodo était certes le plus vilain bossu, le plus horrible cagneux, le plus immonde bancal qui se pût voir ! Eh bien, malgré sa laideur et sa difformité, s'il eût été journaliste au lieu d'être sonneur de Notre-Dame, et qu'il eût dit à Esméralda : — Ma petite Sméralda, si tu veux m'épouser, je te ferai une réclame dans le *Serpenteau* ou toute autre feuille du moment ; je te proclamerai plus belle, plus légère, plus habile que Taglioni, Rosati, Ferraris, Emma Livry, etc... Entre nous, Trapp, crois-tu que la Esméralda eût hésité une minute ? Non, n'est-ce pas ? Et voilà bien qui te prouve la royale suprématie du journalisme. Je me gardai bien de lui donner un démenti. — Jette un coup d'œil autour de toi, me dit-il ensuite ; comment trouves-tu mes meubles, hein ? Est-ce assez reluisant, doré, moelleux, cossu ? Veux-tu que je te dise combien tout cela m'a coûté ? Deux lignes de copie, mon brave ; pas davantage. Cette pendule me vient d'un horloger de la rue de la Paix que j'ai proclamé le plus habile mécanicien de notre temps ; ces bronzes m'ont été envoyés par un honnête marchand dont je me suis contenté d'indiquer la boutique à mes abonnés ; ces tapis, ces divans ont tous la même source ou à peu près. Hein ! qu'en dis-tu ? Nous mangeons chez les premiers restaurateurs, monsieur Trapp ! nous sommes vêtus par les premiers tailleurs, monsieur Trapp ! monsieur Trapp, nous sommes chaussés par les meilleurs bottiers ! Comment trouves-tu le métier, mon garçon ? — Franchement, j'étais enthousiasmé, et je me félicitais d'entrer au service d'un homme aussi fort et aussi proprement vêtu.

Mon nouveau propriétaire se leva et me conduisit à son journal, séant rue Montmartre. Je vis là, dans une antichambre, deux ou trois grands gaillards, en cravate et en habit noir, auxquels je me disposais à faire toutes sortes de démonstrations amicales, persuadé que je me trouvais en présence des propriétaires du *Serpenteau*. L'humble révérence qu'ils nous firent dissipa mon illusion : j'avais affaire à des garçons de bureau. De l'antichambre nous passâmes dans une salle

où régnait un inimaginable désordre. En deux aboiements voici la description de l'endroit : Au milieu, une longue, très longue table recouverte d'un tapis vert disparaissant sous une centaine de journaux de tous les formats ; tout autour de la salle, un large divan ; au fond, une immense croisée ; à gauche, une cheminée avec le buste d'Armand Carrel et celui de Royer-Collard ; avec cela une dizaine de chaises. Tout ce mobilier m'apparut au milieu d'un épais brouillard de fumée ; car c'était le fort moment du travail, et la rédaction du *Serpenteau* ne saurait travailler sans fumer. Ces messieurs étaient tous là ; le sans-façon le plus complet me parût être à l'ordre du jour. L'un des rédacteurs — section de la chronique — allongé à plat ventre sur le divan, rédigeait une spirituelle causerie à propos des gens qui ne savent point bien se tenir ; un peu plus loin, la section des théâtres, dont les jambes interminables traçaient sur la table un V gigantesque, s'amusait, tout en écrivant, à lancer des tourbillons de fumée dans l'oreille de son voisin de gauche, absorbé par une lecture du journal des tribunaux. Ce dernier (j'ai su depuis que c'était un avocat), faisait de temps à autre, du bras et de la main, des gestes tour à tour onctueux ou expressifs, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut renversé un encrier sur la copie de son vis-à-vis, en train de terminer son bulletin politique.

Mon maître me présenta à la rédaction, et j'adressai mes révérences, le mieux que je pus, à ceux d'entre ces messieurs qui me parurent les plus influents. — Ah ! ça, que vas-tu faire de ce chien ? demanda-t-on à mon maître de tous côtés. Il ne répondit pas et se contenta de cligner de l'œil d'une façon expressive. « Que va-t-on faire de moi ? me disais-je un peu effrayé ; mon honneur, ma dignité, mon libre arbitre vont-ils être soumis à quelque rude combat ? Un geste de mon maître coupa court à mes réflexions, et je m'allongeai à ses pieds pendant qu'il improvisait un article, tu sais par quel procédé. Son travail achevé — il eut fini avant tout le monde, — il m'appela à ses côtés, fit avec un vieux journal, et en deux tours de main, une sorte de bonnet de police qu'il me posa crânement sur l'oreille ; puis, me passant un ruban autour du cou, il attacha son article à l'extrémité et me donna mes instructions. Il s'agissait d'aller à l'imprimerie, située à quelques rues de là, de faire *composer* l'article de mon maître, puis de lui en rapporter l'*épreuve*...

— Est-il instruit ce coquin de Trapp ! ne pus-je m'empêcher de murmurer.

— ... De lui en rapporter l'épreuve, bref, de faire le service d'un

garçon imprimeur. Je t'ai déjà dit que mon maître avait le génie de la réclame ; tu en vois encore là une preuve. Pendant deux jours, on n'a cessé de parler de moi dans tout Paris ; et quand je passais avec mon noble fardeau, la tête dressée et le nez au vent, j'entendais dire autour de moi : — Voilà le chien de M. N..., le rédacteur en chef du *Serpenteau*.

A paru dans *Paris–Journal illustré* des 13-20 et 24 Août 1859 sous la signature Piccolo.

L'ÉDITION ORIGINALE

COLLECTION ARTISTIQUE GUILLAUME ET Cie || ALPHONSE DAUDET || TRENTE ANS DE PARIS || A TRAVERS MA VIE ET MES LIVRES || ILLUSTRÉ || PAR BIELER, MONTÉGUT, MYRBACH, PICARD ET ROSSI || GRAVURE DE GUILLAUME FRÈRES ET Cie || PARIS || C. MARPON ET E. FLAMMARION || 26, RUE RACINE, 26 || 1888 || TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 volume in-18 imprimé par A. Lahure, couverture blanche illustrée, en couleurs. Prix : 3 fr. 50.

1 feuillet blanc, 1 feuillet avec, au verso, l'indication du tirage sur papier Japon, faux-titre, titre, titre de départ, 344 pages, 1 feuillet pour la table et 1 feuillet portant le nom et l'adresse de l'imprimeur.

Il a été tiré 125 exemplaires sur papier du Japon. (Prix : 20 francs.)

Dans la présente édition de LA LIBRAIRIE DE FRANCE, nous avons extrait de *Trente ans de Paris*, afin de les placer en tête des ouvrages qu'ils concernent pour la commodité du lecteur, les chapitres ayant trait à : *Histoire de mes livres : le Petit Chose, Tartarin de Tarascon, Lettres de mon Moulin, Jack, Fromont jeune et Risler aîné.* Voir les tomes II, III, IV, V et VI.

Des fragments de *Trente ans de Paris* ont primitivement paru dans différents journaux ou revues. L'*Histoire de mes livres* est empruntée aux préfaces placées par l'auteur en tête de l'édition collective, in-8°, Dentu-Charpentier (1881-1887) (1).

(1) Cf. *Essai de bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet*, par Jules Brivois, *Paris, L. Conquet*, 1895.

TABLE DES MATIÈRES

L'Arrivée 1
Villemessant 9
Premier habit. 16
Les Salons littéraires 23
Mon Tambourinaire. 32
Première Pièce 42
Henri Rochefort 47
Henry Monnier. 57
La fin d'un pitre et de la bohème de Murger 61
L'Ile des Moineaux. — Rencontre sur la Seine . . . 71
Tourguéneff 75

APPENDICE. 85

PAGES RETROUVÉES :

La Chronique rimée. 95
Le Petit Chaperon Rouge à Paris 115
Histoire d'un chien qui n'avait jamais vu Paris . . . 127

L'ÉDITION ORIGINALE. 141

SOUVENIRS
D'UN
HOMME DE LETTRES

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES

1888

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

—

1930

ÉMILE OLLIVIER

Entre tous les salons parisiens où fréquenta mon premier habit, le salon Ortolan, à l'École de Droit, m'a laissé un souvenir aimable. Le père Ortolan, méridional à tête fine, jurisconsulte de renom, était aussi poète à ses heures. Il avait publié les *Enfantines*, et tout en jurant ne jamais écrire que pour le jeune âge, il ne dédaignait pas à l'endroit de ses vers l'approbation des grandes personnes. Aussi ses soirées, très suivies par les indigènes des quartiers savants, offraient-elles un agréable et original mélange de jolies femmes, de professeurs et d'avocats, de gens doctes et de poètes. C'est comme poète qu'on m'invitait.

Parmi les jeunes et antiques célébrités que je vis passer là dans le brouillard d'or des premiers éblouissements, vint un soir Émile Ollivier. Il était avec sa femme, la première, et le grand musicien Liszt, son beau-père. De la femme, je me rappelle des cheveux blonds sur un corsage de velours; de Liszt, du Liszt de ce temps-là, moins encore. Je n'avais d'yeux, de curiosité que pour Ollivier. Agé d'environ trente-trois ans (on était en 1858), coryphée du parti très populaire parmi la jeunesse républicaine qui était fière d'avoir un chef de son âge, il marchait alors dans la gloire. On se disait la légende de sa famille : le vieux père longtemps proscrit, le frère tombé dans un duel, lui-même proconsul à vingt ans et gouvernant Marseille par l'éloquence. Tout cela lui donnait de loin, dans les esprits, une certaine tournure de tribun romain ou grec, et même quelque ressemblance avec les jeunes hommes

tragiques de la grande Révolution : les Saint-Just, les Desmoulins, les Danton. Pour moi, que la politique touchait peu, le voyant ainsi, poétique malgré ses lunettes, éloquent, lamartinien, toujours prêt à parler et à s'émouvoir, je ne pouvais m'empêcher de le comparer à un arbre de son pays — non à celui dont il porte le nom et qui est symbole de sagesse — mais à un de ces pins harmonieux qui couronnent les collines blanches et se reflètent dans les flots bleus des côtes provençales, pins stériles mais gardant en eux comme un écho de la lyre antique, et frémissant toujours, résonnant toujours de leurs innombrables petites aiguilles entre-choquées au plus léger souffle de tempête, au moindre vent qui vient d'Italie.

Émile Ollivier était alors *un des Cinq*, un des cinq députés qui, seuls, osaient braver l'Empire, et il siégeait au milieu d'eux, tout en haut des bancs de l'Assemblée, isolé dans son opposition comme sur un inexpugnable Aventin. En face, renversé dans le fauteuil présidentiel, l'air endormi et las, Morny, de son œil froid de connaisseur d'hommes, guettait celui-ci : il l'avait jugé moins Romain que Grec, plus emporté par la légèreté athénienne que lesté de prudence et de froide raison latine. Il connaissait l'endroit vulnérable; il savait que sous cette toge de tribun se cachait la vanité native et sans défense des virtuoses et des poètes, et c'est par là qu'un jour ou l'autre il espérait en venir à bout.

Des années plus tard, quand pour la seconde fois et dans les circonstances que je vais dire, je me rencontrai avec Émile Ollivier, il était conquis à l'Empire. Morny avant de mourir avait mis comme une coquetterie à vaincre, à force d'avances narquoises et de hautaines câlineries, les résistances, pour la forme et la galerie, de cette mélodieuse vanité. On avait crié dans les rues : « La grande trahison d'Émile Ollivier », et pour cela, Émile Ollivier se croyait le comte de Mirabeau. Mirabeau avait voulu faire marcher d'accord la Révolution et la Monarchie ; Ollivier, plein d'ailleurs des intentions les meilleures, tentait après vingt ans d'unir la Liberté à l'Empire, et ses efforts rappelaient Frosine mariant l'Adriatique avec le Grand Turc. En attendant le Grand Turc, comme il se trouvait veuf depuis longtemps, il s'était remarié lui-même, avec une toute jeune fille, provençale comme lui, qui l'admirait. On le disait radieux, triomphant; une même lune de miel dorait de ses plus doux rayons et ses amours et sa politique. Un homme heureux!

Cependant un coup de pistolet retentit du côté d'Auteuil. Pierre Bonaparte venait de tuer Victor Noir ; et cette balle corse, à travers la poitrine d'un jeune homme, frappait en plein cœur la fiction de l'Empire libéral. Paris soudain s'émeut : les cafés parlent à voix haute, une foule gesticule sur les trottoirs. De minute en minute les nouvelles arrivent, les bruits circulent ; on se raconte l'intérieur étrange du prince Pierre, cette maison d'Auteuil fermée en plein Paris, comme une tour de seigneur génois ou florentin, sentant la poudre et la ferraille, et tout le jour retentissante du bruit des pistolets de tir et du cliquetis des épées froissées. On dit ce qu'était Victor Noir, sa grande douceur, sa jeunesse, son mariage tout prochain. Et voilà que les femmes s'en mêlent : elles plaignent la mère, la fiancée ; l'attendrissement d'un roman d'amour s'ajoute aux colères politiques. La *Marseillaise*, encadrée de noir, publie son appel aux armes ; des gens disent que ce soir Rochefort distribuera quatre mille revolvers dans ses bureaux. Deux cent mille hommes, enfants ou femmes, les quartiers bourgeois, tous les faubourgs se préparent pour la grande manifestation du lendemain ; il souffle un vent de barricades, et, dans la tristesse du jour tombant, on entend ces bruits indistincts, précurseurs des révolutions, qui semblent les craquements sourds des ais d'un trône.

A ce moment, je rencontrai un ami sur le boulevard. « Ça va mal, lui dis-je. — Très mal, et le plus bête, c'est qu'*en haut* ils ne se doutent pas de la gravité de la chose. » Puis, passant son bras sous mon bras : « Émile Ollivier te connaît, viens avec moi place Vendôme. »

Depuis qu'Émile Ollivier y était entré, le ministère de la justice avait perdu tout caractère de pompe et de morgue administrative. Prenant au sincère son rêve d'Empire démocratique et libéral, vrai ministre à l'américaine, Ollivier n'avait pas voulu habiter ces vastes appartements, ces hauts salons, brodés d'abeilles, timbrés et chargés selon lui de trop autocratiques dorures. Il occupait toujours, rue Saint-Guillaume, son modeste logement d'avocat-député, et arrivait chaque matin place Vendôme, une grande serviette bourrée de papiers sous le bras, avec sa redingote et ses lunettes, comme un homme d'affaires qui va au Palais, comme un brave employé qui se rend pédestrement à son bureau. Cela le faisait mépriser un peu par les garçons et les huissiers. Porte grande ouverte, escalier désert ! Huissiers et garçons nous laissèrent passer, ne daignant pas même nous demander où nous allions, ni qui nous cherchions, témoignant seulement par un air dédai-

gneusement résigné et une certaine insolence correcte d'attitude combien ils trouvaient ces mœurs, familières et nouvelles, contraires aux belles traditions et éloignées de l'idéal administratif.

Dans un grand cabinet haut de plafond, large ouvert sur deux vastes portes-fenêtres, un de ces cabinets d'aspect triste et froid où tout est vert, mais de ce vert bureaucratique des cartons verts et des fauteuils de cuir vert qui est à la belle verdure des forêts ce qu'un papier timbré est à un sonnet sur vélin, ce que le cidre est au champagne, — le ministre était seul, adossé contre la cheminée, à son poste, dans une attitude d'orateur. La nuit venait. Des garçons apportèrent de grandes lampes tout allumées.

Mon ami avait dit vrai, on ne se doutait de rien *en haut ;* les bruits de la rue n'arrivent qu'indistincts sur ces cimes. Émile Ollivier, avec l'infatuation naturelle doublée d'une certaine façon myope de voir, qui caractérise l'homme au pouvoir, nous déclara que tout allait pour le mieux, qu'il était au courant des choses; il nous montra même le billet écrit par Pierre Bonaparte à M. Conti, qu'on venait de lui communiquer, billet sauvage et féodal, bien dans la tradition italienne du seizième siècle, commençant ainsi : « Deux jeunes gens sont venus me provoquer... » et se terminant pas ces mots : « ...Je crois que j'en ai tué un. »

Alors je pris la parole et je racontai ce que je croyais être la vérité, parlant, non en politique, mais en homme, disant l'effervescence des esprits, l'exaspération de la rue, l'alternative inévitable d'une prise d'armes où d'un courageux acte de justice. J'ajoutai que Fonvielle et Noir me semblaient, comme à tous, certainement, incapables d'avoir voulu tuer ou frapper le prince chez lui; que je les connaissais, Noir surtout, et combien m'était sympathique ce grand garçon inoffensif, presque un enfant encore, étonné lui-même de ses succès parisiens et fier de sa précoce renommée, cherchant à force de travail à conquérir ce qui lui manquait en fait d'instruction première, et dont la plus grande joie était de se faire apprendre par un ami quelque courte citation latine, avec la manière de l'introduire adroitement, à propos de n'importe quoi, dans la conversation, histoire d'étonner, le soir, par cet étalage d'érudition, J.-J. Weiss, alors au *Journal de Paris*, qui lui enseignait l'orthographe.

Émile Ollivier m'écouta attentivement, l'air pensif et décidé, puis quand j'eus fini, après un silence, il prononça d'une voix fière cette

phrase que je rapporte textuellement : « Eh bien ! si le prince Pierre est un assassin, nous l'enverrons au bagne ! »

Au bagne, un Bonaparte ! C'était bien là le mot d'un garde des sceaux de l'Empire libéral, d'un ministre encore empêtré dans ses illusions d'orateur, d'un ministre qui porte le titre de ministre sans en posséder l'esprit, d'un ministre enfin qui habite rue Saint-Guillaume !

Le lendemain, il est vrai, Pierre Bonaparte était prisonnier, mais prisonnier comme l'est un prince, au premier étage de la Tour d'Argent, avec vue sur la place du Châtelet et la Seine, et les Parisiens en passant les ponts se montraient son cachot pour rire et les rideaux blancs de ses fenêtres à peine grillées. Quelques semaines après, le prince Pierre était solennellement acquitté par la haute Cour de Bourges. De bagne, Émile Ollivier n'en parlait plus ; il quittait décidément la rue Saint-Guillaume pour la place Vendôme. Désormais, dans les grands escaliers, les vastes corridors, huissiers et garçons de bureau souriaient cérémonieusement à son passage, il était devenu parfait ministre et l'Empire libéral avait vécu !

En résumé, un homme d'État médiocre, plein de fougue et sans réflexion, mais un honnête homme, un poète idéaliste fourvoyé dans les affaires, ainsi peut se définir Émile Ollivier. Morny d'abord, puis d'autres après Morny, en jouèrent. Républicain, il essaya de consolider la dynastie, en passant dessus un crépi de liberté ; plus tard, il voulait la paix, déclara la guerre, et non pas cœur léger, comme il le dit par inspiration malheureuse, mais esprit irrémédiablement léger, il nous entraîna avec lui dans l'abîme d'où nous sommes sortis, où il est resté !

L'autre soir, on finit toujours par se rencontrer dans Paris, nous dînions en face l'un de l'autre à une table amie : le même qu'autrefois, même regard de rêveur interrogeant et indécis derrière le cristal des lunettes, même physionomie de parleur, où tout est dans le pli des lèvres, le dessin de la bouche plein d'audace et sans volonté. Fier et droit d'ailleurs, mais tout blanc, blanc par ses cheveux drus, blanc par ses favoris courts, blanc comme un camp abandonné dans une désastreuse campagne, sous la neige. Avec cela, la voix cassante, nerveuse, des gens qui en ont sur le cœur plus gros qu'ils n'en veulent laisser voir...

Et je me rappelais le jeune tribun, noir comme un corbeau, entr'aperçu dans le salon du père Ortolan.

GAMBETTA

Un jour, il y a des années et des années, à ma table d'hôte de l'Hôtel du Sénat, que je vous ai montrée — toute petite au fond d'une étroite cour au pavé froid et balayé, où des lauriers-roses et des fusains s'étiolaient dans leurs classiques caisses vertes — devant un somptueux festin à deux francs par tête, Gambetta et Rochefort se rencontrèrent. J'avais amené Rochefort. Il m'arrivait ainsi quelquefois d'inviter un ami de lettres au lendemain d'un article au *Figaro*, quand souriait la fortune; cela variait et ravigotait notre table un peu provinciale. Malheureusement Gambetta et Rochefort n'étaient pas faits pour s'entendre, et je crois bien que ce soir-là ils ne se parlèrent point. Je les vois, chacun à un bout, séparés par toute la longueur de la nappe et tels déjà qu'ils demeureront : l'un serré, tout en dedans, le rire sec et en long, le geste rare; l'autre qui rit en large, crie, gesticule, débordant et fumeux comme une cuve de vin de Cahors. Et que de choses, que d'événements tenaient, sans qu'on s'en doutât, dans l'écart de ces deux convives, au milieu des pots à goudron et des ronds de serviette d'un maigre dîner d'étudiants!

Le Gambetta d'alors jetait sa gourme et assourdissait de sa tonitruante faconde les cafés du quartier Latin. Mais ne vous y trompez point, les cafés du quartier, à cette époque, n'étaient pas seulement l'estaminet où l'on boit et où l'on fume. Au milieu de Paris muselé, sans vie publique et sans journaux, ces réunions de la jeunesse studieuse et généreuse, véritables écoles d'opposition ou plutôt de résistance

légale, demeuraient les seuls endroits où pouvait encore se faire entendre une voix libre. Chacun d'eux avait son orateur attitré, une table qui, à de certains moments, devenait presque une tribune, et chaque orateur, dans le quartier, ses admirateurs et ses partisans.

« Au Voltaire, il y a Larmina qui est fort... bigre! qu'il est fort, le Larmina du Voltaire!...

— Je ne dis pas, mais au Procope, Pesquidoux est encore plus fort que lui. »

Et l'on allait par bande, en pèlerinage, au Voltaire entendre Larmina, puis au Procope entendre Pesquidoux avec la foi naïve, ardente des vingt ans de cette époque-là. En somme ces discussions autour d'un bock, dans la fumée des pipes, préparaient une génération et tenaient en éveil cette France qu'on croyait définitivement chloroformisée. Plus d'un doctrinaire (1) qui, aujourd'hui loti ou espérant l'être, affecte pour ces mœurs un dédain de bon goût et traite volontiers de vieux étudiants les hommes nouveaux, a longtemps vécu et vit encore (j'en connais) des bribes d'éloquence ou de haute raison que des prodigues bien doués laissaient alors traîner sur les tables. Sans doute quelques-uns de nos jeunes tribuns s'attardèrent, vieillirent sur place, parlèrent toujours et ne firent jamais rien. Tout corps d'armée a ses traînards qu'en fin de compte la tête abandonne; mais Gambetta n'était pas de ceux-là. S'il s'escrimait au café sous le gaz, ce n'était qu'après avoir rempli de travail réel sa journée. Comme l'usine, le soir, lâche sa vapeur au ruisseau, il venait là répandre en paroles son trop-plein de verve et d'idées. Cela ne l'empêchait point d'être étudiant sérieux, d'avoir des triomphes à la conférence Molé, de prendre ses inscriptions, de conquérir ses diplômes et ses licences. Un soir, chez Mme Ancelot, — qu'il y a longtemps de cela, Dieu de Dieu! — dans ce salon de la rue Saint-Guillaume plein de vieillards pétillants et d'oiseaux en cage, je me rappelle avoir entendu dire à la très bienveillante maîtresse du logis : « Mon gendre Lachaud a un nouveau secrétaire, un jeune homme très éloquent, paraît-il, avec un bien drôle de nom... attendez... il s'appelle... il s'appelle M. Gambetta. » Assurément la bonne vieille dame était loin de prévoir jusqu'où irait ce jeune secrétaire qu'on disait éloquent et qui avait un si drôle de nom. Et pourtant, à part l'inévitable apaisement dont la pratique de la vie se charge d'apprendre la nécessité à de moins subtilement compréhensifs que lui, à part certaine

(1) Écrit en 1878, pour le *Nouveau Temps*, de Saint-Pétersbourg.

connaissance politique des mobiles et des dessous facilement puisée dans l'exercice du pouvoir et le maniement des affaires, le stagiaire de ce temps-là, pour l'ensemble du caractère et de la physionomie, était bien ce qu'il est resté. Non pas gros encore, mais carrément taillé, le dos rond, le geste tutoyeur, aimant déjà à s'appuyer tout en marchant, tout en causant, au bras d'un ami, il parlait beaucoup, à tout propos, de cette dure et forte voix méridionale qui découpe les phrases comme au balancier et frappe les mots en médaille; mais il écoutait aussi, interrogeait, lisait, s'assimilait toutes choses, et préparait cet énorme emmagasinement de faits et d'idées si nécessaire à qui prétend diriger une époque et un pays aussi compliqués que les nôtres. Gambetta est un des rares hommes politiques qui ait des curiosités d'Art et qui soupçonne que les Lettres ne sont pas sans tenir quelque place dans la vie d'un peuple. Cette préoccupation apparaît couramment dans ses conversations et perce même dans ses discours, mais sans morgue, sans pédantisme et comme venant de quelqu'un qui a vu des artistes de près et pour qui les choses des Lettres et des Arts sont quotidiennes et familières. Du temps de l'Hôtel du Sénat, le jeune avocat dont j'étais l'ami, brûlait parfois un cours pour aller dans les Musées admirer les maîtres, ou défendre, aux ouvertures de Salon, contre les endormis et les retardataires le grand peintre François Millet alors méconnu. Son initiateur et son guide dans les sept cercles de l'enfer de la peinture, était un méridional comme lui, plus âgé que lui, poilu, bourru, avec de terribles yeux qu'on voyait luire sous d'énormes sourcils retombants, comme un feu de brigands au fond d'une caverne voilée de broussailles. C'était Théophile Silvestre, parleur superbe et infatigable, à la voix montagnarde et sonnant le fer ariégeois, écrivain de haute saveur, critique d'Art incomparable, épris des peintres et les pénétrant avec la subtilité compréhensive d'un amoureux et d'un poète. Il aimait Gambetta inconnu, pressentant chez lui son grand rôle, il continua à l'aimer plus tard malgré de terribles dissentiments politiques, et vint mourir un jour à sa table, de joie on peut le dire, et dans l'ivresse d'une tardive réconciliation. Ces promenades à travers le Salon, à travers le Louvre, au bras de Théophile Silvestre, avaient fait à Gambetta auprès de certains hommes d'État en herbe, dès l'enfance sanglés et cravatés, une sorte de réputation de paresse. Ce sont ceux-là encore, mais grandis, qui toujours pleins d'eux-mêmes et toujours hermétiquement bouchés, le traitent

en petit comité d'homme frivole et de politique pas sérieux, parce qu'il se plaît à la compagnie d'un garçon d'esprit qui est comédien. Cela prouverait tout au plus qu'alors comme aujourd'hui Gambetta se connaissait en hommes et savait le grand secret pour se servir d'eux, qui est de s'en faire aimer. Un trait de caractère qui achèvera de peindre le Gambetta d'alors : cette voix de porte-voix, ce parleur terrible, ce grand gasconnant n'était pas gascon. Est-ce influence de la race ? Mais par plus d'un côté cet enragé fils de Cahors se rapprochait de la frontière et de la prudence italiennes ; le mélange du sang génois en faisait presque un avisé Provençal. Parlant souvent, parlant toujours, il ne se laissait pas emporter dans le tourbillon de sa parole ; très enthousiaste, il savait d'avance le point précis où son enthousiasme devait s'arrêter, et pour tout exprimer d'un mot, c'est à peu près le seul grand parleur, à ma connaissance, qui ne fût pas en même temps un détestable prometteur.

Un matin, comme cela finit toujours par arriver, cette bruyante couvée de jeunesse qui nichait Hôtel du Sénat, prit son vol, ayant senti pousser ses ailes. L'un tira au nord, l'autre au sud ; on se dispersa aux quatre coins du ciel. Gambetta et moi nous nous perdîmes de vue. Je ne l'oubliai pas cependant ; piochant pour mon compte et vivant très à l'écart du monde politique, je me demandais quelquefois : « Où est passé mon ami de Cahors ? » et cela m'eût étonné qu'il ne fût pas en train de devenir *quelqu'un*. A quelques années de là, me trouvant au Sénat, non plus à l'hôtel mais au palais du Sénat, un soir de réception officielle, je m'étais réfugié loin de la musique et du bruit sur le coin de banquette d'une salle de billard taillée dans les appartements immenses, hauts de plafond à y loger six étages, de la reine Marie de Médicis. C'était l'époque de crise et de velléités d'être aimable, où l'Empire faisait des mamours aux partis, parlait de concessions mutuelles et, sous couleur de réformes et d'apaisement, essayait d'attirer à lui, en même temps que les moins engagés des Républicains, les derniers survivants de l'ancienne bourgeoisie libérale. Odilon Barrot, je me rappelle, le vénérable Odilon Barrot jouait au billard. Toute une galerie de vieillards ou d'hommes prématurément graves l'entourait, moins attentive, certes, à ses carambolages qu'à sa personne. On attendait qu'une phrase, un mot tombât de ces lèvres jadis éloquentes, pour recueillir le mot ou la phrase et l'enfermer dans le cristal, pieusement, dévotement, comme fit l'ange pour la larme d'Éloa. Mais

Odilon Barrot s'obstinait à ne rien dire, il mettait du blanc, poussait l'ivoire, tout cela noblement et d'un beau geste où tout un passé de solennité bourgeoise et de parlementarisme haut cravaté semblait revivre. On ne parlait guère davantage autour de lui : ces pères conscrits d'autrefois, ces Épiménides endormis depuis Louis-Philippe et 1848 ne s'entretenaient qu'à voix très basse, comme pas bien sûrs d'être réveillés. On surprenait ces mots au vol : « Grand scandale... procès Baudin... scandale... Baudin. » Ne lisant guère les journaux et sorti très tard dans la journée, j'ignorais, moi, ce qu'était ce fameux procès. Tout à coup, j'entendis le nom de Gambetta : « Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Gambetta ? » disait un des vieillards avec une impertinence voulue ou naïve. Tous les souvenirs de ma vie au quartier me revinrent. J'étais bien tranquille dans mon coin, indépendant comme un brave homme de lettres gagnant sa vie et trop dégagé de toute attache et de toute ambition politique pour qu'un tel aréopage, si vénérable fût-il, m'en imposât. Je me levai : « — Ce M. Gambetta ? Mais c'est à coup sûr un homme fort remarquable... Je l'ai connu, tout jeune homme, et chacun de nous lui prédisait l'avenir le plus magnifique . » Si vous aviez vu la stupéfaction générale à cette sortie, les carambolages arrêtés, les queues de billard suspendues, tout ce monde irrité et les billes elles-mêmes sous la lampe qui me regardaient de leurs yeux ronds. D'où sortait celui-là, cet inconnu, qui se permettait d'en défendre un autre, et devant Odilon Barrot encore !... Un homme d'esprit (il s'en rencontre partout), M. Oscar de Vallée, me sauva. Il était avocat, lui, procureur général, que sais-je ? de la boutique enfin, et sa toque même laissée au vestiaire lui conférait le droit de parler n'importe où ; il parla : — « Monsieur a raison, parfaitement raison, Maître Gambetta n'est pas le premier venu ; nous en faisons tous grand cas au Palais pour son éloquence... » et voyant sans doute que ce mot d'éloquence laissait froide la compagnie, il ajouta en insistant : « ... pour son éloquence et pour sa *jugeotte!* »

Vint le suprême assaut contre l'Empire, les mois chargés à poudre, bourrés de menaces, tout Paris frémissant sous je ne sais quel souffle précurseur, comme la forêt avant l'orage ; ah ! nous allions en voir, nous tous de la génération qui se plaignait de n'avoir rien vu. Gambetta, à la suite de sa plaidoirie au procès Baudin, était en train de passer grand homme, les anciens du parti républicain, les combattants de 51, les exilés, les *vieilles barbes* avaient pour le jeune tribun des tendresses

paternelles, les faubourgs attendaient tout de l'«avocat borgne», la jeunesse ne jurait que par lui. Je le rencontrais quelquefois : «il allait être nommé député..., il revenait de faire un grand discours à Lyon ou bien à Marseille!...» Toujours agité, sentant la poudre, toujours dans l'excitation d'un lendemain de bataille, parlant haut, serrant fort la main et rejetant en arrière ses cheveux dans un geste plein de décision et d'énergie. Charmant, d'ailleurs, plus que jamais familier et se laissant volontiers arrêter dans son chemin pour causer ou rire : « Déjeuner à Meudon ? répondait-il à un de ses amis qui l'invitait, volontiers! mais un de ces jours, quand nous en aurons fini avec l'Empire.»

Voici maintenant la grande bousculade, la guerre, le Quatre Septembre, Gambetta membre de la Défense Nationale en même temps que Rochefort. Ils se retrouvèrent face à face devant le tapis vert où se signent proclamations et décrets, comme douze ans auparavant, devant la nappe cirée de ma table d'hôte. L'arrivée subite au pouvoir de mes deux compagnons du quartier Latin ne m'étonna point. L'air était plein, à ce moment, de bien plus surprenants prodiges. Le grand bruit de l'Empire écroulé remplissait encore les oreilles, empêchait d'entendre les bottes de l'armée prussienne qui s'avançait. Je me rappelle une première promenade à travers les rues. Je revenais de la campagne — un coin tranquille de la forêt de Sénart — respirant encore l'odeur fraîche des feuilles et de la rivière. Je me sentis comme étourdi : plus de Paris, une immense foire, quelque chose d'une énorme caserne en fête. Tout le monde en képi, et les petits métiers subitement rendus libres par la disparition de la police, remplissant comme aux approches du jour de l'an, la ville entière d'étalages multicolores et de cris. La foule grouillait, le jour tombait; dans l'air des lambeaux de *Marseillaise*. Tout à coup, bien dans mon oreille, une voix du faubourg, goguenarde et traînante, cria : «Ach'tez la femme Bonaparte, ses orgies, ses amants... deux sous!» et on me tendait un carré de papier, un canard frais encore de l'imprimerie. Quel rêve! En plein Paris, à deux pas de ces Tuileries où le bruit des dernières fêtes flotte encore, sur ces mêmes boulevards que quelques mois auparavant j'avais vus, balayés à coups de casse-têtes, chaussée et trottoirs, par des escouades de policiers. L'antithèse me fit une impression profonde, et j'eus cinq minutes durant le sentiment net et aigu de cette chose effayante et grandiose qu'on appelle une révolution.

Je vis Gambetta une fois, dans cette première période du siège, au

ministère de l'Intérieur — où il venait de s'installer comme chez lui, sans étonnement, en homme à qui arrive une fortune dès longtemps présagée — en train de recevoir tranquillement, à la papa, avec sa bonhomie un peu narquoise, ces chefs de service qui, hier encore, disaient dédaigneusement : « le petit Gambetta ! » et, maintenant, arrondissaient l'échine pour soupirer, l'air pénétré : « si monsieur le ministre daigne me le permettre ! »

Après je ne revis plus Gambetta que de loin en loin, par apparitions et comme à travers quelque subite déchirure faite dans l'obscure, froide et sinistre nuée qui planait sur le Paris du siège. Une de ces rencontres m'a laissé un souvenir inoubliable. C'était à Montmartre, sur la place Saint-Pierre, au pied de cet escarpement de plâtre et d'ocre que les travaux de l'église du Sacré-Cœur ont couvert depuis de gravats roulants, mais où alors, malgré les pas nombreux des flâneurs dominicaux et les glissades des gamins, verdoyaient encore, rongés et déchiquetés, quelques lambeaux de gazon maigre. Au-dessous de nous, dans la brume, la ville avec ses mille toits et son grand murmure qui, de temps en temps, s'apaisait pour laisser entendre au lointain la voix sourde du canon des forts. Il y avait là, sur la place, une petite tente, et au milieu d'une enceinte tracée par une corde, un grand ballon jaune tirant sur son câble, qui se balançait. Gambetta, disait-on, allait partir, électriser la province, la ruer à la délivrance de Paris, exalter les âmes, rehausser les courages, renouveler enfin (et peut-être, sans la trahison de Bazaine y eût-il réussi) les miracles de 1792 ! D'abord, je n'aperçus que Nadar, l'ami Nadar, avec sa casquette d'aréonaute mêlée à tous les événements du siège; puis, au milieu d'un groupe, Spuller et Gambetta, tous deux emmitouflés de fourrures. Spuller fort tranquille, courageux avec simplicité, mais ne pouvant détacher ses yeux de cette énorme machine dans laquelle il devait prendre place en sa qualité de chef de cabinet, et murmurant d'une voix de rêve : « C'est une chose vraiment bien extraordinaire. » Gambetta, comme toujours, causant et roulant son dos, presque réjoui de l'aventure. Il me vit, me serra la main : une poignée de main qui disait bien des choses. Puis Spuller et lui entrèrent dans la nacelle : « Lâchez tout ! » clama la noix de Nadar. Quelques saluts, un cri de « Vive la République », le ballon qui file, et plus rien.

Le ballon de Gambetta arriva sain et sauf, mais combien d'autres tombèrent percés de balles prussiennes, périrent, en mer dans la

nuit, sans compter l'invraisemblable aventure de celui qui, poussé vingt heures par la tempête, s'en alla échouer en Norvège, à deux pas des fiords et de l'Océan glacé. Certes, quoi qu'on en ait pu dire, il y avait de l'héroïsme dans ces départs, et ce n'est pas sans émotion que je me rappelle cette poignée de main dernière et cette nacelle d'osier qui, plus petite et plus fragile que la barque historique de César, emportait dans le ciel d'hiver toute l'espérance de Paris.

Je ne retrouvai Gambetta qu'un an plus tard, au procès de Bazaine, dans cette salle à manger d'été du Trianon de Marie-Antoinette, dont les entre-colonnements gracieux se prolongent entre la verdure des deux jardins, et qui élargie, agrandie de tentures et de cloisons, transformée en conseil de guerre, gardait encore avec ses trumeaux peuplés de colombes et d'amours, comme un souvenir, un parfum des élégances passées. Le duc d'Aumale présidait; Bazaine était à son banc d'accusé, hautain, têtu, inconscient, despotique, la poitrine barrée de rouge par le grand cordon. Et certes il y avait quelque chose de haut dans ce spectacle d'un soldat qui, traître à la patrie, allait être jugé en pleine république par le descendant des anciens rois. Les témoins défilaient, des uniformes et des blouses, des maréchaux et des soldats, des employés des postes, d'anciens ministres, des paysans, des bonnes femmes, des forestiers et des douaniers dont le pied habitué à l'humus élastique des bois ou au rugueux cailloutis des grandes routes, glissait sur les parquets et butait aux plis des tapis, et qui, par leur salut interloqué et craintif, eussent fait rire si l'embarras naïf de tant d'humbles héros n'avait plutôt tiré des larmes. Fidèle image de ce sublime drame de la résistance pour le pays où tous, grands et petits, trouvent leur devoir. On appelle Gambetta. A ce moment les haines réactionnaires se déchaînaient contre son nom, et l'on parlait, lui aussi, de le poursuivre. Il entra en petit pardessus, son chapeau à la main, et fit en passant au duc d'Aumale un léger salut, oh! mais un salut que je vois encore : ni trop raide, ni trop bas, moins un salut qu'un signe de maçonnerie entre gens qui, même divisés d'opinions, sont toujours sûrs de se rencontrer et de s'entendre sur certaines questions de patriotisme et d'honneur. Le duc d'Aumale n'eut point l'air fâché, et j'étais ravi dans mon coin de la correcte et digne attitude de mon ancien camarade ; mais je ne pus l'en féliciter, voici pourquoi. Paris à peine débloqué, tout tremblant encore de la fièvre obsidionale, j'avais écrit sur Gambetta et la défense en province un article sincère mais très injuste, que j'ai eu

grand plaisir, une fois mieux informé, à retrancher de mes livres. Tout Parisien était un peu fou à ce moment, moi comme les autres. On nous avait tant menti, tant joués. Nous avions lu aux murs des mairies tant d'affiches rayonnant l'espoir, tant de proclamations enlevantes suivies le lendemain de si lamentables retombées à plat; on nous avait fait faire fusil sur l'épaule et sac au dos tant d'imbéciles promenades ; on nous avait tenus si souvent à plat ventre dans la boue ensanglantée, immobiles, inutiles, bêtes, tandis que les obus nous pleuvaient sur le dos! Et les espions, et les dépêches! « Occupons les hauteurs de Montretout, l'ennemi recule! » ou bien encore : « A l'engagement d'avant-hier, avons pris deux casques et la bretelle d'un fusil. » Cela pendant que, ne demandant qu'à sortir et combattre, quatre cent mille gardes-nationaux battaient la semelle dans Paris! Puis, les portes ouvertes, ç'avait été autre chose; et tandis qu'on disait à la province : « Paris ne s'est pas battu! » on soufflait à Paris : « Tu as été lâchement abandonné par la province. » Si bien que furieux, honteux, impuissants à rien distinguer dans ce brouillard de haine et de mensonge, soupçonnant partout la trahison, la lâcheté et la sottise, on avait fini par tout mettre, Paris et Province, dans le même sac. L'accord s'est fait depuis quand on a vu clair. La province a appris ce que, cinq mois durant, Paris a déployé d'héroïsme inutile; et moi, Parisien du siège, j'ai reconnu pour mon humble part combien furent admirables l'action de Gambetta dans les départements, et ce grand mouvement de la Défense où nous n'avions tous vu d'abord qu'une série de fanfaronnes tarasconnades.

Nous nous sommes rencontré de nouveau avec Gambetta, il y a deux ans. Aucune explication, il est venu à moi, les mains tendues ; c'était à Ville-d'Avray, chez l'éditeur Alphonse Lemerre, dans la maison de campagne qu'a si longtemps habitée Corot. Une maison charmante, faite pour un peintre ou un poète, tout dix-huitième siècle avec ses boiseries conservées, des trumeaux sur les portes, et un petit portique pour descendre au jardin. C'est dans le jardin que nous déjeunâmes, en plein air, parmi les fleurs et les oiseaux, sous les grands arbres virgiliens que le vieux maître aimait à peindre, d'un vert si doux au frais voisinage des étangs. On resta l'après-midi à se rappeler le passé et comme quoi nous sommes à Paris, Gambetta, le docteur et moi, les derniers survivants de notre table d'hôte. Puis vint le tour de l'art, de la littérature. Gambetta, je le constatai avec joie, lisait tout, voyait tout, demeurait expert connaisseur et fin lettré. Ce furent cinq heures

délicieuses, ces cinq heures passées ainsi, dans cet abri fleuri et vert, placé entre Paris et Versailles, et si loin pourtant de tout bruit politique. Gambetta, paraît-il, en comprit le charme : huit jours après ce déjeuner sous les arbres, il s'achetait, lui aussi, une maison de campagne à Ville-d'Avray.

UNE LECTURE CHEZ EDMOND DE GONCOURT (1)

Edmond de Goncourt réunit ce matin, à Auteuil, quelques intimes pour leur lire, avant déjeuner, son roman nouveau. Dans le cabinet de travail sentant bon le vieux livre et comme éclairé de haut en bas par l'or bruni des reliures, j'aperçois en ouvrant la porte la robuste encolure d'Émile Zola, Ivan Tourguéneff, colossal comme un dieu du Nord, et la fine moustache noire sous des cheveux en coup de vent du bon éditeur Charpentier. Flaubert manque, il s'est cassé la jambe l'autre jour; et à ce moment, cloué sur une chaise longue, il fait retentir la Normandie de formidables jurons carthaginois.

Edmond de Goncourt, le maître de maison, paraît cinquante ans. Il est Parisien, mais d'origine lorraine; Lorrain par la prestance, finesse bien parisienne. Des cheveux gris, d'un gris d'ancien blond, l'air aristo et bon garçon, la haute taille droite avec le nez en chien de chasse du gentilhomme coureur de halliers; et dans la figure énergique et pâle, un sourire perpétuellement attristé, un regard qui parfois s'éclaire, aigu comme une pointe de graveur... Que de volonté dans ce regard, que de douleur dans ce sourire! Et tandis qu'on rit et qu'on cause,

(1) Écrit en 1877 pour le *Nouveau Temps* de Saint-Pétersbourg.

tandis que Goncourt ouvre ses tiroirs, range ses papiers, s'interrompant pour montrer une brochure curieuse, un bibelot venu de loin, tandis que chacun s'assied et s'installe, une émotion me prend à regarder la table de travail, large et longue, la table fraternelle, faite pour deux, et où la mort un jour est venue s'asseoir, en troisième, enlevant le plus jeune des frères et coupant court, brutalement, à cette unique collaboration.

Le survivant conserve pour son frère mort une extraordinaire tendresse. Malgré sa réserve native qu'augmente encore une discrétion fière et voulue, il trouve en parlant de lui des nuances exquises, presque féminines. On sent là-dessous une douleur sans bornes et quelque chose de plus que l'amitié. «Il était le préféré de notre mère!» dit-il quelquefois, et cela sans regret, sans amertume, comme trouvant juste et naturel qu'un tel frère fût toujours le préféré.

C'est qu'en effet jamais il ne s'est vu pareille communauté d'existence. Dans le tourbillon des mœurs modernes, le frère, dès avant vingt ans, quitte le frère. L'un voyage, l'autre se marie; l'un est artiste, l'autre est soldat; et quand de loin en loin, un hasard les réunit sous la lampe familiale, après des années, il leur faut comme un effort pour ne pas se retrouver étrangers. Même avec la vie côte à côte, quels abîmes ne mettra pas entre ces deux intelligences et ces deux cœurs la diversité des ambitions et des rêves! Pierre Corneille a beau habiter dans la même maison que Thomas Corneille, le premier fait le *Cid* et *Cinna*, tandis que le second versifie péniblement le *Comte d'Essex* et *Ariane*, et leur fraternité littéraire ne va guère plus loin que se passer quelques maigres rimes, d'un étage à l'autre, par un petit judas percé dans le plafond.

Avec les deux Goncourt, il s'agit en vérité d'autre chose que de rimes ou de phrases prêtées. Avant que la mort ne les séparât, ils avaient toujours pensé ensemble et vous ne trouveriez pas un bout de prose de vingt lignes qui ne porte leur double marque et ne soit signé de leurs deux noms inséparablement unis. Une petite fortune — douze à quinze mille livres de rentes pour deux — leur assurait le loisir et l'indépendance. Avec cela, ils s'étaient fait une existence fermée, toute de joie littéraire et de labeur. De temps en temps, un grand voyage à la Gérard de Nerval, à travers Paris, à travers les livres, toujours par les petits sentiers, car ils avaient une sincère horreur, ces touristes raffinés, pour tout ce qui ressemble à la route battue de tous, avec son

monotone ruban, ses poteaux indiquant le but, ses fils télégraphiques et sa double rangée de cailloux cassés en pyramide. On allait ainsi, bras dessus, bras dessous, fourrageant les livres et la vie, notant le détail de mœurs, le coin ignoré, la brochure rare, et cueillant toute fleur nouvelle avec la même joie curieuse, qu'elle poussât dans les ruines de l'histoire ou entre les pavés gras du Paris des faubourgs. Puis une fois rentrés dans la petite maison d'Auteuil, comme des herborisateurs, des naturalistes, tout ensemble fatigués et joyeux, on versait la double récolte sur la grande table, observations, images toutes neuves, sentant la nature et le vert, métaphores vives comme des fleurs, éclatantes comme des papillons exotiques, et il n'y avait repos ni cesse avant que tout ne fût rangé et classé.

Des deux tas on n'en faisait qu'un, chacun de son côté écrivait sa page; puis on comparait les deux pages pour les compléter l'une par l'autre et les fondre. Et, par un phénomène unique d'assimilation dans le travail et le parallélisme de pensée, il arrivait parfois cette surprise attendrissante et charmante que, sauf quelque détail oublié par l'un, épinglé par l'autre, écrites à part mais vécues ensemble, les deux pages se ressemblaient.

Pourquoi, à côté de trop faciles succès, un tel amour de l'art, un si assidu travail, avec tant de précieux dons d'observateurs et d'écrivains, n'ont-ils valu aux frères de Goncourt qu'une récompense tardive et comme marchandée? A ne considérer que l'apparence des choses, cela paraîtrait incompréhensible. Mais quoi! ces deux Lorrains si élégants, si épris d'aristocratie, ont été, en art, de parfaits révolutionnaires; et le public français, toujours prudhomme par quelque point, n'aime la Révolution qu'en politique. Par la recherche passionnée du document contemporain, par la curiosité de l'autographe et de l'estampe, les frères de Goncourt ont, dans l'histoire proprement dite, et dans l'histoire de l'Art, inauguré une méthode nouvelle. Si encore ils s'étaient spécialisés — en France on finit toujours par pardonner aux spécialités, — s'ils s'en étaient tenus à l'histoire, peut-être, en dépit de leur originalité, aurait-on fini par les admettre, peut-être les aurions-nous vus, ces enragés, s'asseoir sous la poudreuse coupole de l'Institut à côté des Champagny et des Noailles. Mais, non! appliquant au roman le même souci d'information exacte, le même scrupule de réalité, ne sont-ils pas, puisque la mode est aux chefs d'école, les chefs d'école de toute une jeune génération de romanciers?

Des historiens qui font des romans! Passe encore si c'étaient des romans historiques ; mais des romans comme on n'en a jamais vu, des romans qui ne sont ni du Balzac surmoulé ni du George Sand affadi, du roman tout en tableaux, — voilà bien de nos amateurs d'estampes! — avec une intrigue à peine indiquée et de grands blancs entre les chapitres, vrais fossés à se casser le cou pour l'imagination du bourgeois lecteur. Ajoutez à cela un style tout neuf roulant l'imprévu, un style d'où tout cliché est banni, et qui, par l'originalité voulue de la phrase et de l'image, interdit toute banalité à la pensée; et puis, des hardiesses déconcertantes, le perpétuel désaccouplement des mots accoutumés à marcher ensemble comme des bœufs au labour, le besoin de choisir, l'horreur de tout dire, et étonnez-vous, ensuite, que les Goncourt ne se soient pas immédiatement imposés à l'admiration de la foule!

L'estime des lettrés, des admirations qui consacrent, de glorieuses amitiés, voilà ce que MM. de Goncourt avaient rencontré tout de suite. Le grand Michelet voulait connaître ces jeunes gens; et l'hommage dont il les honorait comme historiens, Sainte-Beuve, à son tour, le leur rendait comme romanciers. Les sympathies se groupaient peu à peu. Un an durant, le monde des peintres ne jura que par *Manette Salomon*, cette admirable collection de tableaux à la plume. *Germinie Lacerteux* fit plus de bruit, presque scandale. Et le Paris raffiné s'étonna de cette effrayante ouverture sur les abîmes des quartiers populaires. On admira ce bal de la « Boule-Noire » avec son irritant orchestre et ses odeurs mêlées de pommade, de gaz, de pipe et de vin au saladier.

On fut ravi de ces paysages parisiens, tant imités depuis, et alors dans leur fleur de nouveauté, les boulevards extérieurs, les buttes Montmartre, la promenade aux fortifications, et ces crayeux terrains de la banlieue, pétris de tessons et d'écailles d'huîtres. Le tableau de ces mœurs spéciales, si près de nous et si lointaines, hardiment vues, crânement peintes, donna à quiconque sait lire une vive impression d'originalité.

Tout cela n'était pas encore le gros public.

Les gens de théâtre pillaient bien un peu les livres des Goncourt, ce qui pour un romancier est bon signe. Mais, ces adaptations ingénieuses ne rendaient profit et gloire qu'à l'adaptateur. En dehors d'un cercle restreint en somme, après tant de beaux et bons livres, le nom des Goncourt restait presque inconnu.

Il manquait une occasion, elle se présenta. La chance semblait vouloir sourire. Un directeur lettré, M. Édouard Thierry, reçoit leur *Henriette Maréchal*. Trois grands actes à la Comédie-Française! La partie était sérieuse. On allait donc enfin le tenir, ce public distrait et indifférent, plus insaisissable que Galathée; et quand on l'aurait là, sous la main, il faudrait bien, bon gré mal gré, qu'il écoutât et qu'il jugeât. On peut ne pas lire un livre, fût-il un chef-d'œuvre, une pièce s'entend toujours.

Eh bien non, le public n'entendit pas, cette fois encore. C'était une fatalité; il suffit d'un hasard, d'un hasard bête. Le bruit courut que la pièce avait été imposée par une princesse de la famille impériale ; la jeunesse du quartier Latin prit feu, une cabale fut montée, et la politique comprimée de partout, et qui éclatait comme elle pouvait, éclata cette fois sur le dos de deux artistes inoffensifs. *Henriette Maréchal* fut jouée cinq fois sans que personne pût en saisir un traître mot.

Je me rappelle encore le vacarme de la salle, et surtout le foyer des artistes le premier soir. Pas un habitué, pas un acteur! Tout le monde avait fui au vent du désastre. Et dans ce désert luisant et ciré, sous le haut plafond solennel et le regard des grands portraits, deux jeunes gens tout seuls, debout près de la cheminée, se demandant : « pourquoi ces haines ?... que nous veut-on ? », dignes et fiers, mais le cœur serré malgré tout par la brutalité de l'injure. L'aîné, tout pâle, réconfortant le plus jeune, un blondin à figure étincelante et nerveuse que j'ai vu cette seule fois.

Leur drame était pourtant une œuvre hardie, belle et nouvelle. A quelque temps de là, les mêmes gens qui l'avaient sifflée applaudissaient frénétiquement les *Héloïse Paranquet* et le *Supplice d'une femme*, pièces d'action rapide, allant droit au dénouement comme un train lancé, et dont *Henriette Maréchal* pourrait bien avoir préparé la formule. Et ce premier acte au bal de l'Opéra, cette foule, ces masques blaguant et hurlant, ces poursuites, ces engueulades, ce parti pris de réalité et de vie, ironique et réel comme un Gavarni, n'était-ce pas, quinze ans avant que le mot « naturalisme » fût inventé, le naturalisme au théâtre ?

Henriette Maréchal a sombré, c'est bien, on va se remettre à l'œuvre. Et voilà de nouveau les deux frères installés devant la grande table en leur ermitage d'Auteuil. C'est d'abord une étude d'art, la monogra-

phie sur l'œuvre et la vie de Gavarni qu'ils avaient connu et aimé, vivante comme un roman, précise et pleine de faits comme un catalogue de Musée. Puis le plus complet, le plus beau incontestablement, mais aussi le plus dédaigneux et le plus hautainement personnel de leurs livres : *Madame Gervaisais*.

Aucune intrigue, la simple histoire d'une âme de femme, l'odyssée à travers une série de descriptions admirables d'une intelligence vaincue par les nerfs et partie de la libre possession de soi pour aller succomber à Rome, sous l'énervement du climat, à l'ombre des ruines, dans ce je ne sais quoi de mystique et d'endormant qui tombe des murs des églises, parmi l'odeur d'encens des pompes catholiques. C'était superbe, l'insuccès fut complet. Pas un article autour, à peine si trois cents exemplaires se vendirent.

Ce fut le dernier coup. Nature vibrante, presque féminine, depuis quelque temps déjà d'ailleurs atteint d'un commencement de maladie nerveuse et ne se soutenant que dans la fièvre du travail et de l'espérance, le plus jeune des frères ne put supporter la commotion. Comme un verre de fin cristal posé sur la tablette sonore d'un piano, pour une dissonance trop brutale, frémit et se casse, quelque chose se brisa en lui. Il languit quelque temps et mourut. L'artiste n'est pas un solitaire. On a beau se mettre en dehors et au-dessus de la foule, c'est toujours, en fin de compte, pour la foule qu'on écrit.

Et puis on les aime, ces livres, ces romans, fruits douloureux de vos entrailles, faits de votre sang et de votre chair; comment se désintéresser d'eux ? Ce qui les frappe vous frappe, et l'auteur le plus cuirassé saigne à distance — comme par un envoûtement mystérieux — des blessures faites à ses œuvres. Nous jouons aux raffinés, mais le nombre nous tient; nous dédaignons le succès, et l'insuccès nous tue.

Vous figurez-vous le désespoir du survivant, de ce frère laissé seul, mort pour ainsi dire, lui aussi, et frappé dans la moitié de son âme ? A tout autre moment, il n'eût sans doute pas résisté. Mais on était alors au moment de la guerre. Le siège vint, puis la Commune.

Le bruit du canon dans cette banlieue de partout mitraillée, le sifflement des obus, l'effondrement de toutes choses, la guerre étrangère, la guerre civile, le massacre dans l'incendie, ce vacarme de Niagara qui, six mois durant, roula par-dessus Paris, empêchant d'entendre, étourdissant jusqu'à la pensée, lui rendit moins sensible sa douleur.

Et quand ce fut fini, quand le brouillard noir fut dissipé et qu'on recommença à penser, il se retrouva triste, dépareillé, un grand vide au cœur, étonné d'être encore vivant, mais habitué à vivre.

Edmond de Goncourt n'eut pas le courage de quitter la petite maison fraternelle, si pleine du souvenir de celui qu'il pleurait. Il restait là, solitaire et triste, et ne se rattachant à la vie que par un travail quasi instinctif trouvé dans le soin de ses collections, du jardin; il s'était juré de ne jamais plus écrire; les livres, la table, lui faisaient horreur.

Un beau jour, sans pouvoir dire comment cela s'était fait, il se retrouva assis, une plume aux doigts, à sa place accoutumée. D'abord ce fut dur, et plus d'une fois se retournant comme jadis pour demander au frère une note, un mot, il se leva et partit tout pâle d'avoir trouvé la place vide. Mais quelque chose de nouveau, d'imprévu pour lui, le succès, le ramenait au travail, le rasseyait sur cette place. Depuis *Madame Gervaisais* le temps avait marché et le public aussi.

Un mouvement s'était fait en littérature dans le sens de l'observation exacte, exprimée en une langue curieuse et nette. Les lecteurs peu à peu s'apprivoisaient à ces nouveautés qui, d'abord, les avaient tant effarouchés, et les vrais initiateurs de ce mouvement de renaissance, les Goncourt, devenaient à la mode. Tous leurs livres se réimprimaient. « Si mon frère était là! » disait Edmond avec un sentiment de douloureuse joie. C'est alors qu'il se hasarda à écrire ce roman de la *Fille Élisa* dont il avait eu l'idée avec son frère.

Ce n'était pas précisément encore écrire seul, c'était comme un prolongement du travail à deux, une collaboration posthume. Le livre eut du succès, se vendit beaucoup. Triomphe plein de douceur triste dans un renouvellement de douleur, et plus que jamais l'éternel : « Ah! s'il était là. »

Mais désormais le charme était rompu, le frère inconsolé se réveillait homme de lettres; et comme l'Art tient toujours à la vie par un invisible fil, le premier livre qu'il écrivait seul allait être l'histoire de cette existence à deux, de cette collaboration tragiquement brisée, de son désespoir de mort-vivant et de sa résurrection douloureuse. Le livre s'appelle *les Frères Zemganno*.

Nous écoutions émus, ravis, le cœur serré, regardant au dehors par les vitres claires les lianes, les arbustes rares aux feuilles luisantes et

laquées du petit jardin demeuré vert malgré la saison. Le dégel commençait, étoilant le bassin, mouillant les rocailles, tandis qu'un soleil de fin d'hiver mettait un sourire sur la neige. Ce sourire, ce soleil montaient, envahissaient la maison. « Vrai ?... ça vous va ?... vous êtes contents ?... », disait Edmond de Goncourt tout ragaillardi de notre enthousiasme, et devant la glace, dans son petit ovale doré, la miniature du frère mort semblait s'éclairer, elle aussi, d'un rayon de gloire tardive.

GENS DE THÉATRE

DÉJAZET

Quand j'ai vu Déjazet à la scène, il y a déjà longtemps, elle était plus près de soixante-dix ans que de soixante; et, malgré tout son art, tout son charme, les satins étroits plissaient sur sa silhouette frêle, la poudre sur sa tête semblait la vraie glace de l'âge, et les rubans de son costume flottaient tristement à tous ses gestes qui, pour paraître fringants et légers, n'accusaient que mieux l'ankylose des années et du sang refroidi. Un soir, pourtant, la comédienne m'est apparue tout à fait charmante. Ce n'était pas au théâtre, mais chez Villemessant, à Seine-Port. On prenait le café au salon, les fenêtres ouvertes sur un parc magnifique et une claire nuit d'été. Tout à coup, dans un reflet de lune, une petite forme blanche se dressa sur le seuil, et une voix grêle demanda : « Est-ce qu'on veut de moi ? » C'était Mlle Déjazet. Elle venait en voisine, sa campagne étant tout à côté, passer la soirée parmi nous. Accueillie avec empressement, elle s'assit d'un air réservé, presque timide. On lui demanda de dire quelque chose. Le chanteur Faure se mit au piano pour l'accompagner; mais l'instrument la gênait. Les notes les plus douces, mêlées à sa voix, nous auraient empêchés

de l'entendre. Elle chanta donc sans accompagnement; et, debout au milieu du salon, dont le vent d'été agitait les rares lumières, enveloppée dans une petite robe en mousseline blanche qui semblait la rendre à l'âge vague des très jeunes filles ou des aïeules, elle commença sur un petit timbre chevrotant et menu, mais très distinct, sonnant comme un violon mystérieux dans le silence du parc et de la nuit :

Enfants, c'est moi qui suis Lisette...

C'est toujours ainsi que je la vois, quand je pense à elle.

LESUEUR

Bien des choses avaient manqué à Lesueur pour acquérir d'emblée l'autorité d'un grand comédien. Sa voix était sourde, voilée, d'un mauvais métal qui s'éraillait aux efforts de sonorité. Un défaut de mémoire le tourmentait aussi, l'amenait à tout moment devant la boîte du souffleur. Enfin, grêle, fluet, presque petit, il manquait de cette prestance qui, aux instants pathétiques, domine et tient toute la scène. Non seulement Lesueur triomphait de tant de défauts, mais il donnait raison à la théorie de Régnier, qui veut que l'acteur soit obligé de lutter contre certains obstacles physiques. Les finesses où sa voix échouait se retrouvaient dans ses yeux jaseurs, dans les détails de sa mimique ; et si des parties du rôle lui échappaient, il n'avait jamais de *loups* dans son jeu, parce qu'il était toujours à la situation, et qu'il savait ce que tant de comédiens ignorent : l'art d'écouter. Quant à la taille, comment arriva-t-il à y suppléer ? Ce qui est sûr, c'est que dans certaines pièces, *Don Quichotte*, par exemple, il paraissait très grand et remplissait le théâtre de l'ampleur de son geste. Toute proportion gardée, on retrouvait en lui du Frédérick : cette même souplesse à endosser tous les costumes de la comédie humaine, à porter la vareuse d'un rapin, la pourpre burlesque d'un roi de féerie, l'habit noir mondain, avec une aisance parfaite et une égale distinction. Tous deux avaient de commun aussi une fantaisie qui donnait à leurs créations quelque chose d'excessif, marquait leurs rôles d'une empreinte ineffaçable et en rendait la

reprise très difficile après eux. Demandez à Got, qui est lui-même un parfait artiste, le mal qu'il a eu à faire sien le personnage du père Poirier, créé, il y a quarante ans, par le comédien du Gymnase. Quand Lesueur jouait dans une pièce, l'auteur pouvait se dire que, même en cas de désastre, tout son effort ne serait pas perdu et qu'un rôle survivrait toujours du naufrage, le rôle de Lesueur. Qui se souviendrait aujourd'hui des *Fous* d'Édouard Plouvier, s'il n'y avait joué son magnifique buveur d'absinthe? Qu'il était beau devant son verre, la lèvre humide et grelottante, tenant haut la carafe qui tremblait dans sa main et distillant goutte à goutte le poison vert dont on suivait les effets sur son masque hébété et blafard. C'était d'abord une bouffée de chaleur, une convulsion de la vie dans ce squelette gelé, desséché par l'alcool, un peu de sang arrivait aux joues, un éclair allumait les yeux; mais bientôt le regard redevenait vitreux, s'embuait, la bouche détendue laissait retomber ses coins. Mime merveilleux, il savait à fond l'outillage, les fils cachés de la pauvre marionnette humaine, et il les maniait avec une dextérité, une précision! Lorsqu'il pleurait, tout sanglotait en lui, ses mains, ses épaules. Rappelez-vous la façon dont il détalait, dans le *Chapeau d'un Horloger*, ses jambes qui se précipitaient, se multipliaient, comme s'il avait eu dix, vingt, trente paires de jambes : une vision de gyroscope. Et quel poème que son regard quand il se réveillait, dans la *Partie de piquet!*... Ah! Lesueur! Lesueur!...

FÉLIX

Étrange figure que celle de ce Félix! En écrivant son nom, il vient de m'apparaître, fat et balourd, l'œil arrondi, le front bas, carré, têtu, toujours plissé d'un effort de comprendre, le meilleur des hommes, mais d'une sottise, d'une vanité de coq d'Inde! Il faut avoir travaillé avec lui à l'avant-scène pour s'imaginer cela. D'abord, sitôt après la lecture au foyer, Félix montait chez le directeur pour rendre le rôle que vous veniez de lui distribuer et qui ne lui convenait pas. Tous les autres lui semblaient bons dans l'ouvrage, excepté celui-là! Il eût été bien empêché de dire pourquoi, par exemple. Non, c'était une manie, un besoin de se faire prier, d'amener les auteurs à son quatrième étage de la rue Geoffroy-Marie, dans ce petit intérieur de province, propret, douillet, minutieux, qu'on aurait pu prendre pour un appartement de chanoine ou d'archiprêtre, sans l'innombrable quantité de portraits, de médaillons, de photographies rappelant à l'artiste chacune de ses créations. Il fallait s'asseoir, accepter un petit verre de « quelque chose de doux » et tâcher de fléchir à force d'éloquence, de compliments, d'enguirlandements, cette exaspérante coquetterie. A cette première visite, Félix ne s'engageait pas, ne promettait rien. Il verrait, il réfléchirait. Quelquefois, quand le rôle lui faisait très envie, il vous disait d'un air détaché, indifférent : « Laissez-moi la pièce... Je vais lire encore. » Et Dieu sait ce qu'il y comprenait, le pauvre homme! Huit jours, quinze jours, il gardait le manuscrit, ne parlait plus de rien;

dans le théâtre on chuchotait : « ... Jouera... jouera pas... ». Puis, lorsque las d'attendre, de voir tout entravé par le caprice d'un seul, vous vous disposiez à envoyer le grand comédien au diable, il arrivait à la répétition, dispos, souriant, sachant déjà son rôle par cœur et faisant flamber les planches rien que de poser le pied dessus. Mais vous n'en aviez pas fini avec ses fantaisies, et jusqu'au jour de la représentation il fallait s'attendre à de terribles secouées. Ce jour-là, il est vrai, la verve incomparable de ce singulier artiste qui se transfigurait dans la lumière de la rampe, ses effets inconscients, toujours sûrs, toujours compris, son action irrésistible sur le public, vous payaient bien de toutes vos misères.

MADAME ARNOULD-PLESSY

L'avez-vous vue dans *Henriette Maréchal?* Vous la rappelez-vous devant son miroir, jetant un long regard désespéré à ce confident muet et implacable, et disant, avec une intonation déchirante : « Oh! j'ai bien mon âge, aujourd'hui. » Ceux qui ont entendu cela ne pourront jamais l'oublier. C'était si profond, si humain! Rien que dans ces quatre mots, accentués lentement, tombant l'un après l'autre comme les notes d'un glas, la comédienne faisait tenir tant de choses : le regret de la jeunesse disparue, l'angoisse navrée de la femme qui sent que son règne est fini et que, si elle n'abdique pas de bonne volonté, la vieillesse va venir tout à l'heure lui signer son renoncement d'un coup de griffe en pleine figure. Minute horrible pour la plus forte, pour la plus honnête! C'est comme un exil subit, un changement de climat et la surprise d'une atmosphère glacée succédant à cet air embaumé et tiède, plein de murmures flatteurs et d'adulations passionnées, qui entoure la beauté de la femme dans le midi de son âge. Pour la comédienne, l'arrachement est encore plus cruel. Chez elle, la coquetterie s'accroît et s'exaspère d'un désir de gloire. Aussi, la plupart des actrices ne veulent jamais finir, n'ont pas le courage de se mettre une bonne fois devant leur glace et de se dire : « J'ai bien mon âge, aujourd'hui. » Celles-là sont vraiment à plaindre. Elles ont beau lutter, s'accrocher désespérément aux lambeaux défleuris de la couronne tombée, elles voient le public s'éloigner d'elles, l'admiration remplacée par l'indulgence, puis par la pitié, et, ce qui est plus navrant que tout, par l'indifférence.

Grâce à son esprit, grâce à sa fierté, la grande et vaillante Arnould-Plessy n'a pas attendu cette heure désolante. Ayant encore quelques années devant elle, elle a préféré disparaître en pleine gloire, comme un de ces beaux soleils d'octobre qui plongent sous l'horizon brusquement plutôt que de traîner leur agonie lumineuse dans un vague et lent crépuscule. Sa réputation y aura gagné ; mais nous y aurons perdu les belles soirées qu'elle pouvait nous donner encore. Avec elle, Marivaux est parti, et le charme de son art merveilleux, de cette phrase chatoyante et papillonnante qui a l'ampleur capricieuse d'un éventail déployé aux lumières. Toutes ces belles héroïnes qui s'appellent comme des princesses de Shakespeare, et qui ont quelque chose de leur élégance éthérée, sont rentrées dans le livre; on les évoque, elles ne viennent plus. Finis aussi ces jolis jeux d'esprit et de langage, ces causeries un peu maniérées, un peu alambiquées, mais si françaises, comme Musset en a tant écrit, badinages charmants qui appuient sur le rebord d'une table à ouvrage leur coude chargé de dentelles traînantes et tous les caprices souriants de l'oisiveté amoureuse. Tout cela est mort maintenant; on ne sait plus causer, marivauder au théâtre. C'est une tradition perdue, depuis qu'Arnould-Plessy n'est plus là. Et puis, à côté de l'artiste d'étude et de méthode, de la fidèle interprète des traditions de l'art français, il y avait dans cette excellente comédienne un talent original et chercheur, soit qu'elle se prît aux grandes créations tragiques comme dans cette Agrippine qu'elle jouait d'une façon si accentuée, bien plus selon Suétone que selon Racine, soit qu'elle créât en pleine vie moderne, en plein art réaliste, la Nany du drame de Meilhac, paysanne ignorante et mère passionnée. Je me souviens surtout d'une scène où, pour exprimer les mille sentiments confus qui se heurtaient dans son âme ambitieuse et jalouse, Nany, inculte, bègue, cherchant ses mots, avait un élan de rage folle contre elle-même et râlait en meurtrissant de coups sa poitrine : « Ah! paysanne... paysanne!... » L'actrice disait cela à faire frissonner toute la salle. Notez que des cris pareils, des mouvements de cette vérité, ce n'est pas la tradition, ce n'est pas l'école qui les donne, mais la vie longtemps étudiée, regardée et sentie. Et n'est-ce pas un beau triomphe, la preuve d'un admirable pouvoir de création, qu'un drame sombré comme *Nany*, joué à peine une dizaine de fois, reste éternellement dans l'esprit et les yeux de ceux qui l'ont vu, parce que Mme Arnould-Plessy en a interprété le principal personnage.

ADOLPHE DUPUIS

Adolphe Dupuis est le fils de Rose Dupuis, sociétaire de la Comédie-Française, retirée du théâtre depuis 1835 et morte il y a seulement quelques années. Malgré un talent très réel et des succès chèrement conquis à côté de Mlle Mars, l'excellente femme gardait rigueur à son ancien métier; et, lorsqu'au sortir du collège Chaptal, où il avait fait d'assez médiocres études, sur le même banc qu'Alexandre Dumas fils, Dupuis parla d'être comédien, la mère s'y opposa de toutes les forces de sa tendresse. Mais on sait ce que vaut le « jamais » de la femme qui aime, et celle-là aimait passionnément son grand fils. Au Conservatoire, l'élève ne réussit guère mieux qu'à Chaptal; non certes que l'intelligence lui fît défaut, il en avait trop au contraire, mais de celle que l'école n'admet pas, cette intelligence aiguisée, personnelle, qui raisonne dans le rang et veut savoir pourquoi le commandement de « tête à droite » quand c'est à gauche qu'il faut aller. En pleine classe, l'écolier discutait les idées de son maître, Samson, s'insurgeait contre cette façon de préparer, de ressasser le concours avec le professeur, au lieu de laisser un peu d'initiative à l'élève; il demandait pour l'examen un morceau déchiffré à livre ouvert, non pas appris, « seriné » dix mois d'avance, et réclamait enfin comme plan général d'étude une place plus large à la nature, au détriment de la tradition. Pensez si le vieux Samson devait bondir à ces théories subversives; malgré tout il se sentait de la sympathie pour le fils de son ancienne camarade, ce jeune

révolté au sang calme, au sourire bon enfant, et il le fit entrer à la Comédie-Française, comme cinquième ou sixième amoureux de répertoire. Dupuis n'y resta pas longtemps. Un jour Fechter, qui tenait dans la maison le même emploi que lui et qui ne jouait pas davantage, lui dit tout bas dans un coin du foyer : « Si nous filions ?... On meurt ici... — Filons, » dit Dupuis, et voilà nos jeunes premiers partis pour Londres, pour Berlin, chantant « Je suis Lindor » aux quatre coins de l'Europe, mal payés, peu compris, applaudis de travers, mais jouant, ayant des rôles, ce que les débutants préfèrent à tout. Deux ans après, vers 1850, nous retrouvons notre comédien au Gymnase, entre les mains de Montigny, qui le premier comprit ce qu'il y avait à tirer de ce beau garçon un peu lent, un peu mou, l'assouplit par un travail acharné, des créations multiples et diverses, le grima en vieux, en ouvrier, en raisonneur, en père noble, mit en œuvre toutes ses facultés d'observation, de finesse, de sensibilité, de bonhomie, et cet admirable accent de nature que personne n'a comme lui. Après dix ans passés là, au lendemain du grand succès du *Demi-Monde* dont il avait eu sa belle part, Dupuis se laissa tenter par un engagement en Russie; il y resta longtemps, trop longtemps, et lorsqu'il nous revint, après dix-sept ans d'absence, eut quelque mal à reconquérir son public. C'est l'histoire de tous les revenants du théâtre Michel. Il faut croire que le diapason n'est pas le même à Saint-Pétersbourg que chez nous ; on doit parler plus bas, jouer plus discrètement, s'entendre à demi-mot et ne rien souligner, comme dans un salon, entre gens qui se connaissent et ne sont pas très difficiles. A ce jeu-là, qualités et défauts s'estompent, s'atténuent. Nous reconnaissons bien nos artistes, mais la rampe n'a pas l'air montée; on les voit confusément comme à travers une gaze. Le soir du *Nabab*, par exemple, les vieux Parisiens retrouvèrent leur Dupuis, avec tous ses dons d'autrefois, même quelque chose en plus, une largeur d'envergure, une fougue de sang marseillais dont ce père tranquille ne leur paraissait pas capable. Au lendemain de cette représentation, il n'a tenu qu'à Jansoulet d'entrer à la Comédie-Française par l'escalier d'honneur ouvert à deux battants et non plus par la porte dérobée de ses débuts; mais l'ancien élève de Samson a gardé ses goûts d'indépendance, sa libre humeur des premiers jours, et l'administration de la rue Richelieu n'ayant pas cru devoir se plier à ses exigences, le Vaudeville a eu la bonne fortune de conserver son acteur.

LAFONTAINE

Henri Thomas, dit Lafontaine, est né à Bordeaux aux premiers jours de l'hégire romantique. Dans le Midi français, Bordeaux tient une place à part. Ancré aux bords de l'Atlantique, son beaupré tourné vers les Indes, il est le Midi créole, le Midi des îles, exaspéré, qui, à la fougue imaginative, à la vivacité de parole et d'impression des peuples d'outre-Loire, joint un immodéré besoin d'aventures, de courses, d'*escampette*. Ce Bordeaux-là joue un grand rôle dans l'existence et le génie de notre comédien. « Nous en ferons un prêtre ! » disait sa mère, une vraie maman de là-bas, catholique jusqu'au délire ; mais à peine au séminaire, le Bordelais saute par-dessus les murs, troque sa soutane contre une blouse et commence à travers champs le voyage du Petit Chaperon Rouge, tout en zigzags et en caprices, jusqu'à ce que le loup, un loup à baudrier jaune et chapeau de gendarme, l'arrête et lui demande ses papiers. Ramené chez lui de brigade en brigade, on veut qu'il rentre au séminaire. « Ça, jamais. — Alors, vaurien, embarque pour les îles ! » Et voilà bien une colère de parents du Midi : « Il ne veut pas être curé... zou ! Nous allons en faire un mousse. » Trois mois de gourganes et de viandes salées, dans la mouillure et le vent de mer, guérirent le jeune échappé de ses velléités voyageuses, sans lui donner pourtant le goût de la tonsure. A son retour de l'île Bourbon, il essaya de vingt métiers, fut tour à tour menuisier, serrurier, revendeur d'une infinité de choses, coucha sur la dure, se nourrit de

vache enragée, allant devant lui au gré de sa jeunesse et du fol instinct bordelais, sans but, mais les yeux ouverts et déjà une mémoire d'artiste. Le voici à Paris, placier chez un libraire, arpentant les rues, grimpant les étages, marchand de littérature et de science, l'esprit meublé de titres et de prospectus, faisant l'article pour des livres qu'il n'a pas le temps de lire, mais qui lui laissent tout de même un peu de phosphore aux doigts; tenace, insinuant, éloquent, irrésistible, un placier comme la maison Lachâtre n'en avait jamais vu. Puis, un soir il entre à la Porte-Saint-Martin, voit Frédérick et sent ce coup au cœur que connaissent seuls les amoureux et les artistes. Il plante là bouquins et revues, et s'en va frapper chez Sevestre, le gros père Sevestre, gouverneur général des théâtres de la banlieue. « Que sais-tu faire ?... As-tu déjà joué ? — Jamais, patron... mais donnez-moi des rôles, et vous allez voir. » Dans cette belle présomption bordelaise, aux yeux vifs, au geste large, à la voix forte et métallique, Sevestre devina tout de suite un tempérament de théâtre. Ce tempérament est commun au Midi, à sa nature verbeuse, gesticulante, qui met tout dehors, exprime tout, pense à voix haute, la parole toujours au delà de la pensée. L'homme de Tarascon et l'homme de la Porte Saint-Martin se ressemblent.

Sur ce petit théâtre de la rue de la Gaîté, où plus tard débutait Mounet-Sully, Lafontaine fit son apprentissage; il joua à Sceaux, à Grenelle, roula dans l'omnibus des scènes de banlieue, une brochure à la main, déclamant Bouchardy sur les routes. Il réussit. Le bruit de son succès passa les ponts, vint jusqu'au boulevard et, quelque temps après, Henry Lafontaine entrait à la Porte-Saint-Martin pour jouer dans *Kean* à côté de Frédérick qui, tout de suite, l'aima et le fit travailler. « Viens, petit », disait le maître en sortant du théâtre. Et il emmenait chez lui, au boulevard du Temple, l'élève exténué par cinq heures de planches, les yeux pleins de sommeil, la joue brûlée de gaz et de maquillage; mais il s'agissait bien de dormir! Le souper était servi, tous les flambeaux du salon allumés. On buvait, on mangeait en hâte, puis le maître donnait un sujet de scène, une situation dramatique à rendre, et, s'allongeant sur son fauteuil, un flacon de vin près de lui : « Maintenant, vas-y! »

Le bon comédien Lafontaine m'a souvent raconté l'histoire d'un de ces scénarios improvisés. « Voilà, dit Frédérick, vautré sur son divan, tu es un petit employé, marié depuis trois ans... C'est ce soir la fête de ta femme, que tu adores... En son absence, tu lui as préparé un bouquet,

une surprise, un bon petit souper comme celui-ci... et tout à coup, en mettant le couvert, tu découvres une lettre qui t'apprend que tu es indignement trompé... Tâche de me faire pleurer avec ça... Marche.» Vivement Lafontaine se met à l'œuvre, dresse son couvert en conscience, sans tricherie, — car Frédérick ne plaisantait pas sur la question des accessoires, — pose son bouquet au milieu de la table avec des petits rires, des regards mouillés, puis, frémissant d'impatience et de joie, ouvre le tiroir où la surprise est serrée, trouve une lettre, la lit machinalement et pousse un cri terrible dans lequel il essaye de mettre tout le désespoir de son bonheur foudroyé!... «Entre nous, j'en étais assez content de mon cri, me disait le brave Lafontaine s'égayant au souvenir de sa mésaventure, je le trouvais juste, ému, sincère, je m'étais presque fait pleurer en le poussant... Ah! bien, oui!... Au lieu des compliments que j'attendais, un formidable coup de pied m'arrive au bas de l'échine... Je ne m'en émus pas trop, car j'étais fait aux manières de mon maître ; mais ce fut sa critique qui me frappa surtout... — Comment! animal, tu aimes ta femme par-dessus tout au monde, tu crois en elle aveuglément, a-veu-glé-ment, et voilà qu'à la première lecture, tu vois, tu comprends, tu crois tout ce que ce papier te raconte... Est-ce que c'est possible?...

Tiens! va t'asseoir là-bas, et regarde-moi distiller mon poison.» Là-dessus lui-même recommence la scène, ouvre le tiroir... «Tiens! une lettre...» Il la tourne, la retourne, la parcourt du bout des yeux sans comprendre, la repousse dans le tiroir et continue à ranger son couvert... «Tout de même, c'est drôle, cette lettre!» Il y revient encore, la lit plus longuement, puis haussant les épaules, la jette sur la table... «Allons donc, ce n'est pas vrai, c'est impossible... Elle va tout m'expliquer en rentrant...» Mais comme ses mains lui tremblent en achevant de mettre son couvert! Et toujours les yeux sur la lettre... A la fin il n'y tient plus, il faut qu'il la lise encore... Cette fois il a compris, un sanglot lui monte à la gorge, l'étouffe; il tombe sur une chaise en râlant... C'était, paraît-il, un spectacle admirable de voir les traits du grand comédien se décomposer un peu plus à chaque nouvelle lecture. On suivait les effets du poison, à mesure que ses yeux l'absorbaient... Puis, une fois saisi par sa propre émotion, Frédérick ne s'arrêtait plus, continuait la pièce. Un tressaut de tout son corps, un regard sanglant vers la porte. Sa femme venait d'entrer. Il la laissait venir jusqu'à lui sans bouger, et soudain se dressait, terrifiant, sa lettre à

la main : « Lis ! » Puis, avant qu'elle eût répondu, devinant à l'épouvante de ce visage de femme que c'était vrai, que la lettre n'avait pas menti, il tournait deux ou trois fois sur lui-même comme une bête ivre, cherchait un cri, n'en trouvait pas, et toujours amoureux, même dans sa rage, pour passer sur quelque chose qui ne fût pas sa femme le besoin furieux de massacrer dont ses mains étaient pleines, il prenait la table à poignée et l'envoyait rouler à l'autre bout du salon avec la lampe, la vaisselle, tout ce qu'elle portait...

Ce coup de pied sacra Lafontaine grand acteur, fut pour sa foi de comédien comme une confirmation par en bas. Pourtant, s'il n'avait eu que les leçons de Frédérick, l'artiste bordelais n'aurait jamais pu régler, endiguer son fougueux vagabondage. Son Midi le portait, mais le gênait aussi. Il en avait l'improvisation brillante, mais aussi les emportements, le manque de mesure, tous les heurts de soleil et d'ombre. Si bien doué, il pouvait manquer sa vie, n'être qu'un détraqué sublime comme ce pauvre Rouvière qu'affolait son double tempérament d'acteur et de méridional. Par bonheur Lafontaine entra au Gymnase et eut là, pendant dix ans, un professeur incomparable. Ceux qui ont vu le vieux Montigny dans son fauteuil, à l'avant-scène, bourru, le sourcil froncé, faisant recommencer dix fois, vingt fois le même passage, rompant les plus durs, les plus rebelles, toujours insatisfait, s'acharnant au mieux, ceux-là peuvent se vanter d'avoir connu un vrai directeur de théâtre. Avec lui, le talent de l'artiste se disciplina. A sa verve exubérante, Montigny mit comme une cangue le hausse-col militaire du *Fils de Famille*, ce même *Fils de Famille* que Lafontaine a repris il y a quelque temps à l'Odéon, il lui boutonna son geste du Midi dans la redingote en drap fin du mari de *Diane de Lys*. Le Bordelais se cabrait, avalait son mors ; mais il sortit de là dompté, assoupli, accompli, et aujourd'hui, quand il parle de son vieux maître, il a toujours les yeux mouillés.

NOTES SUR PARIS

LES NOUNOUS

Rien de joli, au Luxembourg, aux Tuileries, par ces premiers joyeux soleils, par ces premiers frissons de verdure, comme la sortie des bébés et des nounous de une à deux heures de l'après-midi.

En ces coins abrités où elles se donnent toutes rendez-vous, les nourrices se promènent par groupes aux rubans flottants ou s'alignent sur des chaises, protégeant le bébé sous le large parasol de doublure rose ou bleue au reflet favorable; et tandis que le poupon, endormi dans son voile transparent et la dentelle mousseuse de ses petits bonnets, aspire de tout son être mignon la sève du printemps, Nounou radieuse, reposée, ayant aux lèvres un sourire de perpétuelles relevailles, promène tout autour un regard vainqueur, dresse la tête, rit et jase avec les camarades.

Elles sont là cinquante, ces nourrices, toutes en costumes de pays, mais le costume affiné, transformé, et donnant à la solennité du jardin royal une vieillotte poésie d'opéra-comique. Des coiffures variées et superbes : madras éclatant des Gasconnes et des mulâtresses, coiffes conventuelles des Bretonnes, énorme et léger papillon noir des Alsa-

ciennes, aristocratique hennin des filles d'Arles, et les hauts bonnets du pays de Caux, ajourés comme des flèches de cathédrales, et, fichées dans des chignons sauvages, les grandes épingles à boules d'or des Béarnaises.

L'air est doux, les parterres embaument, une odeur de résine et de miel tombe des bourgeons de marronniers. Là-bas, près du bassin, la musique militaire attaque une valse. Nounou s'agite, Bébé piaille, tandis que le petit soldat en promenade devient rouge comme son pompon devant cette haie de payses qu'il trouve considérablement embellies.

Cela, c'est la nourrice de promenade et de parade, costumée et métamorphosée par l'orgueil des parents et six mois de séjour à Paris. Mais pour voir la vraie nounou, pour bien la connaître, il faut la surprendre à l'arrivée, dans un de ces établissements étranges qu'on nomme bureaux de placement et où se fait, à l'usage des bébés parisiens affamés d'un lait quelconque, le commerce des femmes-mères. C'est du côté du Jardin des Plantes, au bout d'une de ces rues paisibles, demeurées provinciales en plein Paris, avec des pensions, des tables d'hôte, des maisonnettes à jardinet, peuplées de vieux savants, de petits rentiers et de poules; sur la façade d'un antique logis à grand porche, une enseigne à lettres roses étale ce simple mot : Nourrices.

Devant la porte, par groupes ennuyés, flânent des femmes en guenilles, avec des enfants sur les bras. On entre : un pupitre, un guichet grillé, le dos de cuivre d'un grand-livre, du monde qui attend sur des banquettes, l'éternel bureau, le même toujours, également correct et froid, aux halles comme à la Morgue, qu'il s'agisse d'expédier des pruneaux ou d'enregistrer des cadavres. Ici c'est de la chair vivante qu'on trafique.

Comme on reconnaît en vous des personnes « bien », on vous épargne la banquette d'attente, et vous voici dans le salon.

Du papier à fleurs sur les murs, le carreau rouge et ciré comme dans un parloir de couvent, et, de chaque côté de la cheminée, au-dessus de deux cylindres de verre recouvrant des roses en papier, les portraits à l'huile et cerclés d'or de Monsieur le Directeur et de Madame la Directrice.

Monsieur est quelconque : tête d'ancien agent d'affaires ou de pédicure qui a réussi; Madame, bien en chair, sourit de ses trois mentons dans l'engraissement d'un métier facile, avec ce je ne sais

quoi de dur que donne au visage et au regard le maniement d'un troupeau humain. Quelquefois, c'est une sage-femme ambitieuse ; le plus souvent une ancienne nourrice douée du génie des affaires.

Un jour, il y a longtemps, elle est venue dans une maison pareille à celle-ci, peut-être dans la même, vendre, pauvre fille de campagne, un an de sa jeunesse avec son lait. Elle a rôdé devant la porte comme les autres, affamée, son enfant au bras ; comme les autres elle a usé la bure de ses jupes sur le banc de pierre.

Aujourd'hui les temps ont changé; elle est riche, célèbre. Son village, qui la vit partir en loques, ne parle d'elle qu'avec respect. Elle est une autorité là-bas, presque une providence.

La récolte a manqué, le propriétaire presse. Le soir, sous la cheminée, l'homme dit en présentant la large paume de sa main à la flamme : «Phrasie, écoute voir... ton lait est bon, l'argent se fait cher : si t'allait à Paris faire une nourriture? On n'en meurt pas ; et la patronne du bureau, qu'est d'ici et qui nous connaît ben, t'aurait une bonne place tout de suite.»

Elle s'en va, puis une autre. Peu à peu l'habitude se prend, l'amour du lucre continuant ce qu'avait commencé la misère. Maintenant, chaque fois qu'un enfant naît, son affaire est claire, et son destin réglé d'avance. Il restera au pays à téter la chèvre ; et le lait de la mère, bien vendu, servira à acquérir un champ, à arrondir un bout de pré.

Toute célébrité nourrisseuse, toute directrice de bureau de placement exploite ainsi spécialement sa province d'origine. L'une a l'Auvergne, l'autre la Savoie, celle-ci les landes bretonnes ou les côtes boisées du Morvan. Chose à remarquer, le marché aux nounous, à Paris, suit les fluctuations de la vie rustique. Rare les années de récolte, la nourrice afflue en temps de disette; mais que l'année soit mauvaise ou bonne, elle devient presque introuvable pendant la moisson et la vendange, au moment des grands travaux des champs.

Aujourd'hui le bureau de placement semble bien fourni. Sans compter les nourrices que nous avons vues à l'entrée traînant leur sabots devant la porte, en voici vingt, trente, sous la fenêtre, dans un petit jardin transformé en cour, lugubre à voir avec ses bordures de buis piétinées, ses plates-bandes effacées, et les couches d'enfant qui sèchent sur une ficelle tendue au travers entre un figuier malade et un lilas mort. Tout autour un alignement de logettes sans étage, dont la nudité sordide fait songer à la fois aux *payotes* des nègres esclaves et

aux cabanons des forçats. C'est là que logent les nourrices avec leurs enfants, en attendant d'être placées.

Elles campent sur des lits de sangle, dans un aigre relent de malpropreté rustique, au milieu du perpétuel tintamarre des marmots en tas qui s'éveillent tous dès que l'un crie, et se mettent à brailler ensemble, bouche tendue, vers le sein défait. Aussi aiment-elles mieux l'air libre du jardinet, où elles traînent d'un coin à l'autre, toute la journée, avec des allures ennuyées de démentes, ne s'asseyant que pour coudre un peu, mettre une pièce de plus à quelque jupe déjà cent fois rapiécée, loque de couleur spéciale, terreuse et grise, ou bien affectant ces tons jaunes et éteints, bleus expirants, que la mode parisienne emprunte, par raffinement, à la misère campagnarde.

Mais voici Madame qui entre, avec la tenue de l'emploi, à la fois coquette et sérieuse, une avalanche de nœuds flamme de punch sur un corsage d'un noir janséniste, regard sévère et parler doux.

« Vous désirez une nourrice ?... Soixante-dix francs par mois ?... Bien... Nous avons un assortiment dans ces prix-là... »

Elle donne un ordre : la porte s'ouvre, les nourrices arrivent par fournée de huit ou dix, piétinent et s'alignent, soumises, leur enfant au bras, avec un bruit *d'esclots*, de souliers à clous, des poussées gauches de bétail... Celles-ci ne conviennent pas ? Vite, dix autres... Et ce sont toujours les mêmes yeux baissés, les mêmes timidités misérables, les mêmes joues séchées et tannées, couleur d'écorce et couleur de terre. Madame présente et fait l'article.

« ... Saine comme l'œil... une vraie laitière... regardez le poupon ! » Le poupon est beau en effet, toujours beau. On en garde deux ou trois dans l'établissement pour figurer à la place de ceux qui seraient trop malingres.

« De combien votre lait, nourrice ?

— De trois mois, M'sieu. »

Leur lait est toujours de trois mois. Voyez plutôt : du corsage entr'ouvert un long filet blanc a jailli, riche de sève campagnarde. Mais ne vous y fiez pas ; ceci est le sein de réserve que jamais l'enfant ne tette. C'est l'autre côté qu'il faudrait voir, celui qui se cache honteux et flasque. Sans compter qu'avec quelques jours d'absolu repos, toujours un peu de lait s'emmagasine.

Et Madame étale, Madame déballe avec l'autorité de la possession et l'impudence de l'habitude ces pauvres créatures effarouchées.

Enfin le choix est fait, la nourrice est retenue; il faut régler. La directrice passe derrière son grillage et fait le compte. Effrayant, ce compte. D'abord le tant pour cent de la maison, puis l'arriéré de la nourrice en logement et en nourriture, quoi encore ? Les frais de route. Est-ce fini ? Non, il y a la « meneuse » qui va prendre l'enfant à la mère pour le reconduire au pays.

Triste voyage, celui-là! On attend qu'il y ait cinq ou six poupons ; et la « meneuse » les emporte ficelés dans de grands paniers, la tête en dehors comme des poules. Plus d'un meurt dans ce trimbalement à travers des salles d'attente glaciales, sur les dures banquettes des wagons de troisième classe, avec le lait du biberon et un peu d'eau sucrée au bout d'un chiffon pour nourriture. Et ce sont des recommandations pour la tante, pour la grand'mère. L'enfant, brutalement arraché du sein, s'agite et piaille ; la mère l'embrasse une dernière fois, elle pleure. On sait bien que ces larmes ne sont qu'à demi sincères, et que l'argent les séchera bientôt, ce terrible argent qui tient si fort aux entrailles paysannes. Malgré tout, la scène est navrante et fait songer douloureusement aux séparations de familles d'esclaves.

La nourrice a pris son paquet, quelques guenilles dans un mouchoir.

« Comment! c'est votre trousseau ?

— Oh! mon bon M'sieu, j'sommes si pauvres par chez nous... J'n'avons censément ren que c'que j'portions sur la piau. »

Et le fait est que ce n'est guère. Avant toute chose, il va falloir la renipper, la vêtir. C'était prévu. La première tradition, chez les nourrices, comme chez les flibustiers allant au pillage, est d'arriver les mains vides, sans bagages encombrants; la seconde est de se procurer une grande malle, la malle à serrer la *denraie*. Car vous aurez beau la choyer et la soigner, cette sauvagesse ainsi introduite chez vous, et qui détonne d'abord si étrangement parmi les élégances d'un intérieur parisien avec sa voix rauque, son patois incompréhensible, sa forte odeur d'étable et d'herbe; vous aurez beau laver son hâle, lui apprendre un peu de français, de propreté et de toilette; toujours chez la nounou la plus friande et la mieux dégrossie, à tous les instants, en toute chose, la brute bourguignonne ou morvandiote reparaîtra. Sous votre toit, à votre foyer, elle reste la paysanne, l'ennemie, transportée ainsi de son triste pays, de sa noire misère, en plein milieu de luxe et de féerie.

Tout ce qui l'entoure lui fait envie, elle voudrait tout emporter là-bas, dans son trou, dans son gîte, où sont les bestiaux et l'homme.

Au fond elle n'est venue que pour cela, son idée fixe est *la denraie*. La denrée, mot surprenant, qui, dans le vocabulaire des nourrices, prend des élasticités inattendues de gueule de serpent boa. La denrée, ce sont les cadeaux et les gages, ce qu'on vous paye, ce qu'on vous donne, ce qui se ramasse et se vole, le bric-à-brac et le pécule qu'aux yeux des voisins pleins d'envie on compte déballer au retour. Pour engraisser et pour enfler cette denrée sainte, votre bourse et votre bon cœur vont être mis en coupe réglée. Et vous n'avez pas affaire à la seule nourrice ; l'homme, la grand'mère, la tante sont complices, et du fond d'un hameau perdu dont vous ignorez même le nom, toute une famille, toute une tribu ourdit contre vous des ruses de peau-rouge. Chaque semaine une lettre arrive, d'une écriture matoise et lourde, et cachetée d'un dé sur du pain bis.

Elles vous attendrissent d'abord ces lettres comiques et naïves, avec leur orthographe compliquée, les endimanchements de style, des phrases tortillées et retortillées comme le bonnet d'un paysan qui ne veut pas avoir l'air timide, et ces suscriptions minutieuses ainsi qu'en imaginait Durandeau dans ses fantaisies militaires :

A madame, madame Phra-
*sie Darnet, nourrice chez M^r^****
rue des Vosges 18. 3e *arrondisse-*
ment, Paris, Seine, France, Europe, etc.

Patience. Ces fleurs de naïveté campagnarde ne vous attendriront pas longtemps. Toutes visent à votre bourse, toutes respirent le même parfum de carotte rurale et d'idyllique escroquerie. « *C'est pour te faire savoir, ma chère et digne compagne — mais tu n'as pas besoin d'en parler à nos respectés maîtres et bienfaiteurs parce qu'ils voudraient peut-être encore te donner de l'argent et que ce n'est jamais bien d'abuser...* » Là-dessus, l'annonce circonstanciée d'un épouvantable orage qui vient de tout ravager au pays. Plus de récolte, les blés hachés, les prairies perdues. Il pleut dans la maison comme en pleins champs, vu que les grêlons ont crevé les tuiles ; et le porc, une si belle bête, qu'on devait saigner pour Pâques, dépérit du saisissement qu'il a eu d'entendre le tonnerre.

D'autres fois, c'est la vache qui est morte, l'aîné des petiots qui

s'est cassé le bras, la volaille atteinte d'épilepsie. Sur le même bout de toit, le même coin de champ, c'est un invraisemblable amoncellement de catastrophes pareilles aux plaies d'Égypte. Cela est grossier, stupide, cousu d'un fil blanc à crever les yeux. N'importe, il faut faire semblant d'être pris à ces inventions, payer encore et toujours, sans quoi gare à Nounou! Elle ne se plaindra pas, elle ne demandera rien, oh! non, certes, mais elle boudera, pleurnichera dans les coins, bien sûre d'être vue. Et quand Nounou pleure, Bébé crie, parce que le gros chagrin *tourne les sangs* et les sangs tournés font le lait aigre. Vite un mandat de poste et que Nounou rie.

Ces grands coups hebdomadaires n'empêchent pas la nourrice de travailler quotidiennement à sa petite *denraie* personnelle. Ce sont des chemises pour le petit, le malheureux déshérité, tout seul là-bas à téter la chèvre; un jupon pour elle, un paletot pour son homme, et la permission de ramasser ce qui traîne, les menus riens qui vont aux balayures. La permission d'ailleurs n'est pas toujours demandée, Nounou ayant rapporté de son village des idées particulières sur la propriété des bons Parisiens. La même femme qui, chez elle, ne ramasserait pas la pomme du voisin par le trou d'une haie, mettra paisiblement, et sans que sa conscience en soit troublée, toute votre maison au pillage. Pour le zouave, dépouiller l'Arabe ou le colon n'est pas voler, c'est *chaparder*, *faire son fourbi*. Différence énorme! De même pour Nounou, voler le bourgeois, c'est *faire sa denraie*.

Chez moi, il y a quelques années, car c'est par expérience que je puis faire ainsi un cours de nourrices, des couverts d'argent disparurent. Plusieurs domestiques pouvaient être soupçonnés; il fallut ordonner une perquisition, ouvrir des malles. J'avais déjà mes convictions sur la *denraie*, et je commençai par la malle de Nounou. Non, jamais le trou de clocher de la pie voleuse, jamais creux d'arbre où un corbeau collectionneur entasse le fruit de ses rapines, n'offrit si disparate assemblage d'objets brillants et inutiles; des bouchons de carafe et des boutons de porte, des agrafes, des fragments de glace, des bobines sans fil, des clous, des chiffons de soie, des rognures, du papier à chocolat, des coloriages de magasins de nouveautés, et, tout au fond, sous la denrée, les deux couverts devenus denrée eux-mêmes.

Jusqu'au dernier moment, Nounou refusa d'avouer; elle protestait de son innocence, déclarant qu'elle avait pris les couverts sans penser à mal, pour s'en servir de *corne à souliers*. Pourtant elle ne voulut pas

remettre son départ au lendemain. Elle avait peur qu'on ne se ravisât, qu'on n'envoyât « querir les gendarmes ». Il faisait nuit, il pleuvait. Nous la vîmes, silencieuse, louche, redevenue sauvagesse pour de bon, disparaître à pas de fauve sous la voûte de l'escalier, ne voulant pas même qu'on l'aidât et traînant à deux mains sa malle, lourde de la précieuse denrée.

Vous figurez-vous votre enfant aux soins de pareilles brutes... Aussi n'est-ce pas trop d'une surveillance de tous les instants. Si vous laissiez faire la nourrice, elle ne sortirait jamais Bébé pour le mener boire le soleil, respirer l'air de verdure des squares. Paris, au fond, l'excède ; et elle préférerait rester près du feu, sans lumière, le nez dans les cendres comme à la campagne, dormant, des quatre heures durant, de son lourd sommeil de paysanne. C'est le diable encore de l'empêcher de coucher le nourrisson avec elle dans son propre lit. Pourquoi faire, un berceau ? Ces bourgeois vraiment ont des idées, des exigences ! Ne vaudrait-il pas mieux l'avoir là, tout près, et lui donner le sein sans se réveiller ni avoir froid, quand il crie ? Il est vrai que parfois en se retournant on l'étouffe ; mais ces sortes d'accidents sont rares.

Et puis des traditions de campagnes assurent qu'un enfant de lait ça mange de tout, qu'on peut impunément le bourrer de poires acides et de prunes vertes. Arrive une inflammation, on court au médecin et l'enfant meurt. D'autres fois encore pour une chute, pour un coup non avoués, ce sont les convulsions ou la méningite... Ah ! comme nos Parisiennes feraient mieux de suivre les conseils de Jean-Jacques et de nourirr leurs enfants elles-mêmes ! Il est vrai que ce n'est pas facile toujours ni pour toutes, dans cet air anémiant des grandes villes qui fait tant de mères sans lait.

Mais que penser des bourgeoises provinciales qui, sans nécessité, par pure habitude d'insouciance et de paresse, envoient leurs enfants en nourrice pour deux ou trois ans chez des paysans qu'elles n'ont jamais vus ? La plupart meurent. Ceux qui survivent reviennent à l'état d'affreux monstres que leurs parents ne reconnaissent pas, aux allures rustiques de petites hommes à grosse voix et parlant des patois barbares.

Je me rappelle qu'un jour, me trouvant en province, dans le Midi, des amis me proposèrent une excursion au Pont du Gard. Il s'agissait d'un déjeuner champêtre sur les galets de la rivière, à l'ombre des ruines. Justement « le petit » était en nourrice de ces côtés, et nous devions

le voir en passant. Grande partie, on invite des voisins, on loue un omnibus, et fouette dans le vent, le soleil, la poussière aveuglante et brûlante. Au bout d'une heure, en haut d'une côte, nous apercevons de loin, au milieu du chemin blanc comme la neige, une tache brune. La tache grandit, se rapproche. C'était la nourrice, prévenue, qui nous guettait. L'omnibus s'arrêta, on passa par la portière le petit qui piaulait.

« Comme il est beau !... Comme il vous ressemble !... Et autrement, il va bien, nourrice, votre petit ? » Tout l'omnibus l'embrasse, s'attendrit, puis on repasse par la portière le petit paquet braillant, et nous filons au galop, laissant l'enfant et la nourrice plantés au soleil dans la cendre embrasée et craquante de cette route du Midi.

C'est ainsi qu'on fait les gars solides... direz-vous.

Je crois bien ; ceux qui résistent sont à l'épreuve.

LES SALONS RIDICULES

De toutes les folies du temps, il n'y en a pas de plus gaie, de plus étrange, de plus fertile en surprises cocasses, que cette rage de soirées, de thés, de sauteries qui sévit d'octobre en avril à tous les étages de la bourgeoisie parisienne. Même dans les plus modestes ménages, aux coins les plus retirés de Batignolles ou de Levallois-Perret, on veut recevoir, avoir un salon, un jour. Je connais des malheureux qui s'en vont chaque lundi prendre le thé rue du Terrier-aux-Lapins.

Passe encore pour ceux qui ont un intérêt quelconque à ces petites fêtes. Ainsi les médecins qui s'établissent et veulent se faire connaître dans le quartier, les parents sans fortune qui cherchent à marier leurs filles; les professeurs de déclamation, les maîtresses de piano recevant une fois par semaine les familles de leurs élèves. Ces soirées-là sentent toujours un peu la classe, le concours. Il y a des murs nus, des sièges raides, des parquets cirés, sans tapis, une gaîté de convention et des silences si attentifs quand le professeur annonce : « Monsieur Edmond va nous réciter une scène du *Misanthrope*, » ou « Mademoiselle Élisa va jouer une *Polonaise* de Weber ».

Mais à côté de cela, combien de malheureux qui reçoivent sans raison, sans profit, simplement pour le plaisir de recevoir, de se bien gêner une fois la semaine et de réunir chez eux une cinquantaine de personnes qui s'en iront en ricanant. Ce sont des salons trop petits, tout en longueur, où les invités, assis et causant, ont l'attitude gênée

de gens en omnibus ; des appartements transformés, bouleversés, avec des couloirs, des portières, des paravents à surprises, et la maîtresse de maison effarée qui vous crie : « Pas par là ! » Quelquefois une porte indiscrète s'entr'ouvre et vous laisse apercevoir là-bas, dans un fond de cuisine, Monsieur qui rentre harassé de courses, trempé de pluie, essuyant son chapeau avec un mouchoir, ou dévorant à la hâte un morceau de viande froide sur une table encombrée de plateaux. On danse dans des corridors, dans des chambres à coucher toutes démeublées, et, en ne voyant plus rien autour de soi que des lustres, des bras de bronze, des tentures, un piano, on se demande avec terreur : « Où coucheront-ils ce soir ? »

J'ai connu dans ce genre une maison très singulière, où les chambres en enfilade, séparées chacune par deux ou trois marches, figuraient des paliers d'étage, si bien que les invités du fond paraissaient grimpés sur une estrade, et, de là, humiliaient les derniers invités, rapetissés, enfoncés jusqu'au menton dans les bas-fonds de la première pièce. Vous pensez si c'était commode pour danser. N'importe ! Une fois par mois, il se donnait là une grande soirée. On faisait venir les divans d'un petit café d'en face, et avec les divans un garçon en escarpins, en cravate blanche, le seul des invités qui eût une chaîne et une montre en or. Il fallait voir la maîtresse de maison affolée, décoiffée, toute rouge de tant de préparatifs, courir après cet homme, le poursuivre de pièce en pièce en l'appelant : « Monsieur le garçon... Monsieur le garçon !... »

Et le public de ces soirées-là ! Ce public toujours le même qu'on rencontre partout, qui se connaît, se cherche, s'attire. Tout un monde de vieilles dames et de jeunes filles à toilettes ambitieuses et fanées ; le velours est en coton, la percaline joue la soie, et l'on sent que toutes ces franges défraîchies, ces fleurs chiffonnées, ces rubans passés, ont été bâtis, assortis à la diable avec cette phrase audacieuse : « Bah ! le soir ça ne se verra pas. » On se couvre de poudre de riz, de faux bijoux, de dentelles menteuses : « Bah ! le soir ça ne se verra pas... » Les rideaux n'ont plus de couleur, les meubles s'éraillent, les tapis s'effrangent. « Bah ! le soir... » Et c'est comme cela qu'on peut donner des fêtes et qu'on a la gloire, à trois heures du matin, de voir quatre fiacres, attirés par l'éclat des bougies, s'arrêter devant la porte ; ce qui, du reste, ne sert pas à grand'chose, car en général tout ce monde s'en va à pied, faisant, à des heures impossibles, toute la longue traite de l'omnibus

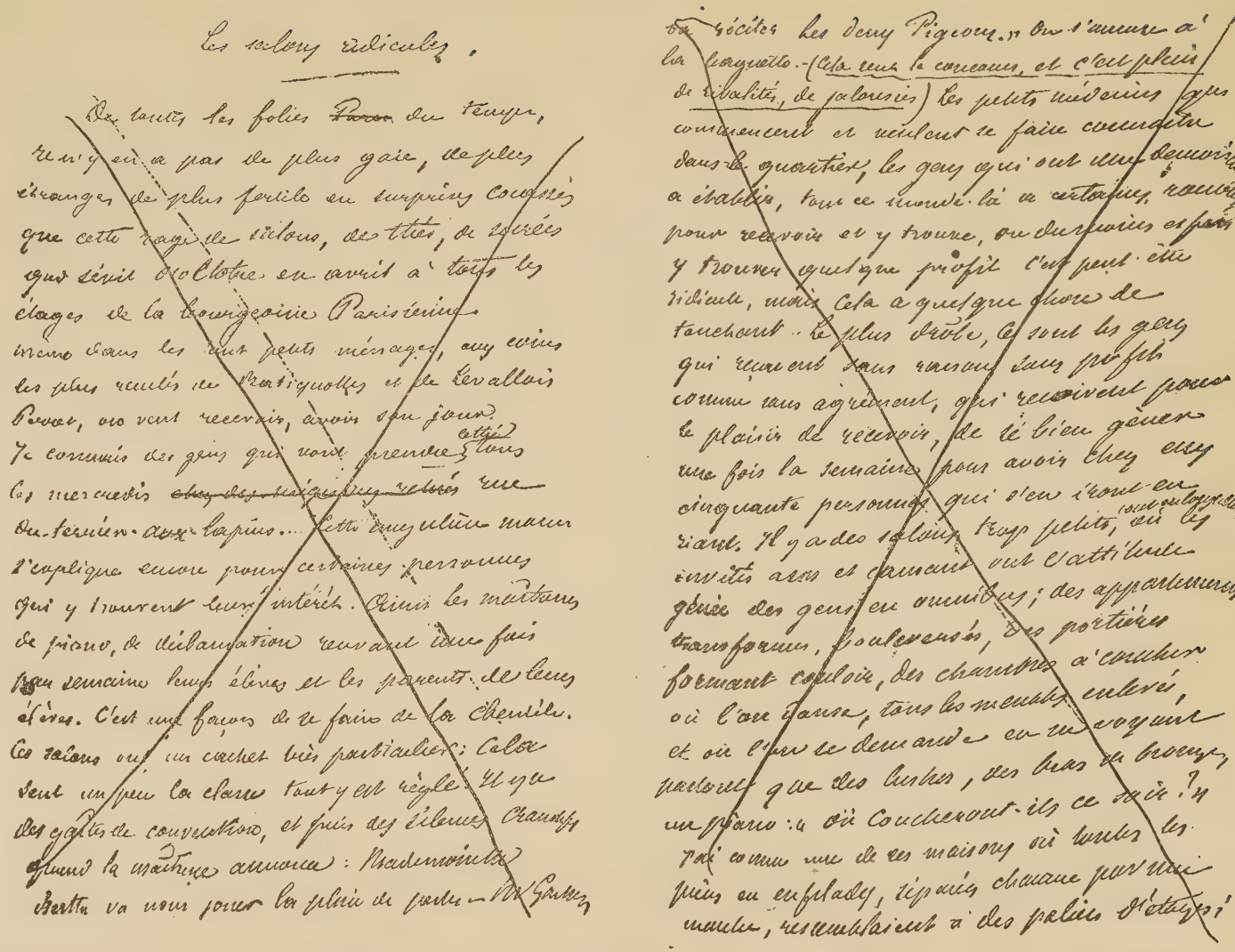
absent, les jeunes filles au bras des pères, les souliers de satin enfoncés dans les socques.

Oh! que j'en ai vu de ces salons comiques! Dans quelles soirées bizarres j'ai promené mon premier habit, alors que, provincial naïf, ne connaissant la vie que par Balzac, je croyais de mon devoir d'aller dans le monde! Il faut avoir comme moi roulé deux hivers de suite aux quatre coins du Paris bourgeois pour savoir jusqu'où peut aller cette démence des réceptions quand même. Tout cela est un peu vague dans ma mémoire : pourtant je me souviens d'un petit appartement d'employé, un salon tout biscornu où l'on était obligé, pour gagner de la place, de mettre le piano devant la porte de la cuisine. On posait les verres à sirop sur les cahiers de musique et quand on chantait des romances attendrissantes, la bonne venait s'accouder sur le piano pour écouter.

Comme elle était prisonnière dans la cuisine, cette malheureuse bonne, c'est Monsieur qui se chargeait du service extérieur. Je le vois encore, tout grelottant dans son habit noir, remonter de la cave avec d'énormes blocs de charbon de terre enveloppés dans un journal. Le papier crève, le charbon roule sur le parquet, et pendant ce temps on continue à chanter au piano : « *J'aime entendre la rame, le soir, battre les flots.* »

Et cette autre maison, ce cinquième étage fantastique où le carré servait de vestiaire, la rampe de portemanteau, où les meubles dépareillés s'entassaient tous dans une pièce unique, la seule qu'on pût éclairer et chauffer, ce qui ne l'empêchait pas de rester obscure et glacée malgré tout, à cause de l'abandon, de la misère qu'on sentait rôdant tout autour dans le désert des pièces vides. Pauvres gens! vers onze heures, ils vous demandaient bien naïvement : « Avez-vous chaud ?... Voulez-vous vous rafraîchir ?... » et ils ouvraient les fenêtres toutes grandes pour laisser entrer l'air du dehors en guise de rafraîchissement. Après tout, cela valait mieux encore que les sirops à couleurs vénéneuses, les petits-fours poussiéreux conservés si soigneusement d'une semaine à l'autre. N'ai-je pas connu une maîtresse de maison qui, chaque mardi matin, mettait à sécher sur sa fenêtre des petits paquets de thé mouillé, qu'elle faisait resservir deux ou trois lundis de suite? Oh! quand les bourgeois se mêlent d'être fantaisistes, on ne sait jamais où ils s'arrêteront. Nulle part, même en pleine bohème, je n'ai rencontré de types aussi bizarres que dans ces milieux-là.

Je me rappelle une dame en blanc, que nous appelions la dame aux



Les salons ridicules.

De toutes les folies ~~Paris~~ du temps, il n'y en a pas de plus gaie, de plus étranges, de plus fertile en surprises cocasses que cette rage de salons, de thés, de soirées qui sévit d'octobre en avril à tous les étages de la bourgeoisie Parisienne. Même dans les tout petits ménages, aux coins les plus reculés de Batignolles et de Levallois Perret, on veut recevoir, avoir son jour. Je connais des gens qui vont prendre cette tous les mercredis ~~chez des [illegible] retirés~~ rue du Terrier-aux-Lapins... Cette angulaire manie s'explique encore pour certaines personnes qui y trouvent leur intérêt. Ainsi les maîtresses de piano, de déclamation reçoivent une fois par semaine leurs élèves et les parents de leurs élèves. C'est une façon de se faire de la clientèle. Ces salons ont un cachet très particulier: Cela sent un peu la classe tout y est réglé. Il y a des gaîtés de convention, et puis des silences. Chaudes quand la maîtresse annonce: Mademoiselle Berthe va nous jouer la pluie de perles — M. Gautier va réciter les deux Pigeons." On s'amuse à la baguette. — (Cela sent le concours, et c'est plein de rivalités, de jalousies) Les petits médecins qui commencent et veulent se faire connaître dans le quartier, les gens qui ont une demoiselle à établir, tout ce monde-là a certaines raisons pour recevoir et y trouve, ou du moins et fait y trouver quelque profit. C'est peut-être ridicule, mais cela a quelque chose de touchant. Le plus drôle, ce sont les gens qui reçoivent sans raison sans profit comme sans agrément, qui reçoivent pour le plaisir de recevoir, de se bien gêner une fois la semaine pour avoir chez eux cinquante personnes qui s'en iront en riant. Il y a des salons trop petits, ou on les invités assis et causant ont l'attitude gênée des gens en omnibus; des appartements transformés, bouleversés, des portières formant couloir, des chambres à coucher où l'on danse, tous les meubles enlevés, et où l'on se demande en ne voyant partout que des lustres, des bras de bronze, un piano: « où coucheront-ils ce soir? » J'ai connu une de ces maisons où toutes les pièces en enfilade, séparées chacune par une marche, ressemblaient à des palais d'étages;

LES SALONS RIDICULES, FAC-SIMILÉ DE LA PREMIÈRE RÉDACTION.

gringuenotes, parce qu'elle se plaignait toujours en soupirant d'avoir des *gringuenotes dans l'estomac!...* Personne n'a jamais su ce qu'elle voulait dire.

Et cette autre, une grosse mère, mariée à un répétiteur de droit, qui amenait toujours avec elle pour la faire danser des élèves de son mari, tous étrangers, un Moldave entortillé de fourrures, un Persan à grande jupe.

Et ce Monsieur qui mettait sur ses cartes « *touriste du monde* », pour dire qu'il avait fait le tour du monde!

Et, dans un salon de parvenus, cette vieille paysanne aux trois quarts sourde et idiote, toute fagotée dans sa robe de soie, à qui sa fille venait dire en minaudant : « Maman, M. un tel va nous réciter quelque chose. » La pauvre vieille s'agitait sans comprendre sur sa chaise, avec un sourire niais, effaré : « Ah! bien... bien... » C'est dans cette maison qu'on avait la spécialité des parents de grands hommes. On vous annonçait en grand mystère : « Nous aurons ce soir le frère d'Ambroise Thomas », ou bien encore « un cousin de Gounod », ou « la tante de Gambetta ». Jamais Gambetta ni Gounod, par exemple. C'est encore là... mais je m'arrête, la série est inépuisable.

EN PROVINCE

UN MEMBRE DU JOCKEY-CLUB

Après dîner, ces braves Cévenols avaient tenu à me montrer leur cercle. C'était l'éternel cercle de petite ville, quatre pièces en enfilade au premier d'un vieil hôtel qui avait vue sur le mail, de grandes glaces passées, du carrelage sans tapis, et çà et là sur les cheminées — où traînaient des journaux de Paris, datés de l'avant-veille — des lampes de bronze, les seules de la ville qu'on ne soufflât pas au coup de neuf heures.

Quand j'arrivai, il y avait encore très peu de monde. Quelques vieux ronflaient, le nez dans leur journal, ou jouaient au whist silencieusement, et sous la lumière verte des abat-jour, ces crânes chauves penchés l'un vers l'autre, les jetons entassés dans leur petite corbeille en chenille, avaient le même ton mat, jaune, poli du vieil ivoire. Dehors, sur le mail, on entendait sonner la retraite, et le pas des promeneurs qui rentraient, dispersés par les rues en pente, les marches de niveau, les rampes de cette ville montagnarde à plusieurs étages... Après quelques derniers coups de marteau jetés aux portes dans le grand silence, la jeunesse délivrée des repas et des promenades de famille monta

bruyamment l'escalier du cercle. Je vis entrer une vingtaine de solides montagnards gantés de frais avec des gilets échancrés, des cols ouverts et des essais de frisure à la russe, qui les faisaient ressembler tous à de grosses poupées fortement coloriées. C'était ce que vous pouvez imaginer de plus comique. Il me semblait que j'assistais à une pièce très parisienne de Meilhac ou de Dumas fils jouée par des amateurs de Tarascon et même plus loin. Toutes les lassitudes, les airs ennuyés, dégoûtés, ce parler veule qui est le suprême chic du cocodès parisien, je les retrouvais à deux cents lieues de Paris, exagérés encore par la maladresse des acteurs. Il fallait voir ces gros garçons s'aborder d'une mine languissante ! « Comment va, mon bon ? » s'allonger sur les divans dans des poses accablées, s'étirer les bras devant les glaces et dire avec l'accent du cru : « C'est infect... C'est crevant... » Chose touchante ! ils appelaient leur cercle le *club*, qu'en bons méridionaux ils prononçaient *clab*. On n'entendait que cela... Le garçon du *clab*, les règlements du *clab*...

J'étais à me demander comment toutes ces démences parisiennes avaient pu venir là et s'implanter dans l'air vif et sain de la montagne, quand je vis paraître la jolie tête pâlotte et toute frisée du petit duc de M***, membre du Jockey-Club, du Rowing-Club, de l'écurie Delamarre et de plusieurs autres sociétés savantes. Ce jeune gentilhomme que ses extravagances ont rendu célèbre sur le boulevard, venait de croquer en quelques mois l'avant-dernier million de la succession paternelle, et son conseil épouvanté l'avait envoyé se mettre au vert dans ce coin perdu des Cévennes. Je compris alors les airs alanguis de cette jeunesse, ses gilets en cœur, sa prononciation prétentieuse : j'avais maintenant son modèle sous mes yeux.

A peine entré, le membre du Jockey-Club fut entouré, fêté. On répétait ses mots, on imitait ses gestes, ses attitudes, si bien que cette pâle image de gandin, tirée, maladive, mais distinguée en dépit de tout, semblait reflétée tout autour dans de grossières glaces de campagne qui exagéraient ses traits. Ce soir-là, sans doute pour me faire honneur, M. le Duc parla beaucoup théâtre, littérature. Avec quel dédain, quelle ignorance ! Il fallait l'entendre appeler Émile Augier « ce M'sieu !... et Dumas fils « le petit Dumas ». C'était à propos de tout des idées très vagues flottant dans des phrases inachevées où les *machin*, *chose*, *machin* remplaçaient les mots qu'il ne trouvait pas, et tenaient lieu de ces petits points dont abusent les auteurs dramatiques qui ne savent

pas écrire. En somme ce jeune gentilhomme ne s'était jamais donné la peine de penser ; seulement il avait frôlé beaucoup de monde et de chacun emporté des expressions, des jugements gardés à fleur de tête et qui faisaient partie de lui-même comme les boucles de frisure ombrant son front délicat. Ce qu'il connaissait à fond, par exemple, c'était la science héraldique, les livrées, les filles, les chevaux de courses, et là-dessus les jeunes provinciaux dont il faisait l'éducation étaient devenus presque aussi savants que lui.

La soirée se traîna ainsi dans les bavardages de ce palefrenier mélancolique. Vers dix heures, les vieux étant partis et les tables de whist désertées, la jeunesse à son tour s'attabla pour tailler un petit bac. C'était de règle depuis l'arrivée du duc. J'avais pris place dans l'ombre sur un coin du divan, et de là je voyais très bien tous les joueurs sous la lueur abaissée et restreinte des lampes. Le membre du Jockey trônait au milieu de la table, superbe, indifférent, tenant ses cartes avec une grâce parfaite et s'inquiétant peu de perdre ou de gagner. Ce décavé de la vie parisienne était encore le plus riche de la bande. Mais eux, les pauvres petits, quel courage il leur fallait pour demeurer impassibles ! A mesure que la partie s'échauffait, je suivais curieusement l'expression des visages. Je voyais les lèvres trembler, les yeux se remplir de larmes, et les doigts se crisper rageusement sur les cartes. Pour dissimuler leur émotion, les perdants jetaient au travers de leur déveine des « je m'emballe, je m'embête », mais dans ce terrible accent du Midi, toujours significatif et inexorable, ces exclamations parisiennes n'avaient plus le même air d'aristocratique indifférence que sur les lèvres du petit duc.

Parmi tous les joueurs il y en avait un surtout qui m'intéressait. C'était un grand gars, très jeune, poussé trop vite, une bonne grosse tête d'enfant à barbe, naïve, inculte, primitive, malgré les frisures Demidoff, et où toutes les impressions se lisaient à visage ouvert. Ce garçon-là perdait tout le temps. Deux ou trois fois je l'avais vu se lever de la table et sortir vivement ; puis, au bout de quelques minutes, il revenait prendre sa place, tout rouge, tout suant, et je me disais : « Toi, tu viens de raconter quelque histoire à ta mère, à tes sœurs pour avoir de l'argent. » Le fait est que chaque fois, le pauvre diable rentrait les poches pleines et se remettait au jeu avec fureur. Mais la chance s'acharnait contre lui. Il perdait, il perdait toujours. Je le sentais crispé, frémissant, n'ayant plus même la force de faire bon visage à la mauvaise

fortune. A chaque carte qui tombait, ses ongles s'enfonçaient dans la laine du tapis : c'était navrant.

Peu à peu cependant, hypnotisé par cette atmosphère provinciale d'ennui et de désœuvrement, très las aussi de mon voyage, je n'aperçus plus la table de jeu que comme une vision lumineuse très vague, très effacée, et je finis par m'endormir à ce murmure de voix et de cartes remuées. Je fus réveillé tout à coup par un bruit de paroles irritées, sonnant haut dans les salles vides. Tout le monde était parti. Il ne restait plus que le membre du Jockey-Club et mon grand garçon de tout à l'heure, tous les deux attablés et jouant. La partie était sérieuse, un écarté à dix louis ; et rien qu'à voir le désespoir qui gonflait cette bonne grosse face de bouledogue, je compris que le montagnard perdait encore.

« Ma revanche ! » criait-il de temps en temps avec colère. L'autre, toujours calme, lui faisait tête ; et à chaque nouveau coup il me semblait qu'un méchant sourire dédaigneux, presque imperceptible, plissait sa lèvre aristocratique. J'entendis annoncer « la belle ! » puis un violent coup de poing sur la table ; c'était fini, le malheureux avait tout perdu.

Il resta un moment atterré, regardant ses cartes sans rien dire, avec sa redingote en cœur toute remontée, sa chemise froissée, mouillée comme s'il venait de se battre. Puis tout à coup, voyant le duc ramasser les pièces d'or dispersées sur le tapis, il se leva avec un cri terrible : « Mon argent, N. de D. ! rendez-moi mon argent ! » et aussitôt, comme un enfant qu'il était encore, il se mit à sangloter : « Rendez-le moi..., rendez-le moi ! » Ah ! je vous réponds qu'il ne zézayait plus. Sa voix naturelle lui était revenue, navrante comme celle des êtres très forts chez qui les larmes arrivent par paquets et sont une vraie souffrance. Toujours froid, toujours ironique, son partenaire le regardait sans sourciller... Alors le malheureux se mit à genoux , et tout bas, d'une voix tremblante : « Cet argent n'est pas à moi... Je l'ai volé... Mon père me l'avait laissé pour payer une échéance. » La honte l'étranglait, il n'acheva pas...

Au premier mot d'argent volé le duc s'était levé. Un peu d'animation montait à ses joues. La tête avait pris une expression de fierté qui lui allait très bien. Il vida ses poches sur la table, et, quittant lui aussi pour une minute son masque de gandin, il lui dit d'une voix naturelle et bonne : « Reprends donc ça, imbécile... Est-ce que tu crois que nous jouions sérieusement ? »

J'aurais voulu l'embrasser, ce gentilhomme !

LES COURSES DE GUÉRANDE

Et d'abord, arrêtons-nous un peu dans cette charmante et rare petite ville de Guérande, si pittoresque avec ses anciens remparts flanqués de grosse tours et ses fossés remplis d'eau verte. Entre les vieilles pierres, les véroniques sauvages fleurissent en gros bouquets, des lierres s'accrochent, des glycines serpentent, et des jardins en terrasse suspendent au bord des créneaux des massifs de roses et de clématites croulantes. Dès que vous vous engouffrez sous la poterne basse et ronde où les grelots des chevaux de poste sonnent joyeusement, vous entrez dans un nouveau pays, dans une époque vieille de cinq cents ans. Ce sont des portes cintrées, ogivales, d'antiques maisons irrégulières dont les derniers étages surplombent les plus bas, avec des lignes dans la pierre, des ornements frustes et rongés. Dans certaines ruelles silencieuses s'élèvent de vieux manoirs aux hautes fenêtres éclairées de vitres étroites. Les portes seigneuriales sont fermées, mais entre leurs ais disjoints on aperçoit le perron envahi de verdure, des touffes d'hortensias à l'entrée, et la cour pleine d'herbe, où quelques puits effrité, quelque débris de chapelle met encore un amas de pierres et de vertes floraisons. Car c'est là le caractère de Guérande, une ruine coquette et toute fleurie.

Parfois, au-dessus d'un marteau usé et vénérable, l'enseigne d'un bureau de poste, des panonceaux d'huissier ou de notaire s'étalent bourgeoisement; mais, le plus souvent, ces anciennes demeures ont gardé leur cachet aristocratique, et, en cherchant bien, on retrouverait

quelques grands noms de Bretagne enfouis dans le silence de ce petit coin, qui est à lui seul tout un passé. Un silence rêveur habite là, en effet. Il rôde autour de cette église du quatorzième siècle, où des marchandes de fruits abritent leurs éventaires et tricotent sans parler. Il plane sur ces promenades désertes, ces fossés d'eau dormante, ces rues calmes que traverse de temps en temps une pastoure conduisant sa vache, pieds nus, le corsage serré d'une corde et la coiffe de Jeanne d'Arc.

Le jour des courses, par exemple, l'aspect de la ville est tout différent. C'est un va-et-vient de voitures amenant des baigneurs et des baigneuses du Croisic, du Pouliguen. Des charrettes chargées de paysans, de grands carrosses antiques qui ont l'air de sortir d'un conte de fées, des carrioles de louage où se juche une vieille douairière des environs entre sa chambrière en coiffe et son page en sabots. Tout cela est arrivé le matin pour l'heure de la grand'messe. Le son des cloches tombe dans les rues étroites, mêlé aux coups de ciseaux des barbiers; et l'église pleine fait la ville déserte pour deux heures. A midi, au premier coup de l'*Angélus*, les portes s'ouvrent et la foule envahit la petite place, aux psalmodies des mendiants groupés sous le porche et dont les voix éclatent en même temps. C'est une mélopée bizarre sur toutes sortes de chants d'églises : Litanies, *Credo*, *Pater noster;* un étalage de plaies, d'infirmités, une léproserie du Moyen Age. La foule contribue à cette illusion d'archaïsme : les femmes ont des coiffes blanches terminées en pointe avec un bourrelet de broderies au-dessus des bandeaux plats, et des barbes flottantes ou de longs bavolets tuyautés pour les pêcheuses et les saunières, des jupes plissées à gros plis, des guimpes rondes autour du cou. Les hommes ont deux costumes bien différents; les métayers portent la veste courte, le col montant et un foulard de couleur posé en jabot qui les crête en coqs de village. Les *paludiers* sont vêtus de l'ancien costume guérandais, la longue blouse blanche descendant jusqu'à mi-jambe, les braies, blanches aussi, serrées de jarretières au-dessus du genou et le tricorne noir orné de chenilles de couleur et de boucles d'acier. Ce chapeau se place sur la tête de différentes façons. Les gens mariés le portent « en bataille » comme les gendarmes; les veufs, les garçons en tournent les pointes d'autre manière. Tout ce monde s'éparpille dans les vieilles rues et se réunit une heure après au champ de courses, à un kilomètre de la ville, dans une plaine immense que domine l'horizon.

Des tribunes, le coup d'œil est merveilleux. La mer, au fond, toute verte, semée d'écume blanche ; plus près, les clochers du Croisic, du bourg de Batz, et les salines qui brillent et moutonnent au soleil dans les coupures luisantes des marais. La foule arrive de tous côtés à travers champs. Les béguins blancs apparaissent au-dessus des haies ; les gars s'avancent par bandes, bras dessus bras dessous, en chantant de leurs voix rauques. L'allure, la chanson, tout est naïf, primitif, presque sauvage. Sans nul souci des messieurs en chapeau qui regardent, les femmes qui passent devant nous, le fichu de moire croisé sur leurs guimpes, ont la tenue réservée et pas la moindre affectation coquette. On est venu pour voir, dame oui ! mais non point pour se faire voir... En attendant les courses, tout ce peuple se presse derrière les tribunes, autour des grandes baraques où l'on vend du vin et du cidre, où l'on frit des gaufres et des saucisses en plein soleil. Enfin, la fanfare guérandaise qui arrive, entourée de nouvelles bandes bruyantes et chantantes, interrompt pour un moment les buveries. Chacun court se placer pour le spectacle ; et dans ce débordement de gens qui s'éparpillent autour du champ de courses, sur le bord des fossés et des sillons moissonnés, la longue blouse blanche des paludiers, qui les grandit, les fait ressembler de loin à des dominicains ou à des prémontrés. D'ailleurs tout ce côté de la Bretagne vous donne un peu l'impression d'un grand couvent. Le travail lui-même y est silencieux. Pour arriver à Guérande, nous avons traversé des villages muets malgré la grande activité de la moisson, et partout sur notre passage les batteuses, les fléaux s'agitaient en mesure, sans la moindre excitation de chants ou de paroles. Aujourd'hui, cependant, les gaufres, le cidre et les saucisses ont délié la langue des gars, et tout le long de la piste il se fait un joyeux vacarme.

Les courses de Guérande sont de deux sortes : il y a d'abord la course citadine, un de ces steeple-chases de province comme nous en avons vu cent fois. Des cartes vertes aux chapeaux, quelques rares voitures rangées dans l'enceinte, des effets d'ombrelles et de robes traînantes, le tout à l'imitation de Paris ; cela ne peut être intéressant pour nous ; mais les courses de mulets et de chevaux du pays nous ont singulièrement amusé. C'est le diable de mettre en ligne ces petits mulets bretons doublement entêtés. La musique, les cris, le bariolage des tribunes les effrayent. Il y en a toujours quelqu'un qui emporte son cavalier en sens contraire, et il faut du temps pour le ramener.

Les gars qui les montent ont des bonnets catalans de couleur écarlate, la veste pareille, de grandes baies courtes et flottantes, les jambes et les pieds nus; pas de selles, seulement des brides que les mulets tirent de côté avec un mauvais vouloir remarquable. Enfin les voilà partis. On les aperçoit dans la plaine, lancés au grand galop. Les casaques rouges sont terriblement secouées, et les jambes droites et tendues s'efforcent de maintenir la monture dans la ligne tracée par les cordes. Au tournant surtout, plus d'un cavalier s'en va rouler sur l'herbe de l'enceinte; mais la course n'est pas interrompue pour cela. Le paludier, propriétaire de l'animal, s'élance aussitôt, laisse son malheureux jockey se relever tout seul et, dans sa grande blouse qu'il n'a pas eu le temps de quitter, enfourche lui-même sa bête. On sourit dédaigneusement sur les tribunes ; mais là-bas, le peuple breton, perché dans les arbres, rangé dans les fossés, trépigne de joie et pousse d'énergiques acclamations. Chacun naturellement prend parti pour les bidets de sa commune. Les gens du bourg de Batz, de Saillé, du Pouliguen, d'Escoublac, de Piriac, guettent les pays au passage, excitent les cavaliers, sortent même des rangs pour taper sur les mules à grands coups de chapeaux et de mouchoirs. Il n'est pas jusqu'aux coiffes blanches qui ne se dressent tout à coup, en papillonnant au vent de mer, pour voir passer Jean-Marie Mahé, ou Jean-Marie Madec, ou quelque autre Jean-Marie. Après les mulets, viennent les chevaux et les juments du pays, un peu moins têtus, un peu moins sauvages, mais pleins d'ardeur tout de même et se disputant vaillamment le prix de la course.

Leur trot retentissant laboure la terre de la piste; et pendant qu'ils courent, on voit au delà, sur la mer secouée par un vent terrible, une voile de pêcheur qui cingle péniblement vers le Croisic. Le spectacle reçoit de ce voisinage une grandeur extraordinaire; et les chevaux, les voitures roulant au retour sur la route, les groupes disséminés à travers la plaine, tout se détache sur un fond verdâtre et mouvant, un horizon plein de vie et d'immensité.

Quand nous rentrons à Guérande, le jour commence à baisser. On prépare des illuminations, des lanternes de couleur dans les grands arbres des promenades, un feu d'artifice sur la place de l'Église, une estrade au bas des remparts pour les joueurs de biniou. Mais voilà qu'une méchante petite pluie, aiguë et fine comme du grésil, vient déranger la fête. Tout le monde se réfugie dans les hôtelleries, devant lesquelles les charrettes, les voitures dételées et ruisselantes, stationnent

les brancards en l'air. Pendant une heure, la ville est silencieuse ; puis les bandes de tantôt traversent les rues noires en chantant. Les grandes coiffes et les petits châles verts se hasardent dehors deux par deux. On a parlé de danser un branle, et on le dansera malgré la pluie. Ah dame! oui dame!... Bientôt toute cette jeunesse s'installe à droite et à gauche dans les salles basses des cabarets. Les uns dansent au son des binious, les autres au « son des bouches », comme ils disent par ici. Les planchers tremblent, les lampions sont épaissis de poussière, et le même refrain lent et mélancolique retentit partout lourdement. Pendant ce temps, les voitures, les carrioles s'écoulent par les cinq portes de la ville. Les vieux manoirs se referment, et les broussailles fleuries qui garnissent les remparts semblent dans la nuit grandir, se rejoindre, se confondre, comme sous la baguette des fées les buissons enchantés qui entouraient le château de la Belle au bois dormant.

UNE VISITE A L'ILE DE HOUAT

Une belle lumière d'été, égale et limpide, achevait de se lever dans la baie de Quiberon, comme nous mettions le pied sur le bateau-pilote destiné à nous conduire à l'île de Houat. La brise, toujours éveillée sur quelque point de cet hoziron de mer, poussait la voile droit au but et nous arrivait en rasant les vagues qu'elle frençait d'un frisson serré.

Au loin, des côtes se devinaient à quelque plage de sable, à quelque maison blanche subitement frappée de soleil, éclatantes entre le bleu nuancé des vagues et le bleu monotone du ciel où couraient seulement ces nuées légères, fouettées, effrangées, que les marins appellent ici des « queues de cheval », et qui présagent un vent frais pour le soir.

La traversée nous a semblé courte.

Rien de plus uniforme en apparence que la mer par un beau temps; des vagues qui se succèdent d'un rythme égal, se brisent au bateau en mousses murmurantes, s'enflent, se creusent, remuées par une lourdeur inquiète où l'orage est latent; et pourtant rien de plus varié. Tout prend une valeur énorme sur cette surface douée de mouvement et de vie. Ce sont des navires au large, le paquebot-poste de Belle-Isle qui passe au loin, sa fumée en panache, des barques de pêche avec leurs voiles blanches ou trempées de tan, des troupes de marsouins roulant sur le flot que coupe leur nageoire aiguë, puis des flots d'où s'envolent

tumultueusement des tourbillons de mouettes ou quelque troupe de cormorans avec leurs larges ailes d'oiseaux de proie faites pour planer et pour fuir.

En passant, nous longeons le phare de la Teignouse, perché sur un rocher; et quoique notre vitesse soit très grande, nous avons une vision très nette du récif et des deux vies humaines qui s'y abritent. Au moment ou nous passons, l'un des gardiens, sa blouse toute gonflée par le vent, descend la petite échelle de cuivre à pic sur l'îlot et qui sert d'escalier extérieur. Son compagnon, assis dans un creux de roche, pêche mélancoliquement; et la vue de ces deux silhouettes si menues dans l'étendue environnante, la maçonnerie blanche du phare, sa lanterne blafarde à cette heure, les poids de la grosse cloche à vapeur qui sonne par les nuits de brume, tous ces détails entrevus suffisent à nous donner une impression frappante de cet exil en pleine mer et de l'existence des gardiens enfermés, pendant des semaines, dans cette tourelle de tôle sonore et creuse où la mer et le vent répercutent leur voix avec une férocité si grande, que les hommes en sont réduits à se crier dans l'oreille pour se faire entendre l'un de l'autre.

Une fois le phare doublé, l'île de Houat commence à nous apparaître peu à peu, à élever au-dessus des houles de la mer sa terre rocheuse où le soleil jette un mirage de végétation, des teintes de moissons mûres, des veloutés de prés en herbe.

A mesure que nous approchons, l'aspect change, le terrain véritable apparaît, désolé, brûlé de soleil et de mer, hérissé de hauteurs farouches; à droite, un fort démantelé, abandonné; à gauche, un moulin gris qui nous donne la vitesse des brises de terre, et quelques toits très bas groupés autour de leur clocher; tout cela morne, espacé, silencieux. On croirait l'endroit inhabité, si des troupeaux épars sur les pentes, dans les vallons rugueux de l'île, ne se montraient de loin, errants, couchés ou broutant de maigres végétations sauvages.

Des criques de sable découpent de distance en distance des courbes claires et moelleuses parmi la désolation des roches. C'est dans une de ces criques que nous débarquons, non sans peine, car à la marée basse le bord manque de fond pour la chaloupe, et l'on est obligé de nous déposer sur des pierres mouillées et glissantes où le goémon accroche ses longues chevelures vertes que l'eau déroule et dilate, mais qui s'amassent pour le moment en lourds paquets gluants sur lesquels

le pied manque à chaque pas. Enfin, après bien des efforts, nous nous hissons sur les hautes falaises dominant tout l'horizon d'alentour.

Par ce temps clair qui rapproche les côtes, le coup d'œil est admirable. Voici le clocher du Croisic, celui du Bourg-de-Batz à dix ou douze lieues de mer, et toute la dentelure du Morbihan, Saint-Gildas-de-Rhuiz, les rivières de Vannes et d'Auray, Locmariaquer, Plouharmel, Carnac, le Bourg-de-Quiberon et les petits hameaux qu'il éparpille tout le long de la presqu'île. Du côté opposé, la ligne sombre de Belle-Isle se prolonge vers la mer sauvage, et les maisons du Palais reluisent dans une éclaircie. Mais si la perspective des alentours s'est agrandie, celle de Houat est à cette heure tout à fait perdue pour nous. Le clocher, le fort, le moulin, tout a disparu dans les plis d'un terrain houleux et tourmenté comme le flot qui l'entoure. Nous nous dirigeons cependant vers le village par un sentier tortueux, garanti entre ces traîtres petits murs bretons, construits en pierre plate, pleins d'embranchements et de détours.

Chemin faisant, nous remarquons la flore de l'île, étonnante sur ce rocher battu des vents : les *lys de Houat*, doubles et odorants comme les nôtres, de larges mauves, des rosiers rampants et l'œillet maritime dont le parfum léger et fin forme une harmonie de nature avec le chant grêle des alouettes grises dont l'île est remplie. Des champs de blé frais coupé et de pommes de terre s'étendent autour de nous; mais dans toutes les terres en jachère, la lande, la triste lande, solide, armée, court, escalade, s'attache, fleurie de jaune parmi ses épines. A notre approche, les troupeaux se détournent ; les vaches habituées à la coiffe plate et au chapeau du Morbihan, nous suivent longtemps de leurs gros regards immobiles. Partout nous rencontrons le bétail groupé, dispersé, libre d'entraves et de toute surveillance.

Enfin, dans un pli du sol, abrité des ouragans et des embruns de mer, le village se découvre avec ses toits bas et pauvres serrés l'un contre l'autre, comme pour faire tête au vent et séparés non pas par des ruelles, dont la ligne droite livrerait passage à la tempête, mais par des carrefours, des petites places capricieusement ménagées qui, dans le mois où nous sommes, servent d'aire pour le battage de la moisson.

Des chevaux à demi sauvages, dont la race rappelle un peu celles des Camarguais, unis par deux ou par trois, tournent étroitement dans ces cirques inégaux, foulant le grain qui fait voltiger sa poussière au soleil. Une femme les dirige, une poignée de paille à la main ; d'autres,

armées de fourches, repoussent le blé tout autour de l'aire. Rien de frappant dans le costume : de pauvres vêtements sans dessins et décolorés, des fichus jaunis abritant des figures terreuses et hâlées; mais la scène elle-même est d'un pittoresque primitif. Il monte de là des hennissements, des froissements de paille, des voix claires où sonnent les dures syllabes gutturales du parler breton.

Tel qu'il est, ce pauvre village morbihannais vous fait penser à quelque *douar* africain; c'est le même air étouffé, vicié par le fumier qu'on entasse sur les seuils, la même familiarité entre les bêtes et les gens, le même isolement d'un petit groupe d'êtres au milieu d'une immense étendue; de plus, les portes sont basses, les fenêtres étroites, nulles même sur les murs regardant la mer. On sent bien la misère en lutte contre les éléments ennemis.

Les femmes moissonnent avec fatigue, s'occupent des bestiaux; les hommes pêchent dans le danger. En ce moment tous sont à la mer, à part un vieux, grelottant de fièvre, que nous voyons assis devant sa roue de cordier, puis le meunier étranger à l'île et que la commune paye au mois, et enfin M. le curé, le plus haut personnage de l'île de Houat et sa véritable originalité. Ici le prêtre réunit tous les pouvoirs, absolument comme un capitaine à son bord. A son autorité sacerdotale il ajoute celle de ses fonctions administratives. Il est maire-adjoint dans le village, syndic des gens de mer; il a aussi la surveillance des ouvrages militaires, forts ou fortins, construits dans l'île, et qui, en temps de paix, sont dépourvus de gardien. Qu'une contestation s'élève entre marins, à propos d'un casier de homards, d'une distribution de part de pêche, voici M. le curé passé juge de paix. Qu'on fasse un peu trop de tapage à l'auberge le dimanche soir, vite il roule une écharpe sur sa soutane, et remplit à l'occasion les fonctions de garde-champêtre.

Il n'y a pas longtemps même, il descendait à des emplois encore plus infimes. Il avait le monopole des boissons et les faisait distribuer par une sœur à travers un guichet. Il avait aussi la clef du four banal où chacun vient cuire son pain. C'étaient là des précautions d'exil, la réglementation des vivres de mer introduite sur cette île livrée au hasard des flots comme un navire.

Depuis trois ou quatre ans, les antiques usages se sont un peu modifiés; mais le principe en est toujours vivant, et le curé actuel de l'île, un homme intelligent et vigoureux, nous paraît de force à faire respecter son autorité multiple. Il habite, près de l'église, un modeste

presbytère, que deux peupliers, un figuier superbe, un jardin de fleurs, quelques poules errantes transportent en plein continent.

A côté de la cure, l'école mixte pour les garçons et pour les filles, dirigée par des religieuses qui se chargent aussi de distribuer à tous ces pauvres gens des médicaments, des soins et des conseils.

Dans la maison des sœurs vient aboutir aussi le télégraphe sous-marin qui relie Houat à Belle-Isle et au continent. C'est une sœur qui reçoit et transmet les dépêches ; vu, en passant, sa cornette empesée penchée derrière la vitre sur l'aiguille électrique. Nous recevons encore d'autres renseignements assez curieux touchant l'île de Houat et sa population, dans la petite salle à manger blanchie à la chaux avec toutes ses poutres apparentes, où M. le curé nous introduit et nous fait asseoir. Il n'y a pas de pauvres à Houat. Un fonds communal fournit à tous le nécessaire. Le poisson abonde sur la côte, les pêcheurs vont le vendre au Croisic ou à Auray, et le vendent toujours fort bien; mais l'absence d'un mouillage sûr au long de cette côte bordée de rochers, empêche les Houatais d'être parfaitement heureux. Il n'est pas rare, dans les gros temps, que les chaloupes soient obligées de se jeter au large pour chercher un abri au hasard des plus grands dangers. Quelquefois même, dans le port mal protégé par une courte jetée primitivement construite, des accidents arrivent. Aussi la seule ambition du curé de Houat est-elle d'obtenir un mouillage pour les sept chaloupes qui composent la marine du pays. Nous l'avons quitté sur cette espérance.

En sortant du village, nous passons devant l'église où la mer reflétée met des vitraux d'un bleu changeant : nous nous arrêtons un moment dans le petit cimetière, inculte, silencieux, dont les rares croix noires semblent des mâts au port dans l'horizon qui nous entoure; et comme nous nous étonnons du petit nombre d'inscriptions et de tombes enfermées dans un cimetière si ancien, on nous apprend que jusqu'à l'an dernier, — c'est encore un effet des mœurs maritimes de l'île de Houat,— on avait toujours creusé le sol au hasard et rendu à la terre des morts anonymes, ainsi que dans les longues traversées on les livre au flot qui passe...

SOUVENIRS D'UN HOMME DE LETTRES

(PAGES RETROUVÉES)

LETTRES SUR PARIS
ET LETTRES DU VILLAGE

A MONSIEUR JAN DE L'ISLE, VIGNERON

L'Isle (Vaucluse)

Paris, le 2 novembre 1865.

Maître Jan, me voilà. C'est moi! Je ne suis ni pendu, ni noyé, ni mangé par la Tarasque, ni enlevé par des Bohêmes, pas même assassiné au coin d'un bois, rien enfin de tout ce que vous avez pu supposer. Qu'on ne me cherche plus, qu'on ne soit plus inquiet, et pour rassurer les amis au plus vite, que Francet Mamaï prenne son tambour et fasse l'annonce suivante aux quatre coins de l'Isle : « *Ran plan plan! Ran plan plan!* Baptistet est retrouvé. *Ran plan plan!* Ce coquin-là est à Paris depuis huit jours. *Ran plan plan!* Baptistet se porte comme un charme et vous envoie le bon vêpre à tous! »

Et maintenant que voilà le pays rassuré, maître Jan, mon vieil ami, ouvrez-moi vos bras tout grands et pardonnez-moi la peine que je vous ai faite. Que voulez-vous? c'était plus fort que moi, il fallait que la chose arrivât un moment ou l'autre.

Du jour de ma majorité, la pensée d'aller à Paris ne m'était plus sortie de la tête, et voilà bientôt dix mois que cette grande sirène de ville me faisait les yeux doux, sans que j'en disse rien à personne. J'ai résisté longtemps, c'est une justice à me rendre. J'aurais voulu du fond du cœur envoyer la grand'ville au diable et n'y plus songer de ma vie ; mais comment faire? Les journaux que je lisais me venaient de Paris,

les livres sur lesquels je m'endormais c'est Paris qui me les envoyait, et ce terrible nom de Paris que je désirais tant oublier, je le retrouvais partout, jusque sur la coiffe de ma casquette.

Alors, ma foi de Dieu! j'en ai pris mon parti gaillardement : « Tu veux aller à Paris, Baptistet? Eh bien! vas-y, mon bonhomme. Tu es jeune, tu as du bien, plus de parents, tu ne dépends de personne, allons! zou! profites-en. Vends une de tes vignes, ce n'est pas cela qui peut te ruiner. Tant que ton boursicot durera, promène-toi dans la capitale, amuse-toi, va, viens, regarde, écoute, prends-en pour ton argent. Puis, quand ta vigne sera mangée jusqu'à la dernière grappe, rentre bonnement chez toi ; tu auras vu Paris et tu dormiras tranquille. »

Sitôt dit, sitôt fait. Je suis allé trouver le vieux Mitifio, qui justement reluquait *la carrière* depuis longues années; nous avons fait affaire à huit cents beaux écus payés comptant, le tout sous le plus grand secret, et soi-disant pour régler d'anciennes dettes; j'ai mis mes écus au fond *d'une saquette;* la *saquette* au fond d'une valise, et je me suis dit : « Allons voir maître Jan! »

Vous souvenez-vous, mon vieil ami, que je suis venu chez vous, lundi soir, sur le coup de neuf heures. Eh bien! c'était ma visite d'adieu que je vous faisais ce soir-là, voire que j'avais laissé ma valise derrière la porte... Je vous ai trouvé au coin du feu, avec Médor entre vos jambes... Nous avons causé un brin, mais non pas aussi tard que d'habitude, car j'avais trois lieues à faire pour aller prendre le train de nuit à Graveson; puis je craignais toujours que mon secret ne vînt à m'échapper, et je savais par avance toutes les objections que vous alliez me faire.

Voulez-vous que je vous dise une chose, maître Jan? Quand vous avez fermé votre porte sur moi et que vous m'avez dit : « A demain, Baptistet! » un grand flot de larmes a jailli de mes yeux, j'ai pris ma valise vitement et je me suis enfui par les vignes en pleurant comme une bête...

Arrivé à Graveson, le vent de la nuit avait séché mes larmes, mais le cœur était encore bien gros... J'ai trouvé la petite gare silencieuse et déserte. Une lampe brûlait derrière un grillage, mais on ne voyait personne... Je me suis promené là, tout seul, un bon quart d'heure, attendant le train, et si triste, si triste que pour un rien je ne serais pas parti.

Enfin la machine est arrivée avec un grand vacarme; le grillage

s'est ouvert; on a crié : « Paris ! » j'ai donné mon argent, on m'a donné mon billet, et me voilà dans une espèce de boîte matelassée de partout, éclairée par une petite veilleuse et remplie de gens de fort méchante humeur. J'ai salué poliment, mais personne ne me rendant ma révérence, je me suis assis sans souffler mot et je n'ai pas tardé à m'endormir.

Quand je me suis réveillé, il faisait grand jour; le train ne marchait plus; des hommes allaient d'une boîte à l'autre en criant : « Vos billets ! » On entendait les portières s'ouvrir et se refermer vivement, puis dans le lointain un bruit sourd et confus, comme celui que fait la mer en Camargue, là-bas, du côté de Faraman. « C'est Paris ! » a dit quelqu'un près de moi... Un moment après nous entrions dans la gare.

Ah ! maître Jan, quelle différence entre cette gare et celle de Graveson ! Figurez-vous une salle grande dix fois comme notre église ; et du monde, du monde ! à se croire en la vallée de Josaphat, le jour du jugement dernier. De beaux messieurs, de belles dames, des employés en casquettes galonnées, des militaires qui couraient courbés en deux, sous leurs gros sacs, de pauvres gens dont tout le bagage tenait dans un mouchoir de poche, des paysans avec de grands paniers, des gardes de ville, des hommes d'octroi, des revendeurs de journaux, des marchands de tout un peu comme à la foire, des brouettes qui roulaient chargées de malles, des voyageurs qui arrivaient, d'autres voyageurs qui partaient, et puis on riait, et puis on pleurait, et puis on s'embrassait, et tout le monde faisait vite.

De ma vie je n'avais rien vu de pareil et cela m'a donné tout de suite une fameuse idée de la capitale...

Avant de quitter le pays, j'avais entendu dire au docteur Azan qu'en ses voyages à Paris il descendait toujours hôtel du *Pont d'Avignon*, rue Saint-Honoré, et je m'étais bien gardé d'oublier cette adresse. Aussi, en sortant de la gare, je n'ai eu qu'à monter dans une voiture, — il y en a toujours des centaines devant la porte, — et à me faire conduire à l'hôtel du docteur Azan.

Pendant la route qui m'a semblé fort longue, j'ai bien essayé de voir un peu la physionomie de la ville, mais il faisait froid, la pluie tombait par torrents, et comme les fenêtres de la voiture étaient fermées, je n'ai rien vu du tout. Nous avons roulé, roulé pendant une grosse heure et toujours entre des maisons... Enfin la voiture s'est arrêtée... Je suis descendu bien vite, j'ai payé le voiturier, et me voilà dans l'hôtel.

C'est de l'hôtel que je vous écris, maître Jan, avec de l'encre de Paris et sur du papier de Paris, ce dont je suis très fier. On m'a donné une belle chambre au troisième étage, ce qui n'est vraiment pas haut pour un pays où les maisons ont jusqu'à six étages les uns sur les autres. Ma chambre est meublée comme pour un sous-préfet, avec des tapis partout, des rideaux rouges, et une grosse pendule dorée.

Ce logis me coûte soixante-dix francs par mois; c'est peut-être un peu cher, mais il faut dire aussi que de mes fenêtres je vois une vieille église qu'on appelle Saint-Roch et qu'on est en train de réparer.

Une chose bien agréable encore, c'est que je peux manger à l'hôtel. Nous avons dans le bas une fort bonne table d'hôte, où l'on se nourrit très bien. Il y vient beaucoup de monde et je ne manque pas un repas. Ces messieurs causent entre eux de choses et d'autres, quelques-uns avec beaucoup d'agrément. Ce qui fait que, tout en mangeant, j'écoute et je m'instruis. Entre mes repas je vais me promener par la ville, pour voir ce qu'elle a de curieux; je dois vous avouer cependant que jusqu'à ce jour mes sorties ont été fort rares, et que je n'ai guère démarré de l'hôtel ni de ses environs.

En toute franchise et humilité, je m'en vais vous dire pourquoi.

Les journaux vous ont appris, maître Jan, que le choléra est à Paris. Ce terrible seigneur fait en ce moment son tour du monde et n'a pas voulu quitter la France sans visiter la capitale. Par bonheur il a mal pris son temps cette année et voilà que l'approche de l'hiver le décide, assure-t-on, à faire ses paquets. Il faut dire à la louange des Parisiens qu'ils ont pris leur mal assez gaiement et continué leur train ordinaire, comme si rien n'était. Quant à moi, le voisinage de l'épidémie n'avait pas de quoi m'épouvanter non plus ; pendant son séjour à l'Isle, j'avais eu le temps de m'aguerrir.

Du moins, je le croyais ainsi. Vous allez voir, mon ami, si je me trompais.

Il faut que vous sachiez d'abord que les propriétaires du *Pont d'Avignon* sont d'honnêtes commerçants, fort accueillants tous les deux et remplis de bonnes manières. La femme est une petite vieille très sèche, alerte, vive, fringante, faisant tout en deux temps et toujours par les escaliers. Celle-là n'a pas peur de l'épidémie, je vous en réponds.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre choléra, dit-elle quand on en parle, ne pensez pas à lui, il ne pensera pas à vous.

Et là-dessus de retourner à son ouvrage. Brave petite femme!

C'est un plasir de causer avec elle et j'aime bien les personnes comme çà!

Son mari, par exemple, c'est tout le contraire. Figurez-vous un gros rougeaud, ventru, crevant de santé, les yeux luisants, pas de cou, pas de cravate, la tête et les épaules tout de suite. Cet homme-là est terrible, voyez-vous. Il ne parle que du choléra, il ne pense qu'au choléra, il va chercher je ne sais où un tas d'histoires épouvantables et s'accroche à vos habits pour vous les conter. On dirait qu'il prend plaisir à vous mettre la peur dans le ventre.

Les gaillards de cette espèce sont très dangereux par les temps d'épidémie, et depuis mon arrivée, je mets le plus grand soin à éviter celui-ci. Malheureusement je suis à son côté à table d'hôte, et tout le long des repas il ne cesse de me corner aux oreilles les progrès de la terrible maladie, et le chiffre des décès, et les coliques prémonitoires (que le diable l'emporte avec ses prémonitoires!), et ce qu'il faut boire, et ce qu'il ne faut pas manger. S'il y a une perdrix aux choux sur la table et que je veuille en tâter, il m'arrache le plat des mains : «Malheureux! qu'allez-vous faire? Des choux en ce moment!» Ce qui ne l'empêche pas de s'en flanquer de belles assiettées, et si je lui en fais l'observation, il me répond que cela dépend des tempéraments.

Quand je sors, c'est bien une autre histoire. Il m'arrête sur la porte : «Surtout, monsieur Baptistet, n'allez pas dans tel arrondissement ni dans tel autre non plus, le choléra y est.»

Il faut vous dire, maître Jan, que Paris est divisé en plusieurs quartiers ou arrondissements, dont le plus petit est vingt fois grand comme notre village. Or, comme il n'y a pas de poteau pour indiquer dans quel arrondissement on se trouve, je suis très embarrassé pour me promener, et je crains toujours d'être, sans le savoir, dans un arrondissement empesté.

Le diable soit de l'homme! Il est cause que je viens de passer huit jours sans oser quitter ma chambre, et triste et mourant de peur. Ma parole! si l'épidémie ne s'était pas calmée, je crois que ce monstre d'hôtelier aurait fini par me faire vider la place.

Dieu nous garde des poltrons! C'est la pire compagnie du monde.

Heureusement voilà le mal sur son déclin, et depuis deux jours, je trotte allègrement par toute la ville comme un petit perdreau.

Déjà même j'y ai trouvé de fort beaux morceaux dont je désirerais vous entretenir ; mais le garçon de l'hôtel attend pour emporter

ma lettre avant la levée de la boîte, et ce sera pour une autre fois.

Avec votre permission, mon vieil ami, je vous écrirai tous les huit jours et je vous raconterai par le menu mon existence dans la grande ville. Je compte bien que vous me répondrez de temps en temps, et qu'à l'occasion vous me donnerez un bon conseil, comme si j'étais près de vous. Vous savez, maître Jan, tout le cas que je fais de votre expérience et de votre amitié. *A Diou sias!*

BAPTISTET.

(*Le Moniteur universel du soir* du 12 Novembre 1865.)

MONSIEUR JAN DE L'ISLE, VIGNERON

L'Isle (Vaucluse)

Paris, le 15 novembre.

J'ai reçu votre brave lettre, maître Jan de l'Isle, et j'ai le cœur joyeux de songer qu'en dépit de mon escapade nous resterons compère compagnon comme devant.

Ainsi voilà qui est convenu, rien de changé entre nous; je suis toujours votre Baptistet, vous êtes toujours mon maître Jan. De bonne foi, c'est plus que je ne mérite, et je n'en demandais pas davantage... Quant aux mauvais propos qui courent sur moi dans le pays, je m'en soucie un peu moins que des figues de l'an dernier; c'est pour vous dire le cas que j'en fais. En vérité, j'ai bien assez de mal à me débrouiller dans ce formidable Paris, où je patauge à l'aveuglette depuis quasiment deux semaines, sans aller encore m'inquiéter de ce qu'on dit de moi là-bas, le samedi, chez les barbiers... Mais assez là-dessus, n'est-ce pas ? Parlons un peu de la capitale et de la façon dont j'emploie mon temps depuis huit jours.

Un matin ou l'autre, maître Jan, si l'envie vous prend, en visitant vos vignes, de venir faire un tour jusqu'au quartier Saint-Roch, vous pourrez voir votre sournois de Baptistet sortir de son hôtel sur le coup de huit heures, entrer de fondation chez le boulanger qui fait le coin, s'acheter un petit pain de seigle et le grignoter dare-dare au milieu de la rue, en attendant l'omnibus.

Vous saurez, mon compère, qu'un omnibus est une grosse voiture à deux chevaux et à quatre roues, dans laquelle peuvent tenir une trentaine de personnes, y compris un postillon et un conducteur, et qui, moyennant quelques sous, vous mène d'un bout de la ville à l'autre, dans toutes les directions. Il y a dans Paris des centaines de ces omnibus, ayant tous un dedans et un dessus, comme la patache de Carpentras.

Beaucoup de personnes préfèrent le dedans, parce qu'il est fermé et qu'on s'y trouve abrité contre la pluie; mais moi ce n'est pas mon idée et je prends toujours le dessus, non point par économie, — Dieu merci! la saquette aux écus est encore assez rondelette, — mais parce que là-haut on respire plus à l'aise et qu'on est aux premières loges pour voir le coup d'œil de Paris. Quant au mauvais temps, je ne m'en inquiète guère; pensez qu'on a reçu dans sa vie assez de coups de mistral et de tramontane pour être fait à ces histoires-là.

Or ça donc, maître Jan de l'Isle, vous voilà prévenu. Le premier omnibus qui passe, hop! Je grimpe dessus ; vous pouvez retourner à vos vignes, je ne rentrerai pas à l'hôtel avant ce soir.

Où je vais ? Par ma foi ? je n'en sais rien. C'est l'affaire de l'omnibus et non la mienne. Je me contente de savoir que je roule à travers le grand Paris, et j'ouvre mes yeux de toutes mes forces.

Ah! mon ami, quelle ville que ce Paris! Et ces dessus d'omnibus, quelle belle invention! A chaque instant, le pays change autour de moi ; c'est une vraie magie! Tantôt nous traversons de petites rues étroites, où deux voitures ont peine à marcher de front; l'omnibus rase les murailles; les passants éclaboussés se rangent contre les maisons. De ma place, je peux toucher avec la main les grosses lettres des enseignes et mon œil plonge jusqu'au fond des boutiques, où le gaz reste allumé la moitié du jour. Oh! les grandes boutiques noires! Elles donnent le frisson, rien qu'en les regardant!

Nous voici maintenant sur un pont, un large pont, bien solide, à qui les gros chariots ne font pas peur... La Seine coule au-dessous, la Seine de Paris, paresseuse et jaune... De grandes barques descendent le fil de l'eau. Un vapeur passe en sifflant sous l'arche du pont et m'envoie de grosses bouffées de fumée noire... Tout en bas, au bord de l'eau, un pêcheur à la ligne se dresse dans le brouillard, sa grande gaule à la main. La vue de ce brave homme me rappelle les belles pêches d'écrevisses que j'ai faites dans la fontaine de Vaucluse

et les joyeuses fritures, arrosées de piquette, qu'on mangeait le dimanche, en la maison de maître Jan... Mais l'omnibus a roulé, la Seine est déjà loin, mon rêve d'écrevisses aussi.

Nous sommes sur les boulevards... Que de voitures, *boun Diou!* que de voitures!... voitures à un cheval, à deux chevaux, à quatre chevaux, voitures de deuil, voitures de gala, carrosses gigantesques tendus de draperies, voiturins en osier courant au ras de terre... et puis de beaux messieurs, voire aussi de belles dames, qui conduisent, la tête en arrière, avec de grands fouets... Et puis des gentils cavaliers qui se pavanent, le cigare aux dents, sur des chevaux fins comme des guêpes... et puis de droite et de gauche une rangée de palais magnifiques, un défilé de boutiques reluisantes... et puis... et puis...

Clac! clac! deux coups de fouet, trois tours de roues, les boulevards ont disparu; le spectacle change encore une fois.

C'est que, voyez-vous, maître Jan, Paris n'est pas seulement une grande ville : il y a dix grandes villes dans Paris, et aucune qui se ressemble. Vous avez là-bas la cité manufacturière, avec son peuple d'ouvriers, ses usines en briques rouges et leurs longues cheminées qui partent dans le ciel comme des fusées; à mille pas plus loin, vous trouvez au contraire une ville paisible et calme, quelque chose comme Saint-Rémy-de-Provence, un pays de petits rentiers, où toutes les maisons ont leur jardinet derrière. Il y a aussi la ville du gros commerce, la ville des petits boutiquiers, la ville des richards, la ville des pauvres gens et bien d'autres villes encore... C'est de tout cela que Paris se compose et c'est tout cela que depuis huit jours je vois défiler à mes pieds du haut de mon omnibus.

Eh bien, maître de l'Isle, qu'en dites-vous? N'est-ce pas que j'ai trouvé un charmant observatoire?... Pas moyen de s'ennuyer là-haut dessus... A chaque instant ce sont de nouvelles personnes qui montent, qui descendent... On cause avec des voisins... On rencontre du monde très complaisant qui se fait un plaisir de vous expliquer les choses... Et à propos de rencontre, devinez qui est venu s'asseoir près de moi hier matin sur l'omnibus de la Bastille?... Tony Passajon! Vous savez, Tony Passajon, le fabricant de garance, qui a quitté le pays voilà bientôt dix ans.

Ce pauvre monsieur Passajon! j'ai été très content de le revoir. Son poil a un peu blanchi; mais pour le reste, il ne m'a point paru changé : toujours philosophe et de joyeuse humeur. D'ailleurs ses affaires vont

beaucoup mieux maintenant. Il est commis dans une grandissime maison de banque et paraît enchanté de son emploi. Nous avons passé une grosse heure ensemble à parler de tout un peu en excellent provençal, et le temps ne m'a point duré. En me quittant, il m'a prié de le rappeler à votre cher souvenir — ce que je m'empresse de faire; — il m'a prié aussi de lui prêter un petit écu pour acheter des timbres-poste... ce que j'ai fait encore et de bon cœur. Bref, nous nous sommes séparés très grands amis, et je lui ai donné parole pour aller déjeuner avec lui — un de ces matins — à son bureau. Nous devons faire un festin provençal avec des anchois, de l'oignon, de l'aïoli, et pas de beurre!

Entre nous, maître Jan, je me fais une vraie fête de ce petit déjeuner; la cuisine du *Pont-d'Avignon* commence à me fatiguer, bien que je n'y fasse plus qu'un repas dans la journée. En général, je déjeune au hasard de l'omnibus, un jour ici, un jour là, en bonne ou en mauvaise compagnie, selon les endroits où l'omnibus s'arrête... Mercredi dernier, par exemple, j'ai fait pour dix-neuf sols un déjeuner délicieux dans un cabaret du faubourg Saint-Antoine... Ah! mon ami, quels gaillards que ces ouvriers de Paris! Comme c'est ouvert, intelligent, et quelles langues bien pendues! Il y en avait là une vingtaine en train de prendre comme moi le repas du matin, et j'étais émerveillé de la manière dont ils s'exprimaient entre eux sur toutes sortes de choses. Ces gens-là savent tout et le reste de tout: journaux, livres, théâtres, politique; je ne sais pas vraiment ce dont ils n'ont pas parlé, et sans perdre un coup de dent, je vous prie de le croire. Ma parole! maître Jan, j'ai appris là en une heure beaucoup plus qu'à ma table d'hôte en quinze jours... Aussi suis-je sorti enchanté, me promettant de revenir déjeuner dans cette maison.

Avant-hier matin, par exemple, je n'ai pas aussi bien rencontré. — Me trouvant sur les boulevards à l'heure du déjeuner, j'avise un cabaret de bonne mine et je me dis : « Entrons là! »... J'entre. Un grand flandrin, vêtu de noir et ganté de blanc comme à la noce, s'approche de moi poliment et m'introduit dans des salons magnifiques, où sont de grands canapés devant des tables chargées d'argenterie, et puis des glaces jusqu'au plafond et de l'or jusque sur les manches des couteaux... Sauf votre respect, maître Jan, j'ai compris tout de suite que j'avais fait une grosse bêtise en entrant là! mais ma foi : mon couvert était mis; je n'ai pas cru poli de m'en aller.

Je me suis donc assis à une petite table, tout honteux de me voir dans ces beaux salons avec ma veste ronde et mes gros souliers de vache, — quasiment comme un sacristain chez son évêque. On m'a servi je ne sais quoi dans des assiettes d'argent, et j'ai mangé doucettement sans rien dire... Pensez que j'étais trop mal à mon aise pour regarder autour de moi... Il y avait cependant, à la table proche la mienne, deux jeunes messieurs à peu près de mon âge et frisés comme des demoiselles, que je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer pour leur façon de parler et de se tenir à table... Je ne comprenais pas bien ce qu'ils disaient, — car ils parlaient un peu dans leurs cravates, — mais le plus petit racontait une histoire à l'autre en se dandinant sur le canapé, et son compagnon, qui était en train de peler une grosse poire au bout de sa fourchette, se contentait de dire chaque cinq minutes : « Tès joli ! mon ché ! tès joli ! » C'était fort intéressant.

Enfin, après le dessert, j'ai demandé mon compte qui se montait à douze francs, et je suis sorti de là rouge comme une jujube.

Douze francs pour un déjeuner, maître Jan ! c'est peut-être un peu cher ; mais il faut songer aussi que maintenant je sais peler une poire au bout d'une fourchette et dire : « Tès joli ! mon ché ! tès joli ! »

C'est le commencement de mon éducation parisienne.

BAPTISTET.

(*Le Moniteur universel du soir* du 19 Novembre 1865.)

MONSIEUR JEAN DE L'ISLE, VIGNERON

L'ISLE (VAUCLUSE)

Paris, le 24 novembre.

Vous, qui me connaissez, maître Jan de l'Isle, vous savez que je n'aime pas à faire mon faraud ni rien au-dessus de ma condition. L'an dernier, quand Trophyme, Christophe et deux ou trois autres de chez nous, se sont mis dans l'idée de porter la redingote et le gibus, pour être à la mode de la ville, vous avez pu voir que j'étais le premier à me moquer d'eux et à leur faire vergogne devant le monde.

Et cependant, mon ami, voyez comme les choses s'arrangent! Depuis deux jours, j'ai quitté moi aussi la veste villageoise, et je me promène dans la capitale avec un habillement de freluquet parisien, — escarpins vernis, chapeau de soie, badine et tout le tremblement, — c'est encore pis que Trophyme. Avec cette différence seulement que Trophyme, restant au village, a été une bête de quitter ses habits de paysan, tandis que moi, qui habite Paris, j'aurais été un sot de les garder. N'est-ce pas votre avis, maître de l'Isle, et trouvez-vous mauvais que, pendant mon séjour ici, j'aie tenu à être vêtu comme les autres personnes de la ville, pour ne pas être remarqué? Je vous prie de m'écrire votre sentiment là-dessus, et, selon ce que vous m'aurez conseillé, je reprendrai ou non ma défroque provençale.

En attendant, me voilà de la tête aux pieds flambant, neuf et méconnaissable, grâce aux fournisseurs parisiens... Ah! maître Jan, quels

hommes que ces fournisseurs! comme ils sont polis, bien élevés, complaisants! Quelle voix douce ils ont, quelles bonnes manières charmantes! Comme ils savent vous dire à propos de ces choses qui font plaisir, et quelle différence avec les marchands de chez nous!

Chez nous, quand on va commander un vêtement neuf à Pierrotte, Pierrotte fait la grimace et vous traite du haut en bas : « Tu badines, Baptistet! Comment, encore une culotte! et celle d'il y a deux ans, qu'en as-tu fait? tu n'as pas achevé de l'user, j'imagine?

— Mais si, monsieur Pierrotte. »

Alors Pierrotte se fâche tout rouge, vous appelle « dissipateur, propre-à-rien, » et c'est le diable pour avoir ce malheureux pantalon.

A Paris les choses vont d'une autre façon. Ainsi j'ai rencontré un tailleur qui est le plus adorable des hommes et quasiment comme un second père pour moi. Je donnerais gros pour vous le faire connaître... Hier matin, comme il avait besoin de m'essayer des habits et qu'il voulait m'éviter la peine d'aller chez lui, le pauvre homme est venu de très bonne heure à l'hôtel par une pluie battante. Vous jugez de ma confusion!...

Tout en essayant, nous avons causé un petit peu. Je lui ai dit d'où j'étais, qui j'étais, ce que je venais faire à Paris, et pendant tout le temps je sentais son regard me couver avec une tendresse inexprimable; puis quand j'en suis arrivé à lui parler de maître Jan de l'Isle et de ma grande affection pour lui, j'ai vu qu'il avait des larmes dans les yeux, et j'ai eu envie de l'embrasser rien que pour cela. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'il n'a pas voulu recevoir d'argent.

— C'est inutile, m'a-t-il dit, je reviendrai.

— Bien sûr au moins?

— Je vous le promets, monsieur Baptiste!

Et, là-dessus, il est parti après m'avoir répété mille et mille fois qu'il mettait toute sa boutique à ma disposition. Vous entendez, maître Jan? toute sa boutique! Allez voir un peu que Pierrotte en fasse autant.

Une fois que j'ai eu sur le dos mes beaux habits et que la glace de ma chambre m'a eu renvoyé l'image d'un joli petit Baptistet tout neuf, je ne vous cacherai pas, maître Jan de l'Isle, que je n'ai pas pu tenir une minute de plus à l'hôtel. C'était plus fort que moi, j'avais besoin de me faire voir. Je suis donc descendu bien vite et je me suis d'abord dirigé vers un petit café du quartier où je vais presque tous

les soirs boire une bouteille de bière et regarder les images des journaux. Tout en marchant, ma redingote faisait : « frou! frou! » mes escarpins rendaient une jolie musique qui m'allait au cœur, et je me réjouissais par avance de l'effet que je produirais en entrant.

Malheureusement, il était encore trop bonne heure. Il n'y avait personne dans le café, rien qu'un garçon en train d'essuyer les tables, et la dame du comptoir, le nez dans un roman.

« C'est bien fait, Trophyme, ça t'apprendra! me dis-je dans moi-même; et de rire tout seulet en buvant un verre de bière... »

Tout à coup la porte du café s'ouvrit doucement, et je vis entrer un grand beau vieillard, rose comme une pomme, avec des cheveux tout frisés et des souliers à boucles. Il entra timidement, s'approcha de la dame du comptoir d'un air bien humble et demanda quelque chose à voix basse. La dame fit signe que oui, sans lever les yeux... Alors je vis le vieux bonhomme se redresser avec un gros soupir de soulagement, poser son chapeau sur une table et venir se planter juste en face de moi, en me faisant une grande révérence... Moi par politesse je me levai pour lui rendre son salut, mais il ne m'en laissa pas le temps, et tirant d'une grande poche un tout petit violon, il commença à me jouer un air de musique, puis tout de suite à lancer ses jambes de droite et de gauche, en chantant avec une ancienne belle voix :

A la Monaco
L'on chasse et l'on déchasse...

et il allait, il allait dansant de plus en plus vite, chantant de plus en plus fort, et son petit violon faisait rage, tellement qu'à la fin il en était devenu tout rouge et que le souffle lui manquait.

D'abord j'avais cru avoir affaire à un fou, mais je réfléchis que c'était plutôt un pauvre hère qui tirait son pain de ce triste métier, et dès lors je n'osai plus le regarder tant il me faisait peine, tant j'étais honteux de voir un homme d'un âge aussi vénérable se trémousser de la sorte devant un enfant comme moi... Après dix minutes de cet exercice, le pauvre vieux s'arrêta pour prendre haleine, et posant son violon près de lui, s'essuya le front à deux mains avec un grand foulard de poche... Cela me fit encore plus pitié que tout, et je lui demandai bien doucement s'il ne désirait pas se rafraîchir. Mon offre parut le

surprendre; mais comme je la renouvelais avec mille bonnes manières, il consentit à s'asseoir et à demander un verre d'eau sucrée, disant qu'il ne buvait jamais autre chose, et alors, tout en buvant, il me dit d'une voix encore haletante :

« Quand vous saurez mon nom, monsieur, vous verrez que j'ai été autre chose dans ma vie qu'un mendiant et qu'un baladin : c'est moi qui suis Duthil... Oui, monsieur, le fameux Duthil... Pendant vingt ans j'ai professé la danse et le maintien dans la première capitale du monde et j'ose croire que je fus à mon heure une célébrité parisienne. C'est de moi que S. Exc. la princesse de Wagram a bien voulu dire un jour : « Duthil le maître de danse et Firmin du Théâtre-Français sont les derniers représentants des belles manières en France ! » et jamais plus belle parole ne tomba des lèvres de cette illustre princesse... C'est encore moi qui ai composé cette célèbre gavotte que toute la Restauration a connue et où j'avais introduit la fameuse figure « du bon papa et de la bonne maman »... Oh ! jeune homme, on savait danser dans ce temps-là. Aujourd'hui, on ne danse plus, on gigotte !

Là-dessus il se lève, court à son petit violon, et raclant dessus de toutes ses forces, se met à gambader parmi les tables, levant les jambes au ciel et disloquant son pauvre corps avec des grimaces du diable... Puis tout à coup il s'arrête : « Voici la danse d'aujourd'hui, voici la danse d'autrefois ! » Et alors il s'avance vers moi par petits pas, par petits sauts, d'un visage gracieux et jouant sur son violon je ne sais quelle drôle de musiquette qui me donnait envie de rire et de pleurer en même temps.

La musique finie, je croyais qu'il allait revenir s'asseoir, mais point ! le voilà qui reprend de plus belle : — « Et ce n'est pas seulement la danse qu'on ignore de nos jours, c'est encore le maintien, les bonnes manières, l'art d'entrer dans un salon et de se présenter devant les dames... Aujourd'hui, par exemple, on salue comme ceci. » Ce disant, il va jusqu'au bout du café, revient vers moi à grands pas, presque en courant, me fait un brusque salut de la tête, puis tout de suite une pirouette et les talons tournés. — « Est-ce joli, cela ? Est-ce saluer, cela ? Fi donc !... Voici le salut d'un galant homme... Regardez-moi bien, je vous prie... On se pose gracieusement devant l'objet... (et il se posait comme il venait de le dire.) Le geste arrondi, l'œil souriant (et son œil souriait), la bouche ouverte en rond, juste la place du petit doigt... comme ceci (et il ouvrait la bouche en rond dans la mesure

voulue); puis enfin une grande révérence, avec inclinaison de tout le corps!...»

Et alors il me fait jusqu'à terre un magnifique salut qui n'en finissait plus, tellement que je baissais les yeux et que je ne savais pas quelle contenance garder.

A la fin il se relève et revenant brusquement à sa place : «Voilà ce que j'enseignais autrefois, me dit-il avec un gros soupir, et ce que personne ne veut plus apprendre.» Là-dessus il se met à regarder dans le fond de son verre sans plus rien dire, et il y avait deux petites larmes dans le coin de ses pauvres yeux sans cils.

Alors moi je me lève à mon tour : «Vous vous trompez, monsieur Duthil, il y a encore quelqu'un qui désire apprendre ces belles choses que vous enseignez si bien... Ce quelqu'un, c'est Baptistet; ce Baptistet, c'est moi... Venez me voir dès demain à l'hôtel du «Pont d'Avignon», et enseignez-moi bien vite ce qu'un galant homme doit savoir... De ce jour je me considère comme votre élève, et voici un acompte sur votre traitement.»

Sur quoi je lui glisse dans la main deux jolis écus que je préparais au fond de ma poche depuis un moment, et je me sauve à toutes jambes.

Qu'en dites-vous, maître Jan de l'Isle ? M'est avis qu'avec de beaux habits comme ceux que j'étrenne et les leçons d'un homme tel que M. Duthil je dois pouvoir me présenter partout.

BAPTISTET.

(*Le Moniteur universel du soir* du 26 Novembre 1865.)

JAN DE L'ISLE A BAPTISTET

L'Isle, 2 décembre 1865.

Voilà un mois que tu es parti, mon cher enfant, et depuis un mois je suis triste, je m'ennuie, quelque chose me manque... C'est qu'à mon âge, vois-tu, on ne change pas facilement ses habitudes — pas plus celles de son cœur que les autres, — et quand on s'est accoutumé à voir tous les jours de sa vie les personnes qu'on affectionne, et puis que ces personnes vous manquent subitement, il n'y a rien au monde d'aussi pénible.

Ne prends pas ceci pour un reproche au moins, mon mignot ; ce que je t'en dis, c'est seulement pour te prouver combien je t'aime et le grand vide que ton absence me fait.

Ce sont les soirées surtout qui me paraissent longues, maintenant que tu n'es plus là. Le cabaret ne me va pas, tu le sais; d'abord je m'y ennuie, et puis ce n'est pas la place d'un homme de mon âge. Je reste donc à la maison, comme de ton temps, et je fume ma pipe au coin du feu, avec le chien entre mes jambes... Pauvre chien! celui-là non plus ne peut point se faire à ton absence. Tous les soirs, quand sonnent les huit heures, il se dresse sur ses pattes, va lentement vers la porte, flaire le vent, gratte le bois, puis de guerre lasse revient vers son maître et le regarde d'un air de dire : « Et Baptistet ? »

Alors moi je lui réponds comme à une personne véritable :

« Baptistet ne viendra pas. C'est inutile que tu l'attendes. »

Sur quoi la malheureuse bête commence à gémir et aboyer tout doucement.

« Je te dis que Baptistet ne viendra pas... puisqu'il est allé à Paris, voyons ! »

Ici les gémissements redoublent.

« Oui, mon vieux, c'est comme ça. Baptistet est allé à Paris... De longtemps nous ne le verrons plus entrer chez nous avec sa joyeuse petite frimousse, et ses yeux brillants, et son chapeau qu'il jetait bien loin sur la panière, en criant : « Bon vêpre, maître Jan !... » Oh ! non ! nous ne verrons plus ces choses-là de longtemps. »

Alors, comme s'il comprenait ce que je lui dis, voilà mon chien qui se met à hurler de toutes ses forces ; et moi je le caresse et je le console de mon mieux par des raisonnements que je lui fais : « Tu comprends, cet enfant-là ne pouvait pas passer toute sa vie entre deux vieilles têtes comme les nôtres, et nous devions bien nous attendre à ce qu'il prendrait son vol un de ces matins. C'est tout naturel, que veux-tu ? Les oiseaux sont les oiseaux, et voilà ce que c'est d'aimer les choses qui ont des ailes ! »

Ainsi, tout en causant nous deux le chien, le temps file, la pipe s'éteint, le feu aussi, dix heures sonnent, le chien gagne sa niche, moi la mienne, et je m'endors en maudissant la grande ville qui m'a pris mon petit enfant.

Ce n'est guère amusant ce que je te conte là, pas vrai, Baptiste ? Mais rassure-toi, je t'en ai dit sur ce chapitre plus que je ne t'en dirai jamais, et maintenant, si tu veux des histoires du pays, je suis ton homme.

D'abord une grande nouvelle : on a voulu me nommer du conseil municipal. Je dois avouer, pour ne point mentir, que j'ai été très sensible à l'attention, mais malgré cela j'ai refusé. Je me suis dit que la place ferait encore plus plaisir à Mitifio qu'à moi, et puis je suis en train de faire un nouveau plant de vignes du côté de Saint-Vincent, et de bonne foi, je n'ai pas le loisir de m'occuper d'autre chose en ce moment. Mitifio a été nommé.

A propos de vignes, tu as pu voir avant ton départ quelle magnifique vendange l'on avait faite cette année. Tu ne seras donc pas étonné d'apprendre que le vin nouveau ne vaut guère plus d'un sou le litre. Mauvaise affaire pour les vignerons !... Ce qui me console,

c'est de songer que les pauvres gens vont pouvoir boire du vin tous les jours et pendant longtemps.

Le nouveau maître d'école est arrivé. C'est un jeune homme de la ville qui a de l'éducation et des manières tout à fait bien. Il est venu me faire sa visite dimanche dernier, et pour lui rendre sa politesse, je lui ai donné à goûter mon petit vin blanc de 54, dont il m'a fait les plus grands compliments. C'est un homme qui s'y connaît.

Je passe maintenant à une grosse affaire qui a mis la paroisse en rumeur, et dont moi-même je suis encore tout émotionné.

Tu te souviens, n'est-ce pas, du vieux père Tissot et de son petit moulin à vent qu'on apercevait là-haut sur la côte, ouvrant parmi les pins ses grandes ailes rapiécées ? Tu dois te rappeler aussi que chacun s'étonnait de voir ce diable de moulin virer avec rage du premier jour de l'an jusqu'à la Saint-Silvestre, tandis que tous les autres manquaient d'ouvrage et que la plupart de nos meuniers étaient obligés de baisser pavillon devant les minotiers, qui, travaillant à la vapeur, attiraient toute la clientèle des paysans et des fermiers à dix lieues à la ronde.

« Comment s'y prend-il donc, ce vieux père Tissot ? disait-on dans le pays. Aucun de nous ne lui porte son blé à moudre, et cependant l'ouvrage n'a jamais l'air de lui manquer. »

Et de vrai, tous les jours que le bon Dieu faisait, ou pouvait voir maître Tissot sortir de son moulin à la brune et pousser devant lui son âne chargé de tête en queue de gros sacs de farine.

— Bonsoir, père, lui disaient les paysans qui le rencontraient par les chemins en revenant des champs, ça va donc toujours, la meunerie ?

— Toujours, mes enfants ! répondait le vieux d'une voix guillerette, et il entonnait bien vite une chanson de l'ancien temps, dont il battait la mesure à grands coups sur le dos de Blanquet. Son âne s'appelait Blanquet.

D'où venait tout ce blé ! Où allait toute cette farine ? Personne ne le savait... Quand on l'interrogeait là-dessus, le vieux faisait la sourde oreille, et si vous le poussiez à bout, il vous répondait gravement, le doigt sur les lèvres : « Motus ! je travaille pour l'exportation. » Ce grand mot d'*exportation* intrigua pas mal de monde dans les premiers temps ; mais finalement — comme chacun a ses affaires — on laissa maître Tissot moudre à sa guise et personne ne s'occupa plus de lui.

Il faut dire aussi que Tissot n'aimait pas à être fréquenté et qu'il vivait tout seul dans son moulin, comme une vraie bête sauvage. Le dimanche

au matin il descendait au village pour entendre la première messe puis rentrait vivement dans sa tanière et jusqu'à l'autre dimanche on ne le revoyait plus... Quand on allait le trouver pour l'inviter à faire une partie de boules avec les anciens, il avait une certaine façon de vous recevoir sur la porte de son moulin et un certain air de vous dire : « Merci, compère ! » qui n'étaient pas engageants du tout, et je te prie de croire, Baptistet, qu'on n'avait pas envie de l'inviter deux fois.

En fin de compte — et bien que dans le pays nous ne soyons pas plus méchants que d'autres — nous regardions le père Tissot comme un vieil avaricieux maniaque, et de bonne foi toutes les apparences étaient contre lui. Pouvions-nous penser autre chose — je te le demande — d'une homme qui gagnait tant d'argent à travailler pour l'exportation, et qui, le dimanche, venait à l'église avec des sabots tout fendus et une culotte en guenilles ; un homme qui, ayant du travail par-dessus la tête, se privait d'un aide-meunier, et voulait faire sa grosse besogne à lui seul ?... Et ce n'est pas tout encore.

Figure-toi, mon enfant, qu'à force de porter des sacs, le pauvre âne Blanquet était mort à la peine et que son maître n'avait pas voulu le remplacer ; alors, entre chien et loup, — comme s'il avait eu honte de son avarice, — maître Tissot s'en allait par le pays, portant de gros sacs de farine, et c'était pitié de voir ses vieilles jambes débiles trembler sous cet énorme faix... Un soir que je le rencontrai ainsi, j'essayai de lui faire quelques observations ; mais le vieux n'entendit pas raison et me pria de retourner à mes vignes lestement. J'y retournai, comme tu penses ; seulement j'étais indigné dans moi-même de voir une créature faite à l'image de Dieu se traiter d'une manière si cruelle par amour de l'argent.

Ah ! mon pauvre Baptiste, comme je me trompais !... Juge plutôt.

Dimanche dernier, à la messe basse, maître Tissot ne parut pas. En sortant de l'église, on en causa, et tout en causant — tu sais que son moulin s'apercevait de la place — on crut voir que tout était fermé. — « Il est peut-être malade ! » dit Mitifio. Je réponds : « C'est possible ! » — « Allons voir, ajoute le docteur Azan qui se trouvait là. » Là-dessus, nous voilà partis.

Nous arrivons... nous trouvons la porte fermée, la fenêtre aussi... j'appelle : « Ohé ! maître Tissot ? » Pas de réponse... Je frappe une fois, deux fois, rien... Nous nous regardons un moment tous les trois sans rien dire ; mais que de choses dans nos yeux !

« Ma foi ! tant pis ! j'enfonce la porte, » dit le docteur qui a du sang, et vlan ! d'un coup de pied voilà la porte à bas... Nous entrons.

Oh ! mon cher enfant, quel triste spectacle !... mon cœur se serre en y songeant !...

Au milieu des sacs qui encombraient le moulin, le pauvre vieux gisait étendu.

« Il est mort », nous dit le docteur en se penchant sur lui, et, après un court examen, il se releva en ajoutant : « Cet homme est mort de faim ! »

Oui, Baptistet, maître Tissot est mort de faim... Et sais-tu ce qu'il y avait dans les sacs du moulin ?... Des trésors ?... Non. — Du blé ? — Non ! — Alors quoi ? — De la terre, et pas même de la terre, de mauvais gravats que le pauvre Tissot allait quérir là-bas du côté des carrières, et dont il remplissait ses sacs pour leur donner l'apparence de sacs à farine.

Alors tout s'est expliqué. Voilà de nombreuses années que Tissot ne travaillait plus ; les minoteries lui avaient enlevé jusqu'à sa dernière pratique ; mais lui, qui avait l'orgueil de son métier, au lieu de faire comme les autres et d'accepter le progrès, ne voulut pas céder et jusqu'à la mort avait combattu pour l'honneur de son moulin. Le malheureux moulin ! qui sait depuis combien de temps sa meule n'avait broyé de blé, et cependant à voir la façon joyeuse dont ses ailes viraient au moindre vent, qui se serait douté de cela ?

Hélas ! le moulin tournait à vide, et le meunier travaillait à jeun... Ils sont morts à la peine tous les deux.

JAN DE L'ISLE.

(*Le Moniteur universel du soir* du 5 Décembre 1865.)

BAPTISTET A JAN DE L'ISLE

Carmosine et la belle Hélène.

Paris, 8 *décembre* 1865.

Je vous dirai, maître Jan, que depuis ma dernière lettre, je me suis lié d'amitié avec un jeune homme de la ville et que cette nouvelle relation me procure beaucoup d'agrément.

Vous trouverez peut-être que c'est aller bien vite en amitié, mais il faut songer aussi qu'à Paris les gens sont plus amiteux que chez nous, et qu'on a bientôt fait de se lier avec le monde... Entre Parisiens, quand on s'est rencontré deux ou trois fois, cela suffit.

La première fois on se dit : « Bonjour, monsieur. » La seconde : « Tiens, c'est vous ? » La troisième : « Comment va, cher ami ? » De ce coup, la connaissance est faite, et vous voyez que ce n'est pas long... Que voulez-vous, maître Jan ? tout le monde est si pressé dans ce diable de pays, on a si peu de temps à perdre que les relations s'en ressentent et qu'on mène l'amitié du même train que tout le reste... C'est un peu mon histoire avec le jeune homme en question.

Mon nouvel ami s'appelle Daniel. C'est le neveu des propriétaires de l'hôtel, et j'ai fait sa connaissance à notre table d'hôte où il vient manger de temps en temps.

D'après ce que j'ai cru voir, l'oncle de Daniel ne l'aime guère; quand il parle de son neveu, il dit toujours : « Mon bohème de neveu ! »

Or, bien que je n'entende pas très clairement ce que signifie ce mot de « bohème », je sens que dans la bouche de mon hôtelier c'est une grosse injure et cela me fait beaucoup de peine qu'on parle ainsi de mon ami... Par exemple, si l'oncle de Daniel ne l'aime pas, en revanche, sa tante l'adore. A table elle veut toujours l'avoir à côté d'elle, lui garde les meilleurs morceaux, le sert avant tout le monde, et il est rare, les jours où Daniel mange avec nous, que nous n'ayons pas quelque plat de douceur en supplément... Aussi les pensionnaires sont joliment contents, lorsqu'en entrant dans la salle à manger ils aperçoivent la serviette du neveu; et ce n'est pas seulement pour le plat de douceur que nous aimons à voir Daniel dîner avec nous, mais parce que — lorsqu'il est là — le repas est toujours plus gai que de coutume; toute la table rit, cause, est animée; la nappe semble plus blanche et la salle à manger mieux éclairée que les autres jours.

C'est un si joyeux compagnon que ce Daniel!... Il connaît de si drôles d'histoires, et il vous les raconte si gaillardement! Et puis joignez à cela que c'est un garçon bourré de science... Il le faut bien pour le métier qu'il fait, car j'oubliais de vous dire, maître Jan, que M. Daniel est ce qu'on appelle un écrivain, c'est-à-dire un homme qui travaille de tête. Il fait des livres qu'on débite chez les marchands-libraires et des pièces de comédie pour les théâtres de Paris, oui, maître Jan, pour les théâtres de Paris.

Qu'un homme de cette valeur ait bien voulu faire attention à moi, avouez, mon ami, qu'il y avait là de quoi me rendre fier, surtout quand on songe que nous sommes une vingtaine à table d'hôte et que M. Daniel m'a distingué au milieu de tous les autres, qui sont gens de la plus haute volée, rentiers de province, gros marchands, voyageurs des premières maisons de Lille et de Bordeaux... De bonne foi, j'en suis encore à me demander ce qui m'a valu un pareil honneur et quel plaisir un fin Parisien comme M. Daniel peut prendre dans la fréquentation d'un petit sauvage de Provence. Et cependant il faut bien croire qu'il y trouve son compte tout de même, car enfin rien ne l'oblige à se promener avec moi bras dessus bras dessous dans les rues de Paris, comme il fait depuis huit jours, et à me demander mon sentiment sur toutes choses, ni plus ni moins que si j'étais un homme à cheveux gris et de bon conseil, un Jan de l'Isle ou un Mitifio.

Pour vous donner une idée des bonnes manières de Daniel, figurez-vous, maître Jan, que lundi dernier il est venu me chercher en voiture

à l'hôtel, pour me conduire au théâtre... Je n'en revenais pas de surprise et de contentement.

— Au théâtre! monsieur Daniel, bien vrai! vous me conduisez au théâtre ?

— Oui, oui, dépêche-toi... J'ai pris deux billets à ton intention... Allons vite, nous sommes en retard.

Là-dessus il me pousse dans la voiture, et fouette cocher! nous voilà partis...

C'était la première fois de ma vie que j'allais à la comédie, et je vous donne à penser si j'étais aise.

De vrai, mon ami Jan, je ne pouvais pas tenir en place dans cette voiture; à chaque moment je me penchais à la portière, je demandais à Daniel : « Est-ce là ? » Puis, m'adressant au voiturier, je lui disais d'un air d'importance, comme j'avais entendu dire aux Parisiens : « Cocher, vous ne marchez pas! »

Enfin, après avoir roulé pendant un temps interminable, la voiture s'arrêta sur un boulevard qu'on appelle, je crois, le boulevard Montmartre, et qui est l'endroit le plus joyeux et le plus illuminé de tout Paris...

— C'est ici, me dit Daniel, et nous descendîmes bien vite.

— Mon Dieu! que de monde! m'écriai-je tout de suite en voyant la grande foule de gens qui se poussaient pour entrer dans le théâtre, voilà sûrement une comédie qui doit être dans toute sa fleur de nouveauté pour attirer autant de personnes...

— Tu te trompes, Baptistet, me répondit Daniel, c'est au contraire une ancienne comédie qui date de l'hiver dernier et que les Parisiens ont vue plus de cent cinquante fois.

— Alors, monsieur Daniel, elle doit être fort belle et je vous remercie de tout mon cœur de m'y avoir mené.

— Bien!... bien!... tu me remercieras en sortant... Entrons d'abord.

Disant cela, Daniel me prit le bras et nous entrâmes. Après avoir donné nos billets à la porte, nous traversâmes d'abord de longs corridors très étroits qui n'en finissaient plus; là, je trouvai deux ou trois vieilles dames qui s'empressèrent fort autour de moi et qui voulaient à tout prix me débarrasser de mes vêtements de dessus... J'avais beau me défendre et leur dire que mes vêtements ne m'embarrassaient pas du tout, ces bonnes dames n'en démordaient pas... Heureusement, Daniel coupa court à la discussion, en poussant une petite porte cachée

dans le mur et par laquelle il m'entraîna... Subitement je me trouvai transporté dans un grand salon magnifique, tellement rempli de dorures et de lumières depuis le haut jusqu'au bas que j'en eus comme un éblouissement... Juste au moment où nous entrions, la musique se mit à jouer avec un grand tapage, et cela acheva de m'étourdir...

Ma parole! maître de l'Isle, je crois que je serais encore debout au milieu de cette salle, à regarder autour de moi tout ce beau monde endimanché qui s'empilait jusqu'au plafond dans des logettes rouge et or, si Daniel ne m'avait fait asseoir presque de force dans un fauteuil, à côté de lui... A peine assis, j'entendis frapper trois coups... Un grand rideau colorié qui me cachait le fond de la salle se releva lentement, et Daniel se penchant vers moi me dit tout bas : « Attention, Baptistet, c'est la pièce qui commence. »

La comédie qu'on jouait ce soir-là et que les Parisiens venaient voir pour la deux centième fois, s'appelle *la Belle Hélène*. Cette belle Hélène, maître Jan, est une reine des temps anciens qui fut enlevée à son mari par un jeune seigneur d'un autre pays, ce qui occasionna les plus grandes guerres.

Quand j'allais à l'école, le père Gaspard — mon ancien maître — m'a souvent raconté et dans tous leurs détails les aventures de cette belle Hélène, et tout juste au moment où on levait le rideau, elles me revinrent en mémoire... Alors, pour montrer comme j'étais savant, je dis à Daniel d'un air important et assez haut pour être entendu : « Je connais cette pièce-là... je l'ai lue dans un livre, il y a longtemps! »

Daniel me regarda en souriant, et j'allais commencer à lui raconter ce que je savais de cette belle Hélène; mais derrière moi on cria, « Chut! chut! silence donc! » Je me sentis devenir tout rouge et je me renfonçai bien vite dans mon fauteuil sans dire un mot.

Oh! non! maître Jan, je ne la connaissais pas cette pièce. Par moment j'entrevoyais bien quelque chose qui ressemblait à l'histoire du père Gaspard, mais presque tout de suite je perdais le fil et je n'y comprenais plus rien... Entre nous, mon ami, je ne sais pas si c'est la faute des gens qui ont fait la pièce ou de ceux qui la jouent, mais les personnages de cette comédie semblèrent prendre plaisir à réciter leurs rôles tout de travers; qu'ils parlent ou qu'ils chantent, ils ont toujours l'air de se moquer d'eux-mêmes et du public... Ainsi figurez-vous qu'à un moment la belle Hélène est venue nous raconter ses malheurs dans une romance bien triste, et déjà je commençais à me laisser attendrir

quand tout à coup à la fin de sa romance la reine a pirouetté d'une très vilaine façon qui a fait rire tout le monde, mais qui, moi, m'a fort indigné, je n'osais pas exprimer mon sentiment tout haut, mais dans moi-même je me disais : « Voilà une reine qui se tient bien mal ! » — Et ce n'est pas seulement cela qui m'a choqué dans cette pièce, mais aussi de voir tous ces rois fameux de l'antiquité jouer au loto dans leur palais et se tricher effrontément...

Le père Gaspard ne m'avait pas parlé de cela, et je crois bien que ce sont les auteurs de la comédie qui ont inventé toutes ces menteries pour amuser les Parisiens. Car c'est une chose à remarquer, maître Jan, plus les rois et les reines disaient des choses basses et triviales, plus leurs gestes étaient communs, — et plus les Parisiens semblaient y prendre plaisir... Vers la fin, quand toute la cour s'est mise à danser une farandole endiablée, au son d'une musique effroyable, j'ai cru que la salle croulerait sous les éclats de rire et les applaudissements.

Daniel, lui aussi, riait beaucoup ; de temps en temps il se retournait vers moi pour regarder si je faisais comme lui ; mais malgré tous mes efforts, rire m'était impossible. J'avais beau écarquiller mes yeux et mes oreilles, tout ce que ces comédiens faisaient et disaient devant moi me laissait froid... Je n'y comprenais rien, rien, rien !

Finalement, ces cris, ces rires, ces danses, ces trompettes m'avaient donné un gros mal de tête, et je me trouvai bien heureux quand la pièce fut terminée.

— Eh ! bien, Baptistet, me dit Daniel en sortant, cette comédie t'a-t-elle amusé ?

— Franchement, non ! monsieur Daniel ; je suis sans doute trop bêta pour comprendre ces jolies choses, mais je vous avoue qu'aucune des plaisanteries que j'ai entendues ce soir ne m'a récréé.

Je disais cela la voix tremblante et presque avec colère. Là-dessus Daniel s'est mis à rire et m'a dit gentiment :

— Calme-toi, Baptistet !... si tu n'as pas compris la pièce de ce soir, ce n'est pas ta faute, et c'est moi qui suis un sot de t'avoir mené entendre une bouffonnerie faite exclusivement pour les Parisiens de 1865... Demain, je prendrai ma revanche, et je te promets de te faire passer une meilleure soirée.

Le lendemain, ainsi qu'il me l'avait promis, Daniel est venu me prendre à l'hôtel et m'a emmené dans un théâtre situé au milieu du quartier latin. Ce théâtre ressemblait à celui que j'avais vu la veille.

Il me parut même beaucoup plus grand et beaucoup plus beau, mais il n'y avait pas grand monde dans la salle ; sans doute que les Parisiens étaient allés encore ce soir-là revoir leur *Belle Hélène*, pour la deux cent-unième fois.

Daniel et moi prîmes place comme la veille, dans d'excellents fauteuils à côté de la musique et nous attendîmes patiemment que le rideau se levât.

La pièce qu'on jouait devant nous s'appelle *Carmosine ;* c'est l'histoire d'une jeune fille qui est tombée amoureuse du roi de son pays, quasiment un conte de fées comme ceux que nous faisait la vieille mas de Bézoun, mais un conte si touchant et si bien raconté que les larmes vous viennent aux yeux en l'écoutant... Ah! maître Jan, si vous aviez pu la voir, cette Carmosine! si vous aviez pu l'entendre! comme elle était gracieuse et pudique! Comme elle disait bien sa peine d'amour, avec une jolie petite voix qui sonnait ainsi qu'une clochette d'argent!... De vrai, mon ami, ce n'était qu'une fille du peuple, mais je lui ai trouvé bien plus de charme et de distinction qu'à cette reine évaporée que j'avais vue la veille au boulevard.

En somme, j'ai passé une soirée merveilleuse, pleine de bonnes émotions, et en sortant j'ai remercié Daniel de tout mon cœur.

C'est égal, maître Jan, quoi qu'en disent les Parisiens, j'en donnerais dix comme cette belle Hélène, qui les fait tant rire, pour une comme cette Carmosine qui m'a tant fait pleurer.

BAPTISTET.

(*Le Moniteur universel du soir* du 10 Décembre 1865.)

BAPTISTET A JAN DE L'ISLE

Une lecture au Théatre-Français

Samedi dernier, maître Jan, M. Daniel nous a réunis une dizaine dans sa maison pour nous lire une petite comédie intitulée *le Pain du roi*, qu'il vient de composer tout fraîchement et sur laquelle il voulait avoir le sentiment de ses amis. C'est quasiment comme vous, compère, quand vous avez une pièce de vin nouveau ; avant de la mettre dans le commerce, vous faites signe à deux ou trois voisins qui viennent tâter votre vin devant vous et vous disent tout net ce qu'ils en pensent.

Pour en revenir à la comédie de M. Daniel, je vous avoue, maître Jan de l'Isle, qu'elle m'a paru fort belle. Il est vrai que je ne m'y entends guère, mais tous ces messieurs qui étaient là l'ont trouvée fort belle aussi, et ils avaient l'air de s'y connaître furieusement... Ce qui m'a surtout frappé dans cet ouvrage, c'est un passage que Daniel appelle « l'acte de la prison » et qui termine la pièce... Ce passage-là, voyez-vous, mon ami, on ne peut pas l'entendre sans pleurer à chaudes larmes, et rien que d'y penser j'en ai encore la chair de poule.

A peine Daniel a-t-il eu fini sa lecture, qu'un tonnerre d'applaudissements est parti des quatre coins de la chambre... Tous ses amis se sont levés avec enthousiasme : — Bravo, Daniel ! Très réussi, mon cher ! « L'acte de la prison, » un chef-d'œuvre ! — Et puis des compliments,

des poignées de mains, des embrassades!... Je croyais qu'on n'en finirait jamais.

Moi aussi, vous pensez, j'aurais bien voulu dire quelque chose à mon ami, mais j'étais à la fois si heureux de son triomphe et tellement ému par «l'acte de la prison» que j'en restais comme une bête, sans pouvoir desserrer les dents.

— Eh bien! Baptistet, me dit le maître de la maison étonné de mon silence, est-ce que ma comédie ne te convient pas?

— Oh! monsieur Daniel! répondis-je en relevant la tête.

Alors il put voir que mes yeux étaient pleins de larmes et je crus comprendre que cela lui faisait plaisir.

La fin de la soirée se passa très gaiement. On but de la bière, on fuma des cigares, et nous nous retirâmes passé minuit... J'avais déjà pris congé de Daniel, quand sur l'escalier il me rappela :

— Baptistet, me dit-il, je lis ma pièce aux comédiens du Théâtre-Français après-demain lundi à deux heures... Les règlements m'autorisent à amener un ami avec moi... Veux-tu venir?... Quelque chose me dit que ta petite frimousse me portera bonheur.

— Comment! monsieur Daniel... vous porter bonheur?... Je ne comprends pas.

— Dame! mon enfant, ce n'est pas tout de faire une pièce; il faut aussi la faire jouer, et c'est le plus difficile.

— Et vous croyez, monsieur Daniel, que les comédiens du Théâtre-Français oseraient vous refuser de jouer *le Pain du roi!*

— Si tu es là, Baptistet, ils n'oseront pas, me répondit Daniel en riant; voilà pourquoi il faut que tu m'accompagnes... je t'attends lundi à deux heures moins un quart... maintenant va-t'en vite... il est tard, le gaz est éteint... A lundi, Baptistet!

— A lundi, monsieur Daniel!

Et j'allai me coucher tout joyeux.

Le lundi suivant, à l'heure dite, je vins prendre Daniel chez lui. Comme vous pensez, maître Jan, on avait mis du linge blanc et sa belle redingote de drap fin... Je trouvai Daniel qui se promenait fiévreusement devant sa porte : «Ah! te voilà, me dit-il, je t'attendais!» et me prenant le bras, il m'entraîna vers le théâtre.

Il faisait ce jour-là un petit froid sec, très agréable; les rues étaient pleines de monde. Nous marchions la tête haute, en faisant sonner nos talons, comme il convient à des gens qui portent une pièce au

premier théâtre de la capitale. Tout en marchant, Daniel m'expliqua que dans les autres théâtres de Paris, les auteurs donnent leurs ouvrages à lire au directeur et n'ont affaire qu'à lui. Au Théâtre-Français seul les comédiens ont le droit de juger les pièces avant de les jouer. Pendant que Daniel me parlait, je remarquai que plus nous approchions du théâtre, plus sa voix devenait tremblante, et lui-même il m'avoua qu'il était très ému... Quant à moi, maître Jan, je ne l'étais pas le moins du monde. J'avais vu l'effet que *le Pain du roi* avait produit l'avant-veille et je ne doutais pas du succès.

Comme nous arrivions sur la place du théâtre, deux heures sonnaient à l'horloge du Palais-Royal, qui est tout juste contre.

— C'est l'heure, dit Daniel, entrons.

Et nous entrâmes.

Après avoir monté un bel escalier, nous pénétrâmes au premier étage, dans une petite chambre où nous fûmes reçus par un vieux de bonne mine et brave comme un sou, qui nous fit passer tout de suite dans le salon du comité. C'est ainsi qu'on appelle l'endroit où les auteurs lisent leur comédies... Ce salon me parut fort beau. Tout autour étaient rangés des canapés en velours vert... Au milieu, il y avait une grande table couverte d'un tapis ; sur la table, un petit pupitre et un verre d'eau sucrée... De belles peintures montaient le long des murs jusqu'au plafond... Un grand feu flambait dans la cheminée.

— Asseyez-vous un instant, nous dit le vieux de bonne mine, ces messieurs vont arriver.

Là-dessus, il se retira... A peine était-il sorti, voilà Daniel qui pousse un cri de désespoir en fouillant dans toutes ses poches.

— Ah! mon Dieu! Baptistet!...

— Quoi donc? monsieur Daniel?

— Tu ne sais pas ce qui m'arrive... J'ai oublié *le Pain du roi* chez moi, sur ma table!... Vite, vite, il faut prendre une voiture et filer à la maison comme le vent.

— J'y cours de ce pas, monsieur Daniel.

— Non... non... pas toi, Baptistet... tu n'en finirais plus de trouver une voiture... Il vaut mieux que j'y aille... toi, tu vas rester là, et si ces messieurs arrivent avant que je sois de retour, tu m'excuseras auprès d'eux et tu les supplieras de m'attendre.» Disant cela, Daniel prend son chapeau et se sauve à toutes jambes.

Je ne vous cacherai pas, maître Jan, que lorsque je me vis tout

seul dans le salon du comité, je me sentis fort mal à l'aise. Je me demandais à moi-même avec terreur : « Si ces messieurs arrivent, qu'est-ce que tu leur diras ? » Ma parole, mon ami, si je n'avais pas craint de faire de la peine à Daniel, j'aurais tiré mes grègues et un peu vite... J'étais là depuis cinq minutes environ, quand une porte que je n'avais pas encore remarquée s'ouvrit tout à coup derrière moi et donna passage à un beau monsieur décoré, qui avait de longs cheveux grisonnants et la physionomie la plus douce du monde... Ce monsieur — j'appris depuis que c'était le directeur — vint à moi d'un air empressé, et me saluant avec une grande politesse, me demanda si j'étais l'auteur de la pièce qu'on devait lire. Je répondis de mon mieux, en m'inclinant jusqu'à terre, que je m'appelais Baptistet et que j'étais un ami de l'auteur, lequel allait revenir pour sûr dans un instant. « Le fait est, monsieur, que vous me sembliez bien jeune pour aborder le théâtre, » me dit le directeur en souriant. Là-dessus, il me pria de m'asseoir et nous fîmes la causette un moment... Quoique très intimidé je n'avais point perdu la tête et je profitai de l'occasion pour dire à M. le directeur combien la pièce de Daniel était belle ; je lui recommandai surtout l'acte de la prison, comme celui sur lequel nous comptions le plus. A ce moment, nous entendîmes des voix dans le couloir qui conduit au salon du comité.

— Ce sont ces messieurs ! dit le directeur en se levant.

Et je me hâtai de faire comme lui.

Ce qui me frappa surtout en voyant entrer ces messieurs de la Comédie, c'est l'air de famille et de ressemblance qu'ils avaient entre eux. Ils arrivaient l'un après l'autre, pimpants, rasés de frais, enveloppés dans de grandes roulières, ayant tous une même façon de se présenter et de faire la révérence qui sentait la bonne maison d'une lieue. Il y en avait parmi eux des vieux et des jeunes, mais ceux qui étaient vieux semblaient les oncles des autres, et vous auriez juré qu'ils étaient tous du même sang... Chacun de ces messieurs, en entrant, allait droit au directeur dont il serrait la main, puis, se retournant vers moi, me faisait un grand salut que je rendais aussi bien que possible... Seulement, je voyais, à la façon dont ils me regardaient, qu'eux aussi me trouvaient bien jeune pour aborder le théâtre, et je les entendais se dire tout bas entre eux : « Comme il est jeune ! comme il est jeune ! » tellement qu'à la fin je me sentais tout honteux d'être si jeune et que je ne savais plus où me fourrer... Heureusement, le directeur vint à mon aide, et dit

à tout le monde en me montrant : « Monsieur Baptistet, un ami de l'auteur. » Dès lors, on ne fit plus attention à moi, et ces messieurs, groupés autour du feu, se mirent à causer politique en attendant Daniel.

Enfin Daniel arriva, à mon grand soulagement. En entrant il salua la compagnie, posa son chapeau sur la table avec *le Pain du roi* dedans, et s'excusa de son mieux d'avoir fait attendre le comité. Puis sur un signe du directeur, tout le monde prit place et la lecture commença.

L'ami Daniel, pour lire sa comédie, s'était assis tout seul à la grande table du milieu. Le directeur se tenait debout devant la cheminée; les autres messieurs avaient pris place dans des fauteuils tout autour de la salle. Quant à moi, je m'étais blotti sur un petit divan à côté de la croisée... Pendant que Daniel lisait, j'aurais bien voulu examiner un peu les physionomies de chacun; mais j'avais en face, à l'autre bout de la salle, un vieux monsieur tout blanc et tout frisé, qui fixa sur moi tant que dura la lecture un regard sévère, sous lequel je me trouvais très mal à l'aise. Chaque fois que je levais un peu le nez, j'apercevais toujours ce diable d'œil sévère qui semblait me dire : « Hé! hé! jeune homme! je vous vois! » Alors je me sentais devenir tout rouge et je baissais vitement les yeux vers le parquet... Et cependant, maître de l'Isle, j'aurais donné gros pour pouvoir lire sur le visage des personnes qui étaient là ce qu'elles pensaient de la pièce, car aucune d'elles ne soufflait mot et la lecture se faisait au milieu d'un silence de mort.

Ce que c'est que de nous, mon ami Jan!... La comédie de Daniel, qui m'avait paru si belle l'avant-veille, lorsqu'il nous la lisait dans sa chambre, au milieu des applaudissements de ses amis, ne me produisait plus le même effet à l'entendre dans le salon du comité... Elle me semblait longue, longue, et par deux ou trois fois l'idée me vint que les comédiens pourraient peut-être bien la refuser. Le fait est que j'entendais ces messieurs chuchoter entre eux et s'agiter sur leurs fauteuils d'une certaine manière qui n'annonçait rien de bon pour *le Pain du roi.*

Heureusement l'acte de la prison vint bientôt me rendre l'espoir et dissiper toutes mes inquiétudes. C'est la vérité, maître Jan. Quand Daniel arriva à ce fameux passage qui déjà m'avait tant fait pleurer deux jours auparavant, mon émotion fut encore plus grande que la première fois; et alors oubliant théâtre, comédiens, salon de comité et tout, je me mis à sangloter bien haut de toutes mes forces... Le diable soit du passage!... Je voyais à travers mes larmes ces messieurs qui

souriaient; le directeur me faisait doucement : « Chut! chut! » avec la main... Deux ou trois fois Daniel impatienté se retourna pour me dire : « Tais-toi donc, Baptistet. » Mais c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas retenir mes sanglots... La pièce était finie que je sanglotais encore.

Sitôt la lecture faite, Daniel se leva, mit *le Pain du roi* sous son bras, et alors après avoir salué la compagnie, nous passâmes tous les deux dans un cabinet voisin pour attendre la décision du comité... Dès que nous fûmes seuls, je serrai les mains de mon ami : « Ah! monsieurDaniel, lui dis-je, que c'est beau! » Daniel secoua la tête en souriant et me fit signe de me taire... On causait à demi-voix dans le salon du comité... Au bout d'un moment, un grand silence se fit ; puis nous entendîmes un drôle de petit bruit comme des billes tombant l'une après l'autre dans un vase de porcelaine.

— Qu'est-ceci ? demandai-je à Daniel.

— C'est mon sort qui se décide, me répondit-il d'une voix très émue, et là-dessus il m'expliqua en quelques mots comment, pour juger les comédies, ces messieurs se servent de petites boules blanches, rouges, noires, qu'ils jettent dans un pot placé au milieu de la table.

Les boules blanches veulent dire : « Votre pièce est charmante; je la jouerai avec plaisir. »

Les boules rouges signifient : « Votre pièce ne vaut pas le diable; mais on la jouera tout de même s'il le faut. »

Les boules noires sont terribles. Elles disent : « Remportez votre pièce bien vite; nous ne la jouerions pas pour un boulet de canon! »

Et donc c'est la couleur des boules qu'on jette dans le pot qui décide du sort des auteurs.

Daniel achevait à peine de me donner ces renseignements que la porte du salon s'ouvrit... Le directeur vint à nous pour nous apporter la décision du comité, — vous pensez, maître Jan, si nos cœurs faisaient toc-toc — et, s'approchant de Daniel, il lui dit : « Votre pièce est charmante, monsieur... »

« Bravo!... Quel bonheur!... » m'écriai-je avec transport.

Le directeur me regarda d'un certain air qui me rappela combien j'étais jeune, puis il reprit : « Votre pièce est charmante, monsieur, mais d'une telle inexpérience scénique que le comité n'a pas cru devoir l'accepter... » Ce sont ses propres paroles, maître Jan, je les ai retenues, comme j'ai retenu l'air que jouaient les orgues à l'enterrement de ma petite amie Nanon... « C'est une revanche à prendre, ajouta le directeur

en serrant les mains de Daniel, et je suis sûr que vous la prendrez.»

— J'essayerai, monsieur,» dit Daniel en le saluant, et nous nous retirâmes...

«Et maintenant, demandai-je à Daniel en descendant l'escalier, et maintenant qu'allons-nous en faire de ce malheureux *Pain du roi?*»

Mon ami était déjà consolé. «Bah! me répondit-il, les théâtres ne manquent pas dans Paris... Pantomime ou ballet d'opéra, nous en ferons toujours quelque chose.»

Par la suite, maître Jan de l'Isle, je vous tiendrai au courant de ce qui adviendra de cette belle et malheureuse comédie.

BAPTISTET.

(*Le Moniteur universel du soir* du 17 Décembre 1865.)

JAN DE L'ISLE A BAPTISTET

La Noël en Provence

Tu ne devinerais jamais, mon cher enfant, la singulière visite que j'ai reçue, la semaine d'avant Noël, un soir qu'il faisait grand vent... Je venais de me lever de table et j'étais assis devant le feu, en train de tremper la pâtée du chien, quand j'entendis frapper à la porte timidement. Je criai de ma place : « Entrez ! » Personne n'entre... Le chien, sans quitter sa pâtée de l'œil, se mit à gronder, preuve qu'il y avait quelqu'un à la porte... « Entrez donc ! » criai-je de nouveau et très fort. On n'entra pas davantage ; seulement, je crus entendre dehors, parmi le bruit du vent, des petites voix grêles et des rires étouffés comme s'il y avait eu autour de la maison tout un vol de lutins fantastiques...

Moi qui suis un vieux renard et qui ne crois guère aux esprits, je pensai que c'étaient quelques plaisantins du village qui voulaient me faire des niches à l'occasion du carnaval; sur quoi, je décroche ma petite lampe et je me dis : « Allons voir ! » Tout à coup la porte s'ouvre, et qu'est-ce que j'aperçois ?... Zia, Manan, Fanette, Morade, enfin tout ce qu'il y a de plus jeune et de plus joli comme fillettes dans le pays. Moi, de voir entrer dans mon ermitage ces belles créatures du Bon Dieu, avec leurs grands yeux brillants et leurs joues toutes roses, j'en avais quasiment la tête à l'envers ; ma lampe tremblait dans mes mains; je ne savais que leur dire. Elles non plus, les pauvres chattes ! et se serrant les unes contre les autres, elles se tenaient devant moi, la tête baissée, silencieuses dans leurs grandes mantes brunes...

Enfin Zia, plus hardie que les autres, prend la parole et me dit :

« — Maître Jan, Dieu vous maintienne! C'est la Noël dans quatre jours, et M. le curé nous a priées, — celles qui sont ici et moi, — d'aller lui chanter des cantiques à sa messe de minuit. Et donc nous avons pensé qu'au lieu de chanter des cantiques français, ce serait bien plus galant de dire quelques-uns de nos vieux noëls de Provence... Alors nous sommes venues voir si maître Jan voudrait bien nous en apprendre une demi-douzaine; car, pour ce qui est de connaître les vieux airs de notre pays, il n'y en a pas un parmi nos anciens qui vaille Jan de l'Isle! »

Tu comprends, bien, Baptiste, que je ne pouvais guère refuser à ces enfants ce qu'elles me demandaient ; et puis, quand même je l'aurais voulu, comment résister à des enjoleuses de seize ans, qui savent si bien dire : « Oh! maître Jan!... oh! maître Jan! » en joignant leurs petites mains... Finalement, il a été convenu qu'elles viendraient tous les soirs, après souper, à la maison, où je leur apprendrais les plus beaux noëls de mon répertoire ; et comme on n'avait pas de temps à perdre, vu l'approche de la Nativité, on a tout de suite fait cercle autour du feu et les leçons ont commencé le soir même... Tu penses si c'était risible de voir la vieille face ridée de maître Jan au milieu de tous ces fins minois et d'entendre sa voix de crécelle parmi ces voix de chérubins!... Sauf le respect que je me dois, j'avais tout à fait l'air d'un vieux hibou apprenant la musique à des fauvettes.

C'est qu'elles y allaient de bon cœur, mes fauvettes! A la fin du premier soir, elles savaient déjà couramment ce beau noël de *l'Hôte*, dont les paroles et la musique ont été composées, il y a deux cents ans, par le grand Saboly, organiste de Saint-Pierre, à Avignon... Te le rappelles-tu, Tistet, ce beau noël?... Saint Joseph arrive de nuit à Bethléem avec la sainte Vierge, et s'en va frapper à la porte d'une hôtellerie... Il frappe une fois, deux fois, personne ne répond ; alors il crie :

« Ohé! la maison! maître, maîtresse, varlets, chambrières ; il n'y a donc personne ici! voilà longtemps déjà que je frappe, et personne ne vient! quelle cruauté! »

Sur quoi l'hôtelier se décide à ouvrir sa fenêtre, et d'un ton de mauvaise humeur :

« Je me suis déjà levé trois fois. Si ceci dure, je ne dormirai guère. Qui frappe en bas? Qu'est-ce que c'est que tout ça? Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Que faut-il faire?

Le bon saint Joseph alors d'une voix douce explique à l'hôtelier ce qu'il désire :

« Voulez-vous loger dans votre maison moi seulement avec ma femme ? »

L'hôtelier ne veut pas... Qu'est-ce que c'est que tous ces bohémiens, tous ces batteurs d'estrade qui arrivent à une pareille heure... « Allez-vous en, mauvaise troupe; ma porte est fermée à double tour. »

Et Joseph, sans s'émouvoir de ces injures, répond : « Nazareth est notre patrie. — Je ne suis pas ce que vous croyez; — je suis charpentier, je m'appelle Joseph, — ma femme s'appelle Marie. »

Pauvre saint Joseph! c'est comme s'il jouait du fifre!... L'hôtelier ne veut pas entendre raison... En vain on essaye de le prendre par l'avarice, cet hôtelier du diable! — « Recueillez-nous quoi qu'il nous coûte! — Logez-nous dans un galetas ; — nous vous payerons notre repas — comme si nous étions à table d'hôte. « L'hôtelier, toujours cruel, garde sa porte close. Sur quoi saint Joseph tente un dernier effort et lui dit avec des larmes : — « Ne nous traitez pas de la sorte! —Hélas! voyez le temps qu'il fait! — Ouvrez-nous! Encore un peu, vous allez nous trouver morts à la porte. »

Dieu soit loué! l'hôtelier se laisse attendrir, et voyant la pauvre sainte Vierge, qui grelotte, les pieds dans la neige, serrée contre son mari, il répond d'une voix radoucie : « Votre femme me fait pitié — et me rend un peu plus affable. — Je vous logerai par charité — dans une mauvaise petite étable (1). »

A ce moment entrent les bergers, tous Provençaux. Ils ont été réveillés au milieu de la nuit par « un ange tout vert, qui avait de grandes ailes dessus ses épaules. » Cet ange leur a annoncé que Jésus venait de naître; sur quoi ils sont tous partis, malgré le vent, malgré la neige. Comme ils ont froid, les pauvres gens! Ils sont si mal vêtus : « Tous leurs habits ne sont qu'en toile grise, — et si troués qu'on leur voit la chemise! » Et comme dit naïvement le bon Saboly : « Les trous ne tiennent guère chaud! » Heureusement que pour s'égayer le long du chemin, les bergers ont emporté leurs fifres et leurs tambourins. Puis sur la route ils ont eu des distractions. Ils ont rencontré les rois mages, avec leur suite merveilleuse, des pages, des nègres, et leurs grands étendards en or qui flottaient au vent du matin, et la petite

(1) *Le Nouvé* de Micoulau Saboly. — Aubanel, imprimeur-éditeur, Avignon.

étoile qui marchait devant eux dans le ciel... et toutes ces belles choses leur ont fait paraître le temps moins long à ces pauvres bergers, et enfin les voilà arrivés... Ils entrent dans l'étable bruyamment, comme de gros lourdauds qu'ils sont ; tout le monde leur fait signe de se taire : « Chut ! chut ! chut ! que l'enfant sommeille ! — Chut ! chut ! chut ! que le petit dort ! » Un peu intimidés, ils se remettent bien vite, et alors : — « Le chapeau bas et la tête courbée, vont tout courants saluer l'accouchée, et font l'accolade à l'enfant. » Cela fait, « ils laissent à terre deux ou trois bons fromages, quelques douzaines d'œufs; Joseph leur dit : Allons ! soyez bien sages; tournez-vous en et faites bon voyage; bergers, prenez votre congé ! »

Le noël finit là ; mais ce n'est rien de le lire dans le français ; il faut l'entendre en provençal, avec la musique si tendre que maître Saboly a mise dessus... A cette chose-là, pas moyen de retenir ses larmes !... Et dire que Saboly en a fait des centaines de ces noëls, tous plus galants, plus charmants, plus merveilleux les uns que les autres... Il faut voir comme il décrit bien l'étable où Notre-Sauveur vient de naître, en cette nuit de décembre où il fait si noir et si froid... Au dehors la neige couvre la terre... tous les diables de l'enfer, Satan, Lucifer, Belzébuth, rôdent autour de l'étable en aiguisant leurs longues griffes pour empêcher les bergers et les rois de venir saluer leur maître... Mais bast ! l'archange Michel est là avec son grand sabre enflammé, et les démons n'ont qu'à se bien tenir... Dans l'étable, entre l'âne et le bœuf, la Vierge a l'enfant Jésus sur ses genoux et l'allaite et le berce : « Le petit l'appelle et lui dit : Mama ! Alors « la Vierge bien aise — le prend et le baise, — et de cent façons — caresse son garçon. — D'une voix charmante, — elle lui parle et lui chante ; — elle lui dit : Jésus vous êtes tout mien. Ayez pitié de moi. — Je suis votre servante, — et vous êtes mon Dieu ! »

Tu ne peux pas te figurer, mon petit Baptiste, avec quelle diligence toutes ces fillettes ont appris les six ou huit plus beaux noëls de Saboly. C'est plaisir de donner leçons à des élèves pareilles ! Mais aussi quel triomphe à la messe de minuit !... Quand on a entendu ces voix jeunes et fraîches entonner — sur des paroles provençales — cette ancienne musique, souvenir des autres temps, tout le monde était ému jusqu'aux larmes, les vieilles personnes surtout... Il faut dire que parmi ces petites, il y en a deux ou trois qui ont des voix à rendre les anges jaloux, — Fanette et Zia, par exemple, — et puis qu'on avait fait venir pour

cette nuit-là un fameux organiste d'Avignon... Ma parole! Tistet, c'était à se croire en paradis, si toutefois c'est vrai ce qu'on assure, qu'au paradis on ne parle et on ne chante qu'en provençal.

Pour en finir avec cette belle nuit de Noël, je te dirai qu'au sortir de la messe nous sommes allés toute une bande faire réveillon chez Francet Mamaï. Tu sais que dans cette maison-là on a conservé nos anciennes coutumes de Provence, et que chaque année l'antique cérémonie du *cacho-fio* s'y fait dans toutes les règles... En arrivant, donc nous avons trouvé la table déjà dressée et sur la belle nappe blanche un pain de Noël gigantesque, ornementé de petit-houx; on n'avait pas oublié non plus de poser sur la table trois flambeaux allumés et trois écuelles avec un peu de jeune blé dans chaque.

Quand tous les invités ont été au complet, Francet est allé chercher la bûche de Noël, *lou cacho-fio*, comme nous disons, et l'a posée devant son père... Alors le vieux Mamaï s'est levé gravement, a rempli de vin son gobelet, et le tenant en l'air a fait une belle prière pour demander au ciel la prospérité, la santé, le bien-être de lui et de tous les siens jusqu'à la Noël prochaine, jusqu'au *cacho-fio* de l'an qui vient; puis par trois fois il a versé sur l'énorme bûche le vin de son gobelet... Cela fait, le plus jeune des enfants de Francet s'est approché; il a pris le *cacho-fio* d'un bout, le grand-père l'a pris de l'autre, et tous deux avec grand'peine l'ont jeté dans le feu, après lui avoir fait faire trois fois le tour de la maison.

Alors tout le monde a pris place autour de la table, et le repas a commencé, un vrai repas de Noël, où le nougat aux amandes et les escargots à l'aïoli jouaient le plus grand rôle, largement arrosés de vin cuit. Tu sais, Baptiste, que pour un bon Provençal il n'y a pas de jour de Noël possible sans escargots et sans nougat, pas plus qu'il n'y a de jour de Pâques sans omelette, ni de jour des Rameaux sans un grand plat de pois chiches. Vers la fin du repas, au pétillement du *cacho-fio*, au choc des gobelets, nous avons entonné tous ensemble nos noëls nationaux, tant ceux de Saboly que ceux de Tony Peyrol, de Domergue, de Roucantin, et jamais, depuis deux cents ans qu'ils courent sur les lèvres provençales, ces vieux noëls n'avaient été chantés de meilleur cœur.

JAN DE L'ISLE.

(*Le Moniteur universel du soir* du 31 Décembre 1865.)

BAPTISTET A JAN DE L'ISLE

L'atelier d'un peintre

C'était lundi dernier, premier jour de l'année, dans l'après-midi. J'étais sorti de l'hôtel de bonne heure, après avoir donné l'étrenne aux servantes et présenté mes compliments à mon hôtelier, et j'errais sur les boulevards, à demi porté par la foule, m'arrêtant à chaque baraque pour admirer les belles inventions de l'industrie parisienne... Tout à coup je sentis un bras se glisser sous le mien, et la voix de mon ami Daniel vint m'arracher à mes contemplations.

« Bonne année, mon petit Baptiste ! me fit-il de cette vive façon qu'il a de dire les choses ; veux-tu venir avec moi ? Je m'en vais de ce pas à Montmartre, chez un peintre de mes amis... Tu n'as jamais vu d'atelier, cela t'amuserait peut-être d'en visiter un, à moins que tu ne préfères t'extasier encore quelques heures devant les ménageries de carton et les sabres de fer-blanc.

Je répondis à Daniel, en riant, que je n'étais pas aussi paysan badaud qu'il croyait, et que j'étais prêt à le suivre dans tous les ateliers de la terre ; là-dessus il me prit le bras et nous voilà partis.

Nous arrivâmes, après une longue course, dans une vieille maison du quartier Montmartre, et là, au fond d'un jardinet planté de quelques arbres maigres et tristes, nous nous arrêtâmes devant une petite bâtisse en briques rouges, percée d'immenses croisées.

« C'est ici, » dit Daniel, et comme la porte était entr'ouverte, nous entrâmes sans frapper.

C'était le premier atelier de peintre que je voyais de ma vie, et celui-là n'était guère fait pour me donner envie d'en voir d'autres. Figurez-vous, maître Jan, une énorme salle, large et haute, comme une de nos granges à serrer le foin, et presque aussi nue; car en fait de meubles, il y en avait si peu que rien.

C'est à peine si on aurait trouvé, en cherchant bien, une vieille table en bois noir, toute boiteuse, deux ou trois chaises de paille et un canapé vermoulu... Sur les murs pas mal de toiles d'araignées, quelques plâtres et une demi-douzaine de peintures non encadrées, ce qui leur donnait l'air de ne pas être finies; dans un coin, un escalier de bois menant à une sorte de réduit, qui servait de chambre à coucher; puis çà et là deux ou trois grands mannequins, chargés de draperies et faisant toutes sortes de gestes bizarres avec leurs membres d'étoupe.

De vrai, mon ami Jan, l'aspect de cet atelier était si triste que mon cœur se serra dès que nous entrâmes; en même temps je sentis un frisson de froid me couvrir par tout le corps; car j'oubliais de vous dire qu'il n'y avait pas le moindre soupçon de feu dans cette grande pièce glaciale.

A notre arrivée, l'ami de Daniel, enveloppé dans une vieille robe de chambre, lisait dans un gros livre avec beaucoup d'attention. Le bruit de nos pas lui fit lever la tête, et je vis par sa figure qu'il était encore tout jeune; seulement, il me parut bien pâle et bien maigre, et puis de grands yeux noirs, si brillants, si brillants : on ne voyait que des yeux dans cette figure-là.

« Ah! ça, mon cher, lui dit Daniel en lui serrant affectueusement la main, vous êtes fou de rester sans feu par un temps pareil. Brr... brr!... votre atelier est une vraie glacière. »

Le peintre répondit avec un peu d'embarras : « Tiens! c'est vrai!... j'ai laissé éteindre mon poële... C'est Shakespeare qui en est cause... J'étais en train de relire *Richard III*, et cette lecture m'a fait tout oublier... Figurez-vous que je me suis attelé à un grand tableau, dont le sujet est tiré du drame de Shakespeare, et de bonne foi je suis assez content de moi jusqu'à présent... » Et alors, le voilà qui se met à parler fiévreusement de son idée de peinture, décrivant avec beaucoup d'éloquence les postures de ses personnages et toutes les intentions qu'il veut mettre dans son tableau. Pensez que je ne comprenais goutte à toutes ces belles

choses, mais Daniel semblait y prendre grand plaisir, et cela me suffisait.

A mesure que le peintre parlait, sa parole se voilait, sa poitrine s'oppressait et de temps en temps il lui venait une petite toux sèche qui faisait peine à entendre.

Daniel, qui depuis un moment le regardait avec beaucoup d'attention, l'interrompit tout à coup : « Est-ce que vous avez été malade ? mon ami, lui dit-il... Je vous trouve changé, maigri. »

Le peintre répondit doucement, de l'air le plus naturel du monde : « Au fait, j'oubliais de vous dire cela... J'ai été en effet très souffrant depuis que je ne vous ai vu... J'ai même dû passer quelques semaines à l'hôpital. »

« A l'hôpital ! s'écria Daniel, vous étiez à l'hôpital, et vos amis n'en ont rien su ! Mais malheureux, si vous aviez fait prévenir quelqu'un de nous...

— Laissez donc, mon cher Daniel, interrompit le peintre de sa voix tranquille, laissez donc ! Est-ce que nous n'avons pas assez de nos propres tourments, sans aller encore nous mettre martel en tête avec les souffrances des autres ? Si je vous avais prévenus de ma détresse, je vous aurais attristés inutilement... D'ailleurs, l'hôpital n'est pas aussi terrible que vous croyez. On y est mieux soigné que chez soi. »

Et il disait ce mot de « chez soi » avec une grande mélancolie, en regardant autour de lui dans son atelier ; et puis, que voulez-vous ? C'est à l'hôpital, dans une de mes nuits d'insomnie, que l'idée de mon tableau m'est venue, et voilà pourquoi, sans doute, je n'ai pas gardé un trop mauvais souvenir de mon passage en cette terrible maison.

— N'importe ! dit Daniel. Il s'agit de n'y point retourner, et pour cela il faut se soigner.

— Bah ! se soigner, reprit le peintre, en faisant claquer ses doigts au-dessus de sa tête d'un air d'insouciance, puis il ajouta comme se parlant à lui-même : « Avec cela que c'est facile de se soigner... Il me faudrait du lait de chèvre deux ou trois fois par jour ! Mais les chèvres de la rue des Martyrs vendent leur lait trop cher pour moi... Avant tout, il faut payer les modèles... finissons d'abord mon tableau ; c'est encore le moyen le plus sûr de me guérir. »

Je ne saurais vous dire, maître Jan, l'impression que cela me causait d'entendre ce jeune homme parler ainsi ; j'éprouvais tout à la fois de l'étonnement, de la pitié, de la peur, de l'admiration. Regardant ce

pauvre corps tout maigre et maladif, qui grelottait sous quelques guenilles, au milieu de cet atelier sans feu, je me disais à part moi : « Il faut décidément que le goût de la peinture soit une chose bien forte et passionnante... Voilà un homme à qui la misère, le froid, la maladie ne sont rien; une idée de tableau suffit pour le réchauffer et pour le faire vivre... La peinture est quasiment une religion pour lui, et il y trouve ce que les personnes croyantes trouvent dans la religion, à savoir la résignation, le courage et l'espérance quand même. »

C'est ainsi que je me parlais au dedans de moi, tandis que Daniel et son ami s'entretenaient du fameux tableau; à la longue, comme leur conversation me semblait ne devoir jamais finir, je leur demandai la permission de me retirer et je crus m'apercevoir que ce faisant j'étais agréable à Daniel. Sans doute ma présence le gênait pour vider son boursicot dans la poche de son ami le peintre; mais je ne sais pas si c'est chose facile de faire accepter de l'argent à un homme qui a l'œil aussi fier.

Je ne vous cacherai pas, maître Jan, qu'en sortant de ce lugubre atelier qui m'avait rempli la tête d'idées noires, mon premier soin fut de me dire : « Retournons voir les boutiques, cela me distraira. » Je redescendis donc vivement vers les boulevards; mais une fois là, tout ce monde, tout ce bruit, toutes ces baraques, au lieu de m'égayer ne firent que redoubler ma tristesse. J'avais toujours devant mes yeux le grand atelier sans feu de tout à l'heure, et la gaieté bruyante qui m'entourait me le faisait encore trouver plus sinistre et plus froid dans ma pensée; et puis d'une idée à l'autre, je me pris à songer pour la première fois à tout ce qu'il doit y avoir de deuils, de souffrances, de misères dans cet immense Paris, et cette songerie acheva de me mettre l'âme à l'envers. Sur quoi, le brouhaha des boulevards me devenant insupportable, je me décidai à rentrer à l'hôtel.

Oui, maître Jan, voilà de quelle façon j'ai passé les dernières heures de ce premier jour de l'année, seul dans ma petite chambre, rêvant au coin de mon feu, à tout plein de choses pénibles... Au dehors les cloches de Saint-Roch sonnaient tristement. Un orgue désolé jouait dans la rue, sous mes fenêtres; tout cela n'était pas bien gai, vous pensez; mais ce qu'il y avait de plus triste pour moi, c'était d'entendre souffler la bise et le verglas fouetter mes vitres. Je me disais : « Voilà l'hiver. » Et je songeais combien la mauvaise saison doit faire de ravages dans une ville comme Paris, où il y a tant de misères et de toutes sortes.

Or, tout en songeant devant mon feu, j'avais fini par m'assoupir, quand je sentis tout à coup une grande impression de froid, comme si j'avais été transporté subitement sur la cime du Ventoux.

Au même instant, je vis entrer chez moi un petit vieux tout drôle, ayant sur le dos un grand manteau fait de neige, une couronne de glaçons sur la tête, des bagues de givre à chaque doigt et des lèvres toutes violettes.

A peine ce vieux était-il entré, qu'il y avait deux pieds de neige dans ma chambre.

— Qui êtes-vous ? lui criai-je en grelottant de froid et de terreur.

— Ne t'effraye pas, petit, me répondit tranquillement le vieillard aux lèvres violettes, je suis l'Hiver... J'arrive à Paris... Je suis un peu en retard cette année, comme tu vois... C'est égal! J'ai voulu te dire bonjour, en passant.

Tandis qu'il me parlait, son souffle glacé arrivait à moi et me gelait jusqu'au fond des moelles.

J'eus tout de même la force de m'approcher de lui et de lui faire une grande révérence :

— Seigneur Hiver, lui dis-je, je suis bien aise de vous voir; tout juste je pensais à vous il n'y a qu'un moment, et j'ai une prière à vous adresser.

Alors, joignant mes deux mains et m'agenouillant dans la neige devant lui, je commençai à lui parler ainsi de ma voix la plus douce :

« Seigneur Hiver, je vous en conjure! ne soyez pas trop rigoureux pour nous cette année.

« Considérez, je vous prie, que nous avons déjà reçu une terrible visite avant la vôtre, et que c'est bien assez d'un fléau par an.

« N'écoutez pas ceux qui vous demandent de grands froids pour pouvoir montrer leurs belles fourrures.

« N'écoutez pas ceux qui vous demandent beaucoup de neige, pour pouvoir s'en aller dans de petits traîneaux, à la mode des Russiens.

« N'écoutez pas ceux qui vous demandent de faire geler les lacs, pour écrire leurs noms sur la glace avec le bout de leurs patins.

« Songez aussi, seigneur Hiver, songez à ceux qui n'ont ni patins, ni traîneaux, ni fourrures.

« Songez au galetas sans feu, où travaille nuit et jour la pauvre veuve courageuse.

« Songez au lit sans draps où grelotte l'aïeule infirme.

«Songez aux pauvres poitrines qui toussent et auxquelles le froid fait tant de mal.

«Songez à l'ouvrier sans travail qui, rentrant chez lui les mains vides, trouve le foyer mort, la maison froide, la femme en larmes. En tout temps ces choses-là sont terribles; mais quand vous vous en mêlez, seigneur Hiver, elles sont plus terribles encore.

«Soyez clément, seigneur Hiver, soyez clément.

«Épargnez les petits enfants de la rue, qui n'ont pas de bas à se mettre;

«Et les petits oiseaux des toits que la froidure fait mourir;

«Et les bambins de Naples qui viennent chanter et jouer de la musette dans nos cours, avec des chapeaux pointus et des haillons écarlates ;

«Épargnez aussi, je vous le demande à mains jointes, ce pauvre peintre qui travaille là-bas, dans son atelier glacial, et recommandez à la bise de n'être pas trop dure pour lui...»

J'en étais là de ma prière, quand le son d'une cloche m'interrompit subitement... Le vieux aux lèvres violettes disparut comme par magie et je me retrouvai dans mon fauteuil, les pieds gelés, le corps transi, devant ma cheminée sans feu et mes bûches consumées.

Heureusement on sonnait le dîner, et je descendis bien vite me réchauffer devant une bonne table.

BAPTISTET.

(*Le Moniteur universel du soir* du 7 Janvier 1866.)

BAPTISTET A JAN DE L'ISLE

La bohème industrielle

Vous vous souvenez sans doute, maître Jan de l'Isle, que dans les premiers temps de mon arrivée à Paris, j'avais rencontré sur une voiture-omnibus Tony Passajon, l'ancien garancier de chez nous, lequel m'avait fait un très bon accueil et m'avait engagé à déjeuner un de ces jours avec lui. Cette invitation m'était depuis lors tout à fait sortie de la tête; mais voilà qu'hier matin je ne sais quelle mouche au saut du lit me piquant, je me suis dit de but en blanc : « Si j'allais déjeuner avec Passajon ! » Et tout de suite je me suis mis en route.

Attendu que M. Passajon est employé dans les bureaux de la *Banque universelle* — qui est une des premières maisons du haut commerce de Paris, — j'avais mis du linge blanc pour lui faire honneur, et j'étais, ma foi ! fort galant, quand j'arrivai, sur le coup de midi, dans les magasins de la Banque universelle... Ma figuette ! maître Jan, parlez-moi de ces magasins-là ! Situés au premier étage d'une maison magnifique, dans le plus beau quartier de Paris, on y arrive par un large escalier à rampe de marbre, garni de tapis tout du long ; les portes, hautes et larges comme portails d'église, reluisent du haut en bas à se mirer dedans, et pour oser les franchir il faut un vrai toupet d'enfer. Heureusement ce n'est pas, comme vous savez, l'audace qui me manque; tournant donc hardiment un gros bouton de cuivre, j'entrai dans les bureaux

sans frapper, ainsi qu'il était écrit sur le portail, en grandes lettres dorées.

Tout de suite en entrant, j'avisai M. Passajon, qui tournait le dos à la porte et se chauffait les pieds au feu en grignotant un gros morceau de pain dur et de petits oignons tout crus posés devant lui dans un morceau de papier jaune. « Jarnidieu! me dis-je au dedans de moi, si c'est là le déjeuner qui m'attend, je ferais peut-être mieux de retourner d'où je viens. »

A ce moment, Tony Passajon vira la tête et m'aperçut. « Té! vé! c'est Baptistet! » fit-il joyeusement, et nous nous donnâmes l'accolade de bon cœur. Je voyais tout de même qu'il était un peu gêné et que ses petits oignons lui faisaient honte à cause de moi; mais je fis mine de ne pas m'en apercevoir et m'étant d'abord informé de l'état de sa santé, je lui demandai le plus poliment du monde s'il ne viendrait pas volontiers déjeuner avec moi dans un cabaret du voisinage.

— Pardieu! me dit-il en riant, tu arrives comme l'as d'atout, mon petit Baptiste; j'ai justement un appétit d'enfer, mais pas un radis dans la poche, à preuve que depuis deux jours voilà à quelle nourriture je suis réduit, » et il me montrait d'un air piteux sa croûte de pain dur et ses petits oignons tout crus.

Vous pensez, maître Jan, si j'étais étonné d'entendre me parler ainsi un homme que je croyais dans une si belle position, un employé de la Banque universelle. Toutefois, je n'osai pas demander d'explications pour le moment, et me contentai de renouveler à Tony mon invitation, lui laissant le choix du cabaret, le menu du repas et tout. Là-dessus il me répondit qu'il ne pouvait quitter les bureaux à cette heure, — vu que tous ces messieurs étaient sortis pour déjeuner, — mais que si je voulais, nous pourrions faire monter du cabaret voisin et déjeuner dans les bureaux, sans peur d'être dérangés. Sur quoi je descendis vitement commander notre repas, et, dix minutes après, nous nous attablions devant un fin déjeuner à la fourchette, flanqué de deux bouteilles à casque vert. Avant de se mettre à table, Passajon prit sa croûte de pain et ses petits oignons tout crus, et les alla serrer précieusement, dans un gros coffre à secret, qu'il y avait là en un coin; duquel coffre, quand on l'ouvrit, s'exhala comme une odeur de vieilles nourritures.

« Ceci, mon petit Baptiste, me dit maître Tony en souriant d'un air narquois, ceci te représente la caisse de la Banque universelle; seulement,

comme ladite Banque n'a pas d'argent à y mettre pour le quart d'heure, j'en ai fait mon garde-manger.

Ce disant, il referma le coffre avec le plus grand soin et vint se mettre à table, sans un mot de plus.

Moi, de mon côté, je ne lui en demandai pas davantage ; mais à part moi je me disais : « C'est bon, c'est bon, tout à l'heure mon vin cacheté va te délier la langue. » Et, en effet, vers le milieu de la seconde bouteille, voilà maître Passajon qui me dit, avec un gros soupir :

« Tel que tu me vois, Baptistet, je gagne dans cette bonne maison-ci cent vingt francs par mois, avec le logement, le chauffage et l'éclairage par dessus le marché. C'est plus qu'il ne m'en faudrait, comme tu penses, pour vivre honorablement et faire deux bons repas par jour ; voilà malheureusement près de dix mois que les employés de la Banque universelle n'ont pas touché un sou de leurs appointements, et Dieu sait quand ce pénible état de choses finira... Et, mon Dieu, oui, mon enfant, il y a comme cela dans ce monde des maisons montées sur un pied formidable, occupant des employés par douzaines, payant des loyers de vingt mille francs et tant, et n'ayant pas un rouge liard en caisse, pas même de quoi faire remettre un carreau de vitre, pas même de quoi payer un port de lettres... C'est dans une de ces maisons-là que j'ai eu la bonne fortune d'entrer. »

Ici, M. Passajon fit une pause pour se verser un demi-gobelet de mon joli vin rouge qu'il savoura doucettement, par petits coups ; moi, d'entendre des choses aussi extraordinaires, j'étais tout ébaubi et je ne voulais pas en croire mes oreilles ; toutefois, pour engager maître Tony à continuer ses confidences, je lui dis timidement comme ceci :

« Ça ne va donc pas fort dans votre partie, monsieur Passajon ! »

Sur quoi le bonhomme éclata de rire en se renversant dans son fauteuil :

« Ah ! ah ! ah ! notre partie !... Il est bon là, ce petit Baptiste !... notre partie !... Comme si je savais, comme si la maison savait, comme si personne savait quelle est notre partie, dans quelle partie nous travaillons !... Mais, innocent que tu es, tu n'as donc pas la plus petite idée des affaires, des grandes affaires s'entend... Tiens ! veux-tu que je te dise en deux mots ce que c'est que la Banque universelle ?

— Volontiers, monsieur Passajon.

— Eh bien ! écoute, Baptistet. La Banque universelle est une institution qui a pour but de... ou plutôt de... Non ! je me trompe, elle

a pour objet le... Ah ben! non! ce n'est pas encore cela... Au fait, j'aime mieux te donner une de nos circulaires, où la chose est imprimée tout du long; tu liras cela chez toi, à tête reposée, et que je sois pendu si tu y comprends un traître mot... Que veux-tu? Les actionnaires aiment ça... car je dois t'avertir, Baptistet, que la Banque universelle est montée par actions, ainsi qu'il convient à toutes grandes entreprises... Malheureusement les anciens actionnaires sont fatigués; des nouveaux, il n'en vient guère, et pour l'heure notre Banque a sur le dos son joli petit million de dettes, dont 15 fr. au concierge pour ports de lettres et autres menus frais.»

Tandis que M. Passajon me parlait ainsi, je regardais avec stupeur cette enfilade d'appartements somptueux qui composent les bureaux de la Banque universelle : tous ces beaux tapis, toutes ces belles glaces, toutes ces grosses pendules en or sur les cheminées, et devant tant de richesses ce que j'entendais ne me paraissait pas croyable; sur quoi maître Tony, qui surprit mon regard et le comprit, me dit en clignant de l'œil d'un air finaud :

« Baptistet, Baptistet, tout ce qui reluit n'est pas or, mon enfant... De toutes ces belles choses, il n'y en a pas une qui soit complètement payée : nous devons au tapissier, au glacier, au menuisier, au gazier, à l'horloger, sans parler des autres. Chaque semaine, nous avons la visite de messieurs les huissiers. Tous les mois, on vient pour nous saisir et nous vendre; les affiches sont posées; les Auvergnats, qui sont à la piste de toutes les ventes, se bousculent à notre porte; et puis, au dernier moment, nous trouvons toujours quelque argent pour apaiser l'huissier; alors on enlève les affiches, les Auvergnats s'en retournent maugréant, et nous en voilà pour un mois... Ce que je te dis là t'étonne, mon enfant; moi aussi dans les premiers temps, ces saisies de chaque mois m'étonnaient un peu, je l'avoue, mais maintenant j'y suis fait et je ne m'en préoccupe guère.

— Mais enfin, monsieur Passajon, demandai-je fort intrigué, comment une maison peut-elle se soutenir dans des conditions pareilles?

— Ah! voilà!... Ce sont nos dettes qui nous sauvent!... Tu comprends bien, Baptistet, que les gens auxquels nous devons ce joli million gardent au fond du cœur un secret espoir de le recouvrer un jour ou du moins d'en sauver quelques bribes. Cet espoir leur restera tant que la Banque universelle n'aura pas fait un plongeon universel. Voilà pourquoi ils tâchent de la soutenir à fleur d'eau, cette pauvre

banque, et voilà pourquoi aussi les jours de vente et de saisie nous trouvons toujours un billet de cinq cents chez ces personnes-là. Elles courent après leur argent, comme on dit. Ne cours jamais après ton argent, mon petit Baptistet.»

Ici M. Passajon fit une nouvelle pause et une nouvelle caresse à la demoiselle au casque vert, puis il reprit :

«Voilà où nous en sommes... Tu penses que pour mener notre barque dans de si mauvaises conditions, pour doubler le cap des échéances sans un denier en caisse, pour éviter les ventes, les saisies, la faillite, voire la police correctionnelle, il faut avoir un fier patron à la barre. Aussi en avons-nous un bon, et qui compte... Ah! sans son directeur, il y a longtemps que la Banque universelle aurait cessé de vivre; mais avec cet homme-là, il y a toujours de l'espoir, même après la mort... En voilà un qui connaît les actionnaires et la façon dont il faut les prendre... Que de fois j'en ai vu, de ces pauvres actionnaires, qui arrivaient furieux dans nos bureaux, qui pestaient, qui juraient, qui sacraient, réclamant leur argent à cor et à cri; vite, vite je les faisais entrer dans le cabinet du directeur et, quand ils en sortaient, c'étaient de petits moutonnets bien sages, qui allaient à l'abattoir sans dire seulement : «Bê!...» Tiens! encore l'autre jour, il y avait là, à la place où tu es, un vieux curé de campagne qui a déposé chez nous ses petites économies et qui venait très inquiet nous demander des nouvelles de son argent. — Il y a beau temps qu'il court le monde, son argent! — Eh bien, que crois-tu? en un tour de main, le patron l'a eu complètement rassuré et il a même trouvé le moyen de lui faire suer quelques pièces de vingt francs ; sans compter que le pauvre curé s'est en allé bien content, en nous faisant des saluts jusqu'à terre... Ah! c'est un habile homme, notre directeur.

«Où il faut le voir, par exemple, où il est surtout admirable, c'est dans ses relations avec ses employés... Nous sommes ici une douzaine de gaillards bien endentés, qui n'avons que nos appointements pour vivre; or, voilà près de dix mois que la caisse ne nous a pas donné un sou... Tu penses, quelle jolie meute de créanciers aux talons de M. le directeur... et des créanciers terribles, des créanciers qui ont faim, qui sont toujours là, qu'on ne peut pas éviter...

«Bah! le patron s'en tire tout de même. Il nous paye en sourires, promesses, poignées de main, bonnes manières, bonnes paroles, un cigare à l'un, un billet de spectacle à l'autre; puis, quand il voit que la

corde est trop tendue, alors il emploie les grands moyens... Un jour, nous le voyons arriver tout guilleret : « Messieurs, nous dit-il d'une voix joyeuse, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer ; le temps des épreuves est fini. Faites le relevé de ce qui vous est dû, et présentez-vous à la caisse dans huit jours, vous serez intégralement payés ; » puis, d'un air très ému : « Et maintenant, messieurs, je tiens à vous remercier de la noble façon dont vous m'avez soutenu dans la mauvaise fortune... je vous jure que je ne l'oublierai jamais, jamais ! » Là-dessus, nous voilà tous bien contents, comme tu penses... Huit jours se passent; nous nous présentons à la caisse... Ah ! ben ! oui... la caisse n'est pas ouverte, et d'ailleurs il n'y a pas un sou dans la caisse !... Consternation générale !... A ce moment entre le directeur avec une figure à l'envers... Tout de suite, en entrant, il tombe dans un fauteuil et se met à sangloter, la tête dans ses mains, criant bien fort : « Je suis un misérable, un misérable !... je vous ai trompés... je n'ai pas d'argent !... » Sur quoi, tout en pleurant, il se met à nous parler d'un tas de choses tristes, de sa femme qui est morte, de ses pauvres petits enfants qui ne sont pas bien du tout, et cela est dit en des termes si touchants, si éloquents, que nous voilà tous la larme à l'œil, et que pas un de nous n'a le courage de lui réclamer son dû... C'est un si joli comédien !...

« Sais-tu comment il m'a reçu la dernière fois que je suis entré dans son cabinet pour lui demander de l'argent ?... Avant que j'eusse ouvert la bouche, il avait compris ce que je venais faire, et alors, sans me donner le temps de parler... « Mon vieux Passajon, me dit-il, j'ai quelque chose de bon à te dire... Hier le conseil d'administration s'est réuni et j'ai obtenu de ces messieurs, à force d'éloquence, que tu ne quittes pas la maison.

— Comment ! Est-ce qu'il était question de...

— Eh ! mon Dieu ! oui, mon pauvre vieux; on se plaignait beaucoup de ta négligence depuis quelque temps, et déjà même ces messieurs avaient choisi ton successeur... Mais rassure-toi... j'ai plaidé ta cause et je l'ai gagnée... tu nous restes ! » Là-dessus il me donne une poignée de main et tourne les talons... J'étais tellement stupéfait que je ne trouvai pas un seul mot à lui dire...

« Et maintenant, mon petit Baptistet, tu me demanderas peut-être pourquoi je reste dans cette maison et ne cherche pas fortune ailleurs... Que veux-tu, mon enfant ?... Je suis vieux; à mon âge on ne trouve

guère d'emploi à Paris... Ici je ne suis pas payé, c'est vrai; mais enfin j'ai le logement, puisque je couche dans les bureaux; en outre, de temps en temps, j'arrache au directeur une pièce de quarante sous ou une vieille paire de bottes... Et puis qui sait? la fortune est si bizarre et les actionnaires si naïfs. La Banque universelle peut se relever encore. Ainsi le patron mijote en ce moment une grosse affaire qu'il appelle *le Gaz des Pyramides*. — Il s'agit de mettre de l'asphalte et des becs de gaz tout autour des Pyramides d'Égypte, pour que les voyageurs puissent aller les admirer la nuit et se promener là comme sur les boulevards ; et puis le dedans aussi des pyramides serait éclairé au gaz, ce qui serait bien plus beau. — Comme tu vois, c'est une grande entreprise et qui demande beaucoup d'argent... Mais nous faisons imprimer en ce moment des circulaires magnifiques sur lesquelles nous comptons beaucoup... Ah! dame! si le *Gaz des Pyramides* réussissait, c'est pour le coup, mon petit Baptiste, qu'on toucherait ses arriérés et qu'on en ferait de ces fins déjeuners, avec du vin encore meilleur que celui-là!»

Ici M. Passajon fit une troisième pause et vida dans son gobelet le fond de notre dernière bouteille. Je le regardais boire sans rien dire ; mais, entre nous, maître Jan de l'Isle, je n'étais pas fâché de voir le déjeuner fini. Cette Banque universelle ne me semblait pas un endroit salutaire pour moi, et j'avais hâte de m'en éloigner.

BAPTISTET.

(*Le Moniteur universel du soir* du 14 Janvier 1866.)

LES HANNETONS

LES HANNETONS

Petites histoires du printemps

Vous m'accorderez, chers lecteurs, que les hannetons sont les êtres du monde les plus inoffensifs ; ils n'ont ni piqûre ni venin ; leurs pattes grêles n'ont jamais égratigné personne, et le *zon-zon* de leurs ailes bleues est à peine désagréable ; — j'en ai vu rarement cités en cour d'assises, ou même en correctionnelle ; vous n'en trouverez aucun attablé devant un mauvais livre de MM. Capefigue ou Feydeau ; — le plus roué d'entre eux est incapable de vendre une *Patrie* soixante et quinze centimes.

A ces mille qualités, les hannetons joignent un physique agréable ; — ils plaisent aux dames par leur désinvolture et la finesse de leur taille ; — leur ventre mignon a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; — ce sont les rois de la fantaisie, les patrons de la littérature légère ; — ils n'aiment que les chemins de traverse et s'en vont baguenaudant de çà et de là, à la façon du Chaperon-Rouge, ce qui est charmant comme tout.

Aussi, voulant écrire les *histoires du printemps*, j'ai jugé à propos de les placer sous la protection spéciale de ces petites bêtes ; — chacun des alinéas que je vais vous servir s'appelle donc un hanneton, — si vous le permettez ; — et je vais me mettre à secouer les ormes et les marronniers de l'Europe entière, pour faire tomber des branches le plus de hannetons possibles, et des espèces les plus variées.

***

La scène suivante s'est passée, il y a quelques jours, dans une des gares de Paris. — Les salles étaient encombrées de soldats ; — zouaves, grenadiers, artilleurs ; — puis des femmes, puis des enfants, des amis, des enthousiastes ; c'était un tohu-bohu inimaginable ; — on se poussait, on allait, on venait, on criait, on chantait, on pleurait; — bref, l'heure du départ.

Dans un coin de la gare, un jeune et charmant couple se faisait de tendres adieux ; — d'un côté un beau zouave, barbe noire, larges épaules, cou bronzé ; de l'autre, une petite brune, assez vive, assez accorte; vous voyez le tableau d'ici! Ce qui le rendait encore plus touchant, c'était une petite créature au maillot, qui souriait à son père, à sa mère, et ne comprenait rien aux larmes dont on l'arrosait. — O Andromaque! O Hector!

Tout à coup, Andromaque essuie ses yeux, et, s'adressant à son bon ami, lui dit rapidement : — « A propos, et ton chocolat que j'oubliais ; — reste là, et garde le petit un moment! Je vais revenir. »

Le beau zouave prend l'enfant, et le caresse en attendant que la mère revienne; — dix minutes se passent, personne!

Un quart d'heure, vingt minutes, une heure, personne encore.

Le convoi va partir... Aux rangs! aux rangs! — La femme ne revient pas. — On cherche, on s'informe, on appelle; mais inutilement. Le père reste là, son enfant sur les bras; et tout à coup il relève la tête; son front est pâle; des larmes brillent dans ses yeux! — Il a tout compris. « Sacrebleu! dit-il, c'est tout de même une vilaine action! »

Vilaine action, en effet! La mère qui abandonne son enfant, et qui le fait avec une si lâche habileté! — Vilaine action! l'amante qui laisse de pareils adieux à son amant. — Vous figurez-vous l'embarras, la douleur, le désespoir de ce pauvre diable, au milieu de la gare, à l'heure du départ, et son enfant sur les bras ?

Heureusement toutes les femmes ne sont pas taillées sur le même modèle; la personne qui avait assisté à ce drame des adieux m'a affirmé qu'une brave et vieille fille s'était chargée de l'enfant jusqu'au retour de son père.

Notre pauvre zouave est parti un peu consolé ; — mais je plains ceux qui lui tomberont sous la main : — on se venge comme on peut,

et les Autrichiens pourraient bien payer pour la maîtresse infidèle et la mère coupable.

***

Puisque je suis en train de parler de hannetons, laissez-moi vous demander si vous connaissez cette expression de rapin : *Avoir un hanneton dans le cerveau*, synonyme de cette autre : *Avoir une araignée dans le plafond?*

On a un hanneton dans le cerveau quand on est tracassé par une idée en mal d'enfant, par un projet quelconque, plus ou moins réalisable, et je trouve l'image charmante.

Tous les hommes de notre époque ont leur hanneton ; — tous, boursiers, littérateurs, gandins, dramaturges, comédiens ; — Grassot rêve de tragédies et de poésie lyrique; — Alexandre Dumas, de Vatel, de Carême et de Vuillemot; — Balzac n'eut qu'un désir toute sa vie : être boyard et millionnaire.

Le hanneton d'Alphonse Karr ce sont ses *Guêpes* et son jardinage; mais un des plus beaux que je sache est celui qui trottine en ce moment dans la cervelle d'Henri Monnier.

Henri Monnier veut se bâtir, dans le temple des admirations futures, une statue plus durable que l'airain et que les mémoires de M. Prudhomme. — M. Jules Janin en mourra de dépit; n'importe, — Monnier l'a juré, — son nom et sa gloire iront à l'avenir.

Il compte pour cela sur des *scènes populaires* qu'il vient d'achever, et qui sont l'œuvre la plus étrange, la plus pharamineuse des temps modernes.

A des détails hideux un luxe inimaginable de descriptions :

Tous les bouges infects de la rue Mouffetard, de la barrière Monceaux, de la Cité passés en revue; un réalisme effrayant : Théodore, Zoé, Dorothée, etc. Que sais-je?... Henri Monnier parle de son projet à tout le monde ; — à quelques intimes même, il lit un passage de son œuvre ; — mais les plus courageux s'évanouissent au bout de quelques lignes.

Il est pourtant des palais blasés pour lesquels un pareil ragoût ne manque pas de saveur.

L'ouvrage sera tiré, dit-on, à cent exemplaires de cent francs chaque.

Le grand Nadar en a retenu deux exemplaires.

***

Raymond Brücker, — l'écrivain catholique, va partout citant un mot qu'il tient de Balzac lui-même, et dont il se sert contre l'œuvre du grand maître.

Brücker lui reprochait un jour une grande inexactitude, et de graves erreurs dans ses observations psychologiques et physiologiques :

Balzac lui répondit : « Eh ! parbleu ! comment voulez-vous que j'aie « le temps d'observer les caractères de tous ces braves gens, quand je « trouve à peine celui de les décrire ? »

***

C'était aux premières représentations du *Maître-d'École ;* Frédérick Lemaître était dans les coulisses entouré de son fils, de Paul Meurice et d'Auguste Vacquerie. — Avant d'entrer en scène, il jetait un dernier coup d'œil sur sa toilette et sa tournure.

— Voyons ! dit-il tout à coup à ses amis, comment me trouvez-vous ?

— Très bien, parfait ! lui répondent-ils en chœur.

— Je ne vous demande pas de compliments ; Parlez-moi franchement, — n'y a-t-il rien à reprendre dans mon costume ?

On se récrie, comme vous pensez ; — pourtant le jeune Frédérick Lemaître prend timidement la parole :

— Il me semble, papa, que tu ferais bien de sortir ton parapluie du fourreau pour entrer en scène.

Frédéric se retourne à cette observation, et avec le geste majestueux et la voix de tête que chacun sait, il montre la porte à ses interlocuteurs en leur disant : « Monsieur mon fils, M. Paul Meurice, M. Vac« querie, veuillez vous retirer ; — je n'ai jamais souffert les critiques. »

Oh ! les hommes de génie.

***

Je voudrais terminer par un *hanneton* un peu sentimental ; pardonnez-moi, cela ne m'arrivera pas souvent.

Il y a quatre ou cinq ans, je me trouvais dans un des restaurants du Palais-Royal, quand je vis entrer et se placer près de ma table un homme jeune encore mais à l'œil éteint, au visage abattu. — Avec cela, un air de grandeur et de distinction — étonnant.

Il s'assit et demanda la carte du jour d'une voix nonchalante. Après dix minutes d'inspection, il se tourna vers le garçon : « Donnez-moi une caille ! »

On lui répondit qu'il n'y en avait pas et qu'on en trouverait difficilement. — « Cherchez-en ; j'attendrai, » répondit-il.

Je crus que j'avais près de moi un de ces grotesques qui battent le pavé de Paris pour la grande joie des badauds et des observateurs.

Après une demi-heure d'attente, on apporta la caille ; il la prit, en défit une aile, la mordit du bout des lèvres, puis la rejetant dans son assiette qu'il poussa loin de lui :

— Décidément, dit-il, les cailles ne valent rien.

Il se leva et sortit.

Quelqu'un, près de moi, me souffla que c'était Alfred de Musset, et je ressentis une émotion singulière.

Pauvre Musset ! pendant toute sa vie, il fut le plus malheureux de tous ; il eut la jeunesse, la gloire, la fortune ; il goûta à toute chose, mais ne fit qu'y goûter ; et jusqu'à son dernier moment, il eut aux lèvres cette phrase navrante et dont je me souviendrai toujours :

« Décidément, les cailles ne valent rien. »

A paru dans *Paris-Journal* du 7 Mai 1859 sous la signature Piccolo.

CONFESSION
D'UN HOMME DE TRENTE ANS

CONFESSION

D'UN HOMME DE TRENTE ANS

Je m'accuse d'avoir trente ans et pas encore de conviction politique. Combien d'hommes de mon âge, s'ils voulaient être sincères, pourraient faire le même aveu d'indifférence ? Je ne parle pas, bien entendu, de ceux d'entre nous pour qui la politique est une profession, une carrière, et qui ont été tenus de bonne heure à se faire une certitude, à choisir tel ou tel drapeau. Ceux-là sont le petit nombre. La masse des hommes de trente ans n'a ni certitude, ni drapeau. Si c'est un crime, ce crime n'est pas le nôtre. Nous sommes ce que notre temps notre éducation, notre âge nous a faits. Les convictions ne vous viennent pas comme on veut. Elles s'acquièrent par l'étude, par l'expérience. Nous autres, on ne nous a jamais rien appris. Avant ces derniers temps. nous n'avions jamais rien vu. Que pouvions-nous savoir de l'histoire contemporaine ? Pour ma part, en 48, je déclinais *rosa*, la rose. En 51, quand Napoléon faisait son coup d'État, je faisais ma première communion. Ajoutez à cela, pour ceux qui comme moi ont été élevés en province, cette sorte d'étouffement où les événements sonnent mal ou faux, où tout ce qui vient de Paris se transforme par l'étroitesse du milieu et change complètement de caractère. Vous pouvez vous figurer l'impression que m'ont laissés ces deux grandes dates politiques.

Peut-être que si j'étais né Parisien, si dans ma mémoire d'enfant

toute fraîche j'avais gardé les coups de fusils de la rue, les morts des barricades, les charges de cavalerie en plein boulevard, j'en aurais été frappé pour la vie, et qu'augmentant mes frayeurs des haines environnantes, j'aurais conservé de tout cela une idée un peu vague, qui, grandie avec moi, serait devenue quelque chose comme une conviction. Mais non, je suis arrivé à Paris, au moment où l'empire était définitivement installé, reconnu. Plus de traces des boulets sur les maisons. Les rues sinistres repavées avaient gratté leurs anciens noms aux souvenirs sanglants comme pour dérouter les rancunes. Quelquefois, dans le fond d'une brasserie du quartier latin, je me trouvais avec des hommes à grands chapeaux, à longues barbes, étudiants de quinzième année, qui avaient été quelque chose en 48, et qui discutaient à perte de vue, parlant de régénération sociale, de France nouvelle, embrouillant un peu plus leurs théories à chaque nouvelle chope. C'était un parti. Dans les salons légitimistes, j'en rencontrais un autre : Quelques épaves de l'ancien régime, des hommes engourdis de bien-être et de désœuvrement, qui s'étaient fait l'habitude d'un dévouement casanier, d'une fidélité à demeure et passive, oreiller très commode à leur paresse de pensée. Ceux-là se consolaient de l'empire en songeant que les orléanistes étaient obligés de le subir comme eux, et ils n'en demandaient pas davantage. A part cette opposition clandestine de salon ou d'estaminet, personne à Paris ne s'occupait de politique. La politique ne m'occupa donc pas. J'avais d'ailleurs mon métier à apprendre, mon pain à gagner, et vous savez, mes amis, que dans notre partie ce n'est pas toujours commode.

Pourtant, sur les dernières années de l'empire, je commençai à sentir le besoin d'une conviction; alors la vie politique se réveillait. L'amnistie, en rouvrant la France aux condamnés de 51, avait ramené parmi nous les vrais témoins et les victimes du premier jour. Pour eux, pour ces proscrits du 2 décembre, l'indignation était permanente, exaltée encore par l'exil et l'indifférence d'un pays qui semblait se trouver très bien de la tyrannie. A partir de ce moment, l'opposition s'accentua. Elle eut ses députés, ses journaux, d'autres députés que Darimon, d'autres journaux que ceux d'Havin, deux hostilités qui prenaient leur mot d'ordre chez M. de Morny et le prince Napoléon. Vraiment, à cette époque, j'éprouvais quelque gêne à me sentir si froid au milieu des convictions ardentes qui m'entouraient. J'essayai de secouer mon indifférence. Mais elle était doublée de trop de doutes,

de méfiance, d'ignorance. Où aller ? qui fallait-il croire ? Comment reconnaître la vérité parmi tant de contradictions ? Et puis cette langue politique, incolore et pâteuse, toute de convention, comme le langage du palais ou du commerce, n'avait rien de bien enflammant. Les idées jeunes se perdaient dans les vieilles formules. Tout cela ne m'exaltait guère, et ce fut seulement l'amour du pays qui me tira de ma torpeur.

Oh ! par exemple, le lendemain de Sedan, je me suis cru convaincu. J'en voulais à ces gens de nous avoir menés si bas dans la honte et dans la défaite, et ma voix tremblait de rage en criant : « Vive la République ! » Tout ce que j'avais de Français au fond du cœur, s'était réveillé ce jour-là, l'amour du sol natal, la haine des Tartares, et aussi ce désir de changement, ce goût inné des révolutions que nous avons tous et qui m'avait fait dire tant de fois avec tristesse : « Je n'ai jamais rien vu !... » Oui certes, j'y ai cru à ce 4 septembre et à ses hommes, j'ai cru à la régénération de la France républicaine, à la levée en masse... A quoi n'ai-je pas cru, bon Dieu ! Puis quand j'ai vu aller le train des choses et que c'était sous la République comme sous l'Empire, la même incurie, les mêmes mensonges, le même trafic de croix, de galons, tant de forces gaspillées, tant de dévouements inutiles, et pour finir. Paris rendu lorsqu'il voulait encore combattre, alors j'ai douté de la République, et le 18 mars suivant, je l'ai accepté comme un châtiment des hontes subies. Si je n'ai pas crié : « Vive la Commune ! » il s'en est fallu de bien peu.

Après tout pourquoi pas ? Les affiches du Comité central mentaient aussi éloquemment que les autres, et ma candeur s'imaginait qu'une révolution sociale, si radicale, si profonde, était la seule possible après tant de bouleversements. Mes illusions n'ont pas duré. Ce que je prenais pour un mouvement social eut bien vite dégénéré en une sorte de révolte du Cap ou de Saint-Domingue, une orgie de nègres et de sang mêlé, organisant la chasse aux blancs, le pillage et l'incendie des cases. La lueur de Paris qui flambait m'a fait voir clair et jusqu'au fond dans les théories sociales et j'y ai renoncé pour toujours.

Maintenant j'en suis là. Revenu de tous mes enthousiasmes, n'ayant plus pour m'entraîner ni le courant de la rue ni l'atmosphère des foules qui vous soulève malgré vous, je me sens envahir encore par l'indifférence et l'atonie des anciens jours. Et franchement ce que je vois n'est pas fait pour m'en tirer. Ces batailles de journaux ridicules et stériles, ces orages à huis clos, ce petit étang versaillais où le grand

vaisseau à la dérive s'agite piteusement, renvoyé d'un bord à l'autre par le souffle oiseux des discussions, toute la patrie divisée et gaspillant sa haine, au lieu de la garder soigneusement contre le Prussien... Comment diable voulez-vous que ma conscience se débrouille au milieu d'un gâchis pareil ? où est la raison ? où est le droit ? où est la justice ?...

C'est égal ! Les hommes de trente ans qui se plaignaient de n'avoir rien vu n'auront plus à se plaindre maintenant. Entre ce qu'Hier leur a montré et ce que Demain leur prépare, leur curiosité a de quoi se satisfaire. Pour ma part, je l'avoue, j'en ai tant vu, tant vu que la tête me tourne, les yeux me papillottent, et j'éprouve le besoin de les fermer un peu, en attendant qu'un éclair de vérité me force à les rouvrir malgré moi.

A paru dans *le Courrier de France* du 26 Décembre 1872.

L'ÉDITION ORIGINALE

COLLECTION GUILLAUME || ALPHONSE DAUDET || SOUVENIRS || D'UN || HOMME DE LETTRES || ILLUSTRATIONS DE BIELER, MONTÉGUT, MYRBACH || ET ROSSI || GRAVÉES PAR CH. GUILLAUME || PARIS || C. MARPON ET E. FLAMMARION || 26, RUE RACINE, 26.

1 volume in-18, s. d. (1888), imprimé par A. Lahure, couverture blanche illustrée, en couleurs. (Prix : 3 fr. 50.)

1 feuillet blanc avec, au verso, l'indication du tirage sur papier Japon, faux-titre, titre, vignette hors-texte de Bieler, 262 pages y compris la table, 7 feuillets pour le catalogue des ouvrages parus dans la collection Guillaume, 1 feuillet portant le nom et l'adresse de l'imprimeur et 1 feuillet blanc.

Il a été tiré 50 exemplaires sur papier Japon (Prix : 20 francs.)

Ce recueil de souvenirs contient, outre les pages inédites (1), quelques récits empruntés aux *Lettres à un Absent* (Lemerre, 1871) : Les Francs-Tireurs, Le Jardin de la rue des Rosiers, Une Évasion (Les Évadés de Paris dans les *Lettres à un Absent*), Les Palais d'Été, Le Naufrage.

Dans la présente édition de la LIBRAIRIE DE FRANCE, on trouvera ces textes au tome III, *Lettres à un Absent*, réimprimées pour la première fois dans leur facture originale. — Nous avons également extrait des *Souvenirs d'un Homme de Lettres*, afin de les placer en tête des ouvrages qu'ils concernent, pour la commodité du lecteur, les chapitres ayant trait à : *Histoire de mes Livres : Numa Roumestan*, *Les Rois en Exil*. Voir les tomes VIII et IX.

---

(1) Des fragments des *Souvenirs d'un Homme de Lettres* ont primitivement paru dans différents journaux ou revues. Cf. *Essai de bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet*, par Jules Brivois, *Paris, L. Conquet.* 1895.

TABLE DES MATIÈRES

Émile Ollivier 1
Gambetta 6
Une lecture chez Edmond de Goncourt 16

Gens de théâtre :

Déjazet 25
Lesueur 27
Félix 29
Madame Arnould-Plessy 31
Adolphe Dupuis 33
Lafontaine 35

Notes sur Paris :

Les Nounous 39
Les Salons ridicules 48

En Province :

Un membre du Jockey-club 53
Les Courses de Guérande 57
Une visite à l'Ile de Houat 62

PAGES RETROUVÉES :

Lettres sur Paris et Lettres du village. 69
Les Hannetons. 131
Confession d'un homme de trente ans. 139

L'Édition originale. 143

PRÉFACES

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous réunissons ici, après deux amusantes fantaisies de jeunesse, les préfaces ou présentations qu'Alphonse Daudet écrivit pour de rares privilégiés par inclination particulière pour l'œuvre ou son auteur. Sous cette forme détachée il affirme des idées spécialement chères et témoigne de son admiration pour de grands artistes.

La délicieuse préface du livre de Léon Pillaut, *Instruments et Musiciens*, Paris, Charpentier, 1880, fait défaut à cette série, utilisée qu'elle a été par la suite dans *Trente ans de Paris* sous le titre ; *L'Ile des Moineaux.— Rencontre sur la Seine.* — Voir le tome XII.

LETTRE EN-TÊTE DU VOLUME D'ALFRED DELVAU

DU PONT DES ARTS AU PONT DE KEHL, (1)
Paris, Achille Faure, 1866

A M. Alfred Delvau, propriétaire, quai Malaquais, n° 1, à Paris.

Ville-d'Avray, 8 juillet.

« Cher compagnon,

« Je suis prêt; et toi ?

« Voici mon costume : casaque en velours violet, à brandebourgs argentés; escarpins de drap d'or; houzeaux Louis XV historiés et montant jusqu'au milieu des cuisses; toque de zibeline, ombragée de plumes de cygne noir ; chemise brodée ; bagues plein les doigts — même aux pieds — à l'instar de ce fameux général polonais-belge dont j'ignore le nom, et que l'on voit se promener à Paris depuis deux ans, les mains derrière le dos et un foulard dans les mains.

« Si mon équipage te fait envie, dis-le : je commanderai le pareil aux fées — du *Petit Matelot*.

« ALPHONSE DAUDET.

(1) C'est le récit par Alfred Delvau du voyage accompli à pied, à travers l'Alsace en compagnie d'Alphonse Daudet qui avait alors vingt trois ans (1863).

« P.-S. — Dis-donc. J'ai un ami, poète, beau, brave, bon, gai, pas trop grand. Il s'appelle Chevrié, — Jean Chevrié. Des vers admirables ! Et puis, des chansons de pays, c'est lui qui nous en chanterait tout le long de la route pour nous faire marquer le pas et doubler les étapes ! Il demande à nous accompagner. J'ai refusé jusqu'à ce jour. Toi, qu'en penses-tu ?

« Réponse, s. v. p.

« A. D. »

« LES LIONS DU JOUR »

par Alfred Delvau, Dentu, éditeur, 1867.

Étrange faveur que les vôtres,
Seigneur public ! Chaque matin
Il vous faut un nouveau pantin,
Écuyer, dompteur ou catin,
Que vous brisez comme les autres,
En vous disant : « C'est le destin ! »
Ah ! vilain enfant que vous êtes,
Quelle rage de nouveauté
Vous fait casser vos amusettes
Avec tant de facilité ?

Alphonse DAUDET.

« VINGT ANNÉES DE PARIS »

André Gill, Paris, Marpon et Flammarion, 1883.

Vingt ans de Paris!

Quelle rumeur dans ces quatre mots, quelle houle remuante et grondante d'hommes, de livres, d'aventures et d'idées, que d'amis perdus, de joies sombrées, d'engloutissements sans nom, effacés par le temps qui monte; et comme il faut qu'il ait la vie dure le souvenir qui tient debout sur ce cimetière d'épaves!

André Gill est pour moi un de ces souvenirs.

Je l'ai rencontré au bon moment, à l'heure fraîche des amitiés de jeunesse, quand la terre encore molle s'ouvre à toute semence, pour des moissons de tendresse et d'admiration. J'avais vingt-trois ans, lui guère davantage. J'étais campagnard à l'époque, campagnard de banlieue, hirsute, velu, chevelu, botté comme un tzigane, coiffé comme un tyrolien, logeant entre Clamart et Meudon, à la porte du bois. Nous vivions là quatre ou cinq dans des payotes, Charles Bataille, Jean Duboys, Paul Arène, qui encore? On s'était réunis pour travailler, et l'on travaillait surtout à courir les routes forestières, cherchant des rimes fraîches et des champignons à gros pieds.

Entre temps une bordée sur Paris, toute la bande. Chaque fois la nuit nous surprenait, après l'heure des trains et des carrioles, attardés aux lumières des terrasses avant de nous lancer, bras dessus, bras

dessous et chantant des airs de Provence, dans le noir des mauvais chemins. On faisait tous les cafés de poètes; et le pèlerinage finissait régulièrement au petit estaminet de Bobino, lequel était alors l'arche d'alliance de tout ce qui rimait, peignait, cabotinait au quartier Latin. C'est à Bobino que j'ai fait la connaissance d'André Gill.

Il déclamait debout sur une table, robuste et beau, les cheveux dans le gaz, au milieu d'un cercle de chopes. Sa voix de faubourg, un peu lourde, laissait tomber la rime et déhanchait la phrase qu'il dessinait d'un coup de pouce, en rapin. Après des vers de lui, délicats et spirituels, il dit de la prose de moi, une fantaisie parue la veille dans un journal et qu'il avait apprise. On est sensible à ces choses quand on débute, et de cette soirée on fut amis. D'abord de très près, puis avec des intermittences de rencontres, de grands espaces de silence, mais non d'oubli.

Les années filèrent, nous entraînant loin du carrefour où nos vies s'étaient mêlées. La mienne après bien des cahots avait marché droit à son but sur des rails solides; la sienne continuait à s'égailler, à hue, à dia, brûlée à tous les becs de gaz, acclamée sur les tables de café dont il ne sut jamais descendre. Il venait rarement chez moi, malgré mes instances et le plaisir qu'on avait à le voir. En face d'une femme distinguée, je le sentais mal à l'aise, gêné par la pensée de sa vie et de ses habitudes; on avait beau l'encourager, sa verve ne dégelait pas, il restait timide, trop poli, ne savait ni entrer ni s'en aller, mangeait loin de la table, et souffrait d'ignorer, car il y avait en lui un singulier mélange de populacerie et de raffinement, de sang rouge et de sang bleu.

Je l'aimais mieux rue d'Enfer, dans le délabrement de son vaste atelier meublé de deux chevalets et d'un trapèze. On était toujours sûr de trouver là un ramas de pauvres hères, des misères recueillies, de ces « âmes de poche » comme il y en a dans Tourguéneff et dont les loques résignées fumaient silencieusement autour du poêle. Tout en causant, Gill travaillait, ébauchait des toiles énormes pour des cadres géants que son rêve dépassait encore. Blasé sur ses succès de dessin et las de l'éternelle grimace des caricatures, il avait l'ambition d'être un grand peintre, marquait sa place très haut, entre Vollon et Courbet.

Se trompait-il ?... Je n'entends rien à la peinture et ne l'aime guère, — tant d'autres s'y connaissent et se pâment devant, par profession ! — Mais il me semble qu'André Gill avait ainsi que Doré la palette noire

des crayonneurs. Son œil pris et comme hypnotisé par la ligne restait fermé à la couleur. En tout cas, ceux qui ouvriront son livre plein de pages exquises, chaudes de vérité et de bonté, s'assureront que le caricaturiste, tendre comme tous les grands railleurs, était un poète et un écrivain.

Les dernières fois où je le vis, il me paraissait triste et las, rebuté par la misère qu'il cachait fièrement. Tout à coup j'appris qu'il était à Charenton, bouclé. Ceux qui vivaient plus près de lui ne s'étonnèrent pas, m'a-t-on dit. Pour moi, ce fut une stupeur et une épouvante. Gill était le troisième de notre petite bande que la folie me prenait : Charles Bataille, Jean Duboys morts aux aliénés, presque sous mes yeux. Le courage me manqua pour aller voir celui-là. Je me raisonnais, je m'enchaînais par des rendez-vous, que je manquai tous, obsédé par l'idée fixe du mal qui frappait autour de moi.

Un jour, en sortant, je heurte sur le palier quelqu'un sonnant à ma porte :

« Tiens !... Gill !... »

Gill, maigri, des cheveux blancs, mais toujours beau, toujours son cordial sourire de grand enfant sensuel et bon.

« Je sors de Charenton... Je suis guéri... »

Et l'on descendit au Luxembourg. Comme il n'y avait plus de Bobino, on s'assit dans un petit café désert au milieu du jardin, à peu près à la place où l'on s'était connu. Il ne m'en voulait pas de n'être pas allé le voir.

« Bah !... pour les visites qu'on me faisait !... J'étais une curiosité, une chronique... un but de promenade et de friture au bord de l'eau... »

Puis il me parla de la maison de fous, très sensé, très calme, un peu trop convaincu seulement qu'il n'y avait pas un malade à Charenton, rien que des victimes. « On n'a pas idée des crimes qui se commettent dans cette boîte... Un beau livre à écrire... Si vous voulez, je vous donnerai des notes... » Et pendant une minute, la fixité de cet œil vert, sans pupille, m'inquiéta. Passant ensuite au motif qui l'amenait chez moi, il me demanda un titre et une préface pour un volume de souvenirs qu'il allait publier. Je lui donnai son titre, — *Vingt années de Paris*, — et lui promis les quelques lignes d'en-tête dont il croyait avoir besoin. Là-dessus nous nous séparions, sans phrases, sur une poignée de main qui ne mentait pas.

« — A bientôt, Gill ?

Vingt ans de Paris.

Quelle rumeur dans ces quatre mots, quelle house remuante et grondante d'hommes, de livres, de rêves et d'idées, que ~~de noms~~ d'amis perdus, ~~de noms sans~~ ~~d'ivresses~~ de joies sombrées, d'engloutissements sans nom effacés par le temps qui monte, et comme il faut qu'il ~~soit assez~~ ~~solidement dans nos cœurs le souvenir~~ ait la vie dure le souvenir qui tient debout sur ce cimetière d'épaves. André Gill est pour moi un de ces souvenirs.

Je l'ai rencontré au bon moment à l'heure fraîche des amitiés de jeunesse, quand la terre, encore molle, s'ouvre à toute semence, pour des moissons de tendresse et d'admiration. J'avais vingt-trois ans, lui guère davantage. J'étais compagnard ~~dans~~ à l'époque, compagnard de banlieue, hirsute, velu, chevelu, botté comme un tzigane, coiffé comme un tyrolien, logeant entre Clamart et Meudon, à la porte du bois. Nous vivions là quatre ou cinq dans des pavotes, Charles Bataille, Jean Duboyx, Paul Arène, qui encore ? On s'était réunis pour travailler, et l'on travaillait

PRÉFACE DE " VINGT ANNÉES DE PARIS ", FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT.

— Parbleu!»

Trois jours après, on le ramassait sur une route de campagne, jeté en travers d'un tas de pierres, l'épouvante dans les yeux, la bouche ouverte, le front vide, fou, refou.

Il y a des mois de cela; et depuis des mois je cherche sa préface, je lutte pour l'écrire contre le frisson qui me fait tomber la plume des mains.

Gill, mon ami, êtes-vous là? M'entendez-vous? Est-ce bien loin où vous êtes?... Je vous jure que j'aurais voulu vous offrir quelque chose d'éloquent, une page bonne comme vous, généreuse, artiste, lumineuse, comme votre chère mémoire. J'ai essayé, je n'ai pas pu.

ALPHONSE DAUDET.

« LES MORTS HEUREUSES »

par Lepelletier, Paris, Tresse, 1886.

Votre livre, mon cher Lepelletier, est une vraie corbeille assortie.

Fantaisie, observation, résurrection des époques en poussière, vous en avez mis pour tous les goûts, pour toutes les écoles. La prêtresse Cydippe, les clowns de Fernando, Gobseck, Attila, francs-tireurs de Metz, filles de Montmartre, chacun de vos personnages passe avec un mot juste, un geste vrai, dans ce cadre un peu étroit pour eux de la nouvelle, où les silhouettes apparaissent comme réduites, à mi-corps ; et ce que j'aime, ce qui m'amuse en ce vertigineux défilé d'êtres et de temps si disparates, c'est que vous nous montrez encore mieux l'alcôve nuptiale d'Attila où vous n'êtes jamais entré, le chariot de Cléobis roulant vers les bois mythologiques, que des aventures plus récentes, des drames qui ont pu se passer devant vous, le franc-tireur Girod mutilant son frère ou la mort par anévrisme d'un commissionnaire en marchandises.

Votre livre éclaire ainsi, sans que vous l'ayez voulu, un point très délicat de controverse littéraire et donne une fois de plus raison aux théories que j'ai si souvent discutées et soutenues, même contre ces deux maîtres du roman moderne, Edmond de Goncourt et Emile Zola.

Faut-il en effet dire ce qu'on a vu, de ses deux yeux vu, rien que cela; ou bien l'artiste a-t-il le droit d'étendre, d'élargir son horizon,

de regarder devant, derrière lui, très loin, partout, non pas avec ses yeux de myope, de passant, mais avec cette vision de proie que Michelet a eue sur le Moyen Age, Flaubert sur Carthage, Leconte de Lisle sur les civilisations primitives ?

Est-ce que Goncourt lui-même, s'il consentait à mettre debout dans un roman quelques créatures de ce dix-huitième siècle, qu'il a retrouvé, dont il nous a donné l'étincelant inventaire, ne ferait pas une œuvre aussi vraie, aussi vue et vécue, que ses plus admirables études de modernité ! n'est-il pas entré aussi avant dans l'intimité de la femme de ce temps-là, ne la sait-il pas aussi à fond — courtisane ou grande dame — qu'il connaît *Chérie*, *La Faustin*, *Germinie Lacerteux?* Et puisque j'ai nommé Zola tout à l'heure, à qui fera-t-on croire que c'est aux quelques instants passés dans la mine et à des compilations statistiques, que nous devons les belles évocations de *Germinal?*

Donc, mon cher Lepelletier, — et les meilleures pages de votre nouveau livre en sont la preuve, — il ne s'agit pas d'avoir vu, mais de faire voir. Il n'y a point d'ossements trop fossiles, de morts trop vieux, de passé trop en miettes pour la magie d'un poète, le seul, le vrai voyant. Celui-là est de tous les temps et de toute la terre ; il retrouve les âmes anciennes, bouleverse les notions de siècles et de distances, domine et tient l'humanité.

D'ailleurs cette vieille humanité n'a guère varié sa formule, et ses évolutions sont si lentes qu'il serait facile, j'imagine, de retrouver son passé dans sa vie présente, ses âges progressifs de civilisation s'échelonnant par tout le monde habité et vivant à la fois en plein dix-neuvième siècle. Des coins perdus d'Océanie nous donneraient à ce moment même la terre endormie, lourde et molle encore des déluges, et avec elle la race rudimentaire, au crâne à peine établi, le troglodyte, la première hutte en forme d'arbre. Au désert africain, dans les tribus indiennes, nous aurions les mœurs homériques ou bibliques. En Corée, en Abyssinie, la féodalité, le Moyen Age, le brigandage des grands seigneurs casqués et cuirassés d'or ; tandis que les campements autour de La Mecque ou de Lourdes feraient revivre l'ère des Croisades et les manifestations farouches de la Foi...

Mais nous voilà bien loin des *Morts heureuses*, mon cher ami ; et j'y reviens pour vous dire qu'entre toutes vos qualités littéraires, — mouvement de la phrase, variété imaginative, choix juste du mot, — la meilleure à mon gré est de n'appartenir à aucune paroisse.

Vous êtes ce que j'ai essayé d'être depuis près de trente ans que j'écris, un Indépendant.

Oh! oui, pas de systèmes, pas d'écoles, ni surtout de critérium trop inflexible. Songeons à l'ingénieux outillage des marins qui font tout flotter sur leurs navires, les feux dans les suspensions, les cristaux dans les encoches des tablettes, et même la boussole, au milieu du pont, sous les étoiles. Ainsi doivent aller nos jugements sur les hommes, l'art, la vie. Toute stabilité est impossible, toute inflexibilité absurde et dangereuse à bord de notre grand bateau qui roule et qui tangue éternellement, en route vers l'inconnu.

ALPHONSE DAUDET.

« L'EAU »

Texte par A. Daudet, P. Arène, Ch. Yriart, H. de Parville,
Paris, Rothschild, 1888.

Qui veut boire?... L'eau est fraîche!...
Quau voù beùre?... L'aigo es fresco!...

Ce cri de joie de l'été, cet appel strident des vendeuses d'eau de chez nous, qui passe à travers tous les dimanches de ma petite enfance avec l'éclair du soleil sur le vernis des cruches de terre verte, la crécelle des cigales, le sifflement en zigzag des martinets rayant le ciel immensément bleu, les huées de la foule bondant le vieux cirque jusqu'en haut, jusqu'au dernier gradin, et se mêlant à la bramée des taureaux de courses dans les arènes de Nîmes ou d'Arles, ce cri, ce chant de fête, de chaleur, de jeunesse, de lumière, il m'est venu, il a jailli de ma mémoire et de mes lèvres, devant le *bichiere* de fin cristal, tout embué de fraîcheur, que le peintre Auguste Sézanne de Bologne a mis en frontispice à sa suite d'images sur les métamorphoses de l'eau.

D'autres vous parleront tout à l'heure de l'artiste, de sa justesse de touche et de vision, de l'ingéniosité de ses arrangements. Moi, je suis ici simplement pour souhaiter la bienvenue à ce gentil compagnon venu

Qui veut boire ?... L'eau est fraîche !
Quan vòu beuré ?... l'aigo es fresco !... »

Ce cri de joie ~~des dimanches d'été~~ de l'été, cet appel strident des vendeuses d'eau de chez nous, qui passe à travers tous les dimanches de ma petite enfance avec l'éclair du soleil sur le vernis des cruches de terre verte, la ~~paillée~~ crécelle des cigales, le sifflement en zig-zag des martinets ~~dans le~~ rayant le ciel immensément bleu, les huées de la foule bondant le vieux cirque jusqu'au faîte et se mêlant à la bramée des taureaux de courses dans les arènes de Nîmes ou d'Arles, ce cri, ~~ce cri~~ cette ~~[illegible]~~ de ~~[illegible]~~ fête, de chaleur, de jeunesse, de lumière, il m'est venu, ~~aux lèvres~~ il a jailli de ma mémoire et de mes lèvres ~~en voyant~~ devant le le ~~[illegible]~~ bichière en cristal ~~[illegible]~~, tout embué de fraîcheur, que le peintre Auguste Séjanne de Bologne a mis en frontispice à ~~la mer la merveilleuse~~ suite de ~~[illegible]~~ sur les métamorphoses de l'eau.

~~D'autres vous dirons tout à l'heure~~

D'autres vous parleront tout à l'heure de l'artiste, lipoète et li vrai, de la justesse de touche et de vision, de l'ingéniosité de ses arrangements ; moi je suis

PRÉFACE POUR « L'EAU » FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT

vers nous « de l'autre main des Alpes » et présenter aux Parisiens le merveilleux panorama de ciels, de plages, de jardins, de cascades, qu'une belle imagination d'Italien et de poète a fait tenir pour eux dans un tout petit verre d'eau.

« Qui veut boire ?... L'eau est fraîche !... »

ALPHONSE DAUDET.

« LE RIRE DE CALIBAN »

par Émile Bergerat, Paris, Lemerre, 1890.

Les pseudonymes littéraires d'Émile Bergerat sont innombrables. Il en compte presque autant que le personnage de Fenimore, ce délicieux « Bas-de-Cuir » de nos lectures de jeunesse, lequel s'appelait tour à tour Œil de Faucon, la Longue Carabine, l'Éclaireur, le Tueur de Daims, le Chercheur de Pistes, selon les romans et les paysages qu'il traversait, mais, sitôt en scène, trahissait son incognito par une façon très à lui d'épauler, de tirer, et le large rire silencieux dont s'accompagnait la détonation de son rifle. Bergerat pareillement, affublé de n'importe quelle signature, se reconnaît tout de suite au départ de sa phrase endiablée et précise, à la qualité très spéciale de son rire moins silencieux que celui de Bas-de-Cuir; et l'on se demande à quoi lui servent tant de pseudonymes puisque tout ce qu'il écrit est inexorablement signé de son vrai nom.

Je me rappelle qu'un jour, — il y a pas mal d'années de cela, longtemps avant que la renommée nimbât de la moindre dorure le front insoucieux de Caliban, — un directeur de journal, grand lanceur d'hommes et d'affaires, mais hermétiquement fermé à toute littérature, comme il arrive quelquefois, me parlait avec enthousiasme d'un chroniqueur mystérieux qui venait de débuter chez lui par un chef-d'œuvre, dont l'anonymat très scrupuleusement gardé intriguait toutes

les terrasses des cafés de lettres, de Tortoni jusqu'à la Madeleine. Je demandai à voir le chef-d'œuvre. A la seconde ligne, j'étais renseigné. Un bijou, certes, une merveille d'esprit et de tour-de-main; mais de mystère, pas le moindre.

J'avais reconnu et pouvais nommer l'auteur. Mon directeur sourit de haut :

« Je vous en défie.

— Émile Bergerat. »

Sa stupéfaction fut si énorme qu'il n'essaya pas de nier.

— « Qui vous l'a dit?

— Lui-même. »

Et je m'ingéniai à lui faire comprendre que tout écrivain, vraiment digne de ce nom, a sa marque de fabrique à laquelle on ne saurait se tromper, une façon toute personnelle de poinçonner la phrase, ce que dans les bureaux on appelle « la griffe », et qui est la prérogative de quelques très hauts mandarins. Bergerat avait la griffe, c'est pourquoi je le reconnaissais si aisément.

« Voilà, monsieur, une chose extraordinaire... », murmurait mon marchand de papier, trop bien élevé pour ne pas faire semblant de me croire, mais me suppliant tout de même au départ de ne livrer à personne le vrai nom de son chroniqueur masqué.

Cette incrédulité n'était pas pour me surprendre. C'est en effet une chose si singulière, si mystérieuse que le style, ou plutôt cette personnalité de l'expression, qui n'est peut-être pas tout le métier, mais ce qu'il a de rare et d'inassimilable, ce qui ne se donne pas, ne s'enseigne pas, ne s'acquiert par aucun effort, ne se trouve absolument pas dans le commerce, ce qui enfin sur l'insignifiant passeport de l'homme de lettres peut compter pour le signe particulier.

Bien écrire, tous nos jeune-France s'en chargent. Les petits de Paris surtout, infiltrés d'art dès le bas âge, happant de la littérature dans l'air, par-dessus les murs du lycée, ont vite le doigté du style, tous les tours et bistours, toutes les complications de la phrase moderne; mais, si raffinées que soient les œuvres de cette Jeunesse qui nous talonne, combien il en est peu de personnelles. Il est vrai qu'elle pourrait en dire autant de ses doyens. Ah! mes amis, un style à soi, une phrase à soi! Quel est l'écrivain qui n'a pas fait ce rêve, comme le vieil acteur celui d'une maison de campagne toute blanche avec des volets verts, les pieds dans la rivière et pas trop loin de son théâtre.

Et c'est là, dans cette ambition d'une forme individuelle, qu'il faut chercher le secret de tant de livres biscornus, d'œuvres inintelligibles où de pauvres diables s'enferment, se mettent volontairement à la torture, produisant comme une « littérature de sourd » qui semble avoir perdu le diapason humain.

Le public n'y comprend rien et se moque ; mais ceux-là ne rient pas qui savent quel effroyable supplice c'est de sentir vivement, originalement peut-être et de ne pas pouvoir s'exprimer, d'user ses forces, de casser ses ongles contre une porte fermée qui s'ouvre au contraire, sans résistance et dès la première poussée, pour les heureux, les doués, les écrivains de naissance et de race.

Émile Bergerat est au nombre de ces privilégiés. Jeune encore, les critiques d'art qu'il écrivait au *Journal Officiel* contenaient des pages d'une maîtrise souveraine, et dans sa phrase éclatante et solide la note d'humour perçait déjà, autant du moins que l'austérité de la maison le permettait. Depuis, cette note originale est allée s'accentuant en d'innombrables chroniques publiées un peu partout, au *Gil Blas*, au *Voltaire*, au *Figaro*, puis colligées en de précieux volumes qui ont leur place marquée dans nos bibliothèques, au rayon de Rabelais, de Swift, de Vallès, de Lucien. De grands noms certainement ; mais ne vous y trompez pas, Bergerat est de la famille. Il a, comme ces glorieux railleurs, le sens du ridicule et du fantasque, la haine du solennel inutile, du mensonge et de l'injustice. Sa vision, qui est d'un poète et d'un observateur, s'applique à tout, et, servie par une mémoire prodigieuse, trouve de ces liaisons imprévues et cocasses, à dérider les lecteurs les plus moroses.

Oui, du Swift moins bilieux, du Vallès moins rancunier, c'est à peu près cela l'ironie de Caliban. Et pour l'irrévérence et l'esprit, Lucien n'a rien à lui apprendre. Lisez la pleurnicheuse descente de Socrate aux enfers, ou le dialogue d'Annibal et d'Alexandre, l'attrapage par ces grossiers et vaniteux soudards du tribunal d'Éaque, Minos et Rhadamante, vous y retrouverez votre Bergerat, gamin, tutoyeur, effronté, irrespectueux avec délices des dieux, des autels, des socles, des estrades, aussi bien que des académies, des écoles, et en général de tous les corps constitués. Oh ! l'école surtout, et n'importe laquelle, idéaliste, naturaliste, symboliste, vériste, intuitiviste, il faut entendre comme il en parle ! Pour lui toutes se valent et le soulèvent de la même horreur. C'est si bête et si opprimant l'école, quand on a

l'âge d'homme et de créateur; c'est tellement la mort de toute spontanéité, de toute individualité du talent. Sans compter que chaque nouvelle école qui surgit nous amène une contre-école encore plus dogmatique et tyrannique, et que si la férule du normalien est odieuse, ce que j'appelle le « normalien d'en face, » pédant de brasserie, doctrinaire à l'envers, n'est pas régalant davantage.

Toutefois cette haine des coteries, cet accent de révolte et d'indépendance, particulier à l'œuvre de Bergerat, n'en altère pas un instant la belle humeur. Son rire reste bon enfant, sans aigreur ni méchanceté, de même qu'au milieu des plus débridées fantaisies, des arabesques les plus folles, sa phrase garde une tournure, une distinction littéraire. Là est la caractéristique de son talent.

Quand on dit aux enfants habillés de neuf pour quelque visite : « Amusez-vous, mais ne vous salissez pas », vous pouvez être sûrs que ces enfants n'oseront plus bouger et ne s'amuseront pas, dans la crainte de gâter leurs beaux habits.

Il en va de même le plus souvent pour l'écrivain. Le style est comme un endimanchement intellectuel qui lui interdit des amusements trop vifs, les gaietés et les turbulences.

Le grand poète moderne n'a-t-il pas formulé ainsi la suprême beauté artistique :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Hé bien, voyez le miracle! Chez ce Bergerat qui s'esclaffe tout le temps, qui se diversifie de ses sinistres contemporains en ce qu'il prend toute chose joyeusement, avec un énorme rire à la Panurge et les gambades effrontées du satyre de Gœthe polissonnant dans les endroits les plus sacrés, la page reste éloquente et super-artiste; et ce sera sa gloire, à cet ironiste étincelant, d'avoir accouplé si heureusement le rire et la littérature qui d'ordinaire font mauvais ménage.

ALPHONSE DAUDET.

« JOIE PERDUE »

par Gonzague Privat, E. Dentu, 1893.

A Gonzague Privat.

Ces quelques lignes d'en-tête, mon cher Privat, n'ont pas la prétention de vous faire connaître du public. D'abord parce que le public vous connaît depuis longtemps, qu'il vous tient pour le plus alerte et l'un des mieux renseignés de ses écrivains d'art, un des rares chez qui l'on sente, derrière les théories du critique, l'œil, la palette et les concepts d'un peintre de profession ; ensuite pour la bonne raison que votre livre d'aujourd'hui vous présente plus complètement que je n'aurais su le faire.

C'est qu'il est vous, autant que vous-même, ce premier roman que vous publiez; il vous ressemble comme le premier portrait d'homme que vous avez peint a dû vous ressembler, par cette loi de subjectivité à laquelle peu d'artistes échappent. Je ne veux pas dire que cette navrante histoire si bien intitulée « Joie perdue » soit proprement votre histoire, une page douloureuse arrachée de votre vie ; je sais trop combien la réalité se déforme en nous traversant et qu'avec les meilleures intentions du monde, *nous n'exprimons jamais la vérité*. Mais, pour qui vous connaît, il est incontestable qu'en dehors de son affabulation, votre livre vous donne tout entier, qu'il est à votre image, tendre, bon, railleur, sentimental, amusant, discuteur, plein d'effusions et de

vire-voltes. Jusqu'à votre passion du théâtre que je retrouve dans cette forme un peu lâchée du dialogue, délaissée par le roman moderne et que vous restaurez fort adroitement; de même vos façons de voir la vie, vos préférences artistiques, votre Midi d'origine, traditionnel, monarchique, catholique et clochard, se reflètent dans les discussions du peintre Lartigues avec le fantaisiste Champbas, les empoignades de l'abbé Leguay et de Bretonnet le positiviste. Adorable figure, ce Bretonnet, un de ces résignés à la Céard, puissants et doux, qui en disent long sur l'expérience du romancier et les tribulations de son existence.

Ma préface donc ne saurait apprendre qu'une chose au lecteur, c'est que je suis votre ami de longue date, et que ce nom si méridionnal de Gonzague Privat, qui semble bâti sur le patron hispano-latin de mon nom, est synonyme, pour moi, de joie, de jeunesse, de fantaisie, de lumière. Rien que de l'écrire, ce nom très cher, j'entends chanter et carillonner dans ma mémoire les matines joyeuses de ma vie de ménage, le rire de mon premier né, notre installation à Champrosay dans l'ancien atelier d'Eugène Delacroix que drapait un grand jasmin de Virginie tout pétillant de fleurs écarlates. C'est là, vous rappelez-vous, que vous étiez venu faire le portrait du futur auteur d'« Hœrès » : deux ans, des bottines bleues, une petite robe bleue à brassière, et, dans un paquet de cheveux fous lui croulant de partout en floches de fine soie blonde, des yeux de tempête et de malice que la mère seule, de planton tout le temps de la séance, avait le pouvoir de magnétiser et d'assagir. A l'autre bout de l'atelier, ma table près de la fenêtre, moi j'écrivais alors « Tartarin de Tarascon », et, ravi d'avoir à ma portée un *pays* aussi subtil et vif à la repaume, j'essayais sur vous la qualité de mon rire et la justesse de mes observations; ce qui explique pourquoi le premier Tartarin, ce petit livre de réalité tintamarresque qu'une singulière fortune a promené aux quatre coins du monde, porte cette dédicace en je ne sais combien de langues : « A mon ami Gonzague Privat ».

Quels heureux jours, mon Privatou, comme il faisait bon dans l'atelier! Les trente ans qu'on n'avait pas encore, il semblait qu'on ne les aurait jamais. Nulle préoccupation de succès, nulle ambition d'argent, ni même de gloire. Écrire pour la joie d'écrire, pour le besoin de se donner, de se répandre, de laisser aller ce trop-plein, ce débord de vie bouillonnante qui nous gonflait les veines. Nos jeunes de maintenant, — j'ai le droit toutefois d'en excepter quelques-uns, — presque

tous renfrognés et songeurs, rongés des peurs morbides et des mélancolies du lièvre dans son gîte,

En un profond ennui ce lièvre se plongeait...
Cet animal est triste et la crainte le ronge...

quand nous leur remémorons ces années d'apprentissage, nos jeunes, vrais forçats de lettres, ne veulent pas nous croire. Vous savez pourtant, cher ami, si jamais entre nous, dans ce temps-là, il fut question de vente et de tirage, du tantième de nos pièces et des rosseries de nos éditeurs... Oh! les soirées d'automne à la campagne. L'enfant couché, l'atelier transformé en théâtre, devant le piano, ma femme condamnée aux ouvertures et à la musique de scène, et nous voilà jusqu'après minuit, sous ce grand vitrage inondé de grésil ou de lune froide, improvisant des drames lyriques, études de mœurs, tableaux vivants, antiques ou modernes, toujours à deux personnages et sans l'ombre d'un spectateur, mais cela nous gênait si peu! Je me rappelle, entre autres, « une procession dans l'Amérique du Sud », où vous faisiez une ballerine mexicaine, dansant le fandango devant le Christ en marche écrasé sous sa croix, et où les vibrations de votre guitare, balancée comme un encensoir, donnaient l'illusion d'une tombée de cloches dans les petites rues noires et fraîches autour de la cathédrale... *baoum!... baoum!...* Je les entends encore...

Ces souvenirs de notre jeunesse, dont « Joie Perdue » m'apporte l'écho, m'ont entraîné bien loin de votre livre, mon ami. Je m'en veux de n'avoir pas assez affirmé le plaisir très réel qu'il m'a fait et que d'autres, je suis sûr, éprouveront en le lisant, car c'est une œuvre honnête et sincère et, comme écrivait un jour Rœderer d'un des plus jolis romans de son époque : « *un livre fait avec de l'amour et des malheurs par une âme sensible et un esprit raisonnable.* »

ALPHONSE DAUDET.

« NOUS, VOUS, EUX »

ALBUM DE FORAIN, *Paris,*
aux bureaux de « la Vie Parisienne »,
H. Simonis Empis, s. d. (1893).

Si l'on m'eût consulté sur le titre à donner à cet Album, pour lequel l'éditeur me demande une préface, j'aurais proposé : « la Forêt de Paris ».

Telle est bien en effet, malgré la verve et la fantaisie de Forain, ce merveilleux artiste, héritier direct de Gavarni, malgré son trait si net, si pimpant, la parisiennerie de son rire, telle est au juste la sensation que je viens d'avoir après une heure passée à feuilleter cette suite de quarante à cinquante dessins ; j'ai cru sortir de la forêt dantesque « obscure », et combien sauvage, et âpre, et épaisse, si amère que la mort l'est à peine davantage.

Que Forain m'eût fait songer au Dante, voilà qui peut sembler surprenant. Mais il n'y a pas que Forain dans son livre, Paris y tient tout entier, le Paris moderne, d'en haut, d'en bas, Paris et ses terreurs, ses joies, ses vices, ses grimaces, tout un maquis humain fourmillant et grouillant, exploré par deux petits yeux noirs fureteurs et guetteurs, expérimentés mieux que nuls autres, car il est de Paris comme personne, ce Forain, et je vous promets qu'il la connaît, sa forêt, celui-là.

Objection probable de l'éditeur : « Je le trouve bien sombre, votre titre. » Eh ! précisément, c'est en cela qu'il me plaisait, soulignant le

sérieux de l'œuvre, et corrigeant la gaminerie d'une légende ou le décolleté d'un dessin; moins un titre qu'un avertissement, un bon *cave canem* à l'adresse de l'acheteur.

Je citais Gavarni tout à l'heure. Son nom, quand on parle de Forain, vient naturellement sous la plume. Ce n'est pas, certes, qu'il y ait chez notre ami l'ombre d'imitation; les artistes de sa valeur, en pleine maturité de talent comme lui, n'imitent pas. Mais la parenté est incontestable. Pour l'aigu de l'observation, la concision du dessin et de la légende, cet art de condenser, de résumer dans un geste et dans une phrase, à la française, vingt pages de critique et de philosophie, Forain vient droit de Gavarni. Les dissemblances de leurs deux génies tiennent surtout à la différence des époques dont ils se sont faits les historiographes.

Un soir de l'hiver dernier, le romancier américain Henry James, une des plus subtiles, des plus hautes intelligences que j'aie rencontrées, devisant au coin de mon feu, constatait dans notre caractère national un changement sensible, surtout pour les étrangers, la disparition de ce qu'il voulait appeler l'amabilité française.

« Et depuis quand, mon cher James, lui demandais-je, vous semble-t-il que nous ayons perdu notre physionomie affable et légère ?

— Depuis quand ? » Le romancier chercha une minute... « Mettons Louis-Philippe... mil huit cent quarante... » me dit-il en hésitant un peu. Selon lui, il restait au Français de la Restauration un peu de la gentillesse, de la bonne grâce nationale. Quant aux motifs de cette transformation, Henry James ne se les expliquait pas. Et nous voilà à chercher ensemble pendant un moment.

« La prépondérance de l'argent... ne pensez-vous pas, James ? la religion du dieu Dollar, la France américanisée ?...

— Américanisée ?... oui, peut-être, » répondit l'Américain avec un sourire.

En cherchant mieux, il me parut plus sage d'attribuer la fuite de notre grâce légendaire à ce besoin de vérité, de réalité, à cet effort vers l'observation et l'expérience dont la France est tourmentée depuis bientôt un demi-siècle. Dans les lettres, dans les arts, cet irrésistible courant a marqué son large et profond sillage. La diplomatie elle-même, dernier refuge des belles façons de dire, des politesses conventionnelles et hypocrites, s'est trouvée prise, emportée dans le remous.

Mais je crois bien que nulle part comme en l'œuvre de Forain

ne s'étale cette poussée de réalité farouche. Mettez en présence Gavarni, le Gavarni le plus âpre, le plus amer, celui des dernières années, assombri et malade, même sous les haillons de son Thomas Vireloque, vous trouvez quelque chose de bon enfant ou alors de tellement voulu, livresque, théâtral, que le frisson de terreur cherché n'est jamais atteint. Dans Daumier lui-même, existe-t-il rien de comparable au Forain que voici :

— Maria, vite, vite, l'eau de mélisse et un sapin!

Ceci chuchoté, râlé dans une entre-bâillure de porte par une femme à moitié nue, vue de dos, un dos luisant, glacial, implacable, un dos professionnel, tandis que derrière elle agonise, vautré de son long sur la carpette du boudoir et foudroyé d'un coup de sang, un vieil homme à face placide qui vous donne par tous ses traits, la coupe de sa barbe et de son pantalon, ses guêtres, ses bretelles, la vision de l'intérieur bourgeois cossu, ingénu, patriarcal, où l'on va le rapporter dans les pleurs et la désolation, — le drame du vieux Hulot, de Balzac, entre deux figures et quatre mots. Mais avec quel art ces deux figures sont mises en place, dans quel subtil et précis compte-gouttes ont été filtrés ces mots : — Maria, vite, vite, l'eau de mélisse et un sapin! Tout y est, l'indifférence, le dégoût de la fille pour ce passant qui meurt sur sa bouche et de son baiser, sa hâte à se débarrasser de cette loque : — Qu'on ramasse ça dans l'escalier, sur le trottoir, mais pas chez elle, tu entends, Maria, pas chez elle!...

Et maintenant, si vous voulez vous rendre compte de la justesse avec laquelle les mots ont été triés, essayez de remplacer par fiacre, voiture, guimbarde, ce sinistre vocable de sapin qui sonne le cercueil et la mort, l'effet disparaît, — tout s'évente.

Encore une page de Forain, merveilleusement suggestive comme image et comme légende : — Comment! t'es peintre...

Celle-là, de prime vue, Gavarni aurait pu la signer.

Ramenée de quelque bal excentrique après un souper trop copieux, la fillette se dresse sur l'oreiller, écarquille ses yeux de faubourg, tout ébaubis de sommeil et de tant de tableaux aux murs, de tant de bibelots, d'oripeaux, de tentures. Dans son cri comme dans son regard moitié déçus, moitié ravis, on sent le mécontentement de la drôlesse qui avait cru trouver une belle affaire, et aussi parce que toute jeunette encore, son bonheur à l'idée qu'elle est chez un artiste et qu'on rigolera...

Eh bien! non, en y songeant, elle ne pourrait pas être signée Gavarni, cette page-là.

De son temps, les peintres avaient comme un uniforme, portaient des cheveux et une coiffure à part; même dans le brouillard du champagne, la fille ne s'y serait pas trompée; tandis que de nos jours les artistes s'habillant, se coiffant comme tout le monde, et même mieux que bien des gens, elle a pu croire, la naïve enfant, qu'elle allait souper avec un fragment d'agent de change, un bookmaker ou quelqu'un de la politique... d'où l'effarement de son réveil : — Comment! t'es peintre...

Et comme intensité de terreur et d'horreur, croyez-vous que toute l'œuvre de Gavarni et même de Daumier nous fournirait un équivalent à la scène que Forain intitule tout simplement : « L'inconnu.

La femme, une humble nocturne, se penche le bougeoir à la main pour ouvrir sa porte. Derrière, le collet retroussé, le haute forme sur les yeux, le rien qu'on voit de sa figure éclairée d'un reflet vacillant et fumeux qui en augmente le mystère, l'homme se tient tout droit, muet, solide et grand... Qui est-ce?... Philippe, Prado, Pranzini?... Et dans la posture de la misérable, dans le frisson de ses épaules resserrées et frileuses, la pâleur de son œil en coin, tout rond, se devinent l'angoisse et la terreur de tout ça... tout ça qu'elle a pêché, qu'elle ramène, qui est là dans son dos, dans sa nuque...

Quand je vous disais qu'il n'y avait pas toujours de quoi rire dans l'admirable album de Forain et que le vrai titre à lui donner était : *la Forêt de Paris*.

ALPHONSE DAUDET.

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'Éditeur. 2
Lettre en-tête du volume d'Alfred Delvau. 3
Les Lions du jour. 5
Vingt années de Paris. 6
Les Morts heureuses. 11
L'Eau 14
Le Rire de Caliban. 17
Joie perdue. 21
Nous, vous, eux. 24

CE LIVRE, FORMANT LE TOME XII DES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ALPHONSE DAUDET, PUBLIÉES AVEC L'AUTORISATION DE MADAME ALPHONSE DAUDET ET LA COLLABORATION DE M. ANDRÉ EBNER, SECRÉTAIRE DE L'AUTEUR, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX OCTOBRE MIL NEUF CENT TRENTE, PAR L'IMPRIMERIE VILLAIN ET BAR, POUR LA LIBRAIRIE DE FRANCE.

PQ2216. A2 1929 V12

a39001 003907345b

843.88
1929
V.12

72-1
73-1